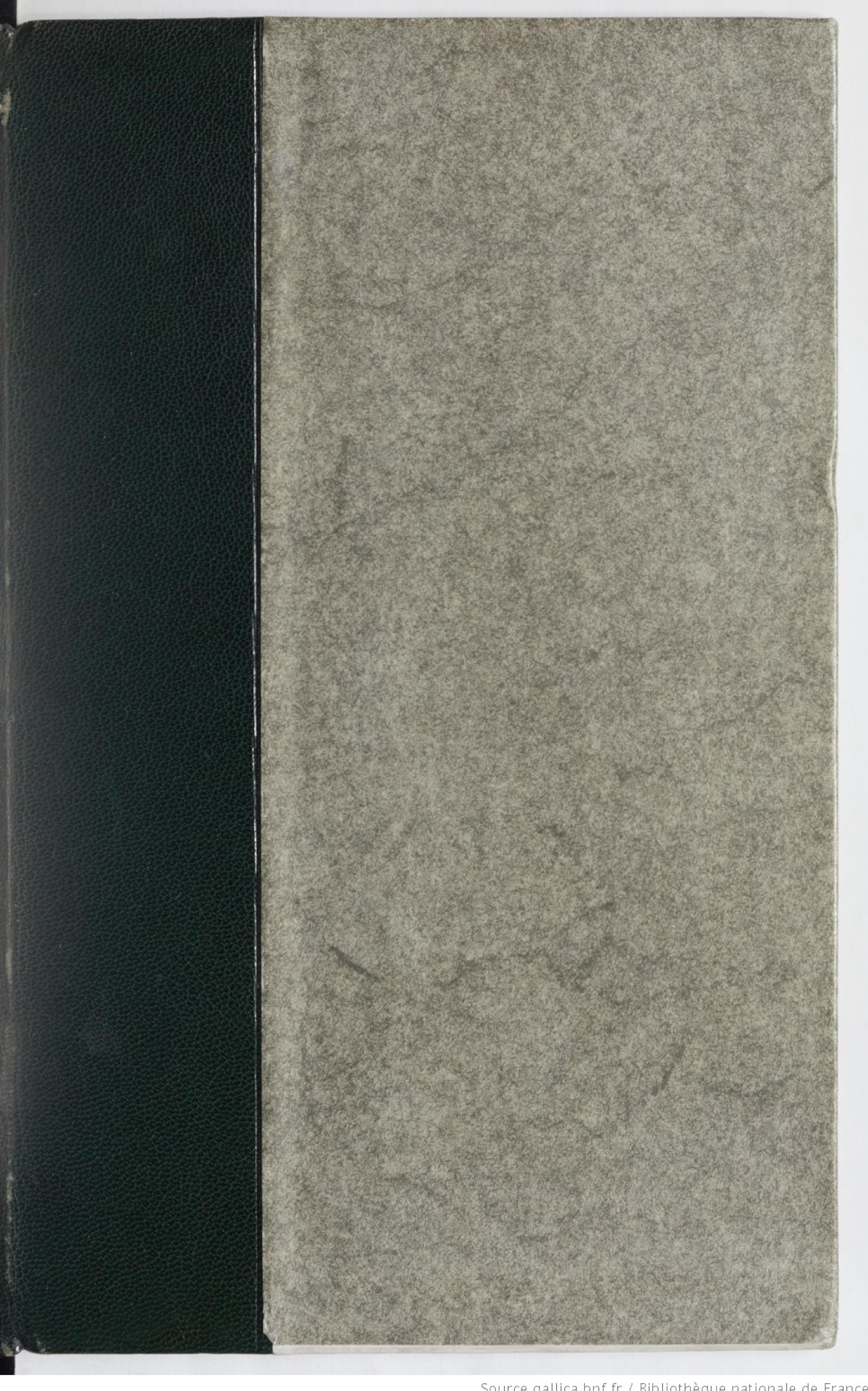


Merlin : roman en prose du XIIIe siècle


BnF Gallica







SOCIÉTÉ

DES

ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

MERLIN

I

Le Puy, typographie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

MERLIN

ROMAN EN PROSE DU XIIIe SIÈCLE

PUBLIÉ

AVEC LA MISE EN PROSE DU POÈME DE MERLIN
DE ROBERT DE BORON

D'APRÈS LE MANUSCRIT APPARTENANT A M. ALFRED H. HUTH

PAR

GASTON PARIS ET JACOB ULRICH

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT ET Cie
56, RUE JACOB, 56

M DCCC LXXXVI

Publication proposée à la Société le 28 mars 1883.

Approuvée par le Conseil le 25 avril 1883, sur le rapport d'une commission composée de MM. Meyer, de Montaiglon et Picot.

Commissaire responsable :

M. P. Meyer.

Tiré à cent exemplaires sur ce papier

A

MONSIEUR ALFRED H. HUTH

DE LONDRES

DONT LA RARE ET INTELLIGENTE LIBÉRALITÉ

A RENDU POSSIBLE

LA PUBLICATION DE CE MONUMENT

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU MOYEN AGE

ET QUI A MÉRITÉ AINSI

LA RECONNAISSANCE DU PUBLIC SAVANT

INTRODUCTION



INTRODUCTION

I. — LE MANUSCRIT

Le manuscrit qui a servi de base à la présente publication est un petit in-folio, haut de 29 centimètres et demi et large de 22 environ. Il a été écrit à la fin du XIIIe ou au commencement du XIVe siècle. Il comprend 229 feuillets de vélin; chaque page est divisée en deux colonnes contenant à peu près uniformément 37 lignes. En tête de chaque paragraphe se trouvent des capitales peintes. Le manuscrit contient soixante-neuf miniatures, qui, remarquables d'ailleurs par leur élégance et la finesse de leur exécution, ne présentent rien de particulièrement intéressant [1].

Ce manuscrit a appartenu au « fameux M. Du Cange, d'Amiens, » comme l'indique une note qui s'y

1. Nous devons ces détails à l'obligeance de MM. Alfred Huth et Fr. J. Furnivall.

trouve. Du Cange a écrit sur la première page : « Messire Robert de Bourron ou de Berron est auteur de ce roman. Il se dit compagnon en armes de messire Helies qui a fait celuy de Lancelot du Lac [1]. » C'est ce manuscrit qui est désigné, dans l'*Index* des écrivains français en prose utilisés pour le *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, sous ce titre : « Roman de Merlin par Robert de Bourron. » De nombreux mots empruntés au manuscrit possédé par Du Cange se trouvent à divers articles du *Glossarium*. Nous en avons relevé quelques-uns [2] ; on en trouverait sans doute bien d'autres.

Nous ne savons comment le manuscrit de Du Cange arriva en la possession du comte de Corbière, connu comme homme politique et aussi comme bi-

1. Du Cange fait ici une erreur de mémoire ; c'est le roman de *Tristan* qui est attribué à Hélie.

2. Voyez aux mots *Adatictus* (Rob. *Bourron* in Merlin. ms., *adeser*, t. I, p. 22), *Beare* (Robert. Bour. in Merlino ms., *baer*, t. II, p. 70), *Bustum* (Robertus Burronus in Merl. ms., *bu*, t. I, p. 272), *Cantellus* (Robert *Bourron* in Merlino, *cantel*, t. I, p. 191, et deux autres citations), *Caraula* (Robertus Borronus in Arturi Hist. fabulosa ms., *charroies*, t. I, p. 166), 4. *Chargia* (Rob. Bourron. in Merlino ms., *encarkier*, t. I, p. 26), *Consiliare* (Robertus Bourronus in Merlino ms., *conseillier*, t. I, p. 28), 1. Gradale (Robertus Bourronus in Hist. Merlini ms., *graal*, t. I, p. 32), *Handseax* (Rob. Bourron. in Poem. Merlini ms., *hendure* [pour *heudure*], t. I, p. 193) *Horripilare* (Rob. *Bourron* in Merlino ms., *hurepé*, t. I, p. 163), *Mariscus* (Robertus Bourronus in Merlino ms., *marescherie*, t. II, p. 4), *Receptaculum* (Robertus de Bourrono in Merlino ms., *rechet*, t. II, p. 183), *Repositus* (Robertus Bourronus in Merlino ms., *repost*, t. II, p. 36), *Tasca* (Robertus Bourronus in Hist. fabulosa Merlini et Arthuri, *entechie*, t. I, p. 122), etc.

bliophile. L'ancien ministre de Charles X mourut en 1853, et ses livres, quelques années après, furent acquis par le libraire Bachelin-Deflorenne. Celui-ci soumit le manuscrit en question à l'examen de M. Paulin Paris, qui en apprécia l'importance et le signala à M. Fred. J. Furnivall. M. Furnivall soupçonna aussitôt, avec toute raison, que le ms. Corbière contenait l'original, vainement cherché jusque là, d'une partie de la compilation anglaise de Malory connue sous le nom de *Morte Darthur*. Interrogé par lui, M. Paulin Paris lui répondit par une longue lettre, dans laquelle il lui communiqua une analyse sommaire du manuscrit, des conjectures sur ce que devait contenir la partie manquante de l'ouvrage [1], et des idées générales sur le développement des romans de la Table Ronde [2]. M. Furnivall, dont on connaît le zèle et l'activité passionnée, fit imprimer cette lettre en grande partie et l'adressa aux administrateurs des principales bibliothèques publiques, leur demandant s'ils possédaient un manuscrit de *Merlin* semblable à celui qui en faisait l'objet. Les réponses reçues ayant été négatives, M. Furnivall appela sur le manuscrit Corbière l'attention d'un amateur éclairé de Londres, M. Henry

1. La lettre de M. Paulin Paris, réduite à ce qui touche directement le ms. Corbière, a été reproduite dans le magnifique catalogue des livres de M. Henry Huth publié par son fils. Voy. *The Huth Library* (Londres, 1880, 5 voll. in-8°), t. III, p. 954-957.

2. M. Paulin Paris, comme on le sait, a présenté à plusieurs reprises des vues sur ce sujet et les a souvent modifiées. Ce qu'il écrivait en 1869 ne représente pas les opinions qu'il a exprimées plus tard, en 1872 et en 1877.

Huth, qui, malgré le prix élevé qu'on en demandait (400 livres ou 10000 francs), se déclara prêt à en faire l'acquisition s'il était en bon état. Le manuscrit fut envoyé à Londres, et M. Furnivall, qui l'examina, reconnut qu'il y manquait plusieurs feuillets[1]. Cette défectuosité décida le libraire parisien à abaisser ses prétentions, et M. Henry Huth acheta définitivement le manuscrit Corbière pour la somme de 250 livres (6250 francs).

M. Henry Huth avait l'intention de publier lui-même son manuscrit. A cet effet, il en fit exécuter une copie par une dame anglaise d'origine française, Mrs. Cooper. Cette copie, qui a servi à l'impression de notre texte, est faite avec beaucoup de soin et de conscience; la personne qui l'a prise, n'étant pas suffisamment versée dans l'ancien français, a fait d'assez nombreuses erreurs de lecture, mais elles sont faciles à rectifier; elle a figuré les mots ou les groupes de lettres qu'elle ne parvenait pas à déchiffrer; elle a indiqué avec exactitude les mots répétés, les lettres exponctuées, les déchirures ou trous du parchemin, etc. Mrs. Cooper a mis aussi, en marge du texte, un sommaire du contenu, en anglais, beaucoup plus détaillé que celui que nous avons joint à notre édition.

M. Henry Huth renonça, nous ne savons pour quels motifs, à son projet de publication. En 1874, M. Hucher, ayant entendu parler du manuscrit par

1. Voyez t. I, p. 222; t. II, p. 27. Le premier feuillet du volume fait également défaut. Sur la fin, voy. p. L, ss.

M. Furnivall, demanda et obtint la communication de la copie de M. Huth. Il n'a à peu près parlé, dans son *Saint-Graal* (t. I, p. 335-365), que de la première partie, qui contient le *Joseph d'Arimathie* mis en prose d'après le poème de Robert de Boron.

La *Société des Anciens Textes Français* ayant conçu le projet, que lui avait suggéré M. Furnivall, de publier la partie inédite du manuscrit Huth, elle s'adressa pour en avoir le moyen à M. Alfred Huth, qui, par la mort de son père, arrivée en 1878, en était devenu le propriétaire. Avec une libéralité bien rare, non seulement M. Alfred Huth autorisa l'impression de son manuscrit, mais il voulut bien nous abandonner la copie qu'il en possédait. L'un des éditeurs ayant passé, en 1883 et 1884, quelques mois à Londres, M. Alfred Huth fit transporter son manuscrit au British Museum, où il put être collationné avec la copie et fournir ainsi à l'impression une base certaine. En dédiant cette publication à M. Alfred Huth, nous n'avons pu acquitter qu'en partie la dette que tous ceux qui s'intéressent à la littérature du moyen âge ont contractée envers lui.

Le manuscrit Du Cange-Corbière-Huth n'est pas ce qu'on peut appeler un bon manuscrit. Les deux premières parties, qui contiennent des textes dont nous possédons de meilleures copies, nous montrent dans le copiste, plutôt sans doute que dans celui qu'il suivait, un scribe hâtif, préoccupé d'abréger son texte au point de le rendre parfois inintelligible, avec cela négligent et distrait. Il est possible que les défauts

constatés dans les deux premières parties soient moins marqués dans la troisième, le copiste pouvant avoir eu pour celle-ci, qui est une composition à part, un original autre et meilleur que pour les deux premières. Toutefois il est à craindre que là aussi il n'ait exécuté sa tâche avec légèreté et négligence. Nous n'avons corrigé dans cette partie que les fautes évidentes, en indiquant la leçon du manuscrit soit par les parenthèses qui entourent ce que nous retranchons et les crochets qui enferment ce que nous ajoutons, soit par la leçon fautive elle-même notée au bas de la page. Il est probable que la traduction espagnole, si nous l'avions eue sous les yeux, nous aurait permis un plus grand nombre de rectifications; quant à la version anglaise, elle est presque partout beaucoup trop abrégée.

Le manuscrit Huth, dont l'écriture est certainement française et non anglo-normande, porte les traces visibles des formes de langage usitées dans les pays picards ou wallons. Toutefois il ne donne pas exclusivement ces formes : il en contient aussi beaucoup de purement françaises; il nous offre, comme la plupart des manuscrits du moyen âge, une langue composite, résultant de l'intervention successive de copistes dont nous ne connaissons ni l'ordre ni le nombre. Il nous paraît probable, d'après un ensemble de considérations qu'il serait trop long d'exposer, que le manuscrit a été réellement exécuté dans le nord-est de la France et que l'ouvrage même qui en forme la plus grande partie a été composé dans cette région; mais nous ne saurions le démontrer.

II. — CONTENU DU MANUSCRIT

Le manuscrit Huth se divise en deux parties bien distinctes, quoique rien ne les sépare matériellement. La première va du début au tiers du fol. 75 *a;* elle se partage à son tour en deux morceaux. Le premier, qui finit au milieu du fol. 19 *b,* est une copie de la mise en prose du *Joseph d'Arimathie* de Robert de Boron [1], dont on possède plusieurs autres manuscrits, et qui a été imprimée par M. Weidner [2]; nous ne l'avons pas reproduite.

Le deuxième morceau (fol. 19 *b*-75 *a*) est également la mise en prose d'un poème de Robert de Boron, du *Merlin,* dont nous ne possédons que 504 vers sous leur forme originale [3]. Cette mise en prose se retrouve dans un grand nombre de manuscrits; mais elle n'a pas encore été imprimée, si ce n'est dans les éditions des xve et xvie siècles. C'est ce qui nous a engagés à publier la leçon du manuscrit Huth, bien qu'elle soit loin d'être bonne. On aura au moins sous les yeux une forme ancienne de ce récit important pour l'histoire des romans bretons, et notre texte

1. Le poème de Robert a été publié, d'après le seul manuscrit connu (B. N. fr. 20047), par M. Francisque Michel, sous le titre de : *Roman du Saint-Graal.* Bordeaux, 1841.

2. *Der Prosaroman Joseph von Arimathia.* Oppeln, 1881.

3. V. 3515-4018 du *Roman du Saint-Graal,* p. p. Fr. Michel.

pourra servir au philologue qui voudra en donner une édition critique. Nous nous sommes bornés à corriger quelques leçons trop fautives et surtout à combler quelques lacunes sensibles [1] à l'aide du manuscrit de la Bibl. Nat. fr. 747, le plus ancien et le meilleur, si nous ne nous trompons, de ceux qui nous ont conservé ce texte.

Du fol. 75 *a* à la fin, le manuscrit Huth nous présente un texte unique, du moins sous sa forme française. C'est ce texte qui fait la grande valeur du manuscrit que nous publions; il a, en effet, outre le mérite de la nouveauté, celui d'offrir une importance considérable pour l'histoire littéraire des romans en prose de la Table Ronde. Nous n'avons pas l'intention d'étudier ici dans tout le détail qu'elles comporteraient les questions nombreuses et compliquées qu'il soulève; nous nous bornerons à les indiquer et à présenter rapidement sur quelques points les solutions qui nous paraissent probables.

III. — LE MERLIN DE ROBERT DE BORON

Sans entrer dans la discussion épineuse des origines diverses de la légende du « graal », nous constaterons simplement qu'un chevalier, appelé Robert de Bo-

1. Les passages suppléés sont enfermés entre crochets.

ron, composa, au début du XIIIe siècle [1], une suite de trois poèmes au moins [2], dont l'unité est formée par cette légende. [Le *Joseph* fait connaître ce que c'est que le graal et annonce qu'il sera porté en Occident et plus tard trouvé par un chevalier de la race de Joseph d'Arimathie ; — le *Perceval* raconte comment ce chevalier trouva le graal et mit ainsi fin aux « merveilles de Bretagne » ; — le *Merlin* sert de transition entre ces deux poèmes, en transportant la scène en Bretagne, en introduisant Arthur, et en faisant par

1. Dans un passage souvent discuté, Robert dit qu'il avait fait une première rédaction de son poème « avec (o) monseigneur Gautier, qui *était* de Montbéliard »; cela signifie clairement que la deuxième rédaction, la seule que nous ayons, a été écrite après 1212, date de la mort de Gautier de Montbéliard. Gautier étant parti pour l'Italie, et de là pour l'Orient, d'où il ne revint plus, en 1201 (voyez Villehardouin, éd. de Wailly, p. 533), on peut attribuer la première rédaction de Robert à une date un peu antérieure; mais, d'autre part, le frère *aîné* de Gautier, Richard, étant mort en 1237 (Hucher, t. I, p. 30), il n'est pas raisonnable de supposer que Gautier fût né avant 1160. Dès lors, Robert de Boron n'a guère pu écrire son premier ouvrage avant la composition du *Perceval* de Chrétien, qui ne doit pas être postérieur à 1180. Nous avons d'ailleurs d'autres raisons de penser, contrairement à M. Birch-Hirschfeld, que les poèmes de Robert de Boron, loin d'être la source où a puisé Chrétien, ont été écrits assez longtemps après celui du poète champenois.

2. Nous pensons en effet, cette fois avec M. Birch-Hirschfeld (*Die Sage vom Gral*, p. 181 ss.), que le *Perceval* en prose publié d'après le ms. unique par M. Hucher (*Le Saint-Graal*, t. I, p, 415-505) est, comme le *Joseph* et le *Merlin*, fondé sur un poème de Robert de Boron. Sur la possibilité que ces trois poèmes ne forment pas l'œuvre entière de Robert, voyez ci-dessous, p. XXII.

Merlin rappeler le sujet du premier poème [1] et prédire celui du second [2].]

Le *Merlin* de Robert de Boron ne lui a d'ailleurs pas coûté des efforts d'invention extraordinaires. Il l'a fabriqué en bonne partie à l'aide de l'*Historia Britonum* de Gaufrei de Monmouth. C'est là qu'il a pris la naissance miraculeuse de Merlin, l'histoire des rapports de « l'enfant sans père » avec Vortigern, et celle des amours d'Uterpendragon avec Igerne, femme du duc de Cornouaille, amours dans lesquelles Uterpendragon est aidé par les prestiges de Merlin et dont Arthur est le fruit. Il est probable que Robert de Boron ne connaissait l'*Historia* que par un récit oral qui lui en avait été fait ou par une lecture ancienne, dont il avait gardé un souvenir fort inexact. Gaufrei nous dit que le roi de Bretagne Constantin avait trois fils, l'aîné, Constant, qui était moine et fut fait roi après la mort de son père, Aurelius, qui régna après Constant, et Uterpendragon, qui régna après Aurelius. Robert a brouillé tout cela : dans son livre, le roi Constant a un fils aîné appelé Moine (!), qui règne après lui ; son second fils s'appelle Pendragon et son troisième fils Uter ; après la mort de Pendragon, Uter prend le nom d'Uter Pendragon. Une telle confusion prouve que l'auteur était complètement étranger aux choses d'Angleterre ; partout où nous la retrouvons nous pouvons affirmer que Robert de Boron, chez

1. Voyez t. I, p. 31, 32-33, 94 de notre édition.

2. Voyez t. I, p. 98, et surtout la conclusion du *Merlin* dans le ms. 747 (P. Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, t. I, p. 347).

qui elle s'est produite, est la source première. Cette confusion n'est pas d'ailleurs la seule. Sans parler de l'omission des traits qui ont le plus d'intérêt dans le récit de Gaufrei (comme les détails sur la manière dont Vortigern fut séduit par Rowena [1], l'histoire de Vortimer, le massacre des chefs bretons par la trahison de Hengist, etc.), il suffit de signaler les erreurs que commet Robert sur les rares noms de lieux qu'il mentionne [2]. Il n'y a pas d'erreurs sur le pays de « Norhombelande », le royaume d' « Orkenie », la ville de « Carduel en Gales », les « plains de Salesbieres [3], » qu'il a gardés de ses sources sans rien y ajouter ; mais dès qu'il veut préciser, il tombe dans des méprises que n'aurait jamais commises quelqu'un qui aurait connu la Grande-Bretagne autrement que par de très vagues récits. C'est ainsi qu'il

1. Il n'en est resté que la remarque sur *garsoil*, que nous avons empruntée (p. 38) au ms. 747, et qui n'est même pas sûrement de Robert.

2. Il oublie même, au début, de nous dire où est la scène du récit ; ce n'est qu'à la page 33 qu'apparaît le nom d'*Engleterre*. Quand on emmène les frères du roi qu'a fait assassiner Vortigern, on les emmène « en estranges terres viers orient, pour chou que de la estoient venu lour ancissour (p. 36) ». Dans Gaufrei (VI, 8), il s'agit de la Petite-Bretagne, qui n'est nullement à l'orient de la Grande. Robert ne nomme ni l'endroit où Vortigern bâtit sa tour, ni la ville où on trouve Merlin, ni le château où Pendragon assiège Hengist, ni la ville où meurt Uter, etc. Il a retenu le nom de Tintageul comme celui du château où l'époux d'Igerne l'avait laissée, mais il ne sait plus que cet époux (dont il omet le nom) était duc de Cornouaille ; il en fait un *duc de Tintageul* (p. 99), et ne désigne nulle part le pays qui lui appartenait.

3. Cf. Wace, *Brut*, v. 7409.

fait de Winchester un port de mer (p. 60, 61), et qu'il prend Logres, le nom de l'Angleterre orientale dans Wace et Chrétien de Troies, pour une ville (p. 130, 133), qui a un archevêque, et où se fait le couronnement d'Arthur. En voilà assez pour nous édifier sur la compétence de Robert de Boron en matière d'histoire et de géographie bretonnes; il doit le peu qu'il en sait à des souvenirs confus d'une traduction du livre de Gaufrei de Monmouth; nous disons d'une traduction, d'abord parce que rien n'indique que Robert ait su le latin, ensuite parce que les noms d'hommes et de lieux qu'il cite dans une forme française ont à peu près celle que nous retrouvons par exemple dans Wace [1].

Robert ne s'en est pas tenu toutefois à raconter autrement, d'une manière assez prolixe, ce qu'il se rappelait de l'*Historia Britonum*. Il a fait des changements et surtout des additions notables, pour accommoder ce récit au plan qu'il se proposait. Tout ce qui concerne la conception surnaturelle de Merlin lui appartient. Il a pris évidemment dans l'évangile de Nicodème, dont il pouvait connaître une traduction [2], l'idée du conseil tenu par les démons. Quant à la gé-

1. C'est probablement par Wace que Robert a connu l'histoire des Bretons; voyez ce qui est dit ci-dessous, p. XVII. Il est à noter que Wace ne dit pas un mot de la signification du combat des deux dragons (voy. v. 8726 ss.), tandis que Robert (p. 57) en donne une, comme Gaufrei (VIII, 3); mais ce n'est pas la même, et celle que donne Robert lui était bien naturellement suggérée.

2. Voyez : *Trois versions rimées de l'Evangile de Nicodème*, publiées par la Soc. des anc. textes (1885).

nération de Merlin par un démon dans le sein d'une vierge, il en doit l'idée première à Gaufrei, qui, lui-même, indique Apulée comme sa source; mais il paraît y avoir joint une application des idées qui circulaient sur la façon dont l'Antéchrist viendrait au monde : on croyait que, comme le Christ était né de Dieu et d'une vierge, son adversaire suprême naîtrait du diable et d'une vierge [1]. Robert de Boron s'est emparé de cette idée, mais en l'atténuant assez heureusement : grâce à l'innocence de la mère de Merlin, le plan des démons échoue cette fois; l'enfant que l'un d'eux a engendré a bien la science et le pouvoir de son père, mais il l'emploie au bien, et Dieu y ajoute même la connaissance de l'avenir, qui manque au diable. C'est là une fiction qui n'est pas sans mérite; il est malheureux que par la suite Merlin ne montre pas toujours cette vertu qu'on nous faisait attendre : le rôle qu'il joue dans les amours d'Uter et d'Igerne n'est rien moins qu'édifiant. Toute l'histoire de sa mère, des

1. « Nascetur autem ex patris et matris copulatione, sicut alii homines, non, ut quidam fabulantur, de sola virgine... In ipso vero etiam germinationis suae primordio diabolus simul intrabit in uterum matris suae, et sicut in ventrem matris domini nostri Jesu Christi spiritus sanctus venit et eam virtute sua obumbravit et virtute replevit ut de spiritu sancto conciperet et quod nasceretur divinum esset et sanctum, ita quoque diabolus in matrem Antichristi descendet et totam eam replebit..... ut diabolo per hominem cooperante concipiat. » Adson de Moutier-en-Der († 992), dans Migne, *Patrol. lat.*, t. CI, col. 1294. On voit qu'Adson donne ici une version atténuée, mais il résulte de ses paroles que dans la croyance populaire l'Antéchrist devait être bien réellement le fils du diable et d'une vierge.

circonstances de sa naissance, de ses premières divinations, appartient à Robert de Boron, et n'est ni fort intéressante ni fort bien contée; cependant l'épisode de la mère du juge ne manque pas d'un certain sel.

Dès ce début de son roman, Robert introduit le personnage de Blaise, fort inutile au récit, mais très important pour le plan général de l'œuvre dont *Merlin* n'est qu'une partie. C'est à Blaise que Merlin raconte en résumé le sujet de *Joseph*, et qu'il annonce celui de *Perceval;* c'est Blaise qui écrit toutes les aventures que Merlin lui communique, « et par son livre les savons nous ». Ce scribe imaginaire se retrouve naturellement dans le *Perceval* de Robert.

Le voyage de Merlin, quand les messagers de Vortigern viennent le chercher, présente deux incidents qui ne se trouvent pas dans l'*Historia Britonum :* Merlin rit en voyant un vilain acheter du cuir pour réparer ses souliers, quand il sera mort avant d'arriver chez lui; il rit en voyant un homme suivre en pleurant le convoi d'un enfant dont il se croit le père, tandis que le vrai père est le prêtre qui chante en tête du convoi : les deux divinations sont immédiatement vérifiées. Ces deux histoires se retrouvent ailleurs : celle des souliers, avec quelques modifications, est attribuée à Merlin, mais dans de tout autres circonstances (Merlin, devenu sauvage, a été capturé et est amené à la cour d'un roi), par Gaufrei de Monmouth dans la *Vita Merlini ;* elle est rapportée au démon Asmodée (amené à Salomon à peu près comme le Merlin de la *Vita*) par une ancienne légende hébraïque;

— celle de l'enterrement se retrouve, sans le nom de Merlin, dans un conte de Straparola, qui l'entoure de circonstances analogues à celles que racontent pour la première la *Vita* et la légende talmudique. Où Robert de Boron a-t-il puisé ces deux anecdotes? S'il ne donnait que la première, on pourrait croire qu'il l'a prise dans la *Vita Merlini;* mais, d'une part, la seconde ne s'y retrouve pas et se retrouve dans Straparola; d'autre part, la *Vita* donne deux autres échantillons de la science de Merlin, au moins aussi piquants, et que Robert n'aurait sans doute pas laissé perdre. Il est donc probable qu'il circulait oralement des contes sur les « devinailles » de Merlin, dont deux ont été recueillis et insérés ici par Robert [1].

Nous passons rapidement sur les diverses métamorphoses où se plaît Merlin et sur les tours peu plaisants qu'il joue à Uter et à Pendragon : ce sont là sans doute des inventions de Robert, qui ne méritent d'être remarquées qu'à cause des imitations qu'on en a faites dans d'autres romans. Nous signalerons seulement un épisode à propos duquel se pose aussi la question de source : c'est la triple prédiction faite au même personnage sous trois déguisements, et qui, toute contradictoire qu'elle paraisse, se réalise pourtant entièrement. On a déjà remarqué [2] que cette historiette se retrouve dans la *Vita Merlini* de Gau-

1. Nous nous contentons, sur cette question curieuse, de ces indications générales, parce qu'il paraîtra prochainement sur ce sujet une étude détaillée dans la *Romania.*

2. P. Paris, *Les Romans de la Table Ronde;* t. II, p. 56.

frei, et il est probable que c'est de là, par une transmission plus ou moins indirecte, qu'elle est arrivée à Robert de Boron. Elle n'a pas gagné en chemin : l'anecdote est plus piquante dans le latin de Gaufrei que dans le français de Robert, et on remarquera notamment que celui-ci ne connaît pas le déguisement en femme du jeune homme dont la mort est trois fois prédite. Or l'incertitude sur le sexe du personnage causée par ce déguisement en femme remonte à la source même où Gaufrei paraît bien avoir puisé la donnée de ce conte qu'il a, en le transformant d'ailleurs sensiblement, introduit dans son poème. Cette source est la célèbre épigramme de l'*Hermaphrodite,* qui est peut-être d'Hildebert de Lavardin, et sur laquelle on lira avec profit une savante dissertation de M. Hauréau [1]. L'épigramme, où le sexe du héros de l'aventure est douteux non-seulement en apparence, mais en réalité, attribue à trois divinités différentes les trois prédictions qui semblent inconciliables : Gaufrei a eu l'idée assez ingénieuse de les faire émettre toutes trois par le seul Merlin, qui passe ainsi pour un imposteur jusqu'à ce que l'événement justifie sa véracité d'une manière éclatante.

Aux p. 94-98 est le passage capital du *Merlin* dans le plan de Robert de Boron : Merlin y raconte l'histoire des deux tables saintes de Jésus et de Joseph, et engage Uter Pendragon à instituer la troisième, celle

1. Hauréau, *Les Mélanges poétiques d'Hildebert* (Paris, 1882), p. 141 ss.

qui devint la fameuse Table Ronde. A cette table est un siège vide, comme à celles de Jésus et de Joseph; Merlin prédit à Uter que ce siège ne sera rempli que sous son successeur, par un chevalier qui n'est pas encore né, dont le père n'est même pas marié, et qui aura d'abord mis à fin l'aventure du graal (p. 98) : il s'agit évidemment de Perceval, fils d'Alain le Gros, d'après le *Joseph* et le *Perceval*. Cette institution de la Table Ronde par Uter est une invention de Robert de Boron; Wace nous dit expressément (on sait que Gaufrei ne mentionne pas la Table Ronde) que ce fut Arthur qui l'institua (v. 9998). C'est aussi Robert qui l'a placée à Carduel, au lieu de Carlion, ville qu'il ne mentionne pas et ne semble pas connaître.

Les amours d'Uter et d'Igerne sont racontées d'après Gaufrei, mais avec d'assez grandes divergences. Notons d'abord que le récit de Robert de Boron paraît bien remonter, plus ou moins directement, à la version de Wace, à en juger par certaines circonstances : ainsi le nom de Gorlois, mari d'Igerne dans Gaufrei, est omis par Wace et ne se retrouve pas non plus dans Robert; le second des amis de Gorlois, celui dont Merlin prend la figure, se nomme *Britillus* dans Gaufrei; Wace en fait *Bretel* ou *Bertel*, et Robert lui donne le même nom. Mais notre auteur s'écarte de sa source en plusieurs points. La fête où Uter s'éprend d'Igerne se tient à Londres, et à l'occasion de Pâques, dans Gaufrei; Robert raconte deux fêtes successives, toutes deux données à Carduel, l'une pour Noël, l'autre pour la Pentecôte. Toute l'histoire de

la séduction essayée par le roi est racontée ici avec beaucoup plus de détails, et non sans agrément; [le caractère d'Igerne est plus soigneusement mis au-dessus de tout soupçon que dans le récit de Gaufrei. Son mari, comte ou duc de Cornouaille dans l'*Historia,* est ici duc de Tintageul, par un oubli évident de la version primitive. Merlin ne se présente pas simplement quand on le mande, comme dans l'*Historia* : il commence par faire au roi une de ses mystifications habituelles. Chez Gaufrei, après la mort de Gorlois, Uter épouse sa veuve sans autre forme de procès; Robert raconte longuement les négociations et l'arrangement tout féodal auxquels cette union donne lieu. Mais la différence la plus essentielle entre les deux récits est dans ce qui concerne l'enfant né du premier commerce d'Igerne avec Uter, caché par Merlin sous la figure de Gorlois; Robert de Boron a fait là des changements considérables, qui rattachent intimement cet épisode à l'épisode final de son *Merlin*.

D'après Gaufrei, le mariage d'Uter et d'Igerne se faisant aussitôt après l'aventure à laquelle Arthur doit la naissance, celui-ci passe tout naturellement pour le fils légitime d'Uter, et, quant son père meurt quinze ans après, il le remplace sans difficulté sur le trône. Il n'en est pas de même dans Robert, qui a fait de cet incident le point de départ d'inventions tout à fait romanesques. Le mariage d'Uter et d'Igerne n'a lieu chez lui que deux mois (p. 120) après la conception d'Arthur : l'enfant ne peut donc guère passer pour le fils d'Uter, bien qu'il le soit réellement, et

Igerne elle-même attribue à un être surnaturel, qui avait pris la forme de son premier mari, la paternité de l'enfant qu'elle porte. Merlin, pour éviter tout scandale, se fait remettre l'enfant dès qu'il est né, et le confie à un « prudhomme » nommé Auctor [1], qui ignore la condition de l'enfant, et dont la femme le nourrit de son lait, remettant à une nourrice le soin d'allaiter l'enfant qu'elle vient de mettre au monde. Quinze ans après, Uter étant mort (Robert ne dit pas, comme Gaufrei, que les Saxons l'eussent empoisonné), la Bretagne se trouve sans roi. Arthur seul réussit, sans savoir d'ailleurs l'importance de ce qu'il fait, à enlever de l'enclume merveilleuse l'épée qui y est plantée, et qui doit assurer la royauté à celui qui la retirera. Il est ainsi désigné pour être roi ; mais les barons du pays sont mécontents d'avoir un roi de si petite condition, car tout le monde le croit fils d'Auctor : on renouvelle l'épreuve de l'enclume, qui donne le même résultat, et, ce qui vaut mieux encore, les épreuves morales auxquelles est soumis Arthur montrent en lui toutes les qualités royales. On ne résiste plus alors, et l'archevêque de Logres (voyez ci-dessus, p. XII), après avoir fait Arthur chevalier, le sacre roi le jour de la Pentecôte.]

Ce récit a visiblement pour objectif essentiel d'accroître le prestige et d'agrandir le rôle de Merlin, personnage principal de l'œuvre de Robert : il est

1. Telle est la forme de notre manuscrit; les autres donnent généralement *Antor*.

clair, en effet, bien qu'on ne le dise pas expressément, que l'épreuve de l'enclume a été disposée par lui. L'idée même de cette épreuve paraît puisée dans des légendes bibliques : elle rappelle, par exemple, l'histoire de la verge de Joseph, qui désigne, en fleurissant seule, celui qui doit être l'époux de Marie. Il serait facile de remonter plus haut dans la recherche de ces désignations miraculeuses, et il suffit de rappeler le nœud gordien, ou, dans un autre genre, le cheval de Darius [1]. On retrouve d'ailleurs des récits analogues dans plusieurs contes bretons; nous citerons surtout un passage de la première continuation de *Perceval,* où il s'agit de retirer du corps d'un chevalier mort, pour pouvoir le venger, un tronçon de lance, et où celui qui réussit seul à le retirer le fait par inadvertance [2]. Il est certain que Robert de Boron connaissait nombre de romans arthuriens, et il a pu puiser dans l'un d'eux l'idée de cette aventure; mais il y a mêlé des éléments de provenance diverse, et il paraît avoir eu seul l'idée de la rapporter à la désignation d'Arthur comme roi.

Un autre élément de cette histoire des premières années d'Arthur doit également son insertion dans le récit et sans doute son invention aux romans français antérieurs : nous voulons parler de ce qui est

1. On peut aussi, à un autre point de vue, rappeler le *perron* d'acier qui, d'après la légende, servait à Aix-la-Chapelle, du temps de Charlemagne, à l'épreuve des épées. Voy. G. Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 370.

2. Voyez *Hist. litt. de la France*, t. XXX (sous presse), p. 52.

raconté de Keu, le fils d'Auctor. Pour pouvoir nourrir Arthur, la mère de Keu confie son enfant à une nourrice étrangère, et c'est pour avoir sucé le lait d'une femme de condition inférieure que Keu devint « fel et faus et vilains » (p. 30)[1]; aussi Arthur, qui le fit son sénéchal, lui pardonna-t-il toujours tous ses défauts, considérant la manière dont il les avait acquis. Nous avons là une explication et du mauvais caractère que les romans, depuis Chrétien de Troies[2], attribuent à Keu, et de la singulière longanimité avec laquelle Arthur supporte d'ordinaire son peu courtois sénéchal; mais cette explication est sortie de la cervelle de Robert de Boron, et nous ne la retrouvons nulle part, si ce n'est dans des récits qui remontent plus ou moins directement au sien[3].

Le *Merlin* de Robert de Boron se termine au couronnement d'Arthur (t. I, p. 146 de cette édition). Dans le meilleur manuscrit les mots « et tint son roiaume lonc tens en pais » sont suivis de cette remarque finale : « Et je Robers de Boron, qui cest livre

1. C'est là une croyance fort répandue au moyen âge; voyez, par exemple, les *Sept Sages*, v. 185 ss., et cf. l'anecdote sur Ide, mère de Godefroi de Bouillon, qui fit dégorger à son fils le lait qu'en son absence il avait bu au sein d'une étrangère; on sait qu'on a raconté plus tard la même chose de Blanche de Castille (voyez *Hist. litt. de la France*, t. XXII, p. 393). Cf. P. Meyer, *Alexandre*, t. II, p. 141.

2. Voyez *Hist. litt. de la France*, t. XXX, p. 51.

3. On a même essayé une autre explication d'un fait qui, naturellement, surprenait (cf. Hartmann, *Iwein*, v. 2566). Dans la *Vengeance de Raguidel*, l'indulgence d'Arthur est motivée par le fait que Keu aurait été l'oncle de la reine Guenièvre (voy. *Hist. litt. de la France*, t. XXX, p. 65).

retrais....... ne doi plus parler d'Artu tant que j'aie parlé d'Alain le fils Bron et que j'aie devisé par raison por quelles choses les poines de Bretaigne furent establies; et ensi com li livres le reconte me convient a parler et retraire qués hom fu Alains et quele vie il mena et qués oirs issi de lui et quele vie si oir menerent. Et quant tens sera et leus et je avrai de cestui parlé, si reparlerai d'Artu et prendrai les paroles de lui et de sa vie a s'eleccion et a son sacre [1]. » Le troisième roman de Robert de Boron, le *Perceval*, ne tient que la seconde de ces promesses; il ne nous parle pas de la vie que mena Alain, mais débute ainsi : « Quant Artus fu coronez et l'on li ot fait toutes ses droitures....... [2]. » Peu après nous assistons aux derniers moments d'Alain, qui envoie à la cour son fils Perceval. Il est donc permis de conjecturer qu'un poème de Robert de Boron, intermédiaire entre *Merlin* et *Perceval*, et qui racontait la vie et le mariage d'Alain, s'est perdu sans laisser de trace, ce qui n'a rien d'étonnant, si on songe que le *Perceval* de Robert ne nous est arrivé que dans un manuscrit du XIVe siècle, mis en prose, et déplorablement altéré [3].

1. Ms. B. N. fr. 747, f° 102. Voyez P. Paris, *les Romans de la Table Ronde*, t. I, p. 357; Birch-Hirschfeld, *Die Sage vom Gral*, p. 179.

2. Hucher, *Le Saint-Graal*, t. I, p. 141.

3. Il serait possible qu'il nous manquât également un poème entre le *Joseph* et le *Merlin*. A la fin du premier de ces ouvrages, Robert fait toutes sortes d'annonces qui ne sont nullement réalisées dans le second. Cependant il faut remarquer que le manuscrit unique en vers de Robert fait, comme tous les manuscrits en

Les continuations jointes au *Merlin* par d'autres que par Robert de Boron firent négliger et bientôt complètement oublier la suite qu'il avait donnée lui-même à son œuvre. On remania considérablement le *Joseph;* on conserva le *Merlin,* qui contenait des faits indispensables pour l'intelligence de la légende du graal. Il nous reste à parler des récits par lesquels on remplaça ce qui suivait le *Merlin.*

IV. — LA SUITE DU MERLIN.

M. Paulin Paris a, le premier, remarqué que le *Merlin* de Robert de Boron s'arrête à l'endroit qui vient d'être indiqué [1]. Ce qui, dans la plupart des manuscrits, des éditions anciennes et des traductions étrangères, forme la suite et la fin du roman de *Merlin* est visiblement d'une autre main; M. Paulin Paris a donné à cette composition, soudée au roman de Robert, le nom de *Livre d'Arthur*, qui est parfaitement justifié par le contenu, mais qui a l'inconvénient de ne se trouver, à notre connaissance, dans aucun

prose, suivre immédiatement le *Joseph* par le *Merlin*. Robert, qui semble avoir composé son œuvre en s'y reprenant à plusieurs fois, n'a peut-être exécuté que les trois parties essentielles, *Joseph, Merlin, Perceval*, se réservant de les relier par des poèmes qu'il a conçus, mais qu'il n'a pas écrits.

1. Il suffit de renvoyer, sur ce point, aux livres de MM. P. Paris et Birch-Hirschfeld.

manuscrit [1]. Quand on examine ce roman avec attention, on voit qu'il a été composé après le roman de *Lancelot*, pour le préparer, et pour servir de transition entre le *Merlin* de Robert de Boron et le *Lancelot*. En effet, comme on l'a vu, le *Perceval* de Robert de Boron, conclusion de son œuvre, avait été remplacé par d'autres compositions consacrées à la recherche et à la découverte du saint graal; ces compositions avaient été fondues avec le *Lancelot*, dont elles sont aujourd'hui presque inséparables. Dès lors, entre le *Merlin* de Robert et le *Lancelot*, s'ouvrait une lacune considérable, dans laquelle devait se placer, avec la fin des aventures de Merlin, l'histoire d'Arthur jusqu'au moment où Lancelot arrive à sa cour. C'est cette lacune que s'est proposé de combler l'auteur du « livre d'Arthur » ; il l'a fait, soit en développant des indications de *Lancelot*, soit en reprenant dans Gaufrei de Monmouth ou dans le *Perceval* de Robert, soit en compilant des récits de provenance diverse. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier ce roman, dont il suffit d'avoir marqué la place dans le développement général des romans arthuriens en prose [2].

Le manuscrit Huth nous offre une suite du *Merlin* de Robert de Boron toute différente de celle qu'on

1. Voyez cependant P. Paris, t. V, p. 356.

2. Le ms. de la B. N. fr. 337 contient du « livre d'Arthur » une rédaction qui, à partir d'un certain endroit, diffère complètement de la vulgate. Cette rédaction sera publiée par la *Société des anciens textes* et donnera l'occasion d'étudier différentes questions qui ne peuvent être abordées ici. Elle n'a, d'ailleurs, aucun rapport avec celle du ms. Huth.

peut appeler la vulgate [1]; c'est cette suite que nous devons examiner de près. Le manuscrit étant incomplet de la fin, nous ne savons au juste où elle s'arrêtait; il est probable cependant, comme nous le verrons, que cette partie, originale et unique, d'une compilation qui comprenait le *Joseph* et le *Merlin* de Robert et se terminait sans doute par une *Queste du saint graal*, ne dépassait pas beaucoup l'endroit où s'arrête notre manuscrit.

L'auteur de cette suite se donne, à plusieurs reprises, pour Robert de Boron. Le manuscrit ne présente, d'ailleurs, aucune division marquée à l'endroit où s'arrête le *Merlin* de Robert [2]. La première question que nous devions nous poser est donc celle de savoir si on peut réellement attribuer à Robert de Boron la suite de *Merlin* que nous publions.

A cette question, il faut, sans aucun doute, répondre négativement, comme le feront voir les remarques suivantes; il serait facile d'en augmenter le nombre, mais elles suffisent parfaitement à notre objet. Nous ne parlerons pas de la différence de ton et de style qui est pourtant si marquée entre les deux parties; nous n'insisterons pas sur ce fait que la suite de *Merlin* connaît un grand nombre d'aventures et de person-

1. On peut encore regarder comme une autre suite l'ouvrage singulier, et assurément composite, qui porte, sous des formes diverses, le nom de *Prophéties de Merlin*. Voyez ci-dessous, p. XXXII.
2. T. I, p. 147. Dans beaucoup de mss. qui contiennent le *Merlin* de Robert avec la suite ordinaire, il n'y a même pas de paragraphe à l'endroit où finit le premier.

nages étrangers aux divers romans de Robert de Boron; nous ne relèverons que les contradictions flagrantes. Dans le *Joseph* et dans le *Merlin*, il est dit expressément, à plusieurs reprises, que Perceval sera le fils d'Alain, fils de Bron; — dans notre texte, il est fils de Pellinor (voyez notamment t. I, p. 258). Dans le *Merlin*, on raconte que Merlin établit, pour Uter, la Table Ronde à Carduel en Galles, et il résulte clairement du contexte qu'elle n'en bougea pas; — dans notre suite on voit, sans qu'on comprenne comment, cette table transportée chez le roi Léodegan de Carmelide, et quand Arthur en devient possesseur, c'est à Camalot qu'il l'établit (t. II, p. 65). Le *Perceval* nous montre Merlin se retirant au fond d'une forêt dans son *esplumeor*, où personne ne l'aperçoit plus, et où il attend, vivant, le jugement dernier (Hucher, *Le Saint-Graal*, t. I, p. 503-505); — ici il est « entombé » par la ruse de celle qu'il aime, et on ne voit pas clairement si dans sa tombe il est mort ou vivant. Enfin voici le plus décisif. Notre texte raconte longuement comment Merlin, en obligeant Igerne, mère d'Arthur, à se défendre d'une accusation publique, réussit à établir devant tous qu'Arthur était le fils du roi Uter Pendragon; or Robert de Boron nous avait dit positivement qu'Igerne était morte avant Uter. Il est vrai que l'auteur de notre suite a supprimé, dans le *Merlin* de Robert, la mention de ce fait à l'endroit où elle se trouvait dans son original [1]; mais, par distraction, il l'a lais-

1. C'est à la p. 127 du t. I, ligne 1, que devrait se trouver la

sée subsister dans le discours que Merlin tient à Uter peu de temps avant sa mort (t. I, p. 139) : « Tu sés bien que Ygerne ta feme est morte, et tu ne pues autre feme mais avoir. » Il résulte invinciblement de là que ce n'est pas Robert de Boron qui a composé la scène où figure Igerne après la mort d'Uter Pendragon [2], ni, par conséquent, l'ensemble de la continuation de *Merlin*.

Puisque l'auteur de la suite du *Merlin* n'est pas Robert de Boron, il ment quand il prétend l'être. Il usurpe ce nom dans neuf passages du ms. Huth; cinq de ces passages, qui touchent à d'autres questions, seront rappelés plus loin; trois ne contiennent qu'une

phrase omise; elle se lit, par exemple, dans le ms. 747, f° 69 r° *a* : « Et Uters Pandragons tint puis la terre lonc tans; si li avint une mout grant mescheance au chief de set anz, car sa fame Yguerne s'adola si de son anfant que perdu avoit en son cuer que ele en prist une (si) grant maladie qui li dura deux anz et demi et plus, si que a morir l'en covint, si en fu a merveilles li rois trop dolanz et grant duel merveilleux en fist qui longuement li dura, car a merveille l'amoit. » Ce morceau manque également dans tous les autres manuscrits de *Merlin* que nous avons consultés, ainsi que dans les traductions étrangères, ce qui donne lieu à des conclusions que nous ne pouvons exposer ici sur le rapport de ces manuscrits avec la rédaction contenue dans le nôtre.

2. Robert, dans le *Perceval*, s'est borné à dire, en peu de mots, que Merlin avait révélé aux Bretons la vraie filiation d'Arthur : « Si vint Merlin a la cort..... et vint oiant touz et lor dist : Seygnor, il est bien droiz que je vous faz sages qui est cil que vos avés fait roi(s) par l'esleccion de nostre seygnor. Sachiez que il [est] filz au roi Uter Pendragon nostre seygnor lige, et enz en la nuit que il fu(st) ne(e)z le me fist il baillier, et je l'enchargié a Antor.....et il le norri volentiers... A iceste parole ont mout grant bruit et mout grant joie demené touz li baron del pais (Hucher, t. I, p. 416). »

simple mention (t. I, p. 192, 253; t. II, p. 137); voici le neuvième (qui est en réalité le premier) : « Et tout li conte canques il estoit avenu d'Uter Pandragon et d'Ygerne, tout ensi conme li contes l'a ja devisé; ne mes sires Robers de Borron ne veult mie raconter chou qu'il a autre fois dit, car il ne veult mie croistre son livre de tais (lisez *tantes?*) paroles, ains tient la droite voie (t. I, p. 162). » On voit qu'ici le continuateur prétend expressément être l'auteur de la première partie du *Merlin,* ce qui nous engage encore plus à nous tenir en garde contre ses assertions.

Parmi ces assertions, il en est une qui a pour l'histoire littéraire une importance particulière, c'est celle, trois fois répétée, qui concerne un certain Hélie, dont le prétendu Robert de Boron parle comme d'un ami, d'un émule, et presque d'un collaborateur. La première mention de ce personnage se trouve à la p. 57 du t. II. Après avoir fait une annonce qui se rapporte au *Lancelot* (voyez ci-dessous, p. XXXVIII), et avoir déclaré qu'il ne peut traduire tout ce qu'il trouve dans le livre latin du saint graal, l'auteur ajoute : « Et je prie a mon signeur Helye, qui a esté mes compains a armes et en joveneche et en viellece, que il, pour l'amour de moi et pour moi un poi allegier de cele grant painne, prenge a translater, ensi comme je le deviserai, une petite branke qui appartient a mon livre, et sera cele branke apielee li contes del brait, miervilleusement delitable a oir et a raconter. Ne je ne l'en sevraisse ja se je ne doutaisse que li livres fust trop grans; mais pour chou l'en departirai jou et li envoierai. Et je le

connois a si sage et a si soutil que je sai bien qu'il l'avera tost translaté, s'il i veult mettre un poi de painne; je li pri qu'il li meche. Mais or laisserai a tant la priiere, car se Dieu plaist et lui, il le fera ensi que je li requier. » La seconde mention d'Hélie est à la p. 172 du t. II; s'excusant cette fois de ne pas raconter les aventures de Baudemagus, notre romancier dit : « Mais de chose ne d'aventure qui li avenist en toute la voie ne parole mes livres, car mes sires Helyes mes compains a empris sa matiere a recorder chi et a translater encontre celle partie pour un poi allegier de ma painne. » Il recommande ensuite à tous la lecture de cette « branche » de Baudemagus, et ajoute : « Car mes sires Helyes en a commenchié l'ystoire a translater. » Enfin il nous parle encore d'Hélie et de son « conte del brait », en nous donnant l'explication de ce nom, à la p. 198 du même tome. Il raconte là que, Merlin une fois enfermé dans sa tombe, personne ne l'entendit plus parler, hors Baudemagus, qui y vint quatre jours après, quand Merlin vivait encore. « De ceste aventure que je vous devise chi ne parole pas chis livres, pour chou que li contes del brait le devise apertement. Et saichiés que li brais dont maistre Helies fait son livre fu li daerrains brais que Merlins gieta en la fosse ou il estoit, del grant duel qu'il ot quant il aperchut toutes voies qu'il estoit livrés a mort par engien de feme et que sens de feme a le sien sens contrebatu. Et del brait dont je vous parole fu la vois oie par tout le roiaume de Logres si grans et si lons conme il estoit, et en avinrent mout de mierveilles, si

conme la branke le devise mot a mot. Mais en cest livre n'en parlerons nous pas, pour chou qu'il le devise la. »

En lisant ces passages avec quelque habitude des procédés familiers aux écrivains du moyen âge, on arrive vite à en comprendre le véritable sens. Le faux Robert de Boron connaissait un roman, sans doute en prose, d'un certain Hélie, appelé le *Conte du brait Merlin* ou simplement *du brait,* et qui était consacré, au moins en partie et à son début, aux aventures de Baudemagus, lequel, ayant quitté la cour d'Arthur, arrivait dans la forêt de Darnantes quatre jours après que Merlin y avait été « entombé », et entendait le dernier *brait* ou cri que poussait le devin avant de se taire pour jamais. Ce conte se rattachait au récit de l'*entombement* de Merlin, qui, comme nous le verrons tout à l'heure, est antérieur à notre roman. Le rédacteur de celui-ci a feint qu'Hélie, l'auteur du *Conte du brait,* était son ami et son compagnon d'armes, et que lui, soi-disant Robert de Boron, l'avait prié de traduire à sa place la « branche » du livre latin qui racontait les aventures de Baudemagus et le *brait* de Merlin. Il nous montre plus tard le *Conte du brait* déjà commencé par Hélie, et à la troisième fois il le présente comme terminé. Tous ces artifices ne peuvent évidemment être pris au sérieux.

Le *Conte du brait* est perdu [1], et nous ne savons qui

1. Sur ce qui peut en subsister en espagnol, voyez la fin de cette *Introduction.* Ce n'est pas seulement dans notre roman qu'on voit mentionné le *Brait;* on le trouve aussi dans le passage suivant

est cet Hélie qui paraît l'avoir écrit. Le faux Robert l'appelant « mon seigneur Helie » et en faisant son compagnon d'armes, on pourrait y voir un chevalier, comme était le véritable Robert de Boron ; mais rien ne prouve que cette qualification soit digne de foi : elle peut très bien avoir été suggérée à notre écrivain pseudonyme par celle même de Robert, dont il prenait le nom, et par un passage du *Joseph* [1]. Il serait donc possible que l'auteur du *Brait Merlin* fût le « maistre Elie » dont nous avons une imitation de l'*Ars amatoria* d'Ovide [2]. On pourrait encore songer à un « Helyas », rimeur anglo-normand qui a traduit en vers décasyllabiques la prophétie de Merlin de Gaufrei de Monmouth [3], ou à Hélie de Winchester, traducteur

du *Tristan*, qui, il est vrai, se réfère directement à notre texte. L'auteur excuse Robert de Boron, auquel il attribue la *Queste du saint Graal*, de ne pas raconter en détail une folie de Lancelot : « Mes qui parfitement vodra oir les merveilles de ceste forsenerie si voie l'estoire de[l] brait, quar ilec porra il trover apertement toutes les choses que mi sire Roberz lesse [a] conter en son livre por ce que li troi livre soient tout d'un grant ; quar pour autre chose ne fu translatee d'autre part l'estoire del brait fors por ce que l'enn i meist les choses qui en cest(e) livre seroient obliees a metre. » (Ms. B. N. fr. 12599, fol. 242 c.)

1. C'est le fameux passage : *A cel tens que je la retrais O mon seigneur Gautier en pais Qui de Montbelial estoit*. Le faux Robert parle de même de « mon signeur Helye ».

2. *Hist. litt. de la France*, t. XXIX, p. 458. Notez qu'au troisième passage cité de notre roman on lit « maistre Helyes » ; mais c'est peut-être une simple faute de copiste.

3. Voy. Fr. Michel, *Rapports au ministre*, p. 226 ss. Deux autres manuscrits, anonymes, de la même version ont été signalés par M. P. Meyer (*Romania*, t. V, p. 470 ; *Bull. de la Soc. des A. T.*, 1882, p. 53).

des *Distiques* de Caton ; mais c'est peu vraisemblable pour beaucoup de raisons : un homme qui écrivait un poème sur les aventures de jeunesse de Baudemagus devait être Français et s'inspirer de Chrétien de Troies, qui fait jouer à ce personnage, devenu vieux, un rôle important dans son roman de la *Charrette*[1].

Ce qui est surtout intéressant, c'est la série de falsifications subséquentes auxquelles a donné lieu cette fiction de notre romancier. Le soi-disant Robert de Boron dit simplement qu'Hélie était son « compagnon d'armes » ; il n'en fait nullement son parent et ne l'appelle pas Hélie de Boron. Nous croyons toutefois que ce sont les passages cités de son œuvre qui ont seuls servi de point de départ à l'invention du personnage d' « Hélie de Borron », parent de Robert,

1. Dans le *Merlino* italien (*Historia di Merlino*, Venise, 1480 ; *Vita di Merlino*, Florence, 1495) traduit du français en 1379, à Venise, un des personnages qui rapportent des prophéties de Merlin est un ermite appelé Elie ; ses récits forment le cinquième livre de l'ouvrage. Sur le titre de l'édition de Venise, 1516, on voit, groupés autour du tombeau de Merlin, d'un côté *Blasio romito, Ptolomio episcopo, Antonio episcopo,* de l'autre *Elia romito, La dona del lago, Meliadus.* Cet Elie raconte ce qu'il sait de Merlin à Perceval le Gallois, qu'il a accueilli dans son ermitage ; il n'est pas probable qu'il y ait là un souvenir de l'auteur du *Conte du brait*. Dans le texte français imprimé des *Prophéties de Merlin*, l'ermite qui reçoit Perceval n'est pas nommé et ses récits sont beaucoup moins longs (voy. ff. LXXXVII-XCI de l'édition de la veuve Jehan Trepperel). — Il ne faut sans doute voir aussi qu'une coïncidence fortuite dans le nom de « maître Hélie de Toulouse » donné au plus sage des clercs qui expliquent les songes de Galehaut et prédisent les aventures du graal dans la leçon la plus répandue du Lancelot (voy. P. Paris, t. IV, p. 114, 119).

lequel a pris et garde encore une place importante dans l'histoire littéraire. Voici comment nous nous représentons les étapes successives de cette fiction, qui n'est que le développement de la première invention de notre romancier pseudonyme.

Il nous paraît probable que c'est dans le prologue de *Guiron le Courtois* ou *Palamède* que le personnage d'Hélie de Borron a fait sa première apparition [1]. L'auteur qui, dans ce prologue, s'attribue la composition du roman en tête duquel il est placé se donne le nom d'Hélie de Borron et semble bien prendre pour point de départ de ses dires le passage même de notre roman. Il nous raconte une histoire fantastique des romans en prose de la Table Ronde, qui seraient tous tirés du livre latin du saint graal : « Mes sires Luces de Gau ... fu li premiers qui s'estude i mist et sa cure, bien le savons, et cil translata en langue françoise partie de l'istoire mon seigneur Tristran [2]; ..... après s'en entremist mes sires Gasse li blons, qui parenz fu le roi Henri [3]; après s'en en-

1. Mss. B. N. fr. 338, 356; Brit. Mus. Addit. 12228 (Ward, *Catalogue of romances*, t. I, p. 364); Florence, Libri 50. Ce prologue est imprimé en entier, d'après le ms. 338, par M. Hucher, *Le Saint-Graal*, t. I, p. 156.

2. L'auteur a pris à la lettre le prologue du *Tristan*, où Luce du Gast on de Gau prétend en effet être le premier à translater le grand livre latin du saint graal (qui, eût-il jamais existé, n'aurait rien eu à faire avec Tristan).

3. A ce Gasse le blond notre auteur n'attribue rien expressément, et il n'est mentionné nulle part ailleurs. Peut-être ce personnage n'est-il autre que Wace ou Guace, dont le nom était vaguement connu.

tremist maistre Gautiers Map, qui fu clers au roi Henry, et devisa cil l'estoire de mon seigneur Lancelot du lac... Mes sires Robers de Borron s'en entremist après. » Il est clair qu'un homme qui classe dans cet ordre les auteurs des romans en prose ne connaissait ces auteurs que de nom, et, comme nous, d'après les manuscrits où ils sont nommés. Il ajoute : « Je Helis de Borron, par la priere mon seigneur Robert [1] de Borron et pour ce que compaignon d'armes fusmes longuement, encommençai mon livre du bret ». C'est bien ce qui est dit dans notre roman; mais le prétendu Hélie ne sait pas au juste ce qu'était ce « livre du bret » [2]; il se rappelle seulement un passage assez peu clair de notre roman (II, 198), où on dit qu'il y est parlé de Tristan, « mais che n'est mie gramment. » Le reflet de ce passage se retrouve dans ces lignes du prétendu Hélie de Borron : « De mon seigneur Tristan n'iert mie cestui mien livre, car el bret en ai *auques* dit, et de li a on proprement un livre fait. » Le reste du prologue est rempli par un long verbiage et des vanteries de l'auteur sur le succès qu'aurait eu son premier ouvrage. En parlant de lui-même, il lui échappe un mot qui le met en contradiction avec la source où il puisait, c'est-à-dire notre roman : « Or commencerai donc mon livre el nom de Dieu et de la sainte trinité qui *ma jouvente* tien-

1. Le mot *Robert* manque dans le ms. 338, suivi par M. Hucher; mais il se trouve dans les autres : voy. Ward, p. 365.

2. La graphie *bret* pour *brait* est fréquente (voy. Godefroy); elle a contribué à obscurcir le sens de ce mot.

gne en joie et en santé. » Il se donne donc ici comme jeune; mais le faux Robert de Boron avait dit en parlant d'Hélie (II, 57) : « Mon signeur Helye qui a esté mes compains a armes et en joveneche *et en viellece.* » On ne s'avise jamais de tout [1].

L'épilogue que nous a conservé un seul manuscrit de *Tristan* [2], et où un prétendu Hélie de Borron [3] prend également la parole, est dans un rapport étroit avec le prologue du *Guiron.* L'auteur de celui-ci dit qu'il écrit son livre après avoir terminé le *Bret,* pour plaire à son seigneur le roi Henri : « Et pour ce que je voi que li tems est biaus et clers et li airs purs, et la grant froidure de l'iver s'est d'entre nous partie, vueil commencier mon livre. » L'auteur de l'épilogue du *Tristan* dit : « Tout maintenant que la grant froidure de cestui yver sera trespassee et nous serons en

1. Le ms. de Turin de *Guiron le Courtois* contient un tout autre prologue, qu'a publié M. Rajna (*Romania,* IV, 264). Ici l'auteur ne se donne plus le nom d'Hélie de Borron ; au contraire, il parle de « maistre Helye de Borron » comme d'un auteur qui, avec « maistre Gautier Moab », aurait écrit sur Lancelot. Ce prologue contient une phrase singulière sur le « Bret », où on pourrait comprendre ce mot comme le nom d'un écrivain : « De Tristan le Bret y en met ce qu'en peut estre. »

2. Ms. B. N. fr. 104; imprimé dans Hucher, t. I, p. 35. Une forme de cet épilogue beaucoup plus courte, où ne se trouve ni le nom d'Hélie de Borron ni le titre de *Bret,* se lit dans divers manuscrits (B. N., fr. 757, Brit. Mus. Egerton 989, Asburnh. Libri 123) et a été imprimée (Hucher, I, 160; Ward, I, 363). Elle paraît bien n'être qu'un abrégé de la forme complète conservée dans le ms. 104.

3. Le ms. porte *Berron,* simple erreur de copiste.

la douce saison que l'on apele le tens de ver..... je me retournerai adonc sur le grant livre dou latin, etc. ». Ce qui nous fait croire que l'épilogue du *Tristan* est postérieur au prologue du *Guiron*, et sans doute d'une autre main, c'est que l'auteur de cet épilogue se figure que « le livre du bret » n'est autre que l'histoire même de Tristan, tandis que l'auteur du prologue, comme on vient de le voir, distingue nettement les deux ouvrages, et prétend seulement avoir, dans le *Bret*, parlé un peu *(auques)* de Tristan. L'épilogue, au contraire, se termine par l'assertion que le livre auquel il est ajouté, c'est-à-dire le *Tristan*, « est apelez li livres dou bret ». On voit les malentendus se succéder [1]. L'auteur de l'épilogue suit d'ailleurs, dans ses renseignements d'histoire littéraire, les données du prologue de *Guiron*. En parlant de Robert de Boron, il ajoute ces mots : « qui est mes amis et mes paranz charnex », ce que le prologue ne disait pas expressément, mais indiquait assez par le nom seul d'Hélie *de Borron*. L'auteur de l'épilogue joint à ce nom des qualifications extravagantes, sur lesquelles les critiques ont disserté bien inutilement [2]. Tout cela

1. Les critiques modernes ont vainement recherché ce que pouvait signifier le mot *Bret*, désignant une histoire de Tristan. Déjà au XIIIe siècle on ne comprenait pas ce singulier titre, et un copiste écrivait bravement : « Et apelent cest livre *li bret* (peut-être faut-il lire *libret*, par un nouveau malentendu), pour ce qu'il est maîstre sor toz les livres qui oncques furent fait de la table ronde ».

2. Voyez les justes remarques de P. Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, t. V, p. 361.

doit être purement et simplement rayé de l'histoire littéraire [1].

Revenons à notre roman. Il a été fait, tout comme la suite ordinaire du *Merlin* que nous avons appelée la vulgate, pour relier le *Merlin* de Robert de Boron au *Lancelot* et à d'autres compositions. C'est ce dont il est facile de s'assurer en examinant les nombreuses allusions et prédictions qu'il contient.

Voyons d'abord ce qui concerne le *Lancelot* proprement dit [2]. T. II, p. 142-144, Merlin et la demoiselle qu'il aime arrivent au château de Trèbe, y voient Elaine, femme du roi Ban, et son fils le petit Lancelot ou Galaad, âgé d'un an, et prédisent sur la reine, son ennemi Claudas et Lancelot, tout ce qui est raconté dans le roman consacré à ce dernier [3]. Un peu auparavant (II, 137), il est dit expressément : « Et sachent vraiement tout cil qui le conte mon seigneur Robert de Borron escoutent que ceste damoisiele fu cele qui puis fu apielee la damoisiele dou lac, cele qui norrist grant tens en son ostel Lanscelot dou

1. Nous ne touchons pas ici à la question très difficile des rédactions diverses du *Tristan* et de la répartition de ce qui peut appartenir à « Luce de Gast » et au prétendu Hélie de Borron. Quant à croire avec Brakelmann (*Zeitschr. für deutsche Philologie*, t. XVIII, p. 85) que Robert de Boron a collaboré au *Tristan*, c'est ce dont personne ne sera plus tenté aujourd'hui.

2. Nous suivons pour ce court exposé la division ordinairement adoptée du *Lancelot* en *Lancelot* proprement dit (comprenant *Galehaut, Charrette, Agravain*), *Queste du saint graal*, et *Mort Arthur*.

3. Voy. P. Paris, *les Romans de la Table Ronde*, t. III, p. 1 ss.

lac, ensi comme la grant ystoire de Lanscelot le devise. » On lit en effet dans le *Lancelot*, à propos de cette même demoiselle et de son aventure avec Merlin, sur laquelle nous reviendrons : « Cele qui l'andormi et seela fu la damoisiele qui Lancelot en porta dedenz le lac [1]. » Le prétendu Robert de Boron ne pouvait avouer plus naïvement qu'il écrivait une introduction au roman de *Lancelot*, roman inconnu au vrai Robert. Ailleurs, il est fait allusion à l'utilité dont fut plus tard Guenièvre à Arthur, en inspirant à Lancelot un amour à cause duquel Galehaut, par amitié pour Lancelot, se reconnut le vassal d'Arthur [2]. L'aventure du lit qui faisait perdre le sens et dont Lancelot détruisit l'enchantement, annoncée dans notre roman, ne paraît pas se retrouver dans le *Lancelot* [3]; mais notre auteur a fort bien pu l'inventer uniquement afin de rappeler la vertu de l'anneau de Lancelot, pour laquelle il renvoie encore une fois expressément au roman de *Lancelot*, et qui s'y trouve en effet [4]; voici ses paroles (t. II, p. 57) : « Et dura chis enchantemens dusques tant que Lanscelos... i vint, et lors fu li enchantemens de cel lit deffais, ne

1. Jonckbloet, *Lancelot*, t. II, p. XIII; P. Paris, *l. c.*, p. 26.

2. T. II, p. 161. Voyez P. Paris, t. III, p. 246.

3. Elle n'est pas à confondre avec celle du *lit aventureux*, empruntée par le *Lancelot* à la *Charrette* de Chrétien de Troies (voy. P. Paris, V, 23).

4. Voyez Jonckbloet, *le Roman de la Charete*, p. XXXVII : « Lors traist la dame de son doi un anelet, sel met a l'anfant en son doi, et li dit qu'il a tel force qu'il descuevre toz anchantemanz (ms. B. N. fr. 768, f. 52 r°). »

mie par Lanscelot, mais par un anelet que il portoit qui descouvroit tous enchantemens; et cel anelet li avoit donné la damoisiele del lac, si coume la grant hystore de Lanscelot le devise [1]. »

Le rapport du roman que nous publions avec la *Queste du saint graal* fera le sujet d'un examen particulier. Quant à la *Mort Arthur,* qui forme aujourd'hui la troisième partie du *Lancelot,* elle est également l'objet des allusions prophétiques de notre romancier. C'est là qu'on voit, comme il l'annonce (I, 178), que Guifflet, le fils de Do, fut le dernier des humains qui vit Arthur vivant [2]; c'est là, comme il le fait prédire par Merlin (II, 58), que Lancelot tue Gauvain [3].

Enfin, le continuateur du *Merlin* a connu le *Tristan* en prose. Ce qu'il dit du Morhout d'Irlande, que Tristan doit tuer (II, 240), pourrait à la rigueur provenir des anciens poèmes [4]; mais il n'en est pas de même du combat de Tristan et de Lancelot, prophétisé par Merlin (I, 231) : c'est un des épisodes les plus célèbres du *Tristan* en prose, et un de ceux qui, dans les diverses rédactions, se présentent avec le plus de variations [5]. Quant à l'histoire de la visite faite

1. Cf. P. Paris, t. III, p. 126.
2. Voy. P. Paris, V, 350.
3. P. Paris, V, 349.
4. Il faut noter que notre auteur place le combat de Tristan et du Morhout dans l'île Saint-Samson; ce trait, qui était dans le poème perdu de Chrétien de Troies, se retrouve dans le roman en prose; voy. *Romania*, XV, 543.
5. Indépendamment des mss. français du *Tristan* (par ex. ms.

par la demoiselle du lac, sur la prière de Tristan, à la tombe de Merlin (II, 197), pour laquelle notre romancier renvoie expressément à « la droite ystoire de Tristram », et, moins clairement, à « la branke del brait », nous ne l'avons pas retrouvée dans le *Tristan,* mais il est fort possible qu'elle nous ait échappé au milieu des innombrables épisodes qui composent cette énorme et confuse histoire, et qui varient presque dans chacun des manuscrits que nous en avons.

Nous savons maintenant que notre romancier connaissait le *Conte du brait,* le *Lancelot,* la *Mort Arthur* et le *Tristan,* tous ouvrages inconnus à Robert de Boron, et nous voyons qu'il a mis le principal intérêt de sa composition à préparer les récits de ces romans ou à les annoncer d'avance. Il nous reste à examiner cette composition en elle-même, et à déterminer autant que possible les éléments dont elle est formée. Ces éléments peuvent se diviser en deux groupes principaux : développements d'indications prises dans les romans ci-dessus indiqués; récits qui n'ont pas cette origine.

Au premier groupe appartient presque tout ce qui concerne Arthur et Merlin. Dès le début, on nous raconte comment Arthur eut commerce avec sa sœur, femme du roi d'Orcanie, sans savoir le lien qui les unissait, et engendra Mordret, qui devait plus tard

750, f° 315 *b;* ms. 12599, f° 109 *a*), voyez la compilation de Rusticien de Pise (ms. 1463, f° 20) et la compilation italienne de la *Tavola Ritonda* (ch. CXIII). Un petit poème italien du XIVe siècle sur ce sujet a été publié par M. Rajna; voy. *Romania,* IV, 142.

lui porter le coup mortel. Robert de Boron, dans son *Perceval,* ne sait rien de cette histoire, et ne fait de Mordret, comme Gaufrei de Monmouth, que le neveu d'Arthur [1]. C'est dans le *Lancelot* que nous trouvons pour la première fois cette invention étrange [2], qui pourrait bien n'être qu'une imitation de l'anecdote célèbre sur César et Brutus [3]. — La première aventure d'Arthur le met en présence de Merlin et de Pellinor, le futur père de Perceval (voyez ci-dessous); vient ensuite la scène de la justification d'Igerne et de la démonstration de la naissance royale d'Arthur. — Le défi des Romains (I, 180) n'a pas de suite dans notre roman : il prépare un important épisode de la *Mort Arthur* [4]. — Le combat d'Arthur contre Pellinor

1. Voy. Hucher, t. I, p. 495.

2. Voy. le ch. XVI du livre II des éditions. Mordret arrive chez un ermite qui lui dit qu'il tuera son père, lequel n'est pas, comme il le croit, le roi Lot; l'ermite dit à part à Lancelot que le père de Mordret est Arthur, « qui l'engendra en la femme du roi Loth d'Orcanie »; il prédit aussi à Mordret que son père le tuera, et parle d'un songe qui a annoncé à ce père leur terrible destinée. Plus tard, lors de la trahison de Mordret, Arthur se rappelle ce songe, et laisse échapper des paroles qui révèlent à ceux qui les entendent que Mordret est son fils, et non pas seulement son neveu.

3. La trahison de Mordret envers Arthur rappelait celle de Brutus envers César; de là à imaginer qu'Arthur, comme César dans l'anecdote en question, était le père de son meurtrier, il n'y avait qu'un pas. Mais on savait que Mordret était né de la sœur d'Arthur : il fallut donc qu'il fût le fruit d'un inceste. On peut songer aussi à une influence de la légende de saint Grégoire.

4. Voy. P. Paris, V, 349. Ce défi des Romains est déjà raconté, presque dans les mêmes termes, par Gaufrei de Monmouth, et se retrouve dans le *Perceval* de Robert de Boron (Hucher, t. I, p. 491).

n'a d'autre but que d'amener l'aventure de l'épée Escalibor, et la façon dont Arthur se procure cette épée est suggérée par le beau passage de la *Mort Arthur* où on voit le roi breton, à son dernier moment, faisant jeter son épée dans un lac d'où une main mystérieuse sort pour la saisir [1]. Quant au merveilleux fourreau, il semble n'avoir d'autre but que d'amener une des trahisons de Morgue envers son frère racontées dans notre roman (I, 267-272; II, 168, 174-228) [2]. Ce personnage même de Morgue n'est que le développement de diverses indications que le *Lancelot* donne sur la sœur d'Arthur.— L'histoire de l'exposition des enfants nouveau-nés (I, 203-211), à la suite de la prédiction de Merlin sur Mordret, est une imitation de la légende du massacre des Innocents; la façon dont Mordret échappe au sort des autres enfants ne se trouve, que nous sachions, non plus que cette histoire elle-même, nulle part ailleurs. Cette cruelle et vaine précaution d'Arthur lui vaut l'inimitié de son beau-frère le roi Lot, et la guerre qui en est la conséquence; dans cette guerre, Pellinor tue Lot, et c'est pour cela que plus tard, dans un autre roman [3] ou dans une partie de notre roman que nous n'avons plus (voyez

1. Voy. P. Paris, t. V, p. 350. On ne trouve rien de pareil dans les récits de la disparition d'Arthur antérieurs au *Lancelot*.

2. Voyez cependant ci-dessous, p. LXI, n. 2.

3. Peut-être dans le *Conte du brait*, qui contenait sans doute des aventures fort diverses. Nous avons vu qu'il débutait par un récit relatif à Baudemagus; il parlait aussi de Tristan, et s'il faut en croire le passage de *Tristan* cité plus haut (p. XXX, n. 1), il racontait une *forsenerie* de Lancelot.

ci-dessous), Gauvain doit venger son père en tuant Pellinor; on annonce aussi qu'il tuera Agloval, fils, comme Perceval, de Pellinor, et c'est pour expliquer d'avance cette haine de Gauvain pour la famille de Pellinor que notre romancier a inventé l'épisode de la mort du roi Lot [1]. — La singulière prétention du roi Rion sur la barbe des rois ses voisins, et notamment sur celle d'Arthur, forme le sujet d'un vieux conte celtique qui a été recueilli par Gaufrei de Monmouth, et qui se retrouve dans plusieurs poèmes [2]; si notre auteur l'a inséré ici, c'est sans doute parce qu'il le trouvait déjà mêlé à l'histoire du « chevalier aux deux épées » (voy. ci-dessous, p. XLVII).— Le mariage d'Arthur avec Guenièvre, fille de Léodegan, roi du pays fantastique de Carmelide, était indiqué à notre romancier par le *Lancelot;* c'est là qu'il trouvait aussi ce fait curieux que la Table Ronde appartenait, avant Arthur, au roi Léodegan, et avait été cédée par lui à son gendre [3]. Ce fait

1. On annonce (I, 261) que Gauvain tuera, outre Pellinor, « Melodiam aisné fil »; mais ce passage paraît gravement altéré. La mort d'Agloval, annoncée comme devant être racontée dans « la queste del saint graal » de Robert de Boron, n'est pas racontée dans la *Queste* que nous possédons ; voy. plus loin, p. LVIII.

2. Voy. *Hist. litt. de la France*, t. XXX, p. 243-245.

3. Voy. P. Paris, t. V, p. 104. Le manuscrit suivi dans cette analyse (B. N. fr. 754, f° 150 *d*) se rattache au récit de la vulgate de *Merlin;* mais d'autres manuscrits du *Lancelot*, qui contiennent certainement la rédaction primitive, ne disent pas qu'Arthur eût servi comme écuyer chez Léodegan, trait qui provient du *Merlin* ordinaire. Dans ces manuscrits (p. ex. fr. 339, f. 68 r° *a ;* fr. 768, f. 16 v° *b*) on rappelle simplement qu'Arthur a reçu la Table Ronde de Léodegan comme dot de Guenièvre ; c'est cette indication qu'a développée notre romancier.

était en contradiction flagrante avec la manière dont Robert de Boron avait raconté l'institution de la Table Ronde (voyez ci-dessus, p. XXVI); notre romancier n'a pas essayé d'expliquer comment la Table Ronde d'Uter Pendragon avait passé à Léodegan en Carmelide; il se borne (II, 161) à le constater [1]. — L'enchantement dont Arthur est l'objet de la part de sa sœur Morgue, son combat contre Accalon, le bannissement d'Ivain, la fuite et les prestiges de Morgue, paraissent ne se rattacher à aucun récit subséquent et être sortis uniquement de l'invention de l'auteur. On peut en dire autant de la guerre soutenue par Arthur contre cinq rois, où Keu fait des prouesses qui lui valent un siège à la Table Ronde (II, 159-168); peut-être cependant trouverait-on dans quelque passage du *Lancelot* la première suggestion de ces récits qui, en eux-mêmes, ne paraissent pas, surtout le second, avoir grande raison d'être.

La principale préoccupation du continuateur de Robert de Boron devait être de terminer l'histoire de Merlin. Il ne pouvait admettre ce que Robert en disait dans le *Perceval* (supposé qu'il connût ce roman), parce qu'il écrivait pour préparer le *Lancelot*,

1. Il ne s'est même pas soucié de mettre ses chiffres d'accord avec ceux de Robert de Boron. Celui-ci avait dit que Merlin avait établi la Table Ronde avec cinquante sièges, dont un vide (I, 96); la Table Ronde de Léodegan comportait 150 sièges: elle avait été réduite à 100, et le même Merlin, sans paraître s'apercevoir de la différence, complète par 49 élections le chiffre de 150 moins un (II, 62, 67).

et que le *Lancelot*, dès son début, nous présente Merlin comme enfermé dans une tombe par la demoiselle du lac, tandis que le *Perceval* de Robert de Boron le garde en vie jusqu'après la mort d'Arthur. Tout ce qui concerne les rapports de Merlin avec Ninienne [1] n'est que le développement d'un passage du *Lancelot* où apparaît, pour la première fois dans la littérature française, au moins conservée jusqu'à nous, cette histoire des amours de Merlin avec une femme qui le trompe et finit par l'enfermer : « En la fin sot [Niniene] de par lui tant de mervoilles que ele l'angigna et lo seela tot andormi en une cave dedanz la perilleuse forest de Darnantes, qui marchist a la mer de Cornoaille et au reiaume de Sorelois. Illuec remest en tel maniere que onques puis par nului ne fu seuz ne par nul home veuz qui noveles en seust dire.

1. Telle paraît bien être la vraie forme du nom. Nous avons relevé dans les manuscrits de Lancelot les variantes *Niniane*, *Niniene*, *Nynyane*, puis, par des fautes de copistes, *Nivienne*, *Nimenne*, *Nimainne* et *Jumenne*; *Viviane* (forme adoptée dans les éditions) ou *Vivienne* semble également être une simple faute de lecture. Il est vrai que l'on a rattaché *Viviane* à un celtique *Chwyblian*, dont on a fait *Vivlian*, et qui signifierait « nymphe » (La Villemarqué, *Merlin l'Enchanteur*, p. 203); mais, comme veut bien nous le faire savoir M. Gaidoz, le mot *Hwimleian* ou *Huimleian*, qui existe seul en ancien gallois (Skene, *Four Ancient Books of Wales*, t, II, p. 20 et 23) et que M. Silvan Evans identifie à tort à *Sibylla* (*ib.*, t. I, p. 372 et 484), paraît être un nom propre, d'étymologie inconnue; la traduction « nymphe » d'Owen Pughe est imaginaire. Au contraire, le nom de *Ninienne* a une physionomie tout à fait celtique : *Ninianus* est le nom d'un saint breton, qui passe pour avoir été au ve siècle l'apôtre des Pictes (voy. *AA. SS.*, *Sept.*, t. V, p. 318).

Cele qui l'andormi et seela si fu la damoisele qui Lancelot en porta dedanz lo lac [1]. » Il est probable que l'auteur du *Lancelot* avait puisé cette histoire dans un *lai* aujourd'hui perdu [2]; c'est à lui seulement qu'appartient l'idée peu heureuse d'avoir identifié Ninienne avec la dame du lac qui éleva le jeune Lancelot [3]. Il suffit de lire tout ce que notre roman raconte de Merlin et de Ninienne pour voir qu'il n'a fait que développer l'indication du *Lancelot :* Ninienne est également, chez lui, née dans les marches de la Petite-Bretagne; seulement il l'a identifiée avec une demoiselle de Northumberland qui figure dans un autre conte admis par lui, ce qui l'a obligé (II, 143) à une fort gauche explication géographique. C'est également dans la « forêt périlleuse [4] » qu'a lieu

1. Jonckbloet, *Lancelot*, t. II, p. XII-XIII, d'après le ms. Bibl. Nat. fr. 768, f° 9. Tous les récits sur l'*enserrement* de Merlin que nous avons en français remontent à ce passage. C'est ce récit du *Lancelot* qui avait également servi de point de départ au *Conte du brait* d'Hélie.

2. L'existence de lais anglo-normands sur Merlin est attestée par un passage du *Renart* (éd. Méon, v. 12150). Voyez aussi le texte célèbre de Lambert d'Ardres, *Mon. Germ.*, t. XXIV, p. 707.

3. La dame ou demoiselle du lac est un personnage tout à fait sympathique, tandis que Ninienne joue en somme un rôle odieux. D'ailleurs, dans les récits plus anciens sur Lancelot (voy. *Romania*, X, 473), la dame du lac est une vraie fée, ce qui est certainement conforme à la tradition originaire; l'auteur du *Lancelot* au contraire rabaisse les fées au rang de simples mortelles instruites dans les arts magiques (voyez Jonckbloet, *Lancelot*, II, X).

4. Notre manuscrit ne donne pas le nom de « forêt de Darnantes »; mais c'est bien probablement une simple omission de copiste.

l'*entombement* de Merlin, décrit exactement comme dans le *Lancelot*. L'épisode de la forêt d'*En Val* (I, 144) n'est qu'une imitation anticipée de cette histoire.

Avant de disparaître pour jamais, Merlin est employé à mainte reprise par notre romancier pour accomplir des merveilles, assez insignifiantes d'ailleurs, et faire des prédictions qui relient le roman à ceux auxquels il est destiné à servir de préface. Nous avons relevé les plus intéressantes de ces annonces [1].

En dehors de ces morceaux qu'on peut appeler préparatoires, notre roman contient trois épisodes dont il nous reste à parler : l'histoire de Balaain et de son frère, la triple aventure de Gauvain, Tor et Pellinor, la triple aventure de Gauvain, Ivain et le Morhout. L'histoire de Balaain pourrait bien reposer sur un poème épisodique : on en retrouve en tout cas le début, avec le nom de « chevalier aux deux épées » et l'incident du roi Rion, dans le poème de *Mériadeuc* ou *le Chevalier aux deux épées* [2]. L'aventure finale,

1. Il est parlé dans le *Lancelot,* sans autre explication, d'une pierre « qui a non li perrons Merlin, la ou Merlins ocist les deus enchanteors (P. Paris, III, 287 ; ms. 339, f. 33 ; ms. 768, f. 114) ». On pourrait croire que ce passage renvoie au récit que fait notre roman de cet exploit de Merlin (II, 154-158) ; mais d'après le rapport des deux romans, il faut admettre que le *Lancelot* fait allusion à une aventure de Merlin que nous ne connaissons pas, et que notre romancier, qui ne la connaissait pas non plus, a pris cette allusion pour point de départ de son récit.

2. Publié par M. Fœrster. Voy. *Hist. litt. de la France,* t. XXX, p. 237 ss.

sauf son dénouement tragique, rappelle de fort près un épisode du roman de *Meraugis de Portlesguez* [1] : c'est ici Gauvain et Méraugis qui jouent le rôle de Balaain et Balaan. Quant aux divers épisodes de l'histoire de Balaain, les uns, qui sont assez obscurs et incohérents [2], paraissent avoir été inventés pour la rattacher à l'ensemble du roman, les autres sont des fictions dont il n'y a rien de particulier à dire.

C'est dans cette dernière classe que rentre tout entière la triple aventure de Gauvain, Tor [3] et Pellinor; nous avons là des spécimens des productions ordinaires de la pauvre imagination des auteurs de romans en prose : l'invraisemblance y est poussée jusqu'à l'absurde, sans réussir à piquer la curiosité, et l'absence

1. Voyez *Hist. litt. de la France*, t. XXX, p. 226-227.

2. On ne sait à quoi se rattachent les allusions du début (I, 219, 228, etc.), ni comment c'est le meurtre du chevalier d'Irlande qui causera la mort de Balaain (I, 229), ni comment le « coup douloureux » frappé par Balaain a les conséquences prédites par Merlin (I, 264; II, 7).

3. Ce personnage, qui provient de Chrétien de Troies, est appelé « Tor (Estor, Ector), fils d'Arès » dans tous les textes, et quelques-uns ont fait de son père un roi d'un pays plus ou moins imaginaire. On ne voit pas pourquoi notre romancier s'est avisé de faire d'Arès un paysan et de donner à Tor pour vrai père le roi Pellinor (l'idée est singulière à propos d'un personnage qui porte toujours le nom de son père accolé au sien). Il ne trouvait rien de pareil dans le *Lancelot*, où Tor, fils d'Arès, paraît avoir été remplacé par Hector ou Hestor des Marès (et non des Mares), dont le nom a bien l'air d'être une simple altération du sien; seulement Hector des Marès est le fils bâtard non de Pellinor, mais du roi Ban, père de Lancelot.

presque complète de motifs pour les actions les plus graves fait de tous les personnages des mannequins qui n'ont rien de vivant [1].

Le troisième conte du même genre nous montre Ivain et Gauvain, partis ensemble de la cour d'Arthur, et auxquels s'est adjoint le Morhout d'Irlande, engagés dans une triple aventure : chacun d'eux emmène une des trois demoiselles qu'ils ont rencontrées près d'une fontaine dans la forêt, et ils doivent se retrouver au bout d'un an. La fin de cette histoire n'est pas dans notre manuscrit, qui s'arrête presque aussitôt; mais on la connaît par la traduction anglaise dont nous parlerons tout à l'heure, et nous en donnons le résumé en note [2]. Elle est aussi aventureuse que l'autre, mais peut-être un peu plus intéressante. Il est possible

1. On a vu que notre romancier a fait de la « demoiselle chasseresse » de cette aventure la même que Ninienne. Cela n'éclaircit pas l'histoire de cette demoiselle et de sa chasse, histoire qui est d'ailleurs aussi peu intéressante que peu claire.

2. Cette fin remplit les chapitres xx-xxviii du livre V de la compilation de Sir Thomas Malory. Gauvain, parti avec la demoiselle de quinze ans, a une aventure où intervient Ninienne, mais où n'est intéressée en rien la demoiselle en question, qui le quitte dès le début.— Le Morhout escorte la demoiselle de trente ans; il combat sept chevaliers et tue un géant, sans que ces prouesses aient non plus aucun rapport avec sa compagne. — La demoiselle de soixante ans (notre manuscrit porte à tort soixante-dix) qui est avec Ivain reste également étrangère à ses exploits, qui consistent surtout dans un combat qu'il livre à deux frères pour faire triompher le bon droit d'une dame injustement dépossédée par eux. — Au bout de l'année, les trois chevaliers se retrouvent à la fontaine, où ils sont rejoints par un messager qu'Arthur a chargé de les retrouver et de les ramener à la cour.

qu'elle ait formé un conte à part, annexé par notre auteur à son œuvre [1].

V. — LA QUÊTE DU SAINT GRAAL

Le manuscrit Huth étant incomplet, nous avons à nous demander ce que contenait dans son ensemble l'œuvre de notre compilateur (outre la fin de l'aventure indiquée ci-dessus). Nous pouvons le rechercher par deux voies différentes, soit en examinant les indications contenues à ce sujet dans cette œuvre elle-même, soit en cherchant ce qui peut s'y rapporter dans d'autres ouvrages. L'auteur nous donne sur l'étendue et les proportions de son livre des renseignements qui paraissent assez précis, mais qu'il n'est malheureusement pas facile d'utiliser avec certitude. Le passage capital est celui qui termine notre premier volume : « Et sachent tout cil qui l'estoire mon signeur Robert de Borron vaurront oir comme il devise son livre en trois parties, l'une partie aussi grant comme l'autre, la premiere aussi grande comme la seconde, et la seconde aussi grant comme la tierce. Et la premiere partie finist il au commenchement de

1. Il l'y a rattaché en donnant pour motif au départ d'Ivain et de Gauvain le bannissement prononcé contre le premier par Arthur, en haine de Morgue sa mère.

ceste queste, et la seconde el commenchement dou graal, et la tierche finist il apriès la mort de Lanscelot, a chelui point meisme qu'il devise de la mort le roi March. Et ceste chose amentoit en la fin dou premier livre pour chou que, se l'estoire dou graal estoit corrompue par auchuns translatours qui après lui venissent, tout li sage houme qui meteroient lour entente a oir et a escouter porroient par ceste parole savoir se ele lour seroit baillie entiere ou corrompue, et connisteroient bien combien il i faurroit. » Voilà des soins fort obligeants pour les lecteurs, mais qui les laissent dans l'embarras. D'abord où commence le livre auquel s'applique cette tripartition? A en juger par un passage rapporté ci-dessus (p. XXVIII), où le faux Robert de Boron s'attribue positivement un récit du vrai Robert dans le *Merlin,* il faut regarder le *Joseph* et le *Merlin* comme faisant partie de l'œuvre en question. Il est certain, d'autre part, que la division en trois parties devait faire ces parties à peu près rigoureusement égales, car cette considération seule peut expliquer le choix de l'endroit où se termine la première partie, peu après le début d'une aventure du chevalier aux deux épées qui se continue et s'achève immédiatement dans la seconde.

Si nous comptons d'après le nombre des feuillets du ms. Huth, nous voyons que la première partie, ainsi comprise, remplit juste 125 feuillets [1]; la seconde

1. La 2e colonne du v° du f. 125 n'est pas tout à fait remplie, et le f. 126 commence par une capitale un peu plus grande que les autres.

doit donc en remplir autant. Or notre manuscrit s'arrête au milieu du f. 230; il ne contient donc pas la seconde partie tout entière. Mais ce manuscrit ne doit pas être seulement incomplet; le texte en est sans doute tronqué. Il se termine par ces mots : « Si laisse ore a tant li contes a parler et de la dame et del roi et de toute la vie Merlin, et devisera d'une autre matiere qui parole dou graal, pour chou que c'est li commenchemens de chest livre [1]. » Si nous nous en rapportons à la division donnée plus haut, la seconde partie doit finir avec « le commenchement dou graal » : nous serions donc bien arrivés à la fin de la seconde partie; mais cette seconde partie serait de vingt feuillets plus courte que la première, ce qui est beaucoup [2]. Il est probable qu'il faut la compléter en y ajoutant la fin, résumée ci-dessus en note et absente de notre manuscrit, de la triple aventure de Gauvain, Ivain et le Morhout, et quelques autres aventures encore [3]. Le copiste les aura omises pour une raison

1. C'est-à-dire que le livre tout entier commence par parler du graal; preuve nouvelle que le *Joseph* et le *Merlin* de Robert sont considérés comme faisant partie de ce livre.

2. Il n'y a pas à tenir compte du manque du 103ᵉ feuillet et de deux feuillets après le 135ᵉ; car leur perte est postérieure au foliotage : on passe du f. 102 au f. 104 et du f. 135 au f. 138.

3. Ainsi le combat du même Gauvain contre Hector des Marès (cf. II, 240), à la suite duquel Lancelot faillit les tuer tous deux, semble bien, d'après les termes dans lesquels il est prédit, avoir été raconté avant le commencement des récits relatifs au graal: « Et ceste aventure devise cette ystoire anchois que on kieche a conter la vie de Perceval (t. II, p. 228). » Le meurtre de Pellinor par Gauvain, maintes fois annoncé (voyez par ex. II, 11, 137), se place-

ou pour une autre, avec l'intention de passer tout de suite à la troisième partie, intention qu'il n'a pas réalisée, à moins que son travail ne nous soit parvenu dans un état mutilé. Le livre, s'il était achevé, compterait encore environ cent vingt-cinq feuillets, contenant la troisième partie.

Que devait-il y avoir dans cette troisième partie? Elle finissait, nous dit le romancier, après la mort de Lancelot et celle du roi Marc. La fin au moins en était donc une sorte d'épilogue donné aux romans de *Lancelot* et de *Tristan* [1]. Mais, essentiellement, ce devait être une *Queste du saint graal*.

En effet, tandis que le *Lancelot* et le *Conte du brait* sont, par l'auteur, expressément séparés de son œuvre propre, il donne la *Queste du saint graal* comme faisant partie de cette œuvre. Ainsi en parlant de Gauvain il dit : « Et Agloval ochist il en la queste du saint graal, si comme mes sires Robers de Borron le devisera apertement en son livre (I, 26). » En annonçant l'aventure qui coûta la vie à la sœur de

rait aussi plus naturellement dans cette partie que dans la troisième; mais rien ne prouve que cette histoire fût racontée dans la compilation dont le ms. Huth nous a conservé une partie. Il est fort possible qu'elle ait formé par exemple une des aventures du *Conte du brait* (voy. ci-dessus, p. XLII, n. 3).

1. On serait tenté de supposer dans le passage cité une faute du copiste et de lire *Artu* au lieu de *March*. Cette faute est pourtant peu vraisemblable. La mort du roi Marc n'est pas racontée dans nos manuscrits du roman de *Tristan*; mais elle fait le sujet d'un bizarre récit de la *Tavola Ritonda* italienne, qui a certainement une source française (t. I, p. 523).

Perceval, il remarque : « Si coume li contes le devise en la grant queste dou saint graal; mais ore en laira li contes a parler, car bien en savrai deviser la verité quant lieus en sera (II, 19). » Dans deux passages importants, où l'auteur déclare que le *Lancelot* et le *Brait* ne font pas partie de son livre, il appelle, d'ailleurs, ce livre « histoire du saint graal ». Le premier de ces passages, dont nous avons déjà cité le début, se rapporte à l'anneau de Lancelot : « Cel anelet li avoit donné la damoisiele del lac, si come la grant hystore de Lanscelot le devise, cele meisme ystoire qui doit estre departie de mon livre, ne mie pour chou qu'il (*lisez* qu'ele) n'i apartiegne et que elle n'en soit traite, mais pour chou qu'il convient que les trois parties de mon livre soient ingaus, l'une aussi grant conme l'autre, et se je ajoustaisse cele grant ystore, la moiene partie de mon livre fust au tresble plus grant que les autres deus. Pour chou me convient il laissier celle grant ystoire qui devise les oevres de Lanscelot et la naissance [1], et voel deviser les neuf lignies des nascions [2], tout ensi comme il apartient a la haute istoire del saint graal, ne n'i conterai ja chose que je ne doie, ains dirai mains assés que je ne truis en l'estoire dou latin. Et je prie a mon

1. Peut-être faut-il supposer que le mot *Galaad* a été omis ici par le scribe.

2. Il faut peut-être lire « les neuf lignies de Nascien »; cf. *Queste*, p. 119; *Saint-Graal*, t. II, p. 323, 377, 402. La discussion de ce point nous entraînerait trop loin; nous ne l'aborderons pas ici. Il est possible d'ailleurs que tout ce passage soit altéré dans notre manuscrit.

seigneur Helye, etc. » (II, 57). Plus loin, parlant de la branche du *Brait*, consacrée en partie à Baudemagus, et qu'Hélie est censé rédiger, il remarque : « Si n'est mie ceste partie dessevree de mon livre pour chou que elle n'en soit, mais pour chou que mes livres en soit mieudres (*lisez* mendres) et ma painne un poi allegie; et sachent tout cil qui l'ystoire dou saint graal voelent oir et escouter qu'il n'avront ja le livre entirement s'il n'ont par dallés les grans contes de ceste branke..... car chou est droitement une des brankes del graal, sans quoi on ne porroit pas bien entendre la moiiene partie de mon livre ne la tierche (II, 173). » Ainsi notre auteur, qui se prétend Robert de Boron, dit clairement que la troisième partie de son livre est une *Queste du saint graal*. Cette *Queste* était mise par conséquent, comme la continuation de *Merlin*, sous le nom de Robert de Boron, et nous avons, en dehors de l'induction, des témoignages formels qui nous en attestent l'existence. Ces témoignages se trouvent dans le roman de *Tristan*. Décrivant une cour tenue par Arthur, l'auteur dit : « Trop i a haute chevalerie et biauté de dames; tote bontez, tote biautez et tote joie est la assemblee a cest point. Lancelos i est et tout li autre chevalier de son lignage, fors que Galaaz tant solement : il n'i estoit encore mie venuz, mais il i vint a si grant desir et en tel maniere com mes sire Robers de Borron le devise [apertement] en son livre. Il fet molt grant parole en son livre de ceste cort, et por ce qu'il en parole assez soufisanment et devise les estranges aventures qui i avindrent et celui jor

meimes, si com dou perron Merlyn [qui ariva desoz le palès le roi, et com] dou chevalier qui fu ars dou feu par la volenté devine, et com de l'espee qui rendi goutes de sanc si tost com Gauvains la tint, qui ces aventures dont je vos faz orendroit mencion voldra veoir apertement si prende le livre de mon seignor Robert de Borron, quar il devise totes ces choses apertement, et por ce que il les devise assez soufisanment m'en tairai ge, quar anuis seroit de conter une aventure deus foiz, en son livre et en cestui [1]. » A deux autres reprises le *Tristan* attribue expressément à Robert de Boron une *Queste du saint graal* [2]. Il s'agit maintenant de savoir autant que possible ce qu'était cette *Queste* et dans quel rapport elle était avec le roman que nous possédons sous ce titre.

La *Queste du saint graal,* que M. Fr. J. Furnivall a imprimée [3] d'après deux manuscrits du British Museum, n'existe aujourd'hui qu'incorporée au *Lancelot,* où elle s'intercale avant la *Mort Arthur,* qui forme la dernière partie de ce grand roman. Dans presque

1. Ms. 12599, f° 459 *c;* de même ms. 757, f° 156 *d* (nous avons emprunté à ce manuscrit les quelques mots omis dans le premier et restitués entre crochets; il présente, en outre, des variantes de peu d'importance). Le ms. 755 (f° 155 *r°*) offre un texte abrégé.

2. Le premier passage se trouve dans les mss. 12599 (f° 461 *d),* 757 (f° 157 *v°*), 755 (f° 157 *b) ;* le second dans les mss. 12599 (f° 463), 757 (f° 159 *r°*), 755 (f° 159 *a*).

3. *La Queste du saint Graal* in the french prose of (as it is supposed) maistres Gautiers Map, or Walter Map. Edited by Frederick J. Furnivall. Printed for the Roxburghe Club. London, 1864, in-4°.

tous les manuscrits elle est attribuée, ainsi que la *Mort Arthur,* non à Robert de Boron, mais à « maistre Gautier Map », et si quelques manuscrits ne donnent pas ce nom, c'est simplement qu'ils l'ont omis. Cependant la *Queste* qui formait la troisième partie de notre roman et qui portait le nom de Robert de Boron ressemblait certainement beaucoup à celle qui porte le nom de Gautier Map. Notre auteur prédit l'aventure qui signalera l'arrivée de Galaad, fils de Lancelot, à la cour d'Arthur (II, 59-60) exactement telle qu'elle est dans la *Queste du saint graal* incorporée au *Lancelot*[1]. Il annonce, comme nous l'avons vu tout à l'heure, une aventure de la sœur de Perceval qui lui coûta la vie (II, 19), et cette aventure se trouve identiquement dans la même *Queste du saint graal*[2]. Il n'est donc pas douteux que, quand il parle de celui qui remplira le « lieu vide » à la Table Ronde (II, 65), il entende, non plus Perceval, comme Robert de Boron[3], mais Galaad, comme l'auteur de la *Queste* attribuée à Gautier Map[4].

1. *Queste,* p. 4 ss.; Birch-Hirschfeld, *Die Sage vom Gral,* p. 37. C'est par une faute qui aurait dû être corrigée que notre ms. porte : « *Galaas* essaia tout premiers par le los de son oncle »; il faut corriger « Gavains. » On voit en effet dans la *Queste* Arthur engager Gauvain, qui n'avait pas envie de tenter l'épreuve, à essayer de retirer l'épée du bloc de marbre où elle est engagée.

2. *Queste,* p. 211 ss.; Birch-Hirschfeld, p. 48.

3. Il fait d'ailleurs, comme la *Queste,* de Perceval un chevalier vierge (I, 160).

4. Nous n'avions pas encore constaté ce fait quand nous avons imprimé la note de la p. 28 du t. II. Il n'y a pas de raison pour

Mais d'autre part nous rencontrons dans notre texte plusieurs prédictions ou allusions relatives à la troisième partie qui ne se retrouvent pas dans la *Queste* que nous possédons. Perceval, pour notre auteur, est le fils du roi Pellinor [1], du « chevalier à la bête glatissante » [2]; pour le soi-disant Gautier Map, il est le fils du roi Pelleham [3], et ce n'est pas une simple variante graphique, puisque notre texte connaît également ce roi Pelleham et lui attribue un autre rôle [4]. Notre romancier annonce formellement (voyez ci-dessus, p. XLIII) que dans sa *Queste du saint graal* il racontera comment Gauvain mit à mort Agloval, frère de Perceval; or nous ne trouvons rien de pareil dans la *Queste* actuelle, où Agloval ne figure qu'en passant. Notre roman dit que Gauvain, qui essaya le premier de retirer du bloc de marbre l'épée réservée à Galaad, en fut aussi le premier blessé, conformément à l'inscription

douter que Malory, ici comme ailleurs, ait reproduit exactement, mais en abrégé, son original.

1. Dans Robert de Boron, Perceval est fils d'Alain le Gros.

2. Il serait trop long de poursuivre dans tous les romans en prose ce qui se rapporte à cette aventure de la « beste glatissant », partout d'ailleurs assez mal expliquée.

3. Voy. *Queste*, p. 182; Birch-Hirschfeld, p. 46.

4. Voyez t. II, p. 28 et ci-dessus, p. LVII, n. 2. Le rôle que, d'après ce passage, Pelleham jouait dans la *Queste* annexée à notre roman, c'est le roi Pellès (le grand-père de Galaad) qui le joue dans la *Queste* du *Lancelot*. La manière dont il est blessé (p. 188) est tout autre; mais la façon dont Galaad le guérit (p. 241) est la même. Il faut noter que dans le grand *Saint Graal* (Hucher, III, 295), comme dans notre roman, c'est Pelleham qui est le « roi mehaignié » que guérit Galaad.

du pommeau de cette épée [1]; la *Queste* raconte bien que Gauvain essaya le premier de retirer l'épée et plus tard qu'il en fut blessé [2]; mais elle ne mentionne pas l'inscription et ne dit nullement que Gauvain ait été le premier que cette épée ait blessé. D'autre part le passage de *Tristan* que nous avons cité relate, sur la scène de l'arrivée de Galaad à la cour d'Arthur, dans la *Queste* attribuée à Robert de Boron, des circonstances que nous ne trouvons pas dans la scène correspondante de la *Queste* attribuée à Gautier Map, bien que d'ailleurs les deux récits se ressemblent de fort près [3]. Il est donc probable que la *Queste* attribuée à Gautier Map est un remaniement d'une *Queste* plus ancienne, mise sous le nom de Robert de Boron, qu'a connue l'auteur de *Tristan*, et à laquelle se réfère notre roman, dont elle devait former, sinon seule, au moins essentiellement, la troisième partie. On peut trouver encore dans la *Queste*, telle que nous l'avons, des vestiges de la forme plus ancienne, reconnaissables à certaines contradictions. Ainsi nous voyons, peu après le début [4], Baudemagus renversé par un cheva-

1. Voyez ci-dessus, p. LVII, n. 1.
2. *Queste*, p. 177-178.
3. Ainsi nous voyons bien dans la *Queste* actuelle l'histoire du « perron » qui aborda devant le palais d'Arthur et dont Galaad seul put enlever l'épée (aventure prédite en termes identiques dans notre roman, t. II, p. 59-60); mais nous ne trouvons pas dans cette *Queste* le chevalier qui fut brûlé par la volonté divine, ni la mention des gouttes de sang qu'aurait rendues l'épée merveilleuse, au moment où Gauvain la saisit (voy. ci-dessus, p. LV).
4. *Queste*, p. 25-26.

lier blanc qui disparaît ensuite et qui est évidemment un être surnaturel; ce chevalier semble bien être de l'invention du remanieur de la *Queste*. On transporte Baudemagus, grièvement blessé, dans une « blanche abeie ». Plus tard [1] Lancelot arrive dans une « blanche abeie » qui doit être la même, et il y voit une tombe sur laquelle est écrit : « Chi gist li rois Baudemagus de Gorre, que Gauwains li niés le roi Artu ochist ». Or la *Queste* ne raconte nulle part un combat de Baudemagus contre Gauvain; mais notre roman (I, 274) annonce que Gauvain tuera Baudemagus, son meilleur ami [2]. Il semble donc bien que la *Queste* a été remaniée négligemment par un auteur qui en a retranché le récit du combat de Baudemagus contre Gauvain, et qui a remplacé dans ce combat Gauvain par un être surnaturel, mais qui ensuite n'a pas pris soin de mettre le dénouement de l'aventure en harmonie avec ce changement. D'autres aventures de Gauvain, prédites dans notre roman, se trouvaient sans doute dans la *Queste* qui en formait la dernière partie [3].

1. *Queste*, p. 231.

2. Dans le début de la *Mort Arthur*, intimement relié à la *Queste*, Gauvain rappelle ce meurtre (*Queste*, p. 249), et ajoute : « Si ne fis onques chose dont il me pesast autant », ce qui concorde bien avec le passage cité de notre roman.

3. Dans le passage de la *Mort Arthur* cité à la note précédente, Gauvain reconnaît qu'il a tué dans sa quête du graal dix-huit chevaliers de la cour d'Arthur; cependant le texte que nous avons de la *Queste* ne lui en fait tuer qu'un, Ivain *l'Avoutre*. Parmi les dix-sept autres, avec Baudemagus, se trouvait sans doute Agloval.

La troisième partie de notre roman était donc essentiellement une *Queste du saint graal*, qui a fort probablement servi de base au roman que nous possédons aujourd'hui avec le même titre, et qui, mis sous le nom de Gautier Map, est incorporé au *Lancelot*. Mais cette troisième partie ne contenait pas uniquement l'histoire de la recherche du saint graal par les chevaliers de la Table Ronde et de sa découverte par Galaad, accompagné de Perceval et de Boort. Le roman se terminait, comme nous l'avons vu ci-dessus, après la mort de Lancelot et celle du roi Marc; il est plus que probable qu'il parlait aussi de la trahison de Mordret, de la fin d'Arthur, de celle de Tristan et d'Iseut, et qu'il contenait encore d'autres aventures [1]. Comme toute cette matière ne devait pas, d'après la déclaration de l'auteur, dépasser beaucoup la valeur de cent vingt-cinq feuillets, il faut que ces événements n'y fussent racontés que fort brièvement. Sans doute même, pour ce qui touche Arthur et Lancelot, Tristan et Marc, le compilateur se bornait à renvoyer aux

1. Le combat de Gauvain contre l'enchanteur Naborn, qui est annoncé (t. II, p. 222) comme devant être raconté plus tard (« si conme cis contes meismes le devisera apertement quant lius et tans en sera »), pouvait bien se trouver aussi dans cette troisième partie. On y voyait figurer le fourreau merveilleux dont notre auteur, suivant son usage, a voulu nous faire connaître la provenance (I, 198), mais auquel il n'a su donner qu'un rôle tout à fait insignifiant (I, 267-272; II, 219-222). — Il est probable aussi, d'après le passage (II, 228) cité plus haut (p. LII, n. 3) que l'histoire de la jeunesse de Perceval était racontée ou au moins rappelée au début de la troisième partie.

romans spéciaux qui les concernent, comme nous avons vu qu'il le faisait en divers endroits de son livre.

VI. — L'ŒUVRE DU FAUX ROBERT DE BORON

En établissant qu'il existait une *Queste du saint graal* semblable en beaucoup de points à celle que nous possédons encore, dont l'auteur se donnait le nom de Robert de Boron, et qui formait le noyau de la troisième partie de notre compilation, nous n'avons nullement voulu dire que cette *Queste* fût du même auteur que la suite de *Merlin* que nous publions. Voici au contraire comment nous nous représentons les choses : le *Perceval* de Robert de Boron avait été remplacé par une *Queste du saint graal* où le héros privilégié était non plus Perceval, mais Galaad; ce roman était mis sous le nom de Robert de Boron, par une supercherie qui se comprend sans peine, puisqu'il était destiné à prendre la place du *Perceval* de Robert. D'autre part le *Joseph* et le *Merlin* de Robert, réduits en prose, continuaient à porter son nom. Notre compilateur a fabriqué, avec les éléments que nous avons cherché à reconnaître, sa continuation du *Merlin* pour rattacher le *Joseph* et le *Merlin* à cette *Queste,* et il s'est donné tout naturellement lui-même pour Robert de Boron, auteur réel des deux premiers,

auteur prétendu du troisième de ces romans. Comme d'autre part il connaissait les romans de *Lancelot,* de la *Mort Arthur,* de *Tristan* et du *Brait Merlin,* il a semé son œuvre d'annonces et d'allusions relatives à leurs récits, et il a complété, par quelques emprunts qu'il leur a faits, la *Queste* qu'il comptait annexer à sa compilation. Il a divisé son œuvre en trois parties, dont la troisième seule a un commencement et une fin donnés par le récit lui-même : elle était consacrée presque en entier (voy. I, 254; II, 280) au saint graal, c'est-à-dire à la *Queste,* sauf des renvois aux autres romans pour la fin des principaux personnages. La longueur de cette troisième partie l'a seule guidé dans la division en deux parties du reste de son œuvre : pour que les trois parties eussent une dimension égale, il a mis dans la première le *Joseph,* le *Merlin* et un fragment de sa continuation coupée à l'endroit voulu, dans la seconde le reste de sa continuation. Ainsi s'est formée la compilation que nous ne possédons plus telle quelle, et qui a dû d'ailleurs, comme nous le verrons, être réduite de bonne heure à une forme à peu de chose près aussi imparfaite que celle où elle nous est parvenue. La troisième partie a été négligée du moment où la *Queste* qu'elle contenait, remaniée en plusieurs points, a été incorporée au *Lancelot.* Quant à la seconde, celle qui nous est arrivée dans le seul manuscrit Huth, elle fut plus tard également délaissée par suite de la concurrence victorieuse que lui fit l'autre continuation du *Merlin,* celle que nous avons appelée la vulgate.

Comme nous l'avons déjà dit, nous n'avons pas ici à examiner ce roman, qui est d'ailleurs un des plus connus et des plus facilement accessibles des romans de la Table Ronde en prose [1]; nous devons simplement remarquer qu'il est absolument indépendant du nôtre, et que les deux continuateurs de Robert de Boron, qui, d'ailleurs, prennent l'un et l'autre son nom, ont travaillé, sans se connaître, chacun de son côté; seulement, tandis que le nôtre a surtout visé à rattacher le *Joseph* et le *Merlin* à la *Queste,* l'auteur de la vulgate a écrit essentiellement une introduction au *Lancelot*. Ce qui appelle un instant notre attention, ce sont les coïncidences qui se remarquent entre les deux continuations, et qui pourraient faire penser que l'un des auteurs a utilisé l'autre ou que tous deux ont travaillé d'après un même original. Nous croyons qu'il n'en est rien, et que ces coïncidences ont une origine très compréhensible : elles s'expliquent par la nature même du travail des deux continuateurs. Ils s'attachent l'un et l'autre à préparer ou à annoncer les événements racontés dans les romans dont ils écrivent l'introduction : il est donc naturel qu'ils se soient rencontrés quelquefois; mais là même où ils le font, leurs récits présentent trop de différences pour qu'on puisse les croire puisés à la même source. Nous avons relevé six de ces rencontres, dont nous allons dire un mot : on remarquera qu'elles portent uniquement sur

1. Outre les anciennes éditions et traductions, on en a une longue et fidèle analyse dans le tome II des *Romans de la Table Ronde* de M. Paulin Paris.

des faits communs à nos deux continuations et au *Lancelot* (ou à la *Mort Arthur*), la vulgate contenant peu d'allusions à la *Queste du saint graal* [1], et, si nous ne nous trompons, n'en contenant aucune au *Tristan*.

La plus frappante de ces coïncidences se présente dès le début des deux romans : c'est l'histoire du commerce d'Arthur avec sa sœur et de la procréation de Mordret. Cet épisode était indiqué aux deux auteurs par le fait que Mordret, dans le *Lancelot,* est présenté comme étant réellement le fils d'Arthur [2]; il devait être placé tout au début du récit, pour que Mordret, frère cadet de Gauvain, Agravain, Gaheriet et Guerriès, qui figurent peu après comme chevaliers, ne fût pas séparé de ses frères par une trop grande distance d'âge. D'ailleurs, comme on peut s'en convaincre en lisant le *Merlin* ordinaire, les circonstances de l'inceste sont toutes différentes, et l'histoire de l'exposition des enfants et de ses conséquences manque absolument dans la vulgate [3].

1. Voy. pourtant P. Paris, II, 277.
2. Voy. ci-dessus, p. XLI.
3. Voy. P. Paris, t. II, p. 105 et suiv. M. P. Paris, à propos de cette aventure, remarque (p. 108) : « Robert de Boron avait déjà recueilli la même tradition de la conception de Mordret, mais avec des circonstances différentes. Artus, dit-il, l'avait engendré de sa sœur, une nuit qu'il croyait tenir dans ses bras la belle dame d'Irlande; et, quand ils surent la méprise, ils en eurent tous deux un grand repentir. On ne sait, et Boron ne le dit pas, quelle était cette dame d'Irlande. » — Nous ne savons d'où est prise cette citation, ni ce qu'il faut entendre ici par « Robert de Boron »; M. P. Pa-

Dans le *Merlin* ordinaire [1] comme dans notre texte, douze messagers viennent de la part de l'empereur de Rome réclamer le tribut que doit, dit-il, lui payer la Bretagne. Nous avons vu plus haut que ce trait était emprunté à Gaufrei de Monmouth et se retrouvait dans le *Perceval* de Robert de Boron. Mais dans notre texte ce défi des Romains n'a pas de suite immédiate; il ne sert, comme nous l'avons dit, qu'à préparer un épisode du *Lancelot*. Dans la vulgate, au contraire, toute la guerre d'Arthur contre l'empereur de Rome est racontée, plus ou moins d'après Gaufrei de Monmouth, bien qu'un récit fort semblable doive se retrouver dans la *Mort d'Arthur*.

Le roi Rion joue un rôle dans le *Merlin* ordinaire comme dans le nôtre; mais ce rôle est beaucoup plus important dans la vulgate que dans notre texte, et il n'y est pas du tout le même. D'abord il ne s'agit pas des barbes royales dont Rion, d'après la tradition conservée dans notre texte, faisait collection : Rion est roi de la Terre aux Géants, géant lui-même; il attaque Léodegan, et c'est en défendant son futur beau-père qu'Arthur le combat en personne et le vainc. Sauf le nom de Rion, tout cela n'a, on le voit, aucun rapport avec le récit de notre texte.

Nous avons vu que dans notre texte la Table Ronde

ris ne lui attribue en général que le *Saint Graal* et le *Merlin* primitif, où il n'y a rien de pareil. Nous remarquerons seulement que voilà une troisième manière de raconter la conception de Mordret. Toutes trois ont pour source le passage obscur du *Lancelot*.

1. P. Paris, II, 339.

instituée par Merlin à Carduel se trouve, sans qu'on sache comment, transportée chez Léodegan, roi de Carmelide, père de Guenièvre. C'est là un fait que notre continuateur de Robert de Boron avait trouvé dans le *Lancelot* [1], et qu'il a admis, sans se préoccuper de le concilier avec le récit de Robert. Nous retrouvons la même contradiction chez l'autre continuateur; seulement il a essayé de la faire disparaître par une explication qui d'ailleurs, comme on l'a remarqué, est assez maladroite [2].

La mention du roi Ban, de sa femme et de leur fils appelé Galaad et surnommé Lancelot était indiquée dans nos deux romans; mais elle se fait dans chacun d'eux d'une manière tellement différente qu'il n'y a lieu à soupçonner aucun rapport d'imitation ou de provenance commune.

Enfin dans les deux romans l'enchantement de Merlin par Ninienne devait évidemment avoir sa place, et dans les deux le récit qui en est fait se rattache au passage du *Lancelot* cité plus haut. Mais tandis que notre texte a fidèlement suivi l'indication du *Lancelot*, en se bornant à l'amplifier, le *Merlin* ordinaire nous donne un récit très différent, d'ailleurs beaucoup plus intéressant et d'une vraie valeur poétique, qui remonte sans doute à une source particulière. La scène se passe ici dans la forêt de Briosque ou de Brocéliande (et non de Darnantes), et Ni-

1. Voyez ci-dessus, p. XLIII.
2. Voyez P. Paris, t. II, p. 125-127.

nienne, au lieu d'enfermer Merlin dans une tombe, l'entoure, par un secret qu'elle a appris de lui, d'une enceinte d'air impénétrable, dont elle sort à sa volonté, mais que Merlin ne franchit plus jamais et qui le cache à tous les yeux. On voit que cette dernière rencontre est encore plus lointaine que les autres [1].

Ayant assigné à notre roman la place qui lui revient dans l'évolution des romans en prose de la Table Ronde, il ne nous reste que peu de mots à dire sur la patrie, la date et la valeur de cette composition. Comme tous les romans en prose, le nôtre est de facture purement française : l'auteur ignore l'Angleterre encore plus profondément que ne fait le vrai Robert de Boron ; s'il n'est pas, comme le rédacteur du *Merlin* ordinaire, prodigue de dénominations géographiques fantastiques, il se borne en général à des désignations absolument vagues et ne donne d'autres noms de lieux que ceux qu'il trouve dans Robert de Boron ou le *Lancelot*. — Le manuscrit unique qui nous a conservé notre texte a, comme nous l'avons dit, des traces nombreuses de dialecte septentrional ; il est probable qu'elles ne sont pas toutes imputables au copiste, et que l'auteur appartenait lui-même à la région picarde ; toutefois nous n'en avons aucune preuve assurée. — Nous ne pouvons entrer ici dans

1. Mentionnons ici un autre récit de l' « enserrement » de Merlin qui a également pour point de départ le passage du *Lancelot* cité plus haut et qui, tout en différant du nôtre, suit aussi très fidèlement l'indication du *Lancelot :* c'est celui qui est inséré dans les *Prophéties de Merlin* (éd. Trepperel, f° LXX-LXXII).

l'examen extrêmement compliqué de la date des différents romans en prose de la Table Ronde ; il nous suffira de dire qu'en plaçant la rédaction de notre compilation vers 1225 ou 1230 nous croyons avoir beaucoup de chances d'approcher de la vérité. — Quant à la valeur littéraire de la partie originale de cette compilation, elle n'a rien de bien remarquable, et nous avons déjà signalé plus haut la faiblesse de certains épisodes. L'histoire de Balaain est ce qu'elle offre de meilleur ; le dénouement, qui paraît bien appartenir à notre auteur, en est vraiment pathétique. Pour le reste, c'est une suite de contes qui valent à peu près tous les autres du même genre, avec cette infériorité que les héros en sont, pour un grand nombre, des personnages qui ne nous intéressent pas, et que les aventures, variantes banales d'aventures mieux racontées ailleurs, nous fatiguent plus que les premières par leur creuse et monotone invraisemblance. Notre auteur n'avait pas l'imagination féconde et parfois réellement poétique des auteurs de *Lancelot* et de *Tristan,* et il ne nous semble même pas pouvoir être mis au même rang que son émule, l'autre faux Robert de Boron, qui a donné au *Merlin* sa continuation la plus connue. En préférant cette œuvre à celle que nous a conservée le manuscrit Huth, les gens du moyen âge ont en somme jugé comme il est probable qu'on jugerait encore.

VI. — TRADUCTIONS DE LA SUITE DU MERLIN

Malgré son médiocre succès, notre roman n'a pas été aussi délaissé qu'il le semble au premier abord. Nous en possédons deux traductions, l'une en anglais, l'autre en espagnol.

La traduction anglaise est considérablement et fort heureusement abrégée. Elle fait partie de la vaste compilation de romans de la Table Ronde rédigée en anglais, en 1470, par un personnage, d'ailleurs inconnu, appelé Sir Thomas Malory, imprimée en 1485 par le célèbre Caxton, et souvent réimprimée depuis [1]. C'est à un manuscrit analogue au nôtre que la *Morte Darthure* (pour prendre le titre, d'ailleurs inexact, que Caxton a donné au livre) a emprunté presque entièrement ses quatre premiers livres. Malory, qui a voulu raconter une histoire complète d'Arthur et de la Table Ronde, a laissé de côté le *Joseph* et la plus grande partie du *Merlin* de Robert de Boron. Il commence son livre avec les amours d'Uter Pendragon et d'Igerne, qu'il raconte fort sommai-

1. La plus fidèle (sauf pour quelques pages qui manquaient à l'exemplaire suivi) est celle qu'a donnée Southey en 1817. La plus commode à lire, parce que le langage y est discrètement rajeuni, est l'édition donnée chez Macmillan, en 1868, par Sir Edw. Strachey. On en annonce une nouvelle pour l'*Early English Text Society*.

rement; il semble même qu'il manque matériellement quelque chose au début de son livre, car on nous présente tout à coup Merlin mettant en œuvre son pouvoir surnaturel, sans que nous sachions qui il était et d'où il tenait ce pouvoir. Les quatre premiers chapitres du livre I sont tirés de Robert de Boron; puis, pour les ch. v-xvi, Malory s'adresse au *Merlin* ordinaire. Au ch. xvii, il commence à suivre notre texte [1], et, sauf quelques modifications ou additions que nous ne relevons pas, et surtout sauf de fortes abréviations, il ne le quitte pas jusqu'à la fin du livre I. Il le prend au début, et termine son livre I à la p. 211 de notre édition, avec l'épisode des enfants exposés. — Le livre II, dont le début est assez singulier et semble un commencement de toute l'œuvre, est consacré à l'histoire de Balaain (appelé Balin le Sauvage); il comprend dix-neuf chapitres, et se termine à la p. 60 de notre t. II. — Le livre III, comprenant quinze chapitres, raconte le mariage d'Arthur, le renouvellement de la Table Ronde et la triple aventure de Gauvain, Tor et Pellinor; il correspond à ce qui, dans notre t. II, va de la p. 60 à la p. 139 environ; mais la fin est très abrégée d'une part et de l'autre contient quelques traits qui manquent dans notre manuscrit. — Le livre IV, divisé en 28 chapitres, comprend toute la fin du ms. Huth, et en plus, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, p. xlix, n. 2, le dénouement de

1. Déjà dans le ch. xvi, il y a un mélange de notre texte; mais nous nous bornons à des indications sommaires, laissant le soin d'une comparaison minutieuse au futur éditeur de Malory.

la triple aventure d'Ivain, Gauvain et le Morhout. — Avec le livre V, Malory reprend le *Merlin* ordinaire, et au livre VI, il est en plein dans le *Lancelot,* dont toute la première partie paraît lui avoir manqué.

Le rédacteur de la *Morte Darthure* ne semble pas avoir eu sous les yeux la troisième partie de notre compilation : on ne voit nulle part dans son livre le meurtre de Pellinor et d'Agloval par Gauvain, ni d'autres événements annoncés comme devant être racontés dans la partie manquante du texte ou dans la *Queste du saint graal* incorporée à cette compilation, et qui ne se retrouvent plus aujourd'hui nulle part. Comme nous l'avons déjà dit, la *Queste* remaniée et annexée au *Lancelot* [1] fit disparaître la *Queste* plus ancienne, mise sous le nom de Robert de Boron, qui formait la troisième partie de notre roman.

L'ancienne traduction espagnole, toute incomplète qu'elle est, a pour nous plus d'intérêt que la version anglaise. Elle a été imprimée à Burgos en 1498. On n'en signale aujourd'hui qu'un exemplaire, qui fait partie de la bibliothèque de M. le marquis de Pidal, à Madrid [2]. Mais le roman espagnol n'est pas une

1. C'est cette *Queste* remaniée qui a été suivie par Malory dans les livres XIII-XVII de sa compilation.

2. Voy. D. Pascual de Gayangos, *Libros de Caballerías* (Madrid, 1857). p. LXIII. Cependant Fr. Mendez dans sa *Typographia española* (tomo I, Madrid, 1796, p. 285) dit avoir vu le livre entre les mains d'un libraire, qui le vendit à la Bibliothèque royale où Mendez le revit. On l'y a recherché sans succès. A la p. x, n. 7, de son *Discurso preliminar*, M. de Gayangos cite, sous un titre

simple traduction de celui que nous publions. Le titre qu'il porte : *El Baladro del sabio Merlin,* c'est-à-dire exactement : *Le Brait du sage Merlin* [1], pourrait même faire croire qu'il contient, non pas ce roman, mais le *Conte du brait* d'Hélie. Ce n'est toutefois vrai qu'en partie, comme le feront voir les détails que nous allons donner sur ce livre si peu connu. Nous les devons à l'obligeance du savant historien et littérateur M. Menéndez Pelayo, qui, grâce à l'amicale entremise de M. Alfred Morel-Fatio, a bien voulu les relever sur l'exemplaire de M. le marquis de Pidal, que celui-ci a mis libéralement à sa disposition. Nous regrettons de n'avoir pu examiner plus complètement ce volume; l'importance réelle qu'il offre pour l'histoire littéraire en justifierait assurément une réimpression.

Nous donnons à l'appendice la bizarre introduction et le prologue par lesquels le livre s'ouvre. L'introduction paraît faite après coup et de pure fantaisie; l'auteur a emprunté au *Saint Graal* le nom d'Évalac *(Ebalato),* le possesseur de l'écu de Joseph d'Arima-

qu'il ne porte pas, le dernier chapitre de notre roman et lui donne le chiffre invraisemblable CCCXXXIX; mais il résume ce qui y est dit du dernier cri poussé par Merlin : c'est ce qui nous a indiqué l'intérêt que le roman espagnol devait avoir pour la présente étude.

1. Le mot *baladro* est assez peu usité en ancien espagnol et a disparu de la langue moderne; c'est le substantif verbal de *baladrar*, « crier très fort ». Diez voit dans *baladrar* une altération de *balitare*, « bêler », influencé peut-être par *latrare*. Nous serions peut-être plus portés à le rattacher à *blaterare;* cf. *baladrone*, « criailleur, fanfaron », et le latin *blatero*.

thie [1], mais nous ne savons où il a pris le reste de son histoire. Le prologue, au contraire, est du traducteur; il l'offre à un roi espagnol [2] qu'il n'est pas facile d'identifier : nous ne connaissons pas, en effet, d'expédition du duc de Berri (il ne peut s'agir que de Jean, 1360-1416) en Espagne à laquelle puisse s'appliquer ce que dit l'auteur. Mais cette description des horreurs d'une guerre, avec le trait classique de la mère qui dévore son enfant, a quelque chose de suspect; on se demande si on a bien affaire au souvenir d'évènements réels. Quoi qu'il en soit, le livre espagnol, imprimé à la fin du XV[e] siècle, paraît appartenir au commencement de ce siècle. La table des chapitres, que nous imprimons en appendice, nous permet de nous faire une idée du contenu. Les dix-neuf [3] premiers chapitres comprennent exactement le *Merlin* de Robert de Boron. A partir de là, les titres des chapitres sont à la fois tellement brefs et tellement peu précis qu'on pourrait hésiter sur ce qu'ils désignent. Cependant il n'est guère douteux que les ch. XX-XXIII (XIX-XXII) n'aient compris tout ce qui, dans notre texte,

1. Voyez Hucher, *Le Saint-Graal*, t. II, p. 214.

2. C'est bien certainement le traducteur qui parle dans ce prologue; la conjecture de Mendez, d'après laquelle il s'agirait de Charles VII de France, à cause du rôle joué dans les guerres civiles de France par le duc de Berri, est donc inacceptable.

3. L'imprimeur a sauté les numéros des chap. X et XXXIX, en sorte que le dernier chapitre, qui est en réalité le quarantième, comme l'indique le titre de la table, porte le n° XXXVIII. Nous donnons dans ce qui suit aux chapitres leur numéro d'ordre réel, en mettant entre parenthèses celui de la table.

va de la p. 147 à la p. 213 du tome premier [1]. Les ch. XXIV-XXVII (XXIII-XXVI) semblent ne mener le récit que jusqu'à la page 264 du même tome; mais il est probable qu'ils contiennent aussi la fin de l'histoire du chevalier aux deux épées, et vont jusqu'à la p. 60 de notre t. II, ou même jusqu'à la p. 75, englobant ainsi le mariage d'Arthur et l'adoubement de Tor et de Gauvain. Mais les chap. XXVIII-XXX (XXVII-XXIX) contiennent des récits qui ne se trouvent ni dans notre manuscrit ni dans l'abrégé anglais de Malory. Comme Baudemagus y joue le rôle principal, il est probable que ces récits sont empruntés au *Conte du brait* (voy. ci-dessus, p. XXIX), que nous allons retrouver plus tard. La triple aventure de Gauvain, Tor et Pellinor et de la demoiselle chasseresse (t. II, p. 76-140) forme le sujet des chap. XXXI-XXXV (XXX-XXIV). Les chap. XXXVI-XXXVIII (XXXV-XXXVII) racontent le départ de Merlin et de Ninienne, la bataille d'Arthur contre les cinq rois, et, sans doute, l'*enserrement* de Merlin (t. II, p. 140-173, 191-198); rien n'indique que le traducteur espagnol ait admis l'épisode du combat d'Arthur contre Accalon (p. 168, 176-191, 198-228, 248-254), non plus que la triple aventure de Gauvain, Ivain et le Morhout (p. 229-248). En revanche, et c'est là ce que le roman espagnol présente de plus intéressant, il paraît certain que les deux derniers chapitres contiennent la traduction de l'épisode capital du *Conte du brait*, qui n'existe plus en français.

2. Le mariage de Morgue, annoncé dans la rubrique du ch. XXIII (XXII), est brièvement rapporté à la p. 201 de notre t. I.

On lit dans le roman que nous éditons (t. II, p. 172) que Baudemagus, dépité de voir Tor, plus jeune que lui, être avant lui de la Table Ronde, quitta la cour d'Arthur en jurant de n'y pas revenir avant d'avoir accompli de grandes prouesses et vaincu un compagnon de la Table Ronde. « Mais, ajoute le faux Robert de Boron, de chose ne d'aventure qui li avenist en toute la voie ne parole mes livres, car mes sires Helyes mes compains a empris sa matiere a recorder chi et a translater encontre celle partie pour un poi alegier de ma painne..... Et sachent tout cil qui l'ystoire dou saint graal voelent oir et escouter qu'il n'avront ja le livre entirement s'il n'ont par dalés les grans contes de ceste branke, la plus delitable a escouter qui soit en tout le livre ; car sans faille au tans le roi Artu ne repaira nus rois a court si sages ne si deboinaires ne si courtois comme fu Baudemagus puis qu'il fu couronnés del roiame de Gorre. Et devant chou qu'il venist a terre tenir fist il tant d'armes, com on trueve en la vraie ystoire, que bien en doivent tout boin homme oir le conte, et si feront il, che sai ge bien, car mes sires Helyes en a commenchié l'ystoire a translater, et si di ge malement l'ystoire, mais la branke, car chou est droitement une des brankes del graal. » Or le chap. XXXIX (sans n°) du *Baladro* a pour titre : *Como Baudemagus salió de la corte del rey Arthur muy despechado por que no le habian fecho caballero de la Tabla Redonda, é al rey é á los grandes les pesó;* il racontait sûrement une partie de ces prouesses de Baudemagus que le faux Robert s'excuse

de ne pas rapporter parce qu'elles sont racontées par son ami Hélie. Plus loin, — et c'est le passage capital, — le faux Robert, après avoir narré l'enchantement de Merlin, enfermé tout vivant dans une tombe par sa perfide amie, ajoute ces mots (t. II, p. 197), que nous avons déjà cités en partie : « Si joint si et seele la lame au sarcu et par conjuremens et par force de paroles qu'il ne fu puis nus qui la peust remuer ne ouvrir ne veoir Merlin ne mort ne vif.... Ne il ne fu puis nus qui Merlin oist parler, se ne fu Baudemagus, qui i vint quatre jours après chou que Merlins i avoit esté mis, et a chelui point vivoit encore Merlins, qui parla a lui la ou Baudemagus s'assaoit a la lame lever, car il voloit savoir qui c'estoit qui en la tombe se plaignoit si durement. Et lors li dist Merlins : « Baudemagus, « ne te travaille a ceste lame lever, car tu ne hom ne « la levera..... Car je sui si fort enserrés et par paro- « les et par conjuremens que nus ne m'en porroit os- « ter fors cele meesme qui m'i mist. » De ceste aventure que je vous devise chi ne parole pas chis livres, pour chou que li contes del brait le devise apertement. Et saichiés que li brais dont maistre Helies fait son livre fu li daerrains brais que Merlins gieta en la fosse ou il estoit, del grant duel qu'il ot quant il aperchut toutes voies qu'il estoit livrés a mort par engien de feme et que sens de feme a le sien sens contrebatu. Et del brait dont je vous parole fu la vois oie par tout le roiaume de Logres si grans et si lons comme il estoit, et en avinrent mout de mierveilles si comme la branke [del brait] le devise mot a mot. Mais en cest

livre n'en parlerons nous pas, pour chou qu'il le devise la. »

Le chapitre final du roman espagnol [1] contient précisément ce qui est annoncé ici comme se trouvant dans le *Conte du brait*. Nous n'en connaissons que la fin. Dans la première partie on raconte certainement comment Baudemagus, après diverses aventures [2], arrive, avec une demoiselle qu'il avait enlevée au Morhourn d'Irlande, dans la forêt de Datantes, entend les plaintes de Merlin dans son tombeau, quitte sa compagne pour aller à l'endroit d'où viennent ces plaintes, essaie de soulever la lame, et reçoit de Merlin l'avis de renoncer à cette vaine tentative. Le morceau qui termine le chapitre, et que nous imprimons en appendice, nous décrit ce fameux *brait* que Merlin poussa en mourant, et quelques-unes des merveilles qui l'accompagnèrent [3]. Il n'est pas douteux que

1. Il doit avoir le nº XL; dans la table et dans le livre même il porte le nº XXXVIII (voy. ci-dessous à l'*Appendice*); mais il est singulier qu'il n'ait pas le même titre dans la table et dans le texte : le titre du texte semble faire commencer le chapitre plus loin que celui de la table.

2. Ce chapitre est fort long; il comprend plus de cinq feuillets pleins.

3. Parmi ces merveilles, il faut noter l'extinction des « candelas que él fizo arder siempre de luengo tiempo sobre los tres reys que mató el rey Artur cuando venció al hermano del rey Rion ». Il faut lire *trece* au lieu de *tres;* cela se rapporte à un passage de notre roman (I, 264) où Merlin annonce, en effet, que les cierges merveilleux qu'il a mis aux mains des statues des treize rois vaincus s'éteindront le jour de sa mort. Est-ce le faux Robert qui a fait cette annonce d'après une indication du *Conte du brait?* Est-ce, au con-

le traducteur espagnol n'ait emprunté ce chapitre et le précédent au *Conte du brait*, auquel, comme on l'a vu, il devait sans doute déjà les chap. XXVIII-XXX de son livre. Il nous a ainsi conservé en partie l'œuvre d'Hélie, perdue en français.

Il est probable que ce traducteur a trouvé que la mort de *Merlin* faisait la fin naturelle du livre commencé à la naissance de ce personnage, et qu'il a volontairement laissé de côté toute la fin de notre roman ainsi que celle du *Conte du brait;* nous ne pouvons donc savoir jusqu'où allait le manuscrit de notre roman qu'il a suivi dans la plus grande partie de sa compilation. Le titre le plus naturel de cette compilation aurait été *Merlin;* il a préféré celui de *Baladro de Merlin*, reproduction du titre d'un des livres qui lui en avaient fourni les éléments; en mentionnant ce titre, il ajoute que ce roman sera volontiers entendu de beaucoup de gens, et en particulier des bons chevaliers : il ne fait que répéter l'éloge qu'Hélie adressait à son œuvre et qu'a reproduit le faux Robert en disant (voyez ci-dessus, p. LXXVI) que « bien en doivent tout boin homme oir le conte ».

traire, le traducteur espagnol qui, se rappelant l'annonce, en a ajouté ici la réalisation? Il est impossible de le savoir; mais la première hypothèse nous paraît la plus plausible.

L'intérêt de l'ouvrage que nous publions consiste surtout dans les renseignements qu'il apporte sur l'histoire encore si obscure de la composition et des rapports des romans arthuriens en prose ; aussi est-ce sur ce sujet que nous avons cru devoir insister particulièrement dans cette préface. Nous avons dit plus haut quelle nous semblait être la valeur littéraire du *Merlin* du faux Robert de Boron. L'intérêt linguistique de l'ouvrage est assez faible; nous ne nous sommes attachés dans le *Vocabulaire* qu'à relever les mots qui méritaient, à un titre quelconque, d'appeler l'attention.

Il nous reste à remercier encore de sa libéralité le possesseur du précieux manuscrit que nous avons reproduit, et à lui demander pardon, ainsi qu'au public, des retards trop longs apportés à la publication qu'il avait bien voulu nous autoriser à faire.

Gaston PARIS.

Paris, 14 juillet 1887.

APPENDICE

EL BALADRO DEL | SABIO MERLIN CON | SUS PROFECIAS

Ce titre remplit le recto du folio I ; le verso est blanc.

F. II. *Recuenta el auctor la presente obra.*

En tierra de Inglatterra uvo grandes conquistas é batallas por que havia muchos grandes señores. E, demas de haver debates sobre las tierras [é] regnos, los havian por tener las creencias diferentes : que unos eran moros é otros ydolatres é otros cristianos. E entre todos estos grandes havia dos reyes, que muchas lides é batallas mas que los otros ovieron en uno, los quales havian nombre, el uno Ebalato e el otro Meridiantes, e eran tan vezinos que las tierras e terminos confinaban, las del uno con las del otro ; y á esta causa havian muy á menudo, como arriba es dicho, grandes debates e quistiones. Entre las quales ovieron una grand batalla. E este Balato *(sic)* hera en la sazon ydolatre, é no creya firmemente en la fee catholica. E en esta batalla que con Meridiantes uvo andava muy desvaratado, que en poco estubo de se perder, él é los suyos, e traya el Balato *(sic)* un escudo que fue de Josep Abarimatia, que conquirió en aquella tierra mucha gente e mucho ensalçó la cristiandad. E Ebalato

andando asi en la batalla miró que su escudo, aunque avia en él rescebido muchos golpes, no le havian fecho sentimiento de quebradura, antes corria sangre muy viva. E como él savia cuyo el escudo oviese seydo, que era grand amigo de Dios, é que su fecho no llebava remedio, crió ser muerto ó desvaratado, pero puso en su voluntad que si Dios de aquella afruenta le escapava que se torneria cristiano é rescibiria agua de baptismo. E en aquel instante con esta devocion tan crescida volvió contra su gente e acabdillóla, que toda andava desbaratada, é esforçóla con mucha animosidad é constancia. E volvieron tan osadamente contra Meridiantes é su hueste que en poco espacio los desvarataron é los echaron del campo, en que ganó Ebalato mucha onrra e grandes tesoros. E prospero tornóse a su tierra, así fizose baptizar muy secretamente por temor que de sus subditos havia, que si lo supiesen le matarian ó se le alçarian con la tierra. E asi secreto vivió, teniendo la fee muy recta algunos tiempos. E fue ventura que de parte de algunos sus privados fue sabido por toda la tierra, é venieron sobre él é le prendieron é pusieron en hondas e grandes carceles por que muriese. E desto ovieron muy grand sentimiento su muger é los de su casa que cristianos eran. En especial tenia mucho sentimiento de su prision un su maestresala que havia nombre Jaquemin y le amava en grand manera, é buscaba todas las vias é maneras que podia para le aconsolar e darle alguna recreacion en que pasase parte de las penas e prisiones. E era este Ebalato ombre que mucha parte del tiempo se exercitaba en leer escripturas assi contemplativas e de la sagrada yglesia como cavallerosas que al militar oficio tocavan. E como este su maestresala esto sabia, é era assi mesmo ombre que muchas escripturas trastornaba e leya, entre muchas que visto havia, paresciόle que un libro de Merlin era escriptura para exercicio e pasar tiempo, é acordó de le embiar á su

señor despues de otros que embiado le avia. Comiença decir con él hablando.

F. II v°. *Comiença el prologo.*

Principe serenissimo, sacro rey e señor muy poderoso, la brevedad é fragelidad desta vida muy travajada e dolorosa, é la constancia de la inconstancia é variedad de fortuna, la mutacion asi mesmo de la voluntad é del pensamiento humano son las causas por que yo no he hecho en este comienço el prologo devido á vuestra excelencia. Dicho es del philosopho, serenissimo principe, que todos los subditos naturalmente á sus señores servir desean. E como deseoso me hallase de la tal disposicion, vino á mi memoria, entre otros libros que pasado he, un libro del sabio Merlin, é parescióme que para exercicio de vuestra majestad seria bien transferirle en otra lengua que le he leydo, para que entender se pueda, como quiera que vuestra excelencia tenga é aya visto famosa librerìa de muchos é diversos libros asi catholicos como del militar officio. Acostumbaron los antiguos, muy esclarescido señor, en los combitos e cotidianos yantares, despues de las principales viandas, traer fructas de diversas maneras, ca no entendian que la mesa hera sufficientemente servida si ella se proveya tan solamente de los necessarios manjares del cuerpo, si no se satisffazia tanbien à algunos deleytes que la gula pedia, aun que al estomago necessarios ni complideros no fuessen. E pues en el mantenimiento corporal ay principales viandas, e otras no tanto, como son fructas, assi en las escripturas catholicas é caballerosas ay differencia. Esto digo, muy esclarescido señor, por que este tractado de Merlin, cotejado con los que vuestro claro ingenio aya visto, assi de la doctrina catholica como en otras sciencias, levantados los manteles de las otras doctrinas, leeres por fructa este, para recreacion de vuestro exercicio é condicion cavallerosa. Con graveza grande, muy esclarescido señor, corre la

pendola á escrevir los bollicios de vuestros reynos, como quiera que mi dezir en esto parezca superfluo por reduzir lo á su memoria. Ocurióme, entre otros muchos infortunios que vuestra excelencia pasado ha, uno que poco tiempo ha que padecistes con los del duque de Berri, que vistes á vuestros subditos sufrir infinitas miserias en tanto grado que no dubdavamos de comer diez mill desventuras é la carne de los ombres que mataban nuestros enemigos, é no obstante que viesen morir de fambre sus fijos é debdos, una muger hambrentada comiese de un fijo que le mataron, é de aquel hiziese parte ha otro hijo que tenia, é otros infortunios increybles que alli se padescieron como vuestra excelencia lo sabe. E mi opinion es que no ha sido en estos tiempos rey ni principe ni señor que con tanto animo oviese sofrido los infortunios nombrados; é pues en este infortunio que agora teneys el eterno Dios ordena vuestros negocios, de creer es que ninguno los pueda alterar. Concluyendo, esclarescido señor, reciba vuestra excelencia el ofrescido presente deste su criado: pues de presente en al servir no puedo á la criança recebida, ocurrióme fazer lo que la buena muger fizo que ofreció un solo dinero que tenia, que fue á Dios grata oferta; ca estimó mas della la perfeta e devota voluntad que la grandeza de las otras ofertas de los ricos fechas con ambicion é vana gloria. Humilmente suplicando á vuestra serenidad que dar quiera logar en la menor parte del seno de su real e virtuosa condicion humana al atrevimiento que mi sudeza de ingenio ha avido é haver podra en el suseguir de la presente obra.

F. III. *Comiença la obra.*

Serenissimo principe é señor muy poderoso, vuestra excelencia ya en muchas partes é escripturas habra visto é leydo como aquel muy alto rey de los reyes é señor universal sobre todos, Jesu nuestro salvador, baxó a los infiernos. . . . .

Le dernier chapitre commence au fol. C. En voici le titre et les premiers mots :

Cap. XXXVIII. *De como Baudemagus iva con la doncella que tomó á Morlot, é con un su escudero.*

Despues que Baudemagus tomó su doncella que no respondió á Morlot á ninguna cosa de lo que le decia

. . . .

Voici la fin, où est racontée le *brait* de Merlin, et qui termine le livre même, au fol. CV.

Un poco despues de hora de nona dió Merlin un grand baladro é un gemido tan espantoso que Baudemagus huvo grand miedo. E á cabo de una pieza fabló no en voz de hombre mas de diablo, e dixo : « Ay ! mala criatura, é vil é fea é espantosa de ver é de oyr, mal aventurado de mal fazer, que ya fuiste flor de beldad é ya fuiste en la bendita silla en la gloria celestial con todo bien complido, criatura maldita é de mala parte, desconoscida é soberbia, que por tu orgullo quesiste ser en lugar de Dios, é por ende fuiste derribado con tu mezquina é cativa compaña, é tiróte del lugar de alegria é plazer por tu culpa, e metióte en tiniebra é en cuyta, que te non fallescerá en ningund tiempo, é esto has tu por tu gran soberbia ! . . . . »

. . . . E quando Baudemagus esto oyó, fué tan espantado que no supo que fiziese, é signóse muchas veces de las grandes maravillas que oia, e dixo entre sí : « Desde hoy más me quiero ir de aquí. » E luego tornó de otro acuerdo é dixo : « Por cierto no lo faré, antes quiero esperar de qué manera finará Merlin. » E él asi estando antel monumento, vino un gran trueno é pedrisco é tan grand so[n]ydo espantoso é tan grand escuridad, que no vió ni punto más que si fuese noche escura, aunque era un poco ante de nona. E oyó en la casa vuelta é alborozo tan grande como si estoviesen

allí mil hombres, é que diese cada uno las mayores vozes que pudiese, é havia entre ellas muchas vozes feas é espantosas, de las quales Baudemagus huvo grand miedo, que no se pudo tener en los pies, é paresciόle que le fallescia el corazon, é que toda la fuerza del cuerpo le menguaba, é cayó atordido en tierra, é muy sin virtud, que creyó luego ser muerto, tanto huvo grand miedo. É él asi yaziendo en tierra, oyó un baladro tan grande como si mil hombres diesen vozes todos á una, é entre todas havia una voz tan grande que sonaba sobre todas las otras, é parecia que lloraba al cielo, é decia aquella voz : « Ay! cativo, por qué nasci, pues mi fin con tan gran dolor la hé? Dí, mezquino Merlin, ré *(sic)* donde vás á te perder? Ay! qué pérdida tan dolorosa! » Estas palabras é otras muy sentibles dixo. E sobre esto Merlin calló é murió, con un muy doloroso baladro, que fué en tan alta voz que, segun lo escribe el autor é otros muchos que desto fablaron, este baladro que entónces dió Merlin fué oydo sobre todas las otras voces, que sonó á dos jornadas á todas partes. E hoy día están ahí los padrones que los hombres buenos de aquel tiempo fizieron poner, é están ahí porque sea sabido por dó fué la voz oyda é fasta dó llegó el sonido della. E las candelas que él fizo arder siempre de luengo tiempo sobre los tres reys que mató el rey Artur cuando venció al hermano del rey Rion fueron luego muertas, é otras muchas cosas acaescieron aquel día que Merlin murió, que las tovieron por maravilla. Por esto lo llaman el Baladro de Merlin en romance, el qual será de grado oydo de muchas gentes, en especial de aquéllos caballeros que nunca fizieron villanía, sino proezas é grandes bondades de caballería, é cosas extrañas que fizieron los caballeros de la Tabla Redonda : desto dá cuenta por extenso la historia del Santo Greal. Baudemagus estuvo así atordecido del espanto que huvo en oyr el baladro de Merlin, é tanto estuvo atordecido como uno pudiera

andar una jornada. E desque en su acuerdo tornó, vió tanta multitud de diablos que le paresció que tota la tierra cobrian, é salio de allí con grant espanto é con mucho dolor por que no pudo remediar en cosa la muerte de Merlin, é assí como hombre el más de los tristes fué á dó habia dexado su donzella, la qual desque le vió fué muy atribulada, porque le vió tan desfigurado, que á gran pena le conocia, é preguntóle con infinitos ruegos que le dixesse de qué venia assí desfigurado é dó habia estado tanto tiempo. Baudemagus vistos los congoxosos ruegos qué su donzella le fazia se esforzó á fablar, que tal venia que con toda pena podia ser entendido lo que decia, é lo mejor que pudo contó punto por punto á la doncella todo lo que habia visto é oydo. La donzella se maravilló de oyr las cosas que Baudemagus dezia, é rogóle que luego se fuesen de allí, Lo qual Baudemagus fizo, é fuesse por la montaña á ver si podria fallar á Morlot ó á Meliadus el arreciado para acabar su ventura como Merlin le habia consejado, é tanto anduvo que falló á Morlot, é fizo con él su amistad, é enviaron la doncella honorablemente á su tierra. E fueron buscar á Meliadus, é á poco trecho le toparon, é Morlot quiso la primera batalla, é abaxaron sus lanzas, é de todo su poder se encontraron, é Morlot pasó á Meliadus la lanza por los pechos fasta la otra parte, é cayó muerto en tierra, é Baudemagus que lo vió pesóle, como quiera que así ge lo habia dicho Merlin que habia de ser, segun arriba es dicho. Así acabó Baudemagus su aventura, é partiéronse Morlot y el muy conformes, cada uno por su camino, Morlot á Irlanda, Baudemagus á la córte del rey Artur, é contó lo que habia visto, é la muerte de Merlin tan dolorosa que no le pudo poner remedio, de lo cual todos los de la corte fizieron grand sentimiento, en especial el rey Artur que perdia en el grand perdida, é todo el reyno de Londres asi mesmo, e fué tan llanteado por tantas partes

que nunca ningun príncipe ni señor tanto lo fué en el reyno de Lóndres ni en otras provincias, é quedaron los caballeros de la Tabla allí por algunos dias que no fizieron caballerias ni cosa que de contar sea. Así pasó la muerte de Merlin, como arriba es dicho, é con mayor sentimiento que aquí escribir se puede; pero quien quiera puede colegir por via de razon, un hombre que tanto servia al rey é reino, cuánta razon havian de llorarle todos. Ansí faze aquí fin el presente tratado, muy ilustre señor, poniendo silencio á la pluma, suplicando á vuestra real excelencia quiera recebir la presente copilacion, no por profano servicio mas con toda la retitud é deseo de serviros fecha. E si en algo de lo por mí escripto algund defeto se fallare, lo que non dubdo, muy esclarescido señor, á vuestra real majestad suplico lo mande corregir é emendar, que yo no de mio este libro copilé, mas transferíle de una lengua en otra, por que me parescia á este vuestro propósito ó prission algo fazer, humilmente suplicando cuando vuestra serenidad quiera dar logar á mi tan pequeño servicio en la menor parte de su real é virtuosa condicion humana.

Explicit liber. — Fué impressa la presente obra en la muy noble é más leal cibdad de Burgos, cabeza de Castilla, por Juan de Burgos. A diez dias del mes de Febrero del año de nuestra salvacion de mil é quatrocientos é noventa é ocho años.

Après cet *explicit* se trouve la table des chapitres.

Comiença la tabla del presente libro intitulado el Baladro de Merlin, que trata desde su nacimiento fasta que murió, en que hay cuarenta capítulos.

Cap. III. Como la mayor de las tres hermanas doncellas fué á haber consejo con el ermitaño Blayseu cómo se podria del diablo guardar.

Cap. IV. Como los juezes mandaron que la madre de Merlin fuese metida en una torre, acompañada con dos mugeres fasta que pariese.

Cap. V. Como los juezes mandaron á la madre de Merlin que se retruxiesse á una cámara por fablar en su deliberacion.

Cap. VI. Como Blayseu por consejo de Merlin escribió su libro é fechos.

Cap. VII. Como los maestros de Uter entraron en consejo para fablar en la edificación de la torre.

Cap. VIII. Cómo Merlin é los mensajeros vinieron fablar con el rey.

Cap. IX. Como Merlin é el rey Berenguer é los de su corte se juntaron para oyr qué synificaba lo de los dragones.

Cap. (*sans numéro*). Como Merlin dixo al rey Berenguer ciertas profecias.

Cap. X. Como viniero Padragon é Uter su hijo *(sic)* con muchas fustas á tomar á Berenguer su reyno.

Cap. XI. Como el rey Uter é sus gentes salieron por las montañas á buscar á Merlin.

Cap. XII. Como Merlin en hábito de ermitaño vino á Uter con unas cartas de su amiga.

Cap. XIII. Como el rey Uter é Merlin fueron á una abbadía á ver un rico hombre que se fingia ser doliente.

Cap. XIV. Como Padragon y Uter se combatieron con los Sansones é los desbarataron.

Cap. XV. Como Merlin vino á los onze días de Pentecoste, é el rey le salió á recebir.

Cap. XVI. Como el rey movió con su hueste para ir sobre el duque de Tintaguel.

Cap. XVII. Como el rey Uter Padragon adoleció é murió.

Cap. xviii. Como todos los perlados é caballeros del reyno de Londres vinieron á la coronacion del rey Artur.

Cap. xix. Como el rey Artur durmió con su hermana por que la non conoció.

Cap. xx. Como el rey Artur é Merlin fablaron como seria conocido por hijo del rey Uter Padragon.

Cap. xxi. Como se combatieron el caballero del tendejon e Giflete.

Cap. xxii. Como el rey Aurian pidió al rey Artur por mujer á su hermana Morgayna, y èl ge la acetó.

Cap. xxiii. Como vino un caballero á la corte del rey Artur, é en presencia suya mató una doncella.

Cap. xxiv. Como Merlin dixo á los dos ricos hombres Baalin e Baalam dó estaba el rey Rion é su hueste.

Cap. xxv. Como Nero é sus gentes vinieron á la batalla con el rey Artur e fué vencido Nero e sus gentes.

Cap. xxvi. Como el rey Artur fizo enterrar al rey Lot.

Cap. xxvii. Como la muger de Ebron é su fija vinieron á pedir al rey Artur le fiziese merced de las tierras de su marido.

Cap. xxviii. Como Baudemagus se combatió con su primo Anchises.

Cap. xxix. Como Morlot llevó de las tiendas una doncella.

Cap. xxx. Como Galvan é su hermano salieron de la corte del rey Artur, é llegaron á una praderia.

Cap. xxxi. De la pena que mandó dar la reyna Ginebra é sus damas á Galvan por la muerte de una doncella.

Cap. xxxii. Como se combatió Tor con el caballero que levó el sagueso.

Cap. xxxiii. Como Merlin fizo conocer en la corte quien era el padre é madre de Tor.

Cap. xxxiv. Como el rey Artur preguntó á Merlin quien era la donzella de quien el rey Pelinor traya la cabeza.

Cap. xxxv. Como Merlin é la doncella del lago se partieron de la corte para ir á casa de su padre.

Cap. xxxvi. Como Merlin é la doncella del lago partieron para la pequeña Bretaña.

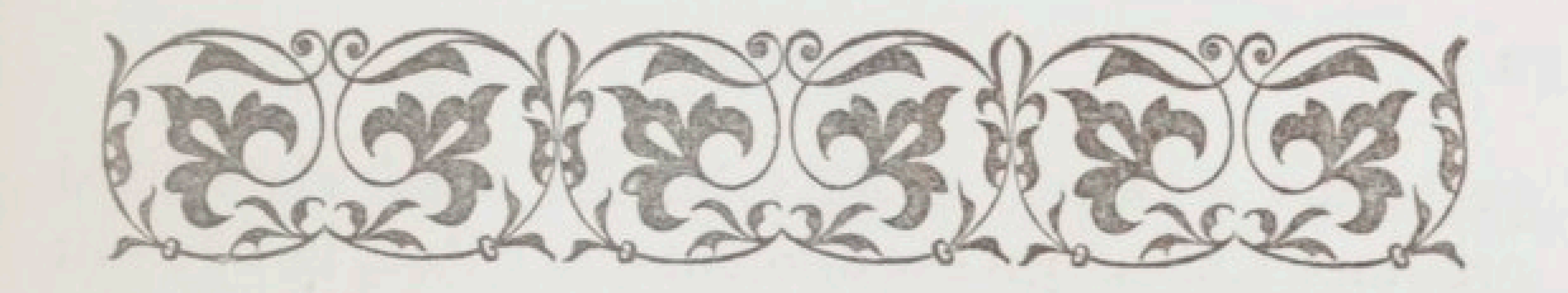
Cap. xxxvii. Como el rey Artur fizo batalla con los cinco reyes, é los venció é mató á sus gentes.

Cap. (*sans numéro*). Como Baudemagus salió de la corte del rey Arthur muy despechado por que no le habian fecho caballero de la Taba redonda, é al rey é á los grandes les pesó.

Cap. xxxviii. Como Baudemagus tomó á Morlot de Irlanda una doncella.

Finis tabulae.





MERLIN

Les diables tiennent conseil après la mort de Jésus-Christ

Chi endroit dist li contes que moult fu iriés anemis quant nostre sires ot esté en infer, et il en ot jeté Adan et Evain et des autres tant comme lui plot. Et quant li anemi sorent chou, si en orent moult grant merveille, et s'assamblerent et disent : « Qui est chis hom qui nous a enforchiés et nos ferm[et]és brisies si que nule chose que nous eussiens reposte ne pot estre celee encontre lui (et) que il n'ait fait trestout chou que il lui plaist? Et nous ne cuidiens mie que nus hom peust naistre de feme qui ne fust nostres. Cis est ensi nés que nous (nen) n'avons nule partie en lui, et nous destruit et tormente au plus qu'il pot. Comment est il nés de feme que nous n'avons en lui nul delit terriien et si nous destruist ensi? » Adont respondi li uns des anemis et dist : « Signors, che nous a destruit [que nous cuidiens que mieus nous vausist], que membre(s) vous i que li prophete parloient, qui disoient que li fieus de *(f. 20 a)* Dieu verroit en terre pour sauver les

pecheours d'Adan(s) et d'Evain. Et nous alames, si presimes ichiaus qui che disoient que cil qui lors verroit en terre les deliverroit des painnes d'infer. Tant le disent li prophete que ore est avenu. Si nous a tolu chou que nous avons perdu et chou que nous aviens saisi, que nous n'i poo[n]s riens prendre contre lui. Mais il nous a tolu tous chiaus qui croient en sa nativité et qu'i[l] nasqui de feme par tel forche que nous n'en eusmes onques riens ne nous ne presimes garde (ne) que il nous deust che faire. » « Et ne sés tu donques, » fait uns autres [1], « que il les fait laver d'iaue en son non ? Et par tel non se levent : el non dou pere et dou fil et dou saint esperit, si que nous n'en porons nul avoir si que nous solions. Ore les avons tous perdus par le lavement que il font, si que nous n'avons nul pooir sour iaus dessi que il revignent [a nous] par oevres que il font.

« Ensi abaisse nostre pooirs par chelui qui che nous a tolu. Et plus encore, que il [a] laissié menistres en terre qui les sauveront, ja n'averont tant fait de nos oevres, se il s'en voelent repentir et nos oevres guerpir et faire chou que li menistre lour diront. Par che les avons perdus tous. Moult a fait (nostre sires) *(f. 20 b)* esperituel substance que pour homme sauver vint en terre et daigna naistre de feme et souffri les tormens terriiens et nasqui de feme sans chou que nous n'en seusmes nient, et sans faire nul delit d'omme ne de feme. Et quant nous i fumes venu, nous l'essaiames en toutes les manieres que nous seusmes. Et quant nous l'eusmes essaiié et qu'en lui n'avoit nule de nos oevres, si vaut morir pour sauver homme. Moult a chier homme, quant il si grant painne vaut souffrir pour li avoir et nous tolir. Et moult nous deveriens pener comment nous le porriens avoir a faire

sur les moyens de reconquérir les hommes.

1. fait cil

nos oevres, en tel maniere que il ne s'en peust repentir ne parler a chiaus par cui il aroi(en)t le pardon que il achata de sa mort. » Lors dient tout ensamble : « Nous avons tout pierdu, dès que il puet pardouner les pechiés dusques en la fin : se il le prent en ses[1] oevres, dont sera il saus. Et quant il avera tous jors faites nos oevres, se l'avons nous pierdu, se il se repent. Ensi les perdons nous tous. »

Atant parlerent entr'aus et dient : « Cil qui plus nous ont neut, che sont cil qui (plus) di[s]ent de sa venue en terre. Et che sont cil dont li grans damages nous est venus. Et quant *(f. 20 c)* il che plus disoient et nous plus [les] tormentions, si m'est avis que il se hasta pour iaus venir aidier et secourre, pour iaus delivrer des tormens que nous leur fais[i]ons souffrir. Mais comment porriens nous avoir un homme qui parlast a iaus et lour desist nos sens et nos proueches et nos affaires, si que nous avons pooir de [savoir] toutes choses faites, dites et alees ? Et se nous aviemes cel houme qui de che eust pooir, et il seust ces choses dire et raconter, et il fust avoec les autres hommes en terre, si nous porroit bien aidier et ensegnier comme li prophete qui avoec nous estoient, que nous cuidiens que ja ne deust avenir. Ensi diroit cil les choses dites et faites priès et loing et seroit moult creus de maintes personnes. » Lors dient tout ensamble : « Moult seroit bien esploitiet qui tel homme porroit faire, car moult seroit creus. » Lors dist li uns : « Je n'ai pooir dou conchevoir ne de faire semence en feme, mais se j'en avoie le pooir je le porroie bien faire, que je sai une feme qui fait et dist a devise canques je voel. » Et li autres dist : « Il i a tel de nous qui bien puet prendre samblance d'omme et conchevoir

Il leur faudrait un homme à eux qui, doué de leur science, leur gagnât les autres hommes. L'un d'eux a le pouvoir d'engendrer; il faut qu'il devienne père d'un enfant qui leur appartiendra.

1. ces

en feme. Mais il convi[e]nt que il le prenge aussi celeement comme il porra plus. » Ensi ont pris li anemi conseil *(f. 20 c)* qu'il engend[er]ront un homme qui engingnera les autres. Moult sont fol li dyable qui quident que nostre sires ne sache cest oevre qu'il pourparloient entr'aus. Et ensi prist li dyables a faire un homme qui eust son memoire et son sens pour engingnier homme et Jesucrist. Et bien poés savoir que moult est dyables faus, qui cuide engingnier celui qui est sires de lui et de tout. Ensi departirent lour conseil, et ont ceste oevre acordee a faire. Et cil qui dist qu'il avoit pooir de la feme ne se targa plus et vint au liu la ou elle estoit, si le tourna auques a sa volenté. Et douna canques elle avoit entre lui et son signour a l'enemi.

Un diable qui a tout pouvoir sur une femme se charge de préparer le succès.

Chele feme estoit feme a un riche homme, et cis hom avoit moult grant plenté de biestes et d'autres grans riqueces. Et si avoit un fil et trois filles de cele feme ou dyables conversoit. Li dyables ne s'oublia mie, ains vint as chans [1] ou les brebis au preudomme estoient, si en ochist une partie. Un autre jour vint a la feme, si li demanda comment il porroit son signour engingnier. Et elle li dist que il [2] ne le porroit en nule maniere si bien engingnier comme par prendre de la soie chose et de lui corechier : « Et il se courechera et *(f. 21 a)* esragera tous vis, se tu prens les soies choses. » Lors s'en torna li anemis as biestes au preudomme, si en ochist une grant partie. Et quant li pastour virent les biestes lour signour ensi morir en mi les chans, si s'en esmiervillierent moult et disent que il l'iroient dire a leur signour. Lors s'en vindrent a lui et li disent que (que) ses bestes se moroient ensi en mi les chans.

Avec les conseils de cette femme, il réduit son mari et elle au désespoir et à la mort.

1. a chiaus — 2. elle

Quant li preudom l'oi, si s'en esmervilla moult et dist as pastours : « Es che voir que vous me dites? » Et il respondent : « Sire, oil. » Adont se courecha li preudom moult et s'esmervilla que ses biestes avoient a morir. Lors demanda as pastours : « Savés vous que mes brebis ont a morir? » Et il dient que il ne sevent que elles ont. Ensi remest a cel jour. Quant li dyables sot que li preudom fu corechiés de si peu, se li fu avis que se il li faisoit grant damage que il se corcheroit moult et il l'en averoit plus a sa volenté; si revint li anemis a(s) ses bestes et a deus biaus chevaus, si les tua tous [1] en une nuit. Et quant li preudom vit que la soie chose aloit ensi a mal, si fu moult courechiés et dist une parole moult fole que sa grans ire li fist dire, que il donna canques il avoit au dyable et canques il li estoit remés.

(*f.21 b*) QUANT li anemis sot que il ot cel don fait, si en fu moult liés et li commencha a courre sus moult durement por [2] gringneur damage faire, si que il ne li laissa nule de ses bestes. Si en fu li preudom moult courechiés [et] en la grant ire ou il [fu] fou[i]t le compaignie des gens. Si sot bien li dyables quant il li vit che faire que il feroit sa volenté de lui. Lors vint li dyables a un moult biel fil que il avoit, si l'estrangla en son lit. Au matin fu li enfes trouvés mors. Et quant li preudom vit que il ot perdut son fil, se desespera et se meserra moult de sa creanche, et que il n'i pot plus recouvrer. Si en fu li dyables moult liés. Et lors ala a la feme au preudomme, par cui il avoit tout chou fait. Si la fist monter sour une huge en sen celier et metre une corde en son col, puis descendi de la huge, si s'estrangla. Ensi fu trouvee toute morte, et quant li preudom vit qu'il ot pierdu sa

1. toute — 2. poe

feme et son fil en tel maniere, si s'en adola moult, et de che grant duel prist une maladie dont il morut. Ensi fait li dyables de chiaus que il puet traire a sa volenté. Quant li dyables ot che fait, si en fu moult liés et pensa comment il engingneroit les trois filles au preudomme qui estoient remeses. Dyables sot que il ne *(f. 21 c)* les porroit engingnier s'il ne faisoit lour volenté et che que elles vaurroient. Il avoit un baceler en la ville qui moult ouvroit a sa volenté, si le mena la ou les trois pucieles estoient, si en commencha l'une a proiier. Et tant ala par ses fais et par ses dis que il l'engingna. Et quant il l'ot engingnie, si en fu moult liés. Et dyables n'a cure de celee de che dont il est au deseure, ains veult que il voist en apert devant la gent pour plus tost honnir. Ensi fist dyables savoir au peuple che que il avoit fait par son pourcach et tant que li siecles le sot. En che tans estoit coustume que feme qui estoit reprise d'avoutire, si elle n'estoit commune a tous, que on en faisoit justiche. Et li dyables, qui porcache tous dis les siens a hounir, fist a tous cel oevre savoir et as hommes de la ville qui estoient juge. Li vallès s'en fui et li feme fu prise et menee devant les juges. Quant li juge le virent par devant iaus, si en orent moult grant pitié pour l'amour au preudomme qui fille elle estoit, et disent : « Grant merveille poés veoir de tel homme qui fille ele estoit, comme il li est meskeu en poi de tans, qu'encor n'a gaires que il e*(f. 21 d)*stoit uns des plus preudoumes de ceste ville. »

Trois filles survivent; le diable cherche à les gagner.

L'une d'elles se laisse séduire par un jeune homme et devient enceinte.

On le sait.

Il était alors de loi qu'une femme convaincue de péché était mise à mort, à moins qu'elle ne fût abandonnée à tous.

On mène la fille devant les juges,

Li juge si se consellierent que il en porroient faire et quel justiche il en prenderoient, si s'acorderent tout ensamble que il l'enterr[er]ont une nuit toute vive pour la honte de ses amis [, et il ensi le fisent]. Ensi fait li dyables honte et dolour a chiaus qui font ses oevres. En la terre avoit un preudomme qui estoit bons confessours, et oi parler de ceste merveille; si vint a[s]

qui la font secrètement enterrer vive.

deus serours qui remeses estoient, l'aisnee et la maisnee, si les prist a conforter et lour demanda comment ceste mesaventure lour est avenue de lour pere et de lour mere et de lor serour et de lour frere. Et elles respondent : « Sire, nous ne savons, fors tant que nous cuidons que Dieus (que Dieus) nous het, si nous sueffre cest torment avoir. » Et li preudom respont : « Vous ne dites pas bien. Dieus ne het nului, ains li poise que li pechieres se het. Et je [1] sai bien qu'il vous est avenu par oevre dou dyable(s). Et de vostre serour que vous avés perdue si vilment, saviés vous que elle fesist ceste oevre? » Et elles respondent : « Sire, nous n'en saviens rien. » Et li preudom lour dist : « Gardés vous de mauvaises oevres, car li mauvaise oevre mainne l'oume et le feme a le *(f. 22 a)* mauvaise fin. » Moult les aprent bien li preudom et ensegne, se elles (s)i vausissent entendre. Et l'aisnee [2] l'entendi moult bien et moult li plot chou que il disoit. Et li preudom li aprent moult bien sa creanche, et ele i mist moult grant cure a savoir en faire et en dire et a escouter chou que il li ensaigne. Adont dist li preudom : « Se vous creés bien chou que je vous dirai, grans biens vous en venra encore, et serés m'amie et ma fille en Dieu, ne vous n'avrés ja si grant besoing ne si grant oevre a faire, se vous vous contenés a mon conseil, que je ne vous aie a consillier a l'aide de nostre signour. Ne ne vous esmaiiés pas, » dist li preudom, « car nostre sires vous aidera, se vous vous tenés a lui ; et si venés souvent a moi, car je ne ferai mie loing de chi estage. »

Un prudhomme vient trouver les deux autres sœurs et leur donne de bons conseils.

L'ainée l'écoute avec confiance.

Ensi ot li preudom consillié les deus pucieles et mises en boine voie. L'aisnee crut moult bien le preudomme et ama moult le boin conseil que il li disoit. Et quant

1. se — 2. et ele aisnee

Le diable courroucé envoie une femme qui lui est dévouée à la cadette.

li dyables le sot, si l'em pesa moult, et ot paour que il ne les perdist; si se pourpensa comment il les porroit engingnier. Illuecques près avoit une feme qui par maintes fois avoit eu sa volenté et fait ses oevres. Et cele feme prist li anemis *(f. 22 b)* et l'envoia la ou les deus pucieles estoient, si traist le maisnee a une part, que elle n'osoit traire l'aisnee pour chou que elle le vit maintenir si humblement. Puis li demande de son estre et de son couvine et li demande quel vie mainne sa suer. Et elle respont : « Elle m'a moult chiere et moult me moustre biel samblant. » Et dist : « Ma suer est moult pensive de ces mesaventures qui nous sont avenues, que ele ne fait biele chiere ne a moi ne a autrui. Et uns preudom qui toute jour parole a li de Dieu si l'a convertie et tornee a sa guise que ele ne fait se che non que il veult. » Et cele feme li dist : « Biele suer, mar fu vostres gens cors nés, car jamais n'averés joie tant comme il soit en la compaignie vostre serour. Hé! biele suer, se vous saviés quel delit ces autres femes ont, vous ne pris(i)eriés riens canques vous avés. Nous avons tel joie quant nous sommes en la compaignie des gens que nous amons, que se nous n'aviemes que une pieche de pain, si sommes nous plus aise que vous n'estes, se vous aviés canques il a en cest monde. Que vaut joie de feme quant il n'i a joie d'omme? Biele amie,» fait ele, « je le di(e) pour vous, que ja n'averés joie tant que vous serés avec vostre serour. Et si vous dirai por coi. Vostre suer est aisnee *(f. 22 c)* de vous, c'est pour chou que elle avera avant joie d'omme que vous n'aiiés, se elle puet. Car elle ne soufferra point que vous en aiiés devant li. Et quant elle avera eut son delit, si ne li caurra de vous. Ensi ar(i)és pierdu la joie de vostre biel cors qui tant mar fu. » Et elle respont : « Comment oseroie je faire che que vous me dites? car ma suer en fu morte vilainement et trop obscurement de faire tels oevres. » Et elle respont : « Vostre suer le fist trop vilainnement et trop folement, et mauvais con-

Elle lui persuade que sa sœur l'empêchera de goûter jamais les plaisirs de l'amour, qu'elle lui représente comme au-dessus de tout.

La fille objecte le sort de la première sœur ;

seil en prist. Mais se vous m'en creés, vous ne ser(i)és occoisonnee de chose que en faciés, et si ar(i)és tout (tout) delit de vostre cors. » « Je ne sai, » fait ele, « comment le puisse faire, ne je n'en oseroie parler pour ma serour. »

QUANT li dyables oi chou, si en fu moult liés, et set bien que il l'avra a sa volenté, si en mena sa feme. Et quant la feme en fu alee, la demoisiele pensa maintes fois a chou que la feme li avoit dit. Quant li dyables entendi que il le trouva si esmeue a sa volenté faire que elle meismes en parloit a soi seul a seul, si l'escaufa tant comme il puet, et tant que ele regarda son biau cors par nuit et dist que « voirement disoit voir la preude feme qui me dist que j'ai perdue la *(f. 22 d)* joie de cest siecle, » tant que un jour avint que elle (le) manda la feme et li dist : « Certes, dame, vous me desistes voir de che que vous me desistes l'autrier que il ne caloit ma serour de moi. » Et cele li dist : « Biele amie, je le disoie bien. Encore l'en caurra mains, se ele avoit la soie joie. Ne nous ne fumes pour autre chose nees que pour avoir joie d'omme. » Et cele dist : « Je le vaurroie moult volentieres, se je ne cuidoie c'om m'ochesist. » Et la feme respont : « On vous ochirra se vous le faites aussi folement que vostre suer fist. Mais je vous ensegnerai moult bien comment vous le ferés. » Et la puciele respont : « Dame, dites le dont. » Et la feme li dit : « Vous vous abandonnerés a tous hommes ; et se vous en fuiiés de chiés vo sereur, et dites que vous ne poés durer a li, et ensi ferés de vostre cors vostre volenté, ne ja ne troverés justice qui en parolt. Ensi poés issir fors de dangier, et quant vous averés mené ceste vie et tant qu'il vous plaira, adont sera uns preudom tous liés se il vous a, pour vostre grant iretage. Et se vous le faites ensi que je vous ai dit, si porrés avoir la joie

mais la femme lui conseille de s'abandonner à tous les hommes, ce qui la mettra hors de péril.

de cest monde. » La puciele otroie a la feme que elle le fera ensi comme elle l'a dit. Ensi s'en fui la puciele en sus de sa serour *(f 23 a)* et abandouna son cors as houmes par le conseil de cele feme. Et moult fu [liés] li dyables quant il ot engingnié l'autre serour. Et quant l'aisnee sot que sa suer en estoit ensi alee, si s'en ala au preudomme moult esfraee. Quant li preudom le vit si grand duel mener, si en ot moult grant pitié et li dist : « Biele amie, sainne toi, et si te commande a Dieu. Car je te voi moult esfree[e]. » Et cele respont : « Sire, je n'ai pas tort se je sui esfree[e], car j'ai ma serour perdue. » Et conta au preudomme comment elle s'en estoit alee, tout chou que savoir en pot. Et se li dist par verité que elle s'estoit abandonnee a tous houmes. Et quant li preudom oi ceste mierveille, si en fu moult esfreés, et li dist : « Biele suer, dyables est encore entour vous, ne il n'avra jamais pais devant chou que il vous ara toutes engingnies, se Dieus ne vous gart. » Cele demande au preudomme : « Sire, pour Dieu, m'en porrai je garder ? Ja n'est il riens au monde dont j'ai[e] si grant paour que de chou que il (me) m'engint. » Et li preudom respont : « Se tu crois chou que je te dirai, il ne t'engingnera pas. » « Sire, je vous querrai de canques vous me dites. » Chis li dist : « Dont crois tu le pere et le fil et le saint esperit, et que ces trois viertus sont une meisme chose en Dieu, et que *(f. 23 b)* nostre sires vint en terre pour sauver les pecheours qui vaurroient croire baptesme et les autres commandemens de sainte eglyse et des autres menistres que elle laissa en terre pour sauver chiaus qui querroient son nom et adrecier en boine voie? » Et elle dist : « Tout ensi comme vous le m'avés dit, ensi le croi et querrai tous les jours de ma vie. Et ensi comme il est sires et rois de tout le monde, tout ensi le croi jou. Et me gart si que dyables ne m'en puisse engingnier. » Et li preudom li dist : « Biele fille, se tu ensi le crois, dyables ne anemis ne nule autre mauvaise chose ne t'en porra

La sœur cadette suit le conseil et quitte sa sœur.

Celle-ci vient trouver le prudhomme, qui lui recommande de bien se garder du diable,

engingnier. Je te pri que tu te gardes d'entrer en trop grant ire. De verité je di que c'est la chose ou monde ou dyables se repaire plus volentiers que en homme et en feme plainne de grant ire. Et pour icele chose te dois tu garder de tous mesfais et de tous les encombriers qui t'averront. Et en toutes les ires ou tu seras, ma douce amie chiere, si vien a moi et le me di tout ensi comme il t'averra. Et te rent coupable a nostre seigneur, et a toutes les fois que tu te couceras et leveras, si te sainne el non de la crois ou li cors Dieu fu mis pour pecheours et pour pecheresses raiembre des painnes d'infer *(f. 23 c)*, el non dou pere et dou fil et dou saint esperit, que dyables ne anemis ne te puist engingnier. Se tu le fais ensi que je le t'ai commandé et dit, tu n'averas garde de l'anemi. Et garde bien que la ou tu gerras que ill ait tout dis clarté, car li dyables het sour toutes [riens] nostre clarté, ne il ne va pas volentiers la u clartés est. » Ensi aprent li preudom cheli, qui a grant paour que li dyables ne l'engint.

de ne pas se mettre en colère,

de se signer en se couchant et en se levant,

et de n'être jamais sans lumière.

Atant revint la puciele en maison, moult bien creans et moult bien humilians vers Dieu. Et li preudomme et les preudefemes vinrent a li et se li disent par maintes fois : « Damoisiele, vous devés estre effraee de vos sereurs qui si ont esté de mauvaise vie. Ore prendés boin conseil en vous et boin cuer. Car vous (vous) estes moult riche feme et si avés moult grant iretage. Et moult en seroit liés uns preudom, se il savoit que vous vous tenissiés en bien, si vous prenderoit moult volentiers. » Et elle respont : « Nostre sires me tienge si qu'il set que mestiers m'est. » Ensi fu cele damoisiele lonc tans en pais et mena moult bonne vie. Onques nus ne le pot engingnier, ne ne sot li anemis nule mauvaise oevre qu'ele fesist. Si l'em pesa moult, et bien sot que il ne le porroit engingnier, ne ne puet veoir comment il le

puist metre *(f. 23 d)* en ses oevres, tant que il se pourpensa que il ne le porroit engingnier de li faire oublier chou [1] que li preudom li ot dit, se il ne le courechoit. Car elle n'avoit cure de ses [2] oevres, ne [3] faire ne li pooit abielir. Lors prist li dyables l'autre serour, si l'en mena un samedi au soir en sa maison pour li courechier et pour veoir se il le porroit engingnier. Quant la suer a la boine damoisiele vint a l'ostel son pere, si estoit une grant piece de la nuit alee, et amena un tropel de garchons avoec li. Et vi[n]rrent tout dedens l'ostel. Et quant sa suer le vit, si en fu moult iree et dist : « Biele suer, vous ne deussiés mie estre chaiens venue tant que vous voelliés tele vie mener, car vous me feriés avoir blasme, chou dont je n'averoie mestier. » Quant sa suer li oi chou dire, si en fu moult irie por chou que ele disoit que elle en aroit blasme, se li dist que elle faisoit pis que elle ne fesist, et li mist sus que elle amoit le boin homme en mauvaistié, et, se les gens le savoient, elle seroit arse. Quant cele oi que sa suers li metoit sus tel blasme, si s'en courecha moult et dist que elle alast fors de sa maison. Et elle respont : « Autressi fu ele a mon pere comme le vostre. » Et quant cele oi que sa suer ne s'en iroit pas, si le prist par les espaules et le vaut bouter fors ; *(f. 24 a)* cele se revenga, et li garchon qui estoient venu avoec li prisent sa serour et le batirent moult doleuresement, tant que ele lor prist a eschaper. Quant il l'orent tant batue comme il vaurrent, elle s'en entra en sa chambre et frema l'uis. Et elle n'avoit fors son vallet et sa baisiele, pour qui il le laissierent a batre. Cele fu en sa chambre toute seule et se coucha en son lit toute viestue, et commencha a plourer moult durement, et si ot moult grant ire en son cuer de che que sa suer l'avoit ensi atornee, et en icele dolour s'endormi. Et quant li

Le diable amène, un samedi soir, la sœur cadette chez l'aînée avec une bande de garçons.

Elles se querellent ;

la sœur aînée est battue.

Pleine de colère, elle se couche tout habillée, oubliant les recommandations du prudhomme.

1. porroit oublier de f. engingnier chou — 2. ces — 3. se

dyables sot que ele avoit tout oublié por le grant ire ou elle estoit chou que li preudom li avoit commandé, si en fu moult liés et dist : « Or puis je bien faire de cesti che que je vaurrai. Ceste est fors mise de la grasce de son signour et de la grasce son maistre. Et bien porroit on metre en li nostre homme. » Icil dyables [qui] avoit pooir de converser a feme lors en fu tous apparilliés et vint u elle estoit a li, et conchut. Et quant elle ot conchut, si s'esvella. Et en esveillier que elle fist, si li souvint dou preudoume qui le consilloit, et s'esveilla et se sainna. Et quant elle ot faict(e) le signe de la crois si dist : « Dame sainte Marie, que m'est il avenu ? Je sui empirie de tele comme je soloie estre *(f. 24 a)* quant je couchai en che lit. Biele glorieuse mere Jesucrist, garde l'ame de moi de peril. Et gardés le cors et defendés del torment a l'anemi. » Lors se leva de son lit, et commencha a querre chelui qui che li avoit fait, car elle le cuidoit trouver.

Le diable qui en avait le pouvoir profite de cet oubli et la rend grosse.

A son réveil, elle s'aperçoit qu'il lui est arrivé malheur.

Puis quert a l'uis de sa chambre, si le trueve fremé. Et quant elle le trueve bien fremé, si rechierke derechief la chambre. Mais elle ne trova riens. Et quant elle vi chou, si se trouva toute engingnie de l'anemi. Lors se commencha a dementer et a reclamer nostre signeur, et dist : « Biaus sire Dieus, par vostre pitié, sire, se il vous vient a plaisir, ne me laissiés honnir en cest siecle, ne que je fache chose de pechié dont je perde m'ame. » La nuis passa et li jours vint. Et si tost comme il fu ajorné, dyables en mena sa feme, quant elle li ot bien fait che par coi elle i fu amenee. Quant elle s'en fu alee et li garchon, cele issi de sa chambre moult iree plorant, si apiela son serjant et li dist que il li amenast deus femes, et il si fist tantost.

Elle n'y comprend rien.

Chi endroit dist li contes que quant les femes furent

Elle va trouver

le prudhomme et lui raconte tout.

venues, la damoisiele se mist a la voie pour aler a sen confessour. Si erra(i) tant que elle vint la. Et quant li preudom le vit, se li dist : « Biele fille, tu as besoing, che m'est avis, car je te voi moult effree[e] et espoentee. » Et elle respont : « Sire, che m'est avenu que onques mais n'avint a feme. Si vieng a vous que vous me consilliés pour Dieu. Car vous m'avés dit que nus ne puet si grant pechié faire, se [il] (li) en est vrais confès et repentans, et il en a fait chou que li confessours li ensegne, que il li sera pardouné. Sire, j'ai pechié, et bien sachiés que j'ai esté engign(i)e par anemi. » Lors li commenche a dire comment sa suer vint en sa maison et comment elle se courecha a li et elle et li garchon le batirent, et comment elle entra en sa chambre toute iree et frema l'uis moult bien. « Et pour le grant ire ou j'estoie je m'oubliai a segnier. Sire, ensi oubliai tous les commandemens que vous m'aviés dit, si me couchai en mon lit toute viestue. Et en la grant ire ou j'estoie m'endormi. Et quant je m'esvillai, si me trovai honnie et despucele[e], si recerquai ma chambre derechief, et alai a l'uis, si le trouvai fremé, ne onques n'i trovai riens nee, ne *(f. 24 d)* ne vi ne seuch qui m'ot chou fait. Sire, ensi comme vous avés oit m'avint il et fui engingnie. Si vous pri pour Dieu que se li cors est tormentés que je ne perde l'ame. » Li preudom a bien escouté, si s'en esmiervelle moult. Car il n'oi onques mais parler de tel merveille. Si li dist : « Biele amie, toute plainne estes dou diable, et dyables converse encore en toi. Comment te confesserai ne je te donrai [penitanche de che ? que je cuic vraiement que tu mentes, que onques feme ne fu ensement despucelee ne en tel maniere que elle ne seust de qui, ne au mains que elle ne veist chelui qui la despucheloit. Et tu me veuls faire a croire que ceste mierveille t'est avenue en ton dormant ! » Cele li respont : « Si me fache Dieus sauve et me gart de tous tormens que je voir di. Et vous le troverés bien. » Et il respont : « Tu as fait trop

Il refuse d'abord de la croire, puis, voyant

grant pechié que de obedienche trespasser que je t'avoie commandee. Et par che que tu l'as trespassee t'en carcherai je bien penitanche a tous les jours mais que tu viveras, se tu le veuls faire tele que je le te carcherai. » qu'elle dit vrai,

Atant respont la damoisele : « Sire, vous ne me commanderés ja chose a faire que je ne le fache. » Et il respont : « Dieu le t'otroit. Di[s] me tu que tu viens au conseil Dieu et as menistres de saint[e] eglyse ? Chou est vraie confiessions et repentemens de faire et de dire a ton pooir selonc les commendemens de Dieu. » Et cele respont : « Sire, tout aussi comme vous l'avés dit le terrai jou a mon pooir, se Dieu plaist. » Cil respont : « Je croi bien en Dieu, se che puet estre voirs que tu m'as dit, que tu n'i averas garde. » « Sire, » dist elle, « aussi me gart Dieus de vilonnie que je di voir. » Et li preudom dist : « Tu m'as acreanté a bien tenir la penitanche (a tenir) et a guerpir le pechié. » Et ele respont : « Sire, voire. » Et il dist : « Dont as tu guerpie toute luxure. Et je le te desfenc tous les jours que tu averas a vivre (et), fors cel(u)i qui vient en dormant, dont on ne se puet garder. Veuls tu le bien et t'en porras tu garder ? » Et elle respont : « Sire, oil bien, se vous estes (estes) pleges [envers Dieu] que je n'iere par che pechié dampnee, si comme il vous establi en terre par son commandement. » Chele prent sa penitanche moult volentiers, tele comme li preudom li carca, em plourant, comme celle qui moult se repentoit de boin cuer. Et li preudom le sainne et assaut, et le met arriere en la creanche Jesucrist au plus que il puet. Et se porpense comment che porroit estre voirs chou que elle li avoit dit. Quant il ot che pensé, si sot bien que elle estoit engingnie *(f. 25 b)* de l'anemi, si l'apiele et li fist boire de l'iaue el non dou pere et dou fil et dou saint esperit, si l'en jeta seur li et li dist : « Garde que tu n'oublies mie les commandemens que je t'ai com-

lui enjoint une chasteté perpétuelle

et lui promet de la faire absoudre de son péché.

mandé. Et par toutes les fies que tu avras de moi besoing, si vien a moi et puis te sainne et te commande tout maintenant a Dieu, et je te mech en penitanche tous les biens que tu feras. »

Ensi s'en va la damoisiele en sa maison, et mena moult boine vie. Et quant dyables vit que il l'ot perdue et que il ne savoit que elle faisoit ne que elle disoit aussi que se elle n'eust onques esté, si en fu moult iriés quant il l'ot ensi perdue. Ensi remest la damoisiele en sa maison, et mena moult boine vie, tant que cele semence que elle avoit ou cors ne se pot plus celer, si engroissa et enbarni, tant que les autres femes s'em parcheurent. Et le regarderent parmi les flans et li disent : « Biele suer, vous estes toute grosse. » Et elle respont : « Biele suer, vous dites voir. » « Dieus ! » font elles, « qui es che qui vous a engroissie? » Et elle lor dist : « Se Dieus me doinst delivrer a joie, je ne sai. » Et elles dient : « Le vous ont tant d'ommes fait que vous ne savés assener au quel? » Et elle dist : « Ja Dieu ne place que je en soie delivree se onques a mon seuu(r) ne a ma ve(n)ue i [1] ot onques nus hom a faire en tel *(f. 25 c)* maniere (ne) que che me deust avenir. » Et celes qui chou orent oi se [2] sainnierent, et disent : « Che ne porroit estre, ne che n'avint onques a vous ne a autrui. Mais vous amés, espoir, coiement chelui qui che a fait, que vous ne volés mie encuser. Mais certes grans damage ert de vous, que tantost que li juge le savront, si tost vous converra morir. » Quant elle oi que a morir le converroit, si en fu moult espoentee, et dist : « Aussi face Dieus l'ame de moi sauve que je ne vi onques celui ne ne connui qui che m'a fait. »

On s'aperçoit de sa grossesse; elle l'avoue, mais dit qu'elle ne sait à qui l'attribuer.

On ne la croit pas.

1. v. not — 2. si

ATANT s'en vont les femes, et le tienent pour fole, et dient que mar i fu si biaus iretages et si biaus edefiemens, que elle avoit tout perdu. Quant cele oi ceste parole, si en fu moult espoentee et vint a son confessour arriere et conta la parole(s) que les femes li disoient. Et li preudom vit que ele estoit grosse de vif enfant, si s'en esmiervilla moult et li demanda se elle avoit bien fait sa penitance que il li avoit carchie. Cele respont : « Oie. » « Et avint vous onques chis pechiés que une fois ? » Et elle respont : « Certes, sire, nenil. Onques puis ne m'avint ne devant. » Quant li preudom l'oi, si s'en esmiervilla moult, et puis mist la nuit et l'(u)eure en escrit si comme elle li ot conté, et dist : « Toute seure soiiés. Quant *(f. 25 d)* chis oirs qui dedens toi [est] naistera, je savrai bien se tu m'a[s] voir dit u menti. Et j'a[i] bien creanche en Dieu que, se che est voirs ensi que tu le m'as dit, que tu n'averas ja garde de mort. Les granz paours en porras tu bien avoir. Quant li juge le savront, il te prendront pour avoir tes biaus edefis, et diront que il feront de toi justiche. Et quant il t'avront prise, si le me fai a savoir, et je t'irai consillier se je puis, et Dieus t'aidera se tu es tele comme tu dis ; il ne t'oubliera mie. » Atant li dist li preudom : « Va t'ent a ton hostel et soies toute seure et mainne boine vie, que boine vie aiue bonne fin a avoir. » Ensi revint la nuit la damoisiele a son hostel et s'estut em pais et moult se ti(e)nt simplement, et tant que il avint chose que li juge vinrent en la terre et oirent ceste nouviele de cele dame qui ensi avoit concheut, si l'envoiierent querre a son hostel pour amener devant iaus. Et quant elle fu prise, si envoia querre le preudomme qui ensi l'avoit consillie. Et quant il le sot, si vint au plus tost qu'il pot. Et quant il fu venus, si l'apielerent (li preudomme) li juge, si trouva que il l'avoient fait venir devant iaus. Et li juge moustrerent

Elle vient trouver le prudhomme,

qui lui promet son aide.

Les juges la citent.

Elle mande le prudhomme,

la parole a la damoisiele et au preudomme et disent que elle ne set de qui ele est grosse. *(f.26 a)* « Sire, cuidiés vous que feme peust encarchier sans homme ? » Et li preudom respont : « Je ne vous dirai pas canques je sai. Mais tant vous puis je bien dire, se vous volés mon conseil croire, que vous ne ferés justice de li tant que elle soit grosse, car il n'est mie raisons ne drois, ne li enfes n'a mort deservie, comme chis qui onques pechiet ne fist ne ne deservi, ne el pechié de la mere n'a il riens fourfait. Se vous en faisiés justiche, dont porroiés vous savoir et dire que vous avriés chelui ochis qui pechié n'avroit fait. » Et li juge dient : « Sire, nous (nous) en ferons a vostre los. » Et li preudom dist : « Se vous en faites a mon los, vous le ferés bien garder en une tour, si que elle ne puist faire nule folie. Et metés deus femes avoec qui li aideront a delivrer, quant mestier en sera, et en tele maniere que elles ne s'en puissent issir. Et le ferés bien garder tant que elle ait enfant. Et tant par mon los li lairés norrir que il puist mangier par soi et demander tous ses estavoirs. Et lors, se vous ne veés autre chose, si en faites vostre volenté et vostre plaisir. Et lor donnés chou que mestier lour sera. Et tout chou ferés par mon conseil, et se vous le volés autrement faire, je n'en puis mais. » Et li juge respondent : « Il nous est bien *(f. 26 b)* avis que vous dites raison. » Tout ensi comme li preudom l'ot devisé il le fisent, et le misent en une maison de pierre, et fisent tous les huis d'ambes par[s] fremer. Et misent deus des plus preudefemes que il porent trouver avoec li. Et en haut laissierent une fenestre pour iaus livrer chou que mestiers leur seroit. Et quant li preudom ot che fait, se parla a li de sa fenestre et dist : « Quant tu averas eut enfant, si le fai baptisier au plus tost que tu porras. Et quant tu sera[s] mise fors et on te vaurra ardoir, si m'envoie querre. »

qui décide les juges à l'enfermer jusqu'à sa délivrance, après quoi ils en feront justice s'ils veulent.

On l'enferme dans une tour avec deux femmes.

Ensi remest cele une grant pieche en la tour, et li juge orent bien atorné tout chou dont elles orent mestier, si l'ont delivré as femes qui avoec li estoient. En tel maniere comme vous l'avés oi remesent laiens, et ot enfant quant Damedieu plot. Et quant il fu nés, si ot et deut avoir[1] (et savoir) le sens et le pooir de l'anemi, comme chieus qui concheus en estoit. Mais li anemis l'avoit fait folement, car nostre sires avoit rachaté de sa mort [et avoit pardoné le pechié] por vraie repentanche, et li anemis avoit cheli engingnie par dechevement. Car cele, si tost que ele se senti engingnie, si cria mierchi la ou elle dut, et quant elle ot che fait, si se mist en la garde et ou commendement de sainte eglyse et de *(f. 26 c)* Dieu, et bien fist les commandemens que ses confessours li ot commandé. Et pour chou ne vaut pas Dieus que dyables i perdist chou que il i deust avoir et che pour coi il le fist, pour chou que dyables si vaut que il eust son art et son pooir de savoir les choses qui estoient dites et faites et alees, et tout ichou seut il. Et nostre sires qui tout set, par la repentance de la mere et par la boine repentance de confiession que il sot qui en son cuer estoit, ne par son gré ne par sa volenté ne li estoit avenu, et par la force de baptesme dont ele estoit lavee es fons, vaut nostre sires que li pechiés ne li peust riens nuire, si donna a l'enfant pooir de savoir les choses a avenir. Par ceste raison sot cil les choses qui estoient dites et faites et alees de par l'anemi, et le seurplus que il sot des choses a venir vaut nostre sires que il seust contre les autres choses que il savoit pour endroit[2] de la soie partie. Ore si se tourt a la quele que il vaurra ; et se il veult il puet rendre au dyable son droit et a nostre signour le sien. Car plus n'i a dyables formé fors le cors,

L'enfant naît : comme fils du diable il connaît les choses passées, et Dieu, à cause de sa mère, lui donne la connaissance des choses à venir :

1. ot adont a. — 2. pour rendre

et nostre sires met ens l'esperit por veoir et pour oir et pour entendre a chascun selonc chou que il li preste sens et memoire et que il li plaist a douner, et il a cestui en a plus douné que a autrui por *(f. 26 d)* chou que grans mestiers li estoit. Lors verra on bien au quel il se devera tenir. Et quant les femes le virent et le rechiurent de terre, si n'en i ot cheli qui n'en eust grant paour, pour chou que elles le virent tout pelu et plus grant poil avoir que eles n'avoient veut as autres enfans, si le moustrerent a la mere. Et quant la mere le vit, si s'en sainna et dist : « Cis enfes me fait grant paour. » Et les autres femes dient : « Si fait il a nous meismes, que a painnes le poons nous tenir. » Et la mere dist : « Avalés le [1] [et commandés] que il soit baptisiés. » Et il li demandent : « Comment volés vous qu'il ait non ? » Et elle dist : « Ensi que mes peres ot non, qui ot non Merlins. »

on verra de quel côté il se tournera.

L'enfant naît velu et épouvante sa mère et les deux autres femmes.

On le baptise, et on l'appelle Merlin, comme le père de sa mère.

Apriès chou que Merlins fu baptisiés, il fu carchiés a la mere pour norrir. Et elle tant le norri et alaita qu'il ot nuef mois. Et quant il les ot, si sambla que il eust un an. Une pieche apriès revint que li enfes fu en l'eage de dis et uit mois et que les femes disent a la dame : « Dame, nous vaurrions estre hors de chaiens et vaurrions raler entre nos amis. Car il nous est avis que nous avrons chaiens moult demouré, que chaiens ne poons pas tous jours estre. » Et elle respont : « Certes, je n'en puis mais. » Lors commencha a plorer et priier pour Dieu merchi que eles sueffrent *(f. 27 a)* encore un poi. Cele s'en va a une feniestre et tint son enfant entre ses bras et commencha moult durement a plourer. Et dist : « Biaus fius, je rechevrai pour toi mort et si ne l'ai pas deservie. Car il n'est nus qui sache la verité de qui vous fustes engenrés, ne ne puis estre creue de chose que je die. Ensi me couverra morir. »

Quand il a dix-huit mois, les femmes demandent à s'en aller.

La mère pleure, voyant son supplice qui approche ;

1. Et la mere dist as varles daual

Ensi comme elle se dolousoit pour la mort et pour le torment que elle atendoit a avoir, li enfes regarda sa mere et dist : « Biele mere, ne t'esmaie mie; tu ne morras ja de chose qui te soit avenue pour moi. » Quant sa mere l'oi ensi parler, se li failli tous li cuers, si s'en esfrea et li osta ses bras de son col et chai li enfes a terre. Et les femes qui estoient a la feniestre l'oirent[1], si saillirent sus et cuidierent que elle le vausist estrangler, et disent : «Que volés vous faire de vostre enfant? Volés le tuer? » Et ele respont toute esbahie : « Je non. Mais je fui esbahie pour une grant merveille que il m'a dit, si m'en faillirent li bras et li cuers. » Et elles respondent : « Que[2] vous a il dit? » « Il m'a dit, » fait elle, « que je ne prenderai ja mort pour li. » Et celes dient : « Encore dira il autre chose. » Lors le prendent entre eles, si le commenchent a escouter por savoir se il parleroit *(f. 27 c)* plus. Mais il n'en fist onques samblant ne ne lour dist mot. Tant que il avint, après que uns lons tans fu passés, que la mere dist as deus femes : « Manechiés moi, si verrés bien se il vaurra parler. » Lors le prist sa mere entre ses bras, que elle vausist bien que il parlast devant elles, si commencha a plorer. Et les femes disent tout maintenant : « Dame, moult sera grans damages de vostre biau cors, ki por tele creature serés arse. Moult vausist mieus que il ne fust ja nés. » Et li enfes respont : « Vous mentés ore : che vous a fait ma mere dire. » Quant celles l'oirent ensi parler, si en furent moult effraees, et dient : « Che n'est pas enfes, ains est uns dyables, qui set chou que nous avons fait et dit. » Et parolent a lui et le metent en mainte parole. Et il lour dist tant seulement : « Laissiés moi ester. Car vous estes foles et pecheresses plus que ma mere n'est. » Et quant celes l'oirent, si s'en esmervillierent et disent : « Ceste chose ne

L'enfant parle entre ses bras et lui dit qu'elle ne mourra pas pour lui; elle est si effrayée qu'elle le laisse tomber.

Il parle encore, à l'effroi des femmes.

1. loiront — 2. qui

puet estre celee, nous le dirons aval au peuple. » Lors vinrent les deus femes a la fenestre et parlerent as gens et lour disent chou que li enfes lor avoit dit. Et quant il oirent ceste merveille, si disent que il estoit bien tans de faire justice de la mere. Si firent faire lettres et ajornerent la mere de fere justice a quarante jours. Et quant les lettres *(f. 27 c)* furent aportees a la mere et que li jours de son martyre li fu nommés, si en ot moult grant paour Et le fist a savoir au boin homme qui le consilloit. Ensi remest une grande pieche, que il n'i ot mais que set jours jusques au terme que elle devoit estre arse. Et quant il li membroit de cel jour, si ne savoit que elle en deust faire, si en fu moult espoentee et commencha a plourer. Et li enfes aloit par la tour et vit sa mere qui plouroit, si commencha a rire et a faire semblant de grant joie. Et les femes li dient : « Moult penses ore pau a chou que ta mere pense, qui en ceste semainne doit estre arse por toi. Maleoite fu l'eure que tu fu nés, se Dieus ne l'amende [1], quant elle pour vous soufferra tel martyre ! » Et li enfes respont : « Biele mere, or mentent. Ja ne sera hom, tant comme je vive, qui vous ost ochirre ne adeser ne metre en justiche de mort fors Dieus. »

Elles racontent, par les fenêtres, cette merveille ; on décide qu'il est temps de faire justice de la mère.

Elle pleure ; l'enfant rit et la rassure.

QUANT la mere et les deus femes oirent l'enfant ensi parler, si en furent moult lies et disent : « Chis enfes ert encore moult preudom et moult sages, se Dieu plaist, qui teuls paroles set dire. » Ensi remest dusques au jour qui nommés fu. Et quant chou vint a cel jour, si furent les femes mises fors et la mere en *(f. 27 d)* porta son enfant entre ses bras devant les juges. Et li juge furent venu, si parlerent a une part as femes qui avoient esté avoec la mere. Et lor demanderent se c'estoit voirs que li enfes parlast ensi. Et elles lor content canques

On amène la mère et l'enfant devant les juges ;

1. ne lama

elles li ont oi dire. Et quant cil l'oirent, si s'en esmiervillierent moult et disent que moult li converra a savoir des paroles, se il la reskeut de mort. Ensi vinrent arriere. Et li preudom fu venus, cil qui la damoisiele consilloit. Lors dist li uns des juges : « Damoisiele(s), avés vous mais que faire? Atornés vous or, que il vous covi[e]nt souffrir cest martyre. » Et cele respont : « Sire, se il vous plaisoit, je parleroie volontiers a cest preudomme. » Atant l'en a donné li juges congié. Si s'en entra en une chambre, et li enfes remest defors. Si le misent mainte gent a parole, dont gaires ne li fu. Adont parla la feme a son confessour et moult piteusement en plourant. Quant ele ot parlé de canques ele vaut, se li demanda li preudom : « Es che dont voirs que tes enfes parole si comme on dist? » Et cele respont : « Sire, oil. » Puis conta au preudomme chou que elle li oi dire. Et quant li preudom l'oi, si dist : « Auchune mierveille averra de ceste oevre. » Lors s'en issirent de la cambre *(f. 28 a)* entre li et la damoisiele, si trova son enfant defors et le prist entre ses bras et s'en vint tantost devant les juges. Et quant li juge le virent, si dient : « Dame, dirés vous qui est peres de cest enfant? Gardés que vous ne le celés mie. » Et elle respont : « Seigneur, je voi bien que je sui livree a justice de mort. Si n'ait Dieus ja pitié ne merchi de moi si je le pere vi onques ne ne connui ne [on]que[s] viers homme fui tant abandonnee que il deust enfant engendrer en moi. » Et li juge respondent : « Nous ne creons pas que che puist estre voirs. Et si demanderons as autres femes se che porroit avenir que tu nous fais entendant. Car onques mais ne pot nus tele miervielle oir. »

Le prudhomme est présent.

Interrogée de nouveau, elle persiste à dire qu'elle ne connaît pas le père de son enfant.

Atant se traient li juge a une part et parlerent a maintes femes de chou que cele damoisiele lour faisoit entendant. Et dist li uns des juges : « Dames, vous qui

chi estes, avint onques a nule de vous ne a autre dont on oist onques parler que elle puist conchevoir ne avoir enfant sans compaignie d'omme carnelment? »

Les juges refusent de la croire.

Et celes dient que che ne porroit avenir. Quant li juge oirent che, si s'en revinrent arriere a la mere Merlin et li conterent che que il ont oi dire as autres femes. « Et des ore mais en est il drois que la justiche en soit faite.» Lors saut avant Merlins, qui moult fu irés de ceste chose et de chou que il oi dire de sa mere. Et dist : « Signour, che ne sera mie si tost que *(f.28 b)* justice en soit faite. Car se on faisoit justice de tous chiaus et de toutes celes qui ont esté en avoutire a autrui que a lour femes et a lor maris, il en i aroit ja ars plus des deus pars de chiaus qui chi sont et de celes dont je sai aussi bien lour couvine que eles meismes font. Se je en voloie parler, je les feroie ja tous jehir. Sacés que assés en i a qui ont fait pis que ma mere n'ait. Car elle n'a coupes en chou que on li met sus. Et s'ele i a coupes, teuls coupes que ele a a pris cis preudom sur li. Et se vous ne m'en creés, demandés li. » Et li juge apielerent le preudomme et li demanderent se c'estoit voirs que Merlins lour avoit adont conté. Li preudom conte tout mot a mot canques la mere Merlin li avoit dit, [si li demandent] se che est voirs que ele disoit, que tel chose li fust avenue. Et li preudom respont : « Je li dis que elle n'avoit garde envers Dieu ne enviers le monde, qui droit li feroit. Ele meesmes vous a conté comment ele fu engingnie, et c'est mierveille de cest enfant, que ele encarka sans delit d'omme et si ne set qui l'engenra, et *(f. 28 c)* si en fu confiesse et repentans et l'en carchai sa penitance.» Et li enfes dist au preudomme: « Vous avés en escrit l'(u)eure toute et la nuit que je fui engenrés, si poés bien savoir quant je nasqui et l'eure que je sui nés. Et par che poés bien savoir grant partie de l'euvre ma mere. » Et li preudom respont : « Vous dites voir. Mais je ne puis savoir dont chis sens te vient. Car tu sés plus que nous tout. » Et lors furent apielees les femes qui

Merlin proteste de l'innocence de sa mère; il prend le prudhomme à témoin,

et lui fait établir la date de la conception.

avoient esté en la tour avoec la mere Merlin. Et conterent devant les juges le termine de l'enfant, de l'engenrer et dou porter et del naistre par l'escrit au preudome, se le troverent ensi comme il le dist. Et li uns des juges respont : « Pour chou ne sera el pas cuite, se elle ne dist qui t'engendra et qui est tes peres. » Et li enfes se courecha et dist : « Je connois mieus mon pere que tu ne fais le tien. Et ta mere set mieus qui t'engendra que la moie ne set qui m'engenra. » Et li juges se courecha et dist a Merlin : « Se tu sés riens dire sur ma mere, je le terrai bien a droit. » Et Mierlins respont : « Je savroie bien dire sur li, se tu en faisoies justiche, que elle averoit mieus mort deservie que la moie mere. Se je le te faz connoistre a li meismes, si claimme ma mere quite, car ele n'a coupes en che que on li met sus. *(f. 28 d)* Et elle dist voir de canques elle dist d'endroit m'engenreure.» Et quant li juges oi Merlin ensi parler, si en fu moult irés. Et dist : « Merlins, vostre mere avrés rescousse d'ardoir, se il est ensi. Mais tant saches tu bien : se vous ne savés tant dire seur ma mere dont je vous croie et que la vostre remaingne em pais, sachés on ardera vous avoec. »

Un des juges déclare que cela ne suffit pas, et qu'elle doit nommer le père de l'enfant ; Merlin lui dit : Je connais mieux mon père que toi le tien, et ta mère devrait être brûlée et non la mienne. Le juge déclare que s'il prouve cela, sa mère sera acquittée.

ATANT prisent jour entre le juge et Mierlin a le quinsainne, et li juges envoia querre sa mere et fist l'enfant et sa mere moult bien garder, et il meismes fu tous jours avoec les gardes. Et maintes fois fu li enfes mis en paroles de sa[1] mere et d'autrui, mais en tous les quinse jours parole n'en pot[2] on traire. Et quant vint a la quinsainne, si vint la mere a[u] juge. Et quant elle fu venue, si mist on Merlin et sa mere fors de la prison et les[3] mena on devant le peuple. Et lors dist li juges : « Merlins, vés ci ma mere seur qui tu dois parler. Ore di chou que tu li veuls

On fait venir la mère du juge.

1. la — 2. puet — 3. la

dire. » Et li enfes respont : « Vous n'estes mie si sages comme vous cuidiés d'assés. Alés, si menés vostre mere en une maison tout priveement et amené[s] vostre plus privé conseil, et jou apielerai le conseil ma mere, che est Dieus li tous poissans et ses confessours. » Lors furent si esbahi *(f. 29 a)* cil qui ces paroles oirent que a painnes porent il respondre. Mais li juge connoist bien que il dist que sages. Et li enfes demande a tous les autres juges : « Segnour, se je puis delivrer ma mere par raison de cest homme, sera elle quite de vous tous? » Et il respondent : « Se elle eschape de cestui, elle ne trouvera ja mais qui riens li demant. » En ceste maniere que vous avés oi s'en alerent en une chambre entre Merlin et le juge. Et mena li juges sa mere et deus autres hommes de ses amis les plus preudommes que il pot trouver. Et li enfes i mena le confessour sa mere. Et quant il furent assamblé, si dist li juges : « Ore pues tu dire a ma mere chou que tu veuls, par quoi la toie mere doit estre quite. » « Je ne voel pas, » fait Merlins, « ma mere desfendre contre tort, mais je li voel le droit Damedieu sauver et le sien. Et sachés que ma mere n'a pas le torment deservi que vous li volés faire. Et se vous m'en creés, vous quite(re)rés ma mere et lairés a enquerre de la vostre. » Et li juges respont : « Ensi ne m'escaperés mie, plus vous couverra dire. » Et Merlins dist : « Vous m'avés asseuré et ma mere, (et) se je le puis desfendre, que vous le cuitiés? » Et li juges respont : « Che est voirs. » Et Merlins respont : « Vous volés ma mere ardoir por chou que je sui nés de li *(f. 29 b)* et pour chou que elle ne set qui en li m'engendra. Mais se je voloie, elle savroit mieus dire quels fieus je sui que tu ne savroies dire qui fu tes peres, et ta mere set mieus quels fieus tu ies que la moie mere ne porroit orendroit dire quels fieus je sui[1]. » Et li juges dist : « Belle mere, ne sui je mie vostre fius de vostre loial espous? »

Devant le juge, deux amis à lui et le prudhomme,

1. elle sauroit mieus dire quels fieus tu ies que ma mere ne sauroit dire quel fieus je sui

ADONT respondi la mere au juge : « Biaus fieus, oil. » Et Merlins parole et dist : « Dame, il vous converra voir dire se vostre fieus ne quite ma mere et moi. Se il le voloit faire sans plus dire, je m'en tairoie. » Et li juges respont : « Je n'en ferai nient. » « Vous i gaaignerés ja tant, » fait Merlins, « que vous trouverés vostre pere par le tiesmoing de vostre mere. » Et quant cil l'oirent qui erent au conseil, si se saingnierent et eurent moult grant mervieille de chou que Merlins disoit. Et Merlins dist a la mere au juge : « Dame, il convi[e]nt que vous dites voir a vostre fil quels fieus il est. » Et la dame dist : « Dyables Sathanas, dont ne l'ai je dit? » Et Merlins respont : « Vous savés bien certainnement que il n'est pas fieus chelui que il cuide estre. » La dame fu espoentee, si dist : « A cui dont? » Et il dist : « Vous savés bien que il est fieus a vostre prevoire. A ces ensaignes que la premiere fois que vous assamblastes a lui que vous li desistes que vous aviés paour d'encarkier. Et il vous dist que vous n'encarceriés ja de lui, et que il meteroit en escrit toutes les fois que il girroit a vous, *(f. 29 c)* pour chou que il meismes avoit paour que vous ne couchissiés a autre homme et que vostre sires estoit mal de vous en cel termine. Et quant il fu engenrés, ne demoura gaires que vous desistes que vous estiés mal baillie de chou que vous estiés de lui grosse. Se che est voirs ensi comme je l'ai dit, si le connissiés. Et se vous ne le volés reconnoistre, encore vous dirai je el. » Et li juges fut moult irés et demanda a sa mere : « Est che voirs que il dist? » Et la mere respont, qui moult fu espoentee, et dist : « Biaus fieus, creés dont chou que cis dyables dist? » Et Merlins dist : « Se vous nel connissiés, je vous dirai encore (a) autre chose que vous savés bien et voirs est. » Et la dame se taist. Et Merlins dist : « Je sai canques il i ot fait et dit. Voirs est que quant vous vous sentistes grosse, vous fe-

Merlin lui fait avouer que le vrai père du juge est un prêtre.

sistes querre le pais de vostre signour a vostre prestre, pour chou que vous vous voliés couvrir que vous fuissiés grosse de lui, et le cuist tant et pourcacha que il le fist et vous fist gesir ensamble od li. Ensi fesistes entendant au preudomme que li enfes estoit siens. Ensi le cuident mainte autre gent. Et chis meismes qui chi est le cuide pour voir que il fust fieus au preudomme. Et dès lors en cha avés ceste vie menee et menés encore. Et la nuit que vous meustes a venir *(f. 29 d)* cha jeustes vous ensamble. Et au matin vous convoia il grant pieche. Et quant il se departi de vous, il vous dist en conseil en riant : « Biele suer, or pensés de faire et de dire canques « mes fieus vaurra.» Car il savoit bien que chis estoit ses fieus et par son escrit. » Quant la mere au juge oi Merlin ensi parler et que ele sot bien que il disoit voir, si s'assist et fu moult destroite. Et voit bien que il li converra dire voir. Et ses fieus le regarde et dist : « Biele mere, qui que soit mes peres, je sui vo(u)s fieus, comme fieus vous ferai. Mais dites voir se cis enfes dist verité. » Et la mere respont : « Biaus fieus, pour Dieu merchi ! Je nel te puis celer, car tout ensi comme il l'a dit est il. » Et quant li juges l'oi, si dist : « Voir disoit cis enfes, qu'il savoit mieus qui estoit ses peres que je ne savoie qui estoit li miens. Et si n'est pas drois que je face justice de sa mere quant je nel fach de la moie. » Et dist li juges a Merlin : « Merlins, je te pri pour Dieu, pour chou que je puisse ta mere descouper envers le peuple et toi, di moi qui est tes peres. » Et Merlins dist : « Je le te dirai plus pour t'amour que pour ta force. Je voel que tu saces que je sui fieus d'un anemi qui engingna ma mere. Et saces que ceste maniere d'anemis ont a non Ekupedes, et repairent en l'air. Et chis m'a donné le sens de savoir les choses dites, faites et alees. Et pour chou sa ge la vie que ta mere a tous jors menee. Et nostre sires vaut que je eusse tel memoire pour la bonté ma mere et se boine repentance, et, pour le commandement de sainte eglyse

Le juge reconnaît que, puisqu'il épargne sa mère, il ne peut condamner celle de Merlin, mais prie celui-ci de lui dire de qui il est fils. Merlin raconte qu'un diable l'a engendré, mais que Dieu, en considération de sa mère, lui a donné la science de l'avenir en outre de celle du passé qu'il tient de son père.

que je croi, m'a donné tant de vertu que je sai les choses qui sont a avenir en partie. Et si le pues savoir par chou que je te dirai. » Lors le traist Merlins a une part et li dist : « Ta mere s'en ira et contera a chelui qui t'engendra chou que je lui ai dit. Et quant il orra que tu savras la verité, il avera si grant paour de toi que il s'en fuira. Et li dyables quels oevres il a tous jours menees si l'en menra a une riviere, et la se noiera. Et pour chou poes prouver que je [sai] les choses qui sont a avenir. » Et li juges respont : « Merlins, se chou est voirs que tu m'as dit, je ne te mesquerrai ja mais. » Ensi departirent de lour conseil et vinrent devant le peuple, et dist li juges au peuple : « Chis enfes a bien rescousse sa mere d'ardoir. Et sachent tout cil qui cest enfant verront qu'il ne verront ja mais plus sage ne onques ne virent. » Et cil respondent tout : « Dieus en soit aourés, se elle est respitee de la mort. »

Il annonce au juge que le prêtre, amant de sa mère, se noiera en apprenant ce qui s'est passé.

La mère de Merlin est acquittée.

(f. 30 b) CHI endroit dist li contes que Merlins remest avoec les juges. Et li juges en envoia sa mere et deus hommes avoecques li pour savoir se c'estoit voirs que Merlins li avoit dit dou prouvoire et de la mere au juge. Si tost que ele fu venue a son hostel, si parla au prouvoire en conseil et li dist la merveille que elle avoit oie. Et quant cil l'oi, si fu si espoentés que il ne li pot mot respondre, et lors se pensa que si tost que li juges verroit qu'i[l] l'ochiroit. Si s'en ala pensant fors de la ville. Et vint a une riviere et dist que mieus li venoit que il se noiast que on l'ochesist, ne que il le fesist morir de vilainne mort. Ensi le mena [1] dyables quels oevres il avoit faites qu'i[l] le fist sailir en l'iaue, si se noia. Et che virent cil qui en furent alé avoec la mere au juge. Pour chou dist li contes que [nus] ne se doit des gens fuir, que li dyables repaire

Le prêtre se noie comme Merlin l'avait prédit.

1. menal

plus tost avoecques *(f. 30 c)* un homme seul que avoeques plusieurs. Ensi revinrent cil qui che orent veu. Et quant il furent venu la ou li juges estoit, si li conterent l'uevre si comme il l'orent veue. Et au tierch jour comme il furent la s'estoit cil noiiés. Et quant li juges l'oi, si s'en esmervilla, et vint a Merlin et li dist. Et Merlins en rist et dist au juge : « Or pues tu bien veoir se je te di voir. Et je te pri que tout ensi que je le te di[s] que tu le dies a Blaise. Et cil Blaises estoit confessours ma mere. » Et li juges conta a Blaise la merveille si comme elle avoit esté del prouvoire. Atant s'en ala Merlins entre lui et sa mere et Blaise, et li juge s'en ralerent d'autre part. Et cil Blaises fu moult boins clers et moult soutieus. Quant il oi ensi parler Merlin et si soutilment, qui de si petit eage estoit qu'il n'avoit mie a cele eure plus de deus ans et demi, si s'esmiervilla moult dont si grans sens li pooit venir. Si se mist en moult grant painne d'essaiier Merlin en mainte maniere. Tant que Merlins dist a Blaise : « Ne m'essaie mie. Car quant plus m'essaieras, plus t'esmiervilleras. Mais fai che que je te proierai et croi en partie chou que je te dirai, si t'aprenderai a avoir l'amour Jesucrist. » Blaises dist a Merlin : « Je t'ai oi dire et je le croi bien que tu ies concheus dou dyable, si te redout moult que tu *(f. 30 d)* ne m'engingnes. » Et Merlins dist : « Il est coustume de tous mauvais cuers que il voient en tout lour faire(s) et notent plus le mal que le bien. Ensi que tu m'as oi dire que je estoie fius dou dyable, aussi m'ois tu dire que Dieus m'avoit donné sens et savoir des choses qui sont a avenir. Et pour chou, se tu fuisses sages, deusses tu savoir et esprouver au quel je me devroie tenir. Et saces tu bien que Dieus voult[1] que je seusse ces choses pour chou que dyable m'ont[2] perdu, mais je n'ai pas pierdu lor engien ne lor art[3]. Ains tieng d'aus che

Le prudhomme, qui s'appelait Blaise, s'émerveille de cette science d'un enfant de deux ans et demi.

Merlin lui explique l'origine de ses dons surnaturels,

1. veult — 2. dyables ma — 3. mon e. ne mon art

que tenir en doi. Mais je nel tieng mie pour lour preu, ne il, quant il me conchurent en ma mere, ne furent mie sage. Car il me misent en tel vaissiel qui ne devoit mie estre leur, et la bontés de li lour nuist moult. Mais s'il m'eussent concheu et mis en m'aiole, je n'eusse pooir de connoistre que Dieus est et fuisse leur. Et (puis) vint par li tous li tormens que ma mere ot de son pere et des autres damages que tu li as oi conter. Mais croi chou que je te dirai de la foi et de la creance Jesucrist. Et je te dirai tel chose que nus, fors Dieus, ne te savroit dire. Si en fai un livre. Et maintes gens qui orront che livre que tu feras en seront millour, et s'en garderont de pechier, et feras *(f. 31 a)* grant aumosne se tu le fais.»

et l'engage à faire un livre de ce qu'il lui révélera.

Blaises respont a Merlin : « Je ferai volentiers le livre, mais je te conjure el non del pere et le fil et le saint esperit et de la deboinaire dame qui le cors Dieu porta et de tous ses angles et archangles et apostles et de tout canques de Dieu est, que tu ne me puisses dechevoir ni engingnier, ne faire chose qui au plaisir nostre signor ne soit.» Et Merlins respont : « Toutes les creatures dont tu m'as parlé me puissent nuire envers Dieu, se je te faich chose qui contre sa volenté soit. » « Ore me diras dont, » dist Blaises, « chou que tu vaurras de bien, car je le ferai dès ore mais.» Et Merlins dist : « Or quier dont enche et parchemin assés, que je te dirai moult de choses que tu metras en ton livre.» Et quant il ot tout[1] quis, si li conta Merlins les amours de Jesucrist et de Joseph tout ensi comme eles avoient esté, et d'Alain et de sa compaignie tout ensi comme il avoit alé, et comment Joseph se dessaisi dou vaissiel et puis devia, et comment dyable(s) apriès toutes ces choses qui furent avenues prisent conseil que il avoient perdu lour pooir que il soloient avoir

Blaise y consent,

et Merlin lui fait écrire l'histoire de Joseph, d'Alain et des siens, du saint vase et de sa propre naissance.

1. tous

seur les hommes, et se li conte comment li prophete lor[1] avoient mal fait, et pour chou [s']estoient [acordé] ensamble[2] comment il feroient un *(f. 31 b)* homme. « Et tu as bien oi et seu par ma mere et par autrui le painne et l'engien que il i ont mis. Et par la folie dont il sont plain m'ont perdu. » Ensi devisa Merlins ceste oevre et le fist faire a Blaise. Et moult s'esmiervilla Blaises des mierveilles que Merlins disoit, et toutes voies li sambloient estre boines et si i entendoit moult volentiers.

Merlin annonce à Blaise son départ et lui prédit qu'il ira vivre avec ceux qui gardent le saint graal ;

ENDEMENTIERS que il entendoit a ceste oevre faire, si dist Merlins a Blaise : « Il me converra de ceste chose que tu fais moult grant painne souffrir. » Et Blaises li demande comment. Et Merlins dist : « Je serai envoiiés querre de viers occident. Et cil qui me verront querre avront juré lour signeur que il m'ochiront et li porteront le sanc de moi. Mais si tost comme il me verront et m'orront parler, si n'en avront ja talent. Et quant je m'en irai avoec iaus, tu t'en iras en ces parties ou les gens sont qui ont che saint graal, et tous jours mais sera ta painne et tes livres retrais et volentiers ois de toutes gens. Mais il ne sera pas en auctorité, pour chou que tu n'es pas ne ne pues estre des apostles. Ne li apostle ne misent onques riens en escrit de nostre signeur que il n'eussent veu et oi, et tu n'i mès riens que tu aies[3] veu et oi d'autrui que de moi.

« ET ensi comme je sui oscurs et serai enviers chiaus ou je ne me vaurrai esclairier, ensi sera tous li livres celés, et peu avenra que ja nus en face bonté. Et tu l'en porteras quant je m'en irai avoec chiaus qui me verront querre. Si sera Joseph [et li livres des lignies que je t'ai

1. li — 2. assamble — 3. que tu naies

amenteues] avec le tien et le mien; et tu avras ta painne finee et tu seras teuls comme tu dois estre en lour compaignie; lors si assamblera tes livres au sien, si sera bien la [1] chose prouvée de ma painne et de la toie. Ensi en avront mierchi, se iaus plaist. Et il proieront nostre signour por nous. Et quant li doi livre seront assamblé, si i avra un biel livre. Et li doi seront une meesme chose fors tant que je ne puis dire, ne drois n'est, les privees paroles de Joseph et de Jesucrist. » Et Engletere n'avoit adont eut encore roi crestiien; ne des rois qu'i avoient esté ne me tient a retraire fors tant que a cist conte monte.

ils réuniront leurs livres et en feront un seul.

ORE dist li contes que un roi avoit en Engletere qui avoit non Constans. Et icil Constans regna une grant pieche et si avoit trois fieus; si en ot un qui ot non Moines, et li autres avoit non Pandragons, et li tiers Uters. Et si avoit un senescal qui avoit non Vertigiers. Icil Vertigiers estoit moult sages et engingneus et bons chevaliers au tans qui estoit adont. Et Constans ala de vie a mort. Et quant il fu mors, si demanderent de cui il feroient roi. Et li plus s'acorderent que il le feroient de(l) Moine. Et quant Moines fu rois, si ot guerre, et Vertigiers fu ses senescaus. Et li Saisne guerrioient le roi Moyne. Et cil qui estoient de la loy de Romme vinrent pluiseurs fois combatre as crestiiens. Et Vertigiers, qui estoit senescaus de la terre, faisoit dou tout a son plaisir. Et li enfes qui rois estoit n'estoit pas si sages ne si preus que mestiers li fust. Et Vertigiers avoit moult de la terre trait a soi et les cuers des gens, et sot bien que il le teňoient pour preu. Si li leva orguels, et dist, pour chou que il vit bien que il n'estoit nus qui peust che faire que il faisoit, (si dist) que il ne s'entremeteroit plus de la guerre le roi, si s'en

Le roi Constant d'Angleterre avait trois fils Moine, Pendragon et Uter;

il meurt : Moine lui succède; il est jeune et sans valeur; son sénéchal Vertigier devient tout-puissant.

Les Saisnes guerroyant le roi, Vertigier refuse de diriger la guerre.

1. ma

traist arriere. Et quant li Saisne oirent dire que Vertigiers avoit la guerre laissie, si assamblerent et vinrent a grant ost seur les crestiiens. Et li rois Moynes vint a Vertigier et dist : « Biaus amis, aidiés la terre a desfendre, car je et tout cil qui i sont sont en vostre volenté. » Et Vertigiers respont : « Sire, or i aillent li autre, car je ne vous puis mais aidier. Car il a gens en vostre terre qui me heent pour vostre service. Ore si voel qu'il aient ceste bataille, que je ne m'en entremetrai ja mais.» Quant li rois Moynes et cil qui avoec lui estoient virent que il ne trouveroient autre chose en Vertigier, si s'en tornerent et alerent combatre as Saisnes. Et li Saisne se combatirent a iaus, si les vainquirent. Et quant il les orent vaincus, si s'en alerent et disent que il avoient tout perdu. Et disent que il n'eussent pas ceste perte faite se Vertigiers i eust esté. Ensi remest. Et li enfes ne savoit pas si bien maintenir terre ne n'avoit le cuer des gens comme mestiers li fust. Si l'aqueillirent li pluiseur en haine. Ensi remest une grant pieche. Et tant que li rois Moynes fu tenus a si malvais que il disent que il ne soufferroient plus sa malvaisté. Lors vinrent a Vertigier, se li disent : « Sire, nous sommes sans roi et sans signour, car chis rois que nous avons ne vaut riens. Nous vous prions pour Dieu que vous soiiés rois et si nous gouvernés. Car il n'est nus hom en ceste terre qui si bien le puist avoir ne doie comme vous. » Et Vertigiers respont : « Se il estoit mors et vous et li autre vausissiés que je fuisse rois, je le seroie volentiers. Mais tant qu'il vive je ne le puis estre. » Cil oirent la parole Vertigier, si penserent chou que il vaurent. Si s'en tornerent d'iluoc et prisent congié a lui.

Moine est vaincu.

Des barons du pays viennent trouver Vertigier et lui demandent d'être roi ; il répond qu'il ne pourrait le devenir que si Moine était mort.

Quant cil furent venut en leur pais, si manderent de leur amis. Et quant lour ami furent venut, si parlerent ensamble. Et cil qui avoient esté a Vertigier lour dient

comment il avoient parlé a lui. Et quant lour ami oirent chou, si disent : « Chou est[1] dou mieus a faire que nous l'ochions. Et quant nous l'arons *(f. 32 c)* ochis, si sera Vertigiers rois. Et puis savra que il le sera par nous, et que nous avrons mort le roi Moyne pour lui, si fera tout chou que nous vaurrons. En ceste maniere porrons nous tous jours mais estre seigneur de lui. » Lors atornerent entr'aus li quel d'iaus l'ochirroient. Et lors si en esliurent douze. Et icel douze s'en alerent la ou li rois Moynes estoit. Et li autre furent en la ville pour chou, si on vausist a chiaus mal faire, qu'il lor aidaissent. Et icil douze vinrent la ou il trouverent le roi Moyne, se li coururent sus a coutiaus et as espees, si l'ochirent. Et che fu tost fait, car il estoit jovenes enfes. Et quant il l'orent mort, si ne troverent pas qui granment en parlast[2]. Et cil vinrent a Vertigier, se li disent : « Vertigiers, or seras tu rois, car nous avons ochis le roi Moyne. »

Douze d'entre eux tuent le roi Moine, et offrent la couronne à Vertigier,

QUANT Vertigiers oi que il (que il) avoient mort leur signour, si en fu moult irés. Et lor dist : « Signour, moult avés mal fait de vostre signour ochirre. Et je vous lo que vous en fuiiés pour les preudommes de la terre, car il vous ochirront se il vous pueent tenir. Et il m'en poise moult que vous estes chi venus. » Ensi s'en ralerent. Et ensi fu mors li rois Moines. Et apriès chou avint que les gens *(f. 32 d)* dou roiame s'assamblerent. Et quant il furent assamblé, si parlerent entr'aus de qui il feroient roi. Et Vertigiers, si comme je vous ai dit, avoit les cuers des gens et de la terre, si s'acorderent tout plainnement que Vertigiers fust rois. Ensi se sont acordé a Vertigier. A cel conseil (conseil) ot deus preudommes qui gardoient les autres deus enfans, Pendragon et Uter. Et cil doi enfant estoient fil Constant et frere au roy

qui leur reproche sévèrement leur crime.

Il est fait roi.

Les gardiens de Pendragon et d'Uter les emmènent dans un pays étranger du côté de l'Orient.

1. en — 2. plaist

Moine qui mors estoit. Et quant li preudomme oirent que Vertigiers seroit rois, si lour fu moult avis que il avoit fait le roi Moyne ochirre. Si parlerent entr'aus et disent : « Si tost comme il sera rois, si fera il ces deus enfans ochirre que nous gardons ; et nous amames moult le pere, car il nous fist moult de biens, et par lui avons nous encore chou que nous avons. Et moult seriesmes ore mauvais se nous ensi ces deus enfans laissiens (ensi) perdre. Et nous savons bien que si tost que Vertigiers sera rois, il les fera ochirre por chou que il set bien que li roiaumes doit estre leur, si les occhirroit ains qu'il fuissent en aage dou demander lour terre. » Lors dient li doi preudomme et s'acorderent que il s'en iront et en merront les enfans en estranges terres viers orient, pour chou que de la estoient venu *(f. 33 a)* lour ancissour. Ensi les garderoient, que Vertigiers ne les porroit ochire. Tant firent que il en menerent les deus enfans. Et d'aus ne vous doi je mie plus (plus) parler tant que li drois contes m'i ramaint. Mais tant puet on bien noter par cest conte[1] que on ne pert mie qui bien fait au preudomme.

Les meurtriers de Moine demandent à Vertigier leur récompense;

CHI endroit dist li contes que Vertigiers fu esleus a roi si comme je vous ai conté. Et quant il fu sacrés et sires dou pais, si vinrent a lui cil qui le roy Moyne avoient ochis. Et quant Vertigiers les vit, si ne fist onques nul samblant que il les eust onques mais veus. Et cil s'embatirent seur lui et li commenchierent a reprochier que par iaus estoit il rois et que il avoient ochis le roi Moyne. Et quant Vertigiers lour oi dire que il avoient occhis lour segnour, si les commanda tous a prendre et dist : « Vous meisme vous estes jugié, car vous n'aviés *(f. 33 b)* droit de lui ochirre. Et autressi feriés vous de

1. conter par ceste chose

moi, se vous poiiés. Mais je m'en savrai moult bien garder. » Et quant cil oirent ceste parole, si en furent moult espoenté, si disent a Vertigier : « Sire, nous le cuidames avoir fait por vostre pourfit, et pour chou que nous cuidiens que tu nous en amaisses mieus. » Quant Vertigiers l'oi, si dist : « Signour, je vous mousterrai comment on doit amer tés gens comme vous estes. » Atant les fist prendre tous douze, si les a fait liier a douze chevaus, et tant les fist detraire que pau en remest ensamble. Quant cil furent mort, si avoient moult grant lignage qui vinrent a Vertigier, se li disent : « Vertigiers, tu nous as fait moult grant honte, qui nos parens et nos amis avés ensi ochis et de si vilainne mort comme detraire as chevaus. Nous ne ferons jamais de boin gré ton service. » Quant Vertigiers oi que cil le manechoient, si en ot moult grant despit, si leur respondi et dist que se il en parloient, tout autretel feroit d'aus faire. Quant il l'oirent que il les manechoit, si en orent moult grant despit. Si li respondirent ireement, comme cil qui gaires ne le doutoient, et disent : « Rois, tu manecheras canques tu vaurras. Mais itant te disons que tant que nous avrons *(f. 33 c)* nul ami ne te faurra guerre. Et de chi en avant te desfions nous ; car tu n'iés mie nos sires, ne le terre ne tiens tu mie loiaument. Et saces que d'autretel mort comme tu as fait morir nos parens te couverra morir. » Et plus ne disent, si s'en vont. Et quant Vertigiers sot que a morir l'en converroit, si en fu moult irés. Ensi meut grans contenchons entre Vertigier et chiaus quels parens il avoit fait ochirre. Car cil amassent gent et entrent en la terre. Vertigiers ti(e)nt la terre grant tans apriès, et maintes fois se combati a chiaus. Et tant s'i combati que il les gieta de la terre. Et quant il furent fors, si devint Vertigiers si malvais a son peuple que il ne le porent souffrir, si revelerent tout contre li. Et quant Vertigiers vit chou, si en fu tous espoentés que il ne le gietaissent fors de la terre. Si renvoia Vertigiers par ses mes-

il les fait mettre à mort

Leurs parents déclarent qu'ils en tireront vengeance ;

ils lui font la guerre et sont chassés du pays.

Vertigier, haï de son peuple, recherche l'alliance des Saisnes,

sages querre les Saisnes, et dist que il feroit pais a iaus. Et quant li Saisne oirent que Vertigiers requeroit la pais, si en furent moult lié. Et de ces Saisnes en i avoit un qui avoit non Hangus, et plus fier fu des autres. Chis Hangus avoit servi longuement Vertigier. Et tant le servi que Vertigiers vint au dessus de sa guerre. Et quant sa querre fu finée, si parla Hangus a lui, et li dist que ses pueples[1] le haoit moult. Tant fist Hangus et tant pourcacha que Vertigiers prist une soie fille a femme. Et sachent bien tout cil qui che conte orront que [ce fu cele qui premierement dist en Engleterre *garsoil*. Je ne vous doi ore plus parler de Hangus ne de son afaire ; mais] moult furent dolant li crestiien quant il l'ot prise, et disent maintes fois de teus i ot que il avoit grant partie laissiet de sa creanche pour sa feme, qui n'estoit pas de la loy Jesucrist. Après sot Vertigiers que il n'estoit pas bien amés de tous ses hommes. Et savoit que li fil Constant s'en estoient alé en estraingnes terres et que il repairroient au plus tost que il porroient. Et il sot bien que si tost que il reverroient ou pais que che seroit por lui damage faire. Si se porpensa que il feroit une tour si haute et si forte que il n'averoit garde de nul homme. Et quant il en orent trois toises u[2] quatre faites par deseure terre, si chaoit tout jus. Ensi le fisent trois fois (fois), [ce dit li contes des estoires,] et trois fois chei.

et épouse la fille de Hangus, un de leurs chefs, bien qu'elle fût païenne.

Il veut construire une tour imprenable; trois fois les murailles commencées s'écroulent.

QUANT Vertigiers vit que sa tours ne porroit tenir, si en fu moult irés, et dist que ja mais n'avroit [joie] se il ne savoit pour coi sa tours cheoit. Lors fist mander par toute sa terre tous les sages hommes, et il i *(f. 34 a)* vinrent. Et quant il furent tout venu, si leur conta Vertigiers toute la merveille de sa tour qui ensi chaoit, et que riens n'i pooit durer que on i fesist. Si lour demanda

1. peres — 2. ver

Vertigiers a tous conseil. Quant li preudoume oirent telle merveille et il virent l'uevre toute cheue, si s'en miervillierent moult et disent a Vertigier : « Sire, che ne puet nus savoir, che nous est il avis, se il n'est clers. Mais li clerc sevent moult par force de clergie que autre gent ne sav[r]oient mie. Et se tu le veuls savoir, tu ne le pues savoir se par iaus non. » Lors dist Vertigiers : « Il me samble que vous dites voir. » Atant fist mander tous les sages [clers] de par toute sa terre. Et quant il furent tout venu, si lor moustra Vertigiers cele miervelle, et il disent li uns a l'autre : « Chou est moult grant merveille que li rois nous a dite. » Et puis si traist li rois les plus sages a une part a conseil, si lour dist : « Signour, me savriés vous consillier pour coi ma tour chiet? Car riens que je i puisse faire ne puet tenir ne durer. Si vous vaurroie a tous priier que vous mesissiés painne par coi je le seusse, que on m'a dit que je nel puis savoir se par vous non. » Quant li clerc oirent chou que li rois *(f. 34 b)* leur requeroit [,si disent] : « Sire, nous n'en savons riens, mais il a chi de teuls clers qui bien le porroient savoir, s'il s'en voloient entremetre [, par une art qui a non astronomie]. » Et li rois respont : « Vous meisme qui chi estes, ki les connissiés mieus que je ne faich, si le sachiés entre vous li quel che sont. Et cil qui le savront ne s'en traient mie arriere, mais viegnent avant et dient hardiement. Et il ne m'en demanderont ja chose, mais que il dient pour coi elle chiet, que il n'avront. »

Ses conseillers n'y comprennent rien, et l'engagent à consulter de sages clercs.

Atant se traient li clerc a une part a conseil. Et demanderent li un a l'autre s'il en i a nul qui sache de cel[e] art. Lors en i a deus qui se traient avant et dient que « nous en savons assés, che quidons, pour tel chose savoir. Et si a chi d'autres clers qui en sevent. » Et li preudomme dient : « Alés, si querés vos compaignons qui riens i pueent savoir. » Tant quisent que set en i ot. Et de ces

Ceux-ci désignent sept d'entre eux, savants en astronomie.

set n'i ot nul qui ne quidast estre maistres a l'autre. Et ensi furent amenet devant le roi. Et li rois lour demande [se il quident que il lui sachent a dire] pour coi sa tour chiet. Et il respondent que oil, se il doit estre seuu par nul homme. Et li rois dist que se il li dient, que il lor donra chou que il vaurront. Ensi se departirent li rois et li *(f. 34 c)* clerc dou conseil. Et li set clerc demourerent (avoec li), si s'entremisent moult de savoir pour coi cele tours chiet et comment elle se porra tenir. Cil set clerc furent moult sage de tel art et moult i misent grant entente. Et com plus s'en penoient, et mains en savoient, et se n'i pooient riens trouver que une seule chose, et che que il i trouvoient ne tenoit riens a celle tour, che lour fu avis; si en furent moult espoenté. Et tant que li rois les hasta et les fist mander devant lui, si lor dist li rois : « Signour, que ne me dites vous chou que vous me devés dire? » Lors dient li clerc : « Sire, che est moult grant chose que tu nous demandes. Il convi[e]nt que tu nous en donnes encore jour dusqu'a onze jors. » Et li rois lor dist : « Je voel que vous l'aiiés. Regardés, si chier que vous avés vo cors, que vous le me sachiés a dire au chief de onze jours. » Et il respondent : « Si ferons nous sans faille. » Lors s'en alerent a conseil et demanderent li uns a l'autre : « Seignour, que dites vous de ceste chose? » Et il dient : « Nous n'en savons riens. » Ensi le demandent li uns a l'autre, ne li uns ne veult dire a l'autre chou que il set. Tant que il en i ot un qui estoit li plus sages *(f. 34 d)* d'iaus tous, si lour dist : « Signour, faites le bien. Dites le moi tout a conseil li uns sans l'autre che que il en set. Et je n'en encuserai nul se par le conseil de tous ne le faich. » Et il respondent tout que il l'otroient bien et volentiers.

Ils ne découvrent rien ;

Atant traist cil qui estoit plus saiges de tous les autres chascun a une part a conseil. Et demanda l'un après l'autre a chascun son avis. Et chascuns li dist autretel parole li uns comme li autres, que il de la tour ne savoient riens, mais il veoient une autre mierveille : que il veoient un enfant de set ans qui estoit nés sans pere d'oume terriien [et conceus] en une feme. Ceste parole disent tout li set clerc. Et quant il les ot tous escoutés, si lor dist : « Venés tout devant moi ensamble. » Et il si firent. Et quant il furent tout venu, si lour dist : « Seignour, vous avés tout dit une parole et si m'avés une chose celee. » Et il li dient : « Ore nous dites chou que nous vous avons dit et che que nous vous avons celé(e). » Et il lour dist : « Vous dites que vous ne savés riens de cele tour comment elle peust tenir. Mais vous avés veut un enfant de set ans qui est nés sans pere d'oume terriien(s) et concheus en feme. Ne vous tout ne m'avés dit autre chose. Et *(f. 35 a)* je vous dirai tant, que je voel que vous m'en creés, qu'il n'i a nul de vous qui(l) n'ait veut qu'il doit par cel enfant morir. Et je meismes l'ai veut certainnement aussi comme uns autres de vous. Et che est la parole que vous m'avés celee. Mais a chou devons nous conseil metre dès que nous sommes tant devant nos mors. »

mais ils voient dans les astres qu'un enfant sans père les fera tous mourir.

Atant dist cil qui estoit plus sages d'aus tous : « Segnour, se vous m'en volés croire, nous garderons bien nos vies. Et vous savés bien se je vous ai dit voir. » Et cil dient que il dist voir : « Ore vous prions pour Dieu que vous metés conseil en nos vies. » Et il respon(den)t : « Bien seroit ore faus qui ne l'i saroit metre. Savés vous que nous ferons? Nous nous acorderons tout a une parole, et dirons que cele tours ne puet tenir ne ja mais ne

Pour l'éviter, ils conviennent de dire au roi que sa tour ne tiendra

que si on mêle au mortier le sang de l'enfant sans père ; mais il faut qu'on le tue dès qu'on l'aura trouvé, et sans qu'il ait parlé au roi.

tenra, se il n'a el mortier del fondement mis del sanc a cel enfant qui est nés sans pere ; et qui porroit cel sanc avoir et metre ou mortier, si tenra la tours et sera tous jors mais bonne. Et ensi le die chascuns pour soi, que li rois ne s'aparchoive pas que nous avons tel chose esmeue. Et ensi nous porrons nous garder de la mort [et] de chelui par cui nous avons veut que *(f. 35 b)* nous devons morir. Et faisons bien le roi desfendre que il ja ne le voie, mais cil qui le querront l'ochient la ou il le trouveront, et le sanc de lui aporteront au roi. » Ensi ont li clerc lour paroles acordées. Et puis s'en vinrent devant le roi et li dient : « Sire, nous ne vous dirons pas tout nostre sens ensamble, mais cascuns par soi, si savrés li quels vous dira mieus. » En ceste maniere font li clerc samblant que li uns ne sace riens de l'autre. Ensi conte cascuns sa parole au roi et as cinc hommes de son conseil avoec lui. Et quant il orent oie ceste mierveille, si s'en esmervillierent moult, et dient que bien puet estre ceste chose voire, se che puet estre voirs que hom puist estre nés sans pere. Et li rois tint moult ses clers a(s) sages, si lor dist : « Signour, vous m'avés tout ceste parole dite et cascuns par soi. Or le nous retraiiés dont tout en apert. » Et li rois lour retraist tout mot a mot si comme il li orent conté. Et lor[s] dient tout : « Sire, se che n'est voirs que nous vous avons dit, si faites de nous vostre commandement. » Et li rois lor demande se che puet estre voirs que nus hom puist naistre sans pere. Et cil res- *(f. 35 c)* pondent : « Nous n'en oismes onques mais parler que de cestui. Mais tant vous poons nous bien dire que chis est nés sans pere. » Et li rois lour dist que il les feroit moult bien garder, et si envoieroit querre le sanc de l'enfant. Et il dient lors : « Sire, nous le volons bien, mais que tu l'enfant n'oies ne ne voies. Et commande que il soit ochis et que li sans de lui te soit aportés.

« En ceste maniere que nous t'avons dit tenra ta tours, se elle doit ja mais tenir.» Li rois fist metre tous ses clers en une forte maison et lour fist livrer chou que mestiers lour fu. Et prist ses messages et les envoia par(t) tout deus et deus. Et de ces messages i ot douze. Et lour fist li rois jurer sor sains que cil qui cel enfant porroit trouver que il l'occiroit et qu'il aporteroit le sanc et que il ne revenroi[en]t dessi a tant que il l'aroient trouvé. Ensi comme vous avés oi envoia querre li rois Merlin. Li message se departirent doi et doi et quirent par mainte terre et par maint pais, tant que doi des messages trouverent les autres deus, et quant il s'en furent entrecontré, si disent que il iroient *(35 d)* une grant pieche ensamble. Ensi cavauchierent li message tout quatre, tant que il avint chose que il passoient un jour par mi un grant camp a l'entree d'une vile. Et en cel camp avoit une compaignie d'enfens qui choulloient. Et Merlins, qui toutes les choses savoit, i estoit et vit les messages le roi Vertigier qui le queroient. Si se(s) traist Merlins lés un des plus riches enfans, pour chou que il savoit bien que il le mesaesmeroit, si haucha la croche, si en feri l'enfant en la gambe; et li enfes commencha a plourer et Merlin a laidengier et apieler fius sans pere. Quant li message qui le queroient oirent l'enfant ensi parler, si alerent tout quatre viers l'enfant qui ploroit, si li demanderent : « Qui est cil qui t'a feru? » Et il dist : « C'est [li] fieus d'une feme que onques ne seult qui l'engendra, ne onques n'ot pere.» Quant Merlins l'oi, si vint viers les messages tout en riant et lour dist : « Signour, je sui chieus que vous (que vous) querés et que vous avés juré(s) que vous ochirrés et devés porter mon sanc le roi Vertigier. »

Vertigier envoie douze messagers pour trouver l'enfant, il leur fait jurer de le tuer dès qu'ils l'auront trouvé.

Quatre d'entre eux arrivent près d'une ville et voient des enfants qui jouent à la soule; parmi eux est Merlin qui, exprès, frappe de sa crosse un autre enfant, qui l'appelle enfant sans père.

Il dit lui-même aux messagers qu'il est celui qu'ils cherchent,

Quant li message oirent parler ensi Merlin, si s'en esmervillierent *(36 a)* moult et en furent tout esbahi, et li respondirent [: « Qui t'a ce dit ? » Et il respont] : « Jel seuch trés dont que vous le jurastes. » Et li message dient : « Verras tu avoecques nous et nous t'en porterons ? » Et Merlins respont : « Signeur, je douteroie que ne m'ocesissiés. » Et il savoit bien que il n'en avoient talent, mais il le disoit pour iaus mieus apenser. Et Merlins lour dit : « Signour, si vous me creantés que vous ne me ferés nul mal, je m'en irai avoec vous et se dirai au roi pour coi sa tours ne puet tenir, por coi vous veniés querre mon sanc. » Et quant il oirent chou que Merlins disoit, si en furent tout esbahi. Et dist li uns a l'autre : « Chis enfes nous dist merveilles. Et moult feriens grant pechié se nous l'ochiiemes. » Et chascuns dist : « Je m'en voel mieus parjurer. » Atant dist Merlins as messages : « Signeur, vous verrés avoec moi herbegier la ou ma mere est. Car je ne porroie aler avoec vous sans le congiet de ma mere et sans le congiet au preudomme qui est avoec li. » Et li messages dient : « Nous irons volentiers la ou tu vaurras. » Ensi les mainne Merlins en une maison [de nonains] la ou il avoit fait rendre sa mere, si commanda *(36 b)* a chiaus de laiens que il fesissent biele chiere as messages le roi Vertigier. Lors descendirent li message, et Merlins les en mena devant Blaise et li dist : « Veés chi che[us] que je vous di que il me devoient venir querre pour ochirre. » Et Merlins dist as messages : « Signeur, je vous pri que vous dites voir a che preudomme de chou que je vous demanderai sans faillir, et tant voel jou bien que vous sachiés, se vous [mentés, je le savrai bien. » Et li message respondent : « Nous ne t'en mentirons ja [; mais tu meismes li conte, qui mieuz sés parler de nul de nous, et nous orrons bien se tu li diras nule mençonge]. » Et Merlins dist a Blaise : « Or entent bien chou que nous te

et leur offre de les accompagner et de dire pourquoi la tour s'écroule, à condition qu'ils ne le tueront pas.

Il prend congé de sa mère, qui est devenne nonne,

dirons.» Lors dist Merlins : « Signour, vous estes au roi qui a non Viertigiers. Et chis rois si fait faire une tour qui ne puet tenir, ains chiet tous jours. Et li rois manda clers pour savoir s'il en savoient riens pour coi elle cheoit. Si li disent qu'il li ensegneroient bien comment elle tenroit. Si gieterent leur sort, mais riens ne seurent de la tour pour coi elle cheoit, mais il sorent bien que j'estoie nés, si lor fu avis que je lour porroie bien nuire. Si s'assamblerent ensamble et disent que il m'ochiroient par chou que il diroient [1] au roi que la tour terroit se il i avoit de mon sanc qui estoie nés sans *(36c)* pere. Et Vertigiers, quant il oi ceste chose, se li vint a grant mierveille, et quida que il dessissent voir. Et commanderent au roi que il me fesist querre tant que je fuisse trouvés. Et disent au roi que il desfendist as [2] messages que il ne m'amenaissent mie devant lui, et si t[ost] qu'il m'aroient trové qu'il m'ochesissent et portaissent le sanc de moi por metre el mortier de la tour. Et par ceste raison dient que elle tenroit. Et Vertigiers prist douze messages, si lor fist jurer a tous que il m'ochirroient si tost que il m'aroient trouvé et li aporteroient le sanc de moi. Ensi s'en alerent li message doi et doi. Et cist quatre se sont entrecontré et s'embatirent la u j'estoie. Et pour chou que je savoie bien que il me queroient me fis jou connoistre a iaus par un enfant que je feri pour chou que il me nommast. Ensi m'ont trouvé comme vous avés oi. Or lour demandés se je di voir. » Et Blaises lour demande, et il dient que ensi est il. Et li messagier content a Blaise que tout ensi comme il a conté dou roi et des clers ensi est il. Et Blaises se saigna et dist : « Se cil enfes vit par aage, il sera moult sages. Et si seroit moult grans damages si vous l'aviés ochis. » Et li message dient : « Sire, nous ameriemes mieus a estre parjuré *(36 d)* et que li rois nous tausist tous nos yretages. Et il [3] meismes, qui les autres choses set, set bien

1. por chou que il disent — 2. d. que les m. — 3. li

se nous en avons talent. » Et Blaises dist : « Vous dites voir. Et je li demanderai ja voiant vous. » Lors apiele Blaises Merlin qui s'en estoit alés pour chou que il voloit que il parlaissent ensamble, et li [1] dist tout ensi comme il li ont conté. Et Merlins respont : « Il ont voir dit. » Et Blaises li demande se il ont talent de lui ochirre. Et Merlins rist et dist : « Nennil encore. » Et li messa[ge] dient : « Vous dites voir. » Et il li di[en]t : « Merlins, frere, verras tu avoec ? » Et il di(en)t : « Oil, se vous me creantés que vous me menrés devant le roi et que vous ne soufferrés que nus maus me soit fais devant que jou aie au roi parlet. Et je sai bien que quant jou averai a li parlé, je n'avrai garde. »

Ensi creanterent li message a Merlin chou que il lour ot dit. Et Blaises dist : « Merlins, or voi je bien que tu me veuls laissier. Or me di que tu veuls que je face de ceste oevre que tu m'as fait commenchier. » Et Merlins respont : « Je t'en dirai : tu vois bien que Dieus m'a donné tant de sens et de memoire que chis qui me quida avoir fait a son oes m'a pierdu, et [que] nostre sires m'a eslit a son service faire, et que nus hom ne puet faire che *(37 a)* [que je] faich se je non. Et vois bien que il m'en convient aler avoec iaus au roi. Et quant je i serai [serai] li plus creus hom qui onques fust en terre fors Dieus. Et tu i verras pour acomplir chou que tu as commenchié. Mais tu ne verras mie avoecques moi, ains t'en verras par toi. Et demanderas une terre que on apiele Norhomberlande. Et cele terre si est plainne de moult grans fo(i)rès, et si est moult estrange, car il i a de teus parties la u on n'a encore esté. Et la converseras, et je irai souvent a toi, et te dirai toutes les choses dont tu avras mestier a cele oevre faire que tu fais. Et bien t'en deveras travillier, et tu en

et de Blaise, auquel il dit de se rendre en Norhomberlande, où il viendra souvent lui dire les merveilles à mettre dans son livre ; plus tard il ira rejoindre ceux du lignage de Joseph ;

1. lour

averas moult bon loiier. Et (si) [sés tu quel ? tu] averas a ta vie acomplissement de[1] ton cuer et apriès la fine jo[i]e pardurable. Et ton oevre sera retraite[2] tant comme cis siecles duerra et volentiers oie. Et sés tu dont ceste grace te verra? Elle verra de la grasce que nostre sires donna a Joseph, (et) a cui il fu donnés en la crois. Quant tu seras bien travilliés pour li et pour ses ancisseurs et pour les hoirs qui de son lingnage sont issu et tu avras tant de boine oevre faite que tu doies estre en leur compaignie, je t'ensegnerai la ou il sont, et *(37 b)* verras les glorieuses saudees que Joseph eut pour le cors Jesucrist qui li fu donnés. Et je voel que tu saces, pour toi faire plus certain que Dieus m'a donné tel sens, que je ferai [de] tout le regne la [u] jou irai travillier les preudommes encontre un (roi) qui doit estre de cel lignage que Dieus tant aime[3]. Mais je voel bien que tu saches que cist grant travail ne seront devant le quart roi. Et cil rois a cui tans[4] cil grant travail seront avra non Artus. Et tu t'en iras la ou je t'ai dit, et jou irai souvent a toi et te porterai toutes ces choses que je vaurai que tu metes en ton livre. Et saches tu que tes livres sera encore moult amés et prisiés de maintes gens qui ja ne l'averont veut. Et quant tu l'averas fait, si le porteras en la compaignie de ces boines gens qui ont ces glorieuses saudees dont je t'ai parlé. Ne il n'avra personne en ces parties ou je m'en vois que je ne te face metre auchune partie de sa vie de boins. Et saces que onques nule vie de jans[5] plus volentiers ne fu oie que sera cele de che roi qui avra non Artus et des gens qui a ce tans regneront. Et quant tu averas tout chou acompli et lor *(37 c)* vies retraites, si averas deservi tout chou que il ont qui sont en la compaignie dou vaissiel que on claimme graal. Et tes livres, por chou que tu en as fait et feras de moi et d'aus, quant[6] tu seras alés et mors, si

il lui annonce la gloire d'Artu, dont Blaise mettra aussi les hauts faits dans son livre,

que tout le monde aura plaisir à lire.

1. a — 2. sera a retraire — 3. aman — 4. cil rois deuant cui c. — 5. diaus — 6. et

avra a non tous jours mais li livres dou graal, et sera moult volentiers ois. Car il i avera moult peu de choses faites et dites qui ne soient pourfitables.»

Ensi parla Merlins a son maistre Blaise et li ensegna que il devoit faire. Et Merlins le clama maistre pour chou que il avoit esté maistres sa mere. Et li preudom quant il oi [Merlin] ensi parler, si en fu moult liés, et dist : « Merlins, tu ne me commanderas ja chose a faire que je ne le face.» Ensi a Merlins atorné son [oirre a son] maistre. Et parole as messages qui sont venu pour lui querre, et lour dist : « Signours, venés avoec moi et s'oiiés le commandement de moi et le congié de ma mere.» Et il le font. Lors dist Merlins a sa mere : « On m'est venut querre de lontaingnes terres, si i voel aler par vostre congié. Car il me convient rendre a Jhesucrist le service que il m'a donné por lui servir, ne je ne li puis rendre se je ne m'en vois en icele terre la ou cil preudomme me voelent mener. Et Blaises nostre maistres s'en ira, et si vous *(37 d)* convient de nous deus desevrer. » Et la mere dist : « Biaus fieus, a Dieu soiiés vous commandés. Car je ne sui pas si sage que je vous doive retenir. Mais se il vous pleust, je vausisse bien que Blaises remansist.» Et Merlins dist : « Che ne puet estre. »

Merlin, accompagnant les messagers, traverse une ville; il voit un vilain qui reporte chez lui du cuir qu'il vient d'acheter pour réparer ses souliers, et il se met à

Ensi prist Merlins congiet a sa mere, et s'en va avoec les messages. Et Blaises s'em part et s'en va d'autre part en Norhomberlande, ou Merlins li ot commandé. Et Merlins et li message chevauchent ensamble. Et chevauchent tant ensamble un jour que il passerent par mi une ville. Et en celle ville avoit marchiet. Et quant il orent la ville passee, si virent un vilain qui avoit achaté uns grans sollers et si em portoit le cuir a(s) ses sollers affaitier, car il voloit aler en pelerinage.

rire ; interrogé, il explique que le vilain sera mort avant d'arriver chez lui ; deux des messagers le suivent et le voient, en effet, tomber mort sur le chemin.

Quant Merlins vit le vilain, si en rist. Et li message qui le menoient li demanderent pour coi il avoit ris. Et Merlins dist : « Pour che vilain que vous veés chi. Ore li demandés que il veut faire de che cuir que il em porte, et il vous dira que il en vaurra ses sollers affaitier. Et vous le sivrés, et je vous di que il sera mors avant que il viegne en sa maison.» Et quant li message l'oirent, si le tinrent a grant merveille. Et il dient : « Chou a- *(38 a)* riens nous volentiers veut se che puet estre voirs. » Lors alerent li message au vilain, se li disent que il voloit faire de ces sollers et de che cuir que il portoit. Et il lour dist que il voloit aler em pelerinage, si en voloit ses sollers a-faitier. Et quant il oirent chou que il lour dist que Merlins avoit dit, si en orent moult grant merveille. Et dient : « Chis hom nous samble estre tous sains et tous haitiés. Nous le sivrons li doi de nous, et li autre voi-sent le leur chemin et nous atengent la ou il gerront. Car il feroit moult boin a savoir ceste merveille.» Ensi alerent li doi message apriès le vilain. Et le sivirent tant que il n'ot pas alé plus de demie liue quant il virent le vilain cheoir tout mort en mi la voie, ses saullers en son brach. Et quant il l'orent bien veut et esgardé, si s'en tornerent et atainsent lour compaignons, si lour content la merveille dou vilain. Et quant li compaignon oirent chou, si dirent que « moult firent li clerc que fol qui quiderent que nous (l)ochesissons si preudomme et si sage enfant comme chis est (enfant)! » Et li autre dient que il vaurroient mieus *(38 b)* avoir fait grant meschief de leur cors que il par iaus presist mort. Ceste parole orent dite a conseil, car il ne quidierent mie que Merlins le seust. Et quant il vinrent devant Merlin, si les mer-chia moult de chou que il avoient dit. Et il li demande-rent : « Qu'en avons nous dit? » Et Merlins lour conte la parole ensi comme il l'avoient dite ; et quant cil l'oi-

rent, si disent : « Nous ne poons riens dire que il ne sache. »

Dans une autre ville, ils voient l'enterrement d'un enfant ; le père le suit en pleurant. Merlin rit, et dit que celui qui devrait pleurer est le prêtre qui chante, et qui est le vrai père de l'enfant ; on constate encore qu'il a dit vrai.

Ensi chevauchierent par lor jornees tant que il furent ou pooir Vertigier. Un jour avint que il passoient par une ville, si avint que on i portoit un enfant enterer. Si avoit apriès le cors moult (le cors) grant duel d'ommes et de femes. Et Merlins vit che duel et les prouvoires et les clers qui chantoient et qui portoient le cors entierer moult vistement, si commencha a rire et s'arrestut. Et li message li demanderent pour coi il rioit. Et Merlins dist : « Veés vous che preudomme qui la fait tel duel? et veés vous che prevoire qui la chante devant les autres? Il deust le duel faire que li preudom fait. » Et li message dient : « Pour coi? » Et Merlins lor respont : « Le volés vous savoir? » Et il dient : « Oil. » « Je voel *(38 c)* bien, » fait Merlins, « que vous le saciés : que li enfes est ses fieus pour qui il chante. Et li preudom cui il n'apartient en fait duel, et cil qui fieus il est chante. Si m'est avis que chou est grant miervelle. » Et li message demanderent Merlin : « Comment porrons nous che savoir? » Et Merlins dist : « Alés a la feme, se li demandés por quoi ses sires pleure et fait si grand duel. Et elle dira pour son fil qui est mors. Et vous li dirés : « Dame, aussi bien sa je quels « fieus il est que vous faites. Il n'est pas ses fieus, ains est « fieus a che prouvoire qui la chante, si que li prestres « meismes le set bien.» Et que il meismes vous conta le terme que il fut engendrés. »

Quant li message orent entendu chou que Merlins lour a dit, si s'en alerent a la feme et li conterent chou que Merlins lor avoit dit. Et quant la feme oi chou, si en fu moult espoentee, et lour dist : « Biau signour, por Dieu mierchi. Je sai bien que je ne le vous puis celer,

si vous en dirai tout le voir. Il est voirs tout ensi que vous l'avés dit [1]. Mais por Dieu nel dites pas mon signour, que il m'ochiroit se il le savoit. » Et quant cil oirent chou, si s'en vinrent et le disent a lour compaignons. Lors dient entr'aus que il n'ot onques el monde millour devin *(f. 38 d)*. Ensi chevauchierent entre Merlin et les messages, tant que il vinrent a une jornee [près de] la ou Vertigiers estoit. Et lors disent li message : « Merlins, tu nous deusses bien consillier, que nous porons bien dire que nous t'avons trové, mais nous nous doutons por chou que nous ne t'avons ochis que nous n'en aions son mal gré. » Quant Merlins oi chou, si sot bien que il voloient son preu. Et lour dist : « Signour, faites le ensi que je vous loerai, si n'en averés ja blasme : (et puis) alés a Vertigier et li dites que vous m'avés trové. Et se li contés le voir que vous m'avés oi dire. Et li dites que je li mousterrai bien por coi sa tours ne puet tenir, par covant [2] qu'il face autretant des clers qui me voloient faire ochirre que il voloient que on fesist de moi. Et quant vous li avrés che dit, si faites chou que il vous dira seurement. » Li message s'en tornerent et s'en alerent a Vertigier. Et quant il les vit, si en fu moult liés. Et lor demanda : « Signour, comment avés vous esploitié? » Et li message respondent : « Sire, au mieus que nous poons. » Lors apielerent Vertigier a conseil et li conterent toute l'uevre si comme il l'ont trouvee, et comment il trouverent Merlin, et se il vausist, il ne l'eussent jamais trouvé *(f. 39 a)*. « Et il vint moult volentiers a vous. » Et li rois dist : « Dou quel Merlin dites vous dont? Ne deustes vous dont querre l'enfant sans pere et me deviés vous aporter le sanc de lui? » Et il respondent : « Sire, c'est icil Merlins que nous disons qui est nés sans pere. Et saces bien que c'est li plus sage et li mieudres devins qui onques fust en cest siecle fors

Arrivés près de la résidence de Vertigier, les messagers demandent à Merlin ce qu'ils devront lui dire, car ils craignent qu'il ne les punisse pour avoir épargné Merlin ;

d'après son conseil ils apprennent au roi les merveilles dont ils ont été témoins, et lui promettent que Merlin lui dira le secret de l'écroulement de la tour.

1. Il est v. qui vous la dit — 2. par coi

Dieus. Sire, tout ensi que vous le nous fesistes jurer que nous l'ochieriemes le nous dist il. Et dist bien que li clerc ne sevent riens pour coi votre tours chiet. Mais il le vous mousterra si que vous le verrés a vos ieus tout apertement pour coi la tours chiet. De trop grans autres mierveilles nous a il dites. Et nous a envoiié pour savoir se vous volés parler a lui. Et se volés, nous l'ochirrons bien la ou il est. Et doi de nos compaignons sont avoec lui qui le gardent. » Et quant Vertigiers oi les messages ensi parler, si dist a eus : « Signeur, se vous volés Merlin raplegier seur vos vies que il vous mousterra et moi pour coi ma tours chiet, je ne voel pas ore que il soit ochis. » Et li message dient : « Nous le plegerons bien. » Et li rois dist : « Et dont l'alés querre, car je voel moult volentiers parler a lui. » Lors s'en ralerent li message et li *(f. 39 b)* rois meismes avoec iaus. Et quant Merlins vit venir les deus messages, si rist, et lour dist : « Signour, vous m'avés plegié seur vos vies. » Et il respondent : « Vous dites voir. Nous volons mieus estre en aventure de mort que nous t'ochions. Et il nous en convint l'un faire. » Et Merlins respont : « Signeur, je vous en garderai bien, se Dieu plaist, de chou. » Ensi chevauchierent entre Merlin et les messages contre le roi tant que il encontrerent le roi. Et quant Merlins le vit, si le salua et dist: « Vertigiers, parlés a moi en conseil. » Si se traist a une part et apiele les messages qui l'orent amené. Et quant il furent a conseil, si dist Merlins au roi : « Sire, vous m'avés fait querre pour vostre tour qui ne puet tenir, et commandastes a chiaus qui me vinrent querre que il m'ochesissent la ou il me trouvaissent, par le conseil des clers qui disoient que la tours ne porroit tenir se il n'i avoit de mon sanc el mortier. Mais il vous mentirent. Mais se il vous eussent dit (mais se il vous eussent dit) que elle deust tenir par mon sens, il eussent voir dit. Et se vous me volés creanter que ferés autretant des clers que il voloient que on fesist de moi, *(f. 39 c)* je vous

Le roi les rend responsables sur leur vie.

Quand Merlin voit le roi, il s'engage à faire connaître le secret, et demande qu'on fasse venir les clercs qui voulaient le faire tuer.

mousterroie por coi vostre tours ne puet tenir et (le) vous ensegnerai, se vous le volés faire, comment elle tenra. » Et Vertigiers respont et dist a Merlin : « Se tu me moustres chou que tu me dois moustrer, je feroie des clers chou que tu vaurroies. » Et Merlins dist au roi : « Se jou en ment de parole tant soit petite, si ne me creés ja mais. Alons, si faites venir (venir) les clers. Et je lor demanderai pour coi la tours chiet. Et vous orrés que il n'en savront raison rendre. »

Ore dist li contes que ensi amena li rois Merlin dusques a la tour qui se cheoit. Et li clerc furent mandé et venu devant le roi. Et quant il furent venu, si lour fist Merlins demander par un [des] message[s] qui (l) l'avoient amené, si lour dist : « Signour, pour coi dites vous que ceste tours ne puet tenir? » Et li clerc respondent : « Nous ne savons riens du cheoir. *(f. 39 d)* Mais nous avons dit le roi comment elle tenra. » Et li rois respont : « Vous en avés dit merveilles, que vous me commandastes a querre un enfant qui soit nés sans pere. Mais je ne sai comment il puist estre trouvés. » Et Merlins parole as clers et dist : « Signeur, vous tenés le roi pour fol de chou que vous li faites querre tel chose, et savés bien entre vous que par cel enfant vous devés morir. Et pour chou faites vous le roi entendant que se il le faisoit occhirre por avoir de son sanc pour metre ou mortier de la tour que elle terroit. Ensi pensastes vous que vous porriés faire l'enfant morir par cui vous deviés morir. » Quant li clerc oirent que li enfes disoit voir et que il cuidoient que nus ne le seust, si en furent moult espoenté, et bien sorent que a morir les converroit. Et Merlins dist au roi : « Sire, or poés bien savoir que cil clerc me voloient faire ochirre a l'ochoison de vostre tour. Mais pour chou que il avoient sorti que il devoient morir par moi vous fisent il chou a entendre. Et demandés leur, que il ne seront jamais si

Devant eux, et près de la tour,

Merlin les convainc d'avoir voulu sa mort parce qu'ils avaient vu par leur sort qu'il causerait la leur;

hardi que il vous osent mentir. » Et li rois lor demande se il dist voir, et il respondent : « Certainnement, sire, il dist voir. *(f. 40 a)* Mais nous ne savons pas par cui il set ces nouvieles; si te prions tant comme a nostre signour que tu nous laisses tant vivre que nous puissons veoir se il dira voir de ceste tour. » Et Merlins parole et dist : « Signeur, vous n'avés garde de morir tant que vous le voiiés. » Et li clerc l'en merchierent. Lors dist Merlins a Vertigier : « Veuls tu savoir pour coi ta tours chiet et qui l'abat? Se tu veuls faire chou que je te dirai, je le te mousterrai. Sés tu que il a desous ceste tour? Il i a une grant iaue. Et desous cele iaue [1] i a deus dragons qui ne voient goute. Si est li uns blans et li autres rous. Et si sont desous deus grans pierres, et si [i] se(n)t moult bien li uns l'autre, et sont moult grant et moult fort. Et quant il sentent que l'iaue [et la terre s']apoise [si durement sor els par la charge de la pierre dont on fait la tour], si se tornent et [de si grant force que toute] l'iaue [en tournoie, et] mainnent si grant bruit que quant qu'il est desus couvient cheoir. Ensi chiet la tours por ces deus dragons. Et faites ens garder, et se vous ne le trouvés ensi que je vous ai dit, si me faites ochirre. Et se vous le trouvés, si soient mi plege cuite et li clerc encoupé ki de tout chou riens ne savoient. » Et Vertigiers respont a Merlin et dist : « Se il en est ensi, dont es tu li plus sages dou monde. Or m'enseigne *(f. 40 b)* dont comment je ferai la terre oster. » Et Merlins dist : « Tu le feras oster a chevaus et a charetes et as hommes (et) au col et (faire) porter loing. » Li rois fist tantost metre les ouvriers, et les gens de la terre le tinrent a moult grant folie, se il l'osaissent dire pour Vertigier. Et Merlins commanda bien les clers a (a) garder. Ensi commenchierent li ouvrier(s) l'uevre. Et tant ouvrerent que il trouverent l'(es) iaue(s). Et quant il l'orent trové, si la descouvrirent et le

puis il déclare que sous la tour il y a une grande eau, et sous l'eau deux dragons, un blanc et un rouge; quand on met des pierres, elles pèsent sur eux, alors ils se tournent et font tout crouler.

On creuse, et on trouve l'eau;

1. Cele iauaus

firent savoir au roi chou que il avoient trouvé. Et li rois i vint moult liement pour la merveille esgarder. Et amena Merlin avoec lui. Et quant li rois vit l'iaue, se li sambla moult grans. Et apiela deus de ses consilliers et dist : « Moult est chis hom sages qui savoit ceste iaue desous ceste tour, et encore dist que desous ceste iaue a deus dragons. Mais il ne savra ja tant couster que je ne fache canqu'il me dira, tant que je truise les deus dragons.» Lors apiela li rois Merlin et dist : « Merlins, tu as voir dit de ceste iaue. Mais je ne sai se tu dis voir des deus dragons. » Et Merlins dist au roy : « Tu ne le saveras dusques a tant que tu le voies. » Et Vertigiers dist a Merlin : « Merlins, comment porrons *(f. 40 c)* ceste iaue oster ? » Et Merlins dist : « Vous le ferés toute courre en boins fossés en mi les chans. »

Atant furent li fosset commandé a faire et l'iaue courut hors. Et Merlins dist a Vertigier : « Cist dragon qui sont desous ceste iaue, si tost comme il s'entresentiront, se combateront li uns a l'autre et s'entrochirront. Ore mande tous les preudommes de la terre pour veoir la bataille des deus dragons. Et che iert moult grant senefiance. » Et Vertigiers dist que il les fera moult volentiers mander. Lors fist li rois par toute sa terre mander les preudommes et les clers et les lais. Et quant il furent tout venut, si lour conta Vertigiers toutes les grans mierveilles que Merlins lour avoit dites et comment li doi dragon [1] se devoient combatre. Lors dist li uns a l'autre : « Che fera il boin a veoir. » Et il demandent au roy se Merlins a dit li quels vaintera. Et li rois respont qu'il ne li a pas dit encore. Lors firent [2] li ouvrier courre l'iaue par les chans. Et quant elle fu hors, si virent les deus pierres qui estoient ou fons de l'iaue desus les deus dragons. Et quant Merlins les vit, si dist au roi : « Veés vous

On l'épuise.

Merlin annonce que les deux dragons, une fois mis au jour, se combattront avec acharnement

1. gragon — 2. furent

ces deus pierres? » Et li rois respont : « Oil.» Et Merlins dist : « Desous ces deus pierres sont cil doi dragon.» Et li rois li dist : « Comment en seront il gieté? » Et Merlins dist : « Moult bien. Il ne se mouveront ja devant qu'il s'entresentiront. Et tantost se combateront tant que l'un en couvenra morir. » Et Vertigiers dist : « Merlins, me diras tu li quels vaintera? » Et Merlins dist : « A lor vaintre et a lour bataille a moult grant senefiance. Et chou que je t'en porai dire en savras tu. Tant t'en dirai volentiers a conseil, oiant de ces preudommes trois ou quatre. »

Atant apiela Vertigiers quatre des plus preudommes ou il se fioit plus, si lour a dit chou que Merlins lor ot dit. Et cil li loent que il li demande a conseil, et que il li die ains que il le voie. Et lors dist Vertigiers que il ont bien dit. « Et je m'i acort bien. Et il porroit apriès la bataille faire entendant chou que il vaurroit. » Lors apiela li rois Merlin, se li demande : « Merlins, di moi des deus dragons li quels sera vaincus. » Et Merlins dist : « Cist quatre homme sont bien de ton conseil? » Et il respondent : « Voire. » Lors dist Merlins : « Dont le te dirai jou voiant iaus. Je voel bien que tu saces que li blans ochirra le rous. Et saches que il avra moult grant *(41 a)* painne avant que il l'ait ochis. Et che que il l'ochirra sera grant senefianche. Ne je ne vous en dirai plus jusques apriès la bataille. » Lors furent illuec les gens assamblees. Et li ouvrier vinrent as deus pierres, si les descauchierent et trairent fors les deus pierres, si trouverent les deus dragons qui estoient si grant et si fier et si hideus, si en orent moult grant paour et se traient tout arriere. Et virent que li [1] rous estoit plus grans et plus hideus et plus fors que li blans [2]. Et fu bien avis a Vertigier que cis grans deust vaintre l'autre. Lors dist Merlins : « Viertigiers, ore

et que le blanc tuera le rouge, ce qui aura une grande signification.

On trouve les dragons; ils se battent, et le blanc tue le rouge,

1. il — 2. biaus

doivent estre mi plege quite. » Et Vertigiers respont : « Si seront il. » Et lors traient les deus dragons l'un si priès de l'autre que il s'entresentirent. Et si tost conme li uns senti l'autre, si se tornerent et se prisent as dens et as piés, ne onques n'oistes que deus bestes se combatissent si cruelment que les deus dragons firent toute nuit et toute jour et l'endemain jusques a miedi, si que toutes les gens que illuec estoient cuidoient bien que li rous deust ochirre le blanc. Et tant que au blanc sailli fus parmi la bouche et par les narrines, si arst le rous. Et quant li rous dragons fu mors, si *(41 b)* se traist li blans[1] dragons arriere, et se coucha, et ne vesqui puis que trois jours. Et cil[2] ki orent cele mervieille veue disent que onques mais tel mervieille ne vit nus hom. Et Merlins dist : « Vertigiers, ore pues faire la tour tele comme tu vaurras, que ja ne le savras faire si haute que elle chiee plus. » Lors commanda Vertigiers que li ouvrier i fuissent mis, si la fist si grant et si forte comme[3] plus pot. Et demanda maintes fois Merlin la senefiance des deus dragons et comment che pooit estre que li blans avoit ochis le rous et que si longement en avoit eut li rous le millour. Et Merlins respont : « Che sont toutes senefiances des choses qui sont faites et de celes qui sont a avenir. Mais se je te disoie voir de chou que tu me demandes et tu m'asseuroies de chou que tu ne m'en feroies nul mal ne ne soufferroies a faire, je te diroie toutes les senefiances et par devant tous les plus preudommes de ton conseil. » Et il dist que il l'en fera toutes les seurtés que il vaurra. Et Merlins dist : « Or va, si fai ton conseil mander, si me fai venir les clers qui sortirent de ceste tour et qui me vaurrent faire ochirre. » Et il si fist tantost. Quant ses consaus fu venus et li clerc, si parla Merlins as clers et lour dist : « Signour, moult estes fol, quant vous volés ouvrer d'art, et vous n'estes mie si

après quoi il ne tarde pas à mourir.

Vertigier bâtit sa tour.

Il demande à Merlin quelle est la signification du combat des dragons ;

Merlin promet de le dire, mais il faut convoquer les clercs qui voulaient sa mort ;

Merlin leur promet de ne pas causer leur mort s'ils font ce qu'il leur demandera.

1. rous — 2. cele — 3. conques

boin ne si loial comme vous deussiés estre. Et par chou que vous estes fol et mauvais fallés vous a chou que vous devés faire et querre par la forche de l'autre art. Ens es elemens ne veistes vous riens de chou que il vous avoit demandé, car vous n'estes pas tel que vous le deussiés veoir. Mais vous veistes mieus que j'estoie nés. Et cil qui moi vous(t) moustra et qui le vous dist et vous fist samblant que vous deussiés par moi morir le fist de duel de chou que il m'a perdu, et vausist bien que vous m'en fesissiés occhirre. Mais jou ai tel signour qui bien m'en gardera, se lui plaist, de lour engien, et je les ferai menchoingniers [1] del tout, car je ne ferai ja (de) chose por coi vous muiriés, se vous me creantés a faire [2] chou que je vous demanderai. »

Ils s'y engagent ; il leur fait promettre de renoncer à leur art

QUANT li clerc oirent que il furent respité de mort, si en furent moult lié. Et disent : « Merlins, tu ne nous demanderas ja chose que nous ne fachons, se nous le poons faire. Car nous veons bien et savons que tu iés li plus sages hom qui soit en vie. » Et Merlins respont : « Vous m'avés creanté que vous ne vous entremete- *(41 d)* rés jamais de tel art. Et por chou que vous en avés ouvret commanc jou que vous en soiiés confiès, et metés vos cors en tel subjection que vos ames ne soient dampnees. Et se vous me creantés chou que je vous ai dit que vous le(s) ferés, je vous en lairai aler. » Et li clerc l'en merchient, et li creanterent que il le feront et tenront chou que il lour a dit. En ceste maniere delivra Merlins les clers, et tout cil qui virent que Merlins s'estoit si bien prouvés deviers les clers si l'en sorent moult boin gré. Et Vertigiers et sen consaus vinrent a lui et dirent : « Merlins, tu me dois dire la senefiance des

1. menchoignieres — 2. dire

deus dragons. Car de toutes les autres choses que tu m'as dit as tu dit [1] voir, et je te tieng au(s) plus sage(s) del monde. Et pour chou te pri jou que tu me dies des deus dragons la senefiance. » Et Merlins li dist : « Vertigiers, li rous dragons senefie toi, et li blans senefie les fieus Constant. » Et quant Vertigiers l'entent, si ot honte. Et Merlins s'en aperchiut, se li dist : « Vertigiers, se tu veus, je m'en soufferrai de plus dire. Ne m'en saces or mie mau gré. » Et Vertigiers dist : « Chi n'a homme qui ne soit de mon conseil. Et je voel que tu me dies outreement la *(42 a)* senefiance, que tu ja de riens ne m'en espargnes. » Et Merlins dist : « Je t'a[i] dit que li rous dragons senefie toi, si te dirai por coi. Tu sés bien que li fil Constant remesent petit enfant après la mort lour pere. Et si sés bien que se tu fuisses teus que tu deusses estre, tu deusses et garder et consillier et desfendre aus contre tous chiaus dou monde. Et tu sés bien que de lour terre et de lour gent conquesta[s] tu avoir, par coi tu eus l'amour des gens de lour regne. Et quant tu seus que les gens de la terre t'amoient, tu te traisis arriere de lour afaire pour chou que tu seus bien que il aroient disete de toi. Et quant les gens de la terre vinrent a toi et il disent que li rois Moynes n'avoit mestier d'estre rois et que tu le fuisses, tu lour respondis malement que tu nel porroies estre tant que li rois Moynes vesquist. Ausi fainsis ta parole. Et cil a qui tu le desis entendirent que tu vausisses bien que il fust mors, et por chou l'ochisent il. Et quant il orent che fait, n'i demourerent que deus enfans qui s'en fuirent pour paour de toi. Et tu fus rois et tiens encore les yritages. Et quant cil vinrent devant toi qui *(42 d)* le roi Moyne avoient mort, tu les fesis ochirre pour faire samblant qu'il t'avoit de sa mort pesé. Mais che ne fu mie boine samblance, dès que tu presis lour terres et tiens encore. Et tu as fait ceste tour por toi gar-

Merlin explique à Vertigier ce qu'annonce le combat des deux dragons : le dragon rouge désigne Vertigier, le dragon blanc les fils de Constant.

1. dis

der de tes anemis. Mais la tours ne te puet sauver, quant tu meismes ne te veuls sauver. »

VERTIGIERS a bien oi et entendu que il dit voir, si dist a Merlin : « Je voi bien que tu iés li plus sages del monde. Ore te pri jou et requier que tu me conseilles contre ces choses et que tu me dies, se toi plaist, de quel mort je morrai. » Et Merlins dist : « Se je ne te disoie la mort dont vous devés morir, dont ne te diroie je mie la senefiance des deus dragons. Mais je le te dirai. Saches que li rous dragons qui estoit si grans et si fiers senefie toi et ton mauvais corage, et chou que il estoit si poissans senefie ta force. Et li autres ki estoit blans senefie l'yretage as enfans qui s'en sont fui por toi. Et chou que il se combatirent si longuement senefie lour terre que tu as tenue si lonc tans. Et chou que tu veis que li blans arst le rous senefie que li enfant t'arderont. Ne ne quide pas ke la tours que tu as faite que elle *(42c)* te puist warandir que ensi ne t'en conviegne a morir. » Quant Vertigiers oi ensi parler Merlin, si en fu moult irés et plourous et li demande : « Ou sont il, cil enfant? » Et Merlins dist : « Il sont en mer et ont porchacié grant gent et ont cargié lour nés et vienent pour faire justiche de toi. Et dient pour voir que tu fesis lour frere ochirre, et autressi t'ochirront il. Et saches que arriveront d'ui en trois mois au port de Wi[n]cestre. » Lors fu Vertigiers moult dolans quant il sot ceste nouviele et il sot que cele gent venoient, si demanda a Merlin : « Puet il estre autrement? » Et Merlins respont : « Il ne puet estre que tu ne muires del feu as enfans Constant, ensi comme tu veis le blanc dragon ardoir le rous. »

Ils arriveront d'outre-mer dans trois mois à Winchester, et Vertigier sera par eux vaincu et brûlé comme l'a été le dragon rouge.

ENSI dist Merlins a Vertigier que li enfant Constant venoient et arriveroient d'ui en trois mois au port de

Wincestre. Si fist semonre les soies gens au termine que Merlins li avoit dit pour venir contre iaus a la riviere. Et quant il furent tout venut ensamble, si ne sorent onques pour coi il les ot mandés, fors cil qui avoient esté au conseil. Ne Merlins ne fu illuecques mie, car si tost que il ot dit pour coi sa tours cheoit et la senefianche des deus dragons, il prist congié au roi, si s'en ala, et dist a Vertigier *(42 d)* que il avoit bien fait chou pour coi il estoit la venus. Et ensi s'en ala Merlins en Norhomberlande a Blaise et li conta ces choses, et il les mist en escrit, et par son livre le savons nous encore. Et la fu Merlins lonc tans, tant que li fil Constant le vinrent querre. Ensi fu Vertigiers au port a tout grant gent et attendi le jour que Merlins li ot dit. Et a cel jour meismes au chief de trois mois vi(n)rent cil de Wincestre les nés en la mer et moult grant estore que li enfant Constant amenerent. Quant Vertigiers les vit, si commanda sa gent a armer et son port deffendre. Et li fil Constant vinrent pour arriver. Et quant cil qui estoient a terre virent les confanons roiaus, si s'en esmervillierent, et tant que li vaissiel ou li fil Constant estoient prisent terre. Et lor demanderent cil qui a terre estoient a cheus qui estoient en la mer : « Signour, qui sont cil vaissiel ? » Et cil respondent : « Elles sont a Pandragon et a Uter son frere, ces deus fieus Constant, qui repairent en lour terre(s) que Vertigiers tient comme faus et desloiaus et lonc tans a tenue, et fist ochirre lour frere, si en viennent faire justice. » Et quant cil l'oirent qui estoient a terre que c'estoient li fil lor signour, si virent bien que il avoient la forche *(43 a)* et que se contre iaus se combatoient que il lour en porroit bien venir maus. Si le dirent a Vertigier. Et quant Vertigiers vit que li plus de(s) s(ag)es gens li failloient et que il se tenoient ja deviers Pandragon, si ot paour. Et dist a(s) ses gens qui faillir ne li pooient [, que Hanguis li Saisnes li avoit envoies], que il garnesissent bien le chastiel, et il le firent au mieus

Merlin va trouver Blaise en Norhomberlande et lui raconte ces événements.

Au bout de trois mois Uter et Pendragon débarquent à Winchester.

qu'il porent. Et tant que les nés arriverent. Et quant elles furent arrivees, si issirent fors li chevalier tout armé et toutes les autres gens. Et quant il furent fors, si alerent viers le chastiel. Et les gens qui virent venir lour signour[s] vinrent contre iaus une grant partie et [les] rechiurent comme lour signour[s]. Et cil qui deviers Vertigier furent entrerent dedens le chastiel, si se desfendirent au mieus qu'il porent. Et cil defors les assaillirent moult durement. Ensi se desfendirent les gens Vertigier, et tant que Pandragons mist le fu ou chastiel et li fus le sousprit, si que il en arst une grant partie. Et en cel feu fu ars Vertigiers.

Vertigier, abandonné de la plupart des siens, se réfugie dans son château où il est brûlé.

(43 b) ORE dist li contes que ensi prisent li enfant Constant le chastiel, et firent savoir par tout le regne que il estoient venu. Et quant li peuples le sot, si en ot grant joie, et vinrent tout a l'encontre d'aus et les rechiurent comme lor signour[s]. Ensi revinrent li doi frere en lour regne et firent roi de Pandragon. Et il lour fu moult bons rois et moult loiaus. Et li Saisne que Vertigiers ot mis en la terre tinrent lour chastiaus qui moult estoient fort, et guerrioient tous jours Pandragon et les crestiiens. Et tant le guerroiierent que maintes fois i perdirent et gaaignierent, et tant que Pandragons fu assegiés devant le chastiel Hangus. Et tant i sist que il i fu la moitié de l'an ou plus, tant que Pandragons assambla son conseil et parlerent comment il porroient prendre che chastiel. Et tant que a che conseil avoit cinq de chiaus qui avoient esté au conseil que Merlins avoit fait et dit a Vertigier et des dragons et des enfans et de sa mort. Si apielerent Pandragon et Uter son frere, et lour disent ces merveilles que Merlins lour avoit contees, et que c'estoit li mieudres devins qui onques fust nés, et que se il le voloit dire, il diroit bien se cis chastiaus seroit pris. Et quant *(43 a)* Pandragons oi chou, si dist : « Ou seroit il,

Pendragon devient roi ; il fait la guerre aux Saisnes.

Il assiège Hangus dans un château pendant plus de six mois.

Les cinq hommes qui avaient naguère trouvé Merlin disent qu'il pourrait donner le moyen de prendre le château ;

li bons devins, trouvés ? » Et cil dient : « Nous ne savons en quel terre, mais tant savons nous bien que nous avons parlet a lui, et se savons bien qu'il est en cest pais. » « Dont sera il trouvés, » dist Pandragons, « se il i est. »

Lors envoia Pandragons ses messages par toute la terre pour Merlin. Et Merlins qui che sot si vint au plus tost qu'il pot dès qu'il ot parlet a Blaise, si se traist viers une ville ou il sot que li message estoient qui le queroient. Et vint en la ville comme uns boskillons, une cuingnie a son col, uns grans housiaus cauchiés et en une cotele toute despanee, et fu moult hurepés et ot moult longue barbe et sambla homme sauvage. Et ensi vint en une maison ou li message estoient. Et quant il le virent, il le regarderent a merveilles. Et dist li uns a l'autre : « Cil hom samble bien mal homme. » Et Merlins ala avant, si lour dist : « Signour message, vous ne faites mie bien le besoingne vostre signour, que il vous commanda a querre le devin qui a a non Merlins. » Et quant li message oirent chou, si dist li uns a l'autre : « Qué[s] dyables a che dit a che vilain ? » Et il respont : « Se jou l'eusse aussi a querre que vous avés, je l'eusse *(43 d)* plus tost trouvé que vous n'avrés. » A tant se traient li message tout entour de lui et li demandent se il savoit le devin qui a non Merlins. Et il respont : « Je sai bien son repaire et il set bien que vous le quer(r)és; mais vous ne le trouverés mie se il ne veult. Mais tant me dist il que je vous desisse que pour nient vous travilliés vous de lui querre. Et se vous le trouviés, ne s'en iroit il mie avoec vous. Et dites a chiaus qui disent [1] vostre signour le roi que li devins estoit en chel pais que il disent voir. Et quant vous verrés arriere, si dites vostre signour que il ne prendera mie le chastiel devant que

Pendragon envoie des messagers à sa recherche. Merlin leur apparaît en bûcheron, et leur dit que le château ne sera pris qu'après la mort de Hangus, que des cinq qui connaissent Merlin deux seront morts au retour des messagers, et que Merlin ne sera trouvé que s'il veut l'être,

1. ditent

Hangus soit mors. Et sachiés que de ceus [1] qui vous disent que il connoissoient [2] Merlin n'a que cinq en l'ost, et quant vous i verrés, vous n'en trouverés que les trois. Et che dites a vostre signour et a sen conseil que se il venoient en ceste terre et que fussent par che foriest, il trouveroient Merlin, mais se li rois meismes n'i vient il ne troveront ja homme qui l'en amaint. »

et si le roi vient le chercher lui-même dans les forêts de Norhomberlande.

Ensi [3] ont li message bien entendu chou que Merlins lour a dit. Et il s'en torne, et au torner l'orent perdu. Et li message se saingnent et dient : « Nous avons parlet a un dyable ; que ferons nous de chou que il nous a dit ? » Atant [4] parlerent ensamble et disent (*44 a*) : « Nous en irons arriere et dirons a no signour et a chiaus qui cha nous envoiierent ceste mierveille. Et se savrons se li dui en sont mort. » Ensi s'en revinrent li message, et tant chevaucierent que il vinrent la ou li rois estoit. Et quant li rois les vit, si lour dit : « Signour, avés trouvé Merlin ? » Et il dient : « Sire, nous vous dirons une chose qui avenue nous est. Mandés vostre conseil et ciaus qui che devin vous ensegnierent. » Et li rois les fait mander. Et quant il furent venu, si se traisent a une part a conseil. Et li message lor conterent le mierveille que avenue lour estoit et toutes les choses que li vilains lour avoit dites, et de ces deus que il dist que il seroient mort ains que il fuissent retorné en l'ost. Et li message en demanderent noveles. Et on lour dist que il estoient mort sans faille. Et quant il oirent chou, si s'en esmiervillierent moult de si lait homme et de si hideus, dont li message parloient, qui il pooit estre. Car il ne savoient mie que Merlins peust prendre autre forme que la soie

Les messagers revenus trouvent en effet deux de ces hommes morts ; on soupçonne que le bûcheron était Merlin.

1. que cil — 2. que vous quesissies — 3. *Le paragraphe commence par erreur 4 lignes plus loin, après* chou — 4. Atant *est placé entre* chou *et* que *et commence le paragraphe*

ne autre samblance, mais il leur estoit bien avis que nus ne pot faire che que il faisoit se il non. « Sire, » dirent il au roi, « nous *(44 b)* cuidons que che soit bien Merlins meismes qui ait parlé a iaus. Car nus ne peust la mort de nos compaignons se il non dire ne de la mort Hangus fors que il. » Lors demandent li message en quel vile che fu que il le trouverent, et il dient : « En Norhomberlande, la ou il vint a nostre hostel. »

Pendragon laisse Uter au siège et va à la recherche de Merlin.

ADONT dient li troi homme tout vraiement que che a esté Merlins, et il dist que li rois meismes i voist. Lors dist li rois que il lairoit son siege a Uter son frere et que il iroit en Norhomberlande et cerqueroit les forès que cil li avoit dites. Ensi atorna li rois son oirre et vint en Norhomberlande. Et mena chiaus avoec li qu'i[l] cuidoit qui conneussent Merlin. Et quant il vint la, si demanda nouvieles de Merlin. Mais li rois ne trouva onques qui novieles l'en seust dire. Et quant li rois oi que on n'en porroit oir nouvieles, si dist que il l'iroit querre par le foriest. Lors chevaucha par les forès pour querre Merlin. Si avint chose que li uns de chiaus qui estoient avoec li trova [1] une grant plenté de bestes et un homme moult lait et moult contrefait qui ces bestes gardoit. Et chis qui le trouva li *(44 c)* demanda qui il estoit. Et il disoit que il estoit de Norhomberlande, serjans a un preudomme. Et cil li demanda : « Me savroies tu a dire nouvieles d'un homme qui a non Merlin ? » Et cil qui gardoit les biestes dist : « Nenil, mais je vi ersoir un homme qui me dist que li rois le verroit querre par ces [2] forès. Savés vous ent riens? » Et il respont que il est voirs que li rois le quiert. « Saveroies tu [ent] riens et le [3] nous saveroies tu ensegnier? » Et il dist : « Je diroie le roi tel chose que je ne vous diroie mie. » Et cil respont : « Vien, je t'i menrai la

Un de ses gens trouve dans la forêt un homme très laid qui garde des bêtes sauvages et assure qu'il pourra renseigner le roi sur Merlin s'il vient le trouver.

1. trouerent — 2. ses — 3. ce

ou il est. » Et il dist : « Dont garderoie je malvaisement mes bestes. Ne je n'ai mie besoing de lui, mais il a besoing de moi. Je li diroie bien comment il trouveroit celui que il va querant. » Et il dist : « Je le t'amerrai. »

Le roi vient le trouver ; il lui annonce que Merlin se présentera à lui dans une ville voisine,

Lors se parti de lui et quist le roi tant que il le trouva. Lors li conta che que il avoit trové. Et li rois dist : « Mainne m'i. » Et lors le mena cil la ou il avoit l'omme trouvé, se li dist : « Veschi le roi que je t'amainne. Ore li di(st) chou que tu me desis que tu li diroies. » Et il dist au roi : « Je sai bien que vous querés Merlin, mais vous ne le poés ensi trouver devant che que il meismes voelle. Mais alés vous ent en une de vos *(44 d)* boines viles près de chi. Et il verra a vous, quant il savra que vous l'atenderés. » Lors dist li rois : « Comment savrai que tu me dis voir ? » Et chis respont : « Se vous ne m'en creés, si n'en faites nient. Car c'est folie de croire mauvais conseil. » Et quant li rois l'oi, se dist : « Dis tu dont que tes consaus est mauvais? » Et il dist : « Naje, mais vous le dites. Et tant sachiés vous bien que je vous en consillerai mieus que vous ne me savrés consillier. » Ensi

où le roi se rend. Un prudhomme vient l'y voir, et lui annonce de la part de Merlin qu'Uter a tué Hangus.

ala li rois a une de ses villes au plus près que il pot de la forest. Et entrues que il sejornoit illuec, si avint un jour que uns preudom vint en l'ostel le roi moult bien atornés et bien vestus et cauciés. Et dist a un chevalier : « Sire, menés moi devant le roi. » Et il l'i mena. Et quant il fu venus devant lui, se li dist : « Sire, Merlins vous salue et si m'envoie a vous. Et se vous mande que che fu il que vous trouvastes ou bois les bestes gardant, a ces enseignes que il vous dist que il verroit a vous, et il dist voir; mais vous n'en avés pas encore grant mestier. » Li rois respont : « J'ai tout dis bien mestier de lui. Ne je n'euc onques si grant envie en nul homme veoir conme de lui. » Et il respont : « Dès que vous che dites, il vous mande par moi unes novieles. » Et li rois demande quels

novieles che sont (45 [a]). Et il dist que Hangus est mors : « Et Uters vostre freres l'a ochis. » Et quant li rois l'ot oi, si s'en esmiervilla moult et dist : « Puet chou estre voirs que tu me dis ? » Et chis respont : « Il ne m'en commanda nient plus a dire. Mais vous faites que fols que ne le creés tant que vous l'aiiés assaiié. Envoiiés savoir se c'est voirs, et puis se le creés. » Et li rois dist : « Vous dites voir. » Lors prist li rois deus messages et les fist monter sour les deus millours chevaus que il avoit, si lor commande(nt) que il aillent au plus tost que il pueent et sachent se Hangus est mors. Et li message se partent dou roi et chevaucent au plus tost qu'il pueent. Et encontrerent les messages Uter qui venoient dire les nouvieles que Hangus estoit mors.

Pendragon envoie des messagers pour s'en informer ; ils rencontrent ceux d'Uter qui venaient annoncer la mort de Hangus.

Quant li message se furent entrecontré, si s'entredient les nouvieles et tornerent arriere au roi. Et cil s'en fu alés qui son message avoit dit au roi de Merlin. Et li message qui retornerent et cil qui venoient furent devant le roi et li conterent a conseil comment Uters avoit mort Hangus. Et quant li rois l'oi, si desfendi as messages que il de ceste chose ne parlaissent. Ensi remest. Et moult s'esmervilla li rois comment Merlins avoit seu ceste chose. Ensi attendi (45 [b]) li rois en la ville pour savoir se Merlins verroit, et pensa en son cuer que si tost que Merlins verroit, il li demanderoit comment Hangus fu mors, car gaires de gent ne savoient sa mort. Ensi attendi li rois tant que un jour avint que il revenoit dou moustier, si vint devant lui uns moult biaus preudom bien viestus et moult bien sambla preudom. Et vint devant le roi et le salua et li dist : « Sire, k'atendés vous en ceste vile ? » Et li rois se li [1] dist : « Je attendoie que Merlins venist parler a moi. » Et li preudom li dist : « Sire, vous

Un jour un autre prudhomme se présente au roi, et lui dit de faire venir ceux qui disent connaître Merlin.

1. il

n'estes mie si sages que vous le puissiés connoistre quant il parole a vous. Et apielés cheus qui vous avés amené qui Merlin doivent connoistre; si lor demandés si je porroie icil Merlins estre. » Et li rois s'esmierveilla moult et fist icheus apieler et lor dist : « Signour, nous attendons Merlin, mais il n'i a celui a mon ensient qui le connoisse. Et se vous le connissiés, si le dites. » Et il respondent au roi : « Sire, il ne porroit estre que se nous le veions, nous [ne] le connissions [1] bien. » Et li preudom qui fu devant le roi dist : « Signeur, puet il mais connoistre autrui qui soi meismes ne connoist mie bien ? » Et il respondent : « Nous ne disons pas que nous le connissons de tous ses affaires, mais nous le connisterons bien, se nous le veions. » *(45 c)* Et li preudom respont : « Il ne connoist pas bien homme qui ne connoist sa faiture, et sel vous mousterrai ore [2]. » Lors apiela le roi en une cambre a conseil tout seul et li dist : « Sire, je voel estre moult bien de vous et de Uter vostre frere. Et sachés que je sui cil Merlins que vous estes venu querre. Mais ceste gent qui me cuident connoistre ne sevent riens de mon estre. Et se le vous mousterrai ja. Alés la hors et si m'amenés cheus qui che dient que [3] bien me connoissent. Et si tost comme il me verront, il diront qu'il m'aront trouvé, et se je voloie jamais ne me connisteroient. »

En particulier, il dit au roi qu'il est Merlin et qu'il va se faire reconnaître.

Quant li rois oi chou, si en fu moult liés, et dist : « Merlins, je ferai canques tu vourras. » Et lors issi li rois fors de sa chambre et ala en la sale au plus tost qu'il puet, et amena cheus. Et quant il furent venu en la chambre, si ot Merlins pris samblanche tele ou il l'avoient premiers veu. Et quant il le virent, si disent au roi : « Sire, nous disons certainnement que c'est Merlins. » Et Merlins dist au roi : « Sire, il vous dient voir. Or me di-

En effet, il reprend la forme sous laquelle ils l'avaient connu jadis, et se fait reconnaître.

1. connisterons — 2. vous ore m. — 3. qui

tes vostre plaisir. » Et li rois dist : « Merlins, je te vaurroie moult priier, se il te plaisoit, que tu me dies se je parlai puis a toi que je vi(e)ng en ceste part pour toi querre. » Et Merlins dist : « Sire, je *(45 d)* sui li hom a qui tu parlas ou bois, qui gardoit les bestes, et sui cil qui vous dist que Hangus estoit mors. » Quant li rois oi Merlin et cil qui avoec lui estoient parler, si s'esmervillierent moult. Lors dist li rois : « Signour, vous connissiés malvaisement Merlin, quant il entra devant vous et si(l) nel peustes connoistre. » Et cil dient : « Nous ne le veismes onques mais tel chose faire. Mais, sire, nous creons bien que il puet chou moult bien faire que nus autres hom ne porroit faire. » Lors demanda li rois a Merlin : « Merlins, comment seustes vous de la mort Hangus ? » « Sire, je le seuch quant vous fustes cha venus, que Hangus vaut vostre frere ochirre. Et jou alai a vostre frere, se li dis(t). Et la merchi de Dieu et la soie il m'en crut bien, si se garda de lui. Et je li dis bien la forche et la viertu de lui. Car il devoit tous seuls venir au pavillon vostre frere pour li occhirre. Et vostre freres quant je li avoie che dit, il ne m'en crei pas. Mais tant fist il que il veilla cele nuit tous seus, que onques a nului ne le dist, et s'arma que onques nus ne le sot. Ensi garda vostre freres la nuit son paveillon tant que Hangu(e)s vint. Et quant il fu venus au paveillon, si entra *(46 a)* et cerka vostre frere ou il le cuida trouver. Mais non fist, si vaut issir hors. Et vostre freres li vint au devant, si se combati a lui et l'ot tost mort, car il estoit desarmés. Car Hangus n'i estoit venus se pour vostre frere non occhirre en dormant et por tost fuir arriere, se mestier li fust. » Quant li rois oi cele merveille que Merlins li dist, se li demande : « Merlins, en quele samblance estiés vous quant vous parlastes a mon frere ? Car je m'esmierveille moult quant il vous crei. » Et Merlins dist : « Sire, je pris le samblance d'un homme viel et chenu, si parlai a vostre frere a conseil, se li dis(t) bien que cele nuit, se il ne s'i gardoit, le

Il raconte au roi comment il a prévenu son frère Uter, que Hangus voulait tuer, et comment Uter, grâce à cet avis, a tué Hangus ;

converroit morir. » Et li rois li demande : « Li desistes [que vos estiés] Merlins? » « Sire, encore ne set vostre freres qui li a dit, ne il ne le savra devant chou que vous li dirés. Et pour chou vous mandai ge par vos honmes que vous n'avriés le chastiel devant chou que Hangus(t) fust mors. » Et li rois dist : « Merlins, biaus amis chiers, verrés vous ent avoecques moi? car je ai grant mestier de vous et de vostre aide. » Et Merlins dist : « Sire, et plus tost iroie et plus tost se courcheroient vostre honme de chou que il verroient que vous me querriés. Mais se vous i veés vostre *(46 b)* preu et vous estes sages, vous ne lair(i)és ja por iaus que vous ne m'en creés por vostre besoigne faire et de vostre anui destorner. » Et li rois dist : « Merlins, vous m'avés ja tant fait et dit, que se chou est voir que vous aiiés mon frere garandi de mort, si comme vous dites, que je ne vous doi jamais douter ne mescroire. » Et Merlins dist au roi : « Sire, vous en irés et demanderés a vostre frere qui li dist chou que je vous ai dit. Et se il ne le vous set a dire, si ne me creés jamais de chose que je vous die. Et bien sachés que je vaurrai que vous me connissiés quant je parlerai a vostre frere en tele samblance quant je li dis de la mort Hangus. » Et li rois dist : « Merlins, pour Diu, plaist il a vous que je le sache, quant mes freres parlera a vous? » Et Merlins respont : « Vous le saverés moult volentiers, mais gardés si cier comme vous vous avés que vous nel dites a autrui. Car se je [vous] prendoie a ceste menchoigne, je ne vous querroie jamais une autre fois, et vous i avriés gringnour damage que je. » [Li rois li dist] : « Ja (et) puis ke je vous avrai une fois menti, si ne me creés jamais. » Merlins dist : « Sire, je vous essaierai, che vous di je bien, en mainte maniere. » Et li rois dist : « Che voel je bien. » « Et voel [bien, » fait Merlins, » «] que vous

Il lui annonce qu'il viendra parler à Uter le onzième jour après celui où Pendragon lui-même lui aura parlé.

1. en

saichiés que je parlerai a vostre frere a l'onsime [1] jour que vous parle[ré]s a lui [2]. »

(46 c) ORE dist li contes que ensi s'acointa Merlins au roi Pandragon et prist congié a lui, si s'en ala a son maistre Blaise et li redist toutes ces choses, et Blaises le mist en escrit et par lui le savons nous. Et Pandragons s'en vint par ses jornees tant que il vint la ou ses freres estoit. Et quant Uter vit Pandragon, si en fu moult liés. Et Pandragons, si tost comme il se furent entresalué, si traist son frere a une part et li conte de la mort de Hangus, si comme Merlins li ot conté, et li demanda se il avoit voir dit : « Je ne sai, » dit Uter, « qui le vous a dit, mais si m'ait Dieus, vous m'avés tel chose dite que je ne cuidoie que nus seust fors Dius et uns preudoms moult vieus qui en conseil le dist a moi, mais je ne cuidoie que nus hom le seust ne le [3] peust savoir. » Et Uters dist au roi : « Sire, pour Dieu, dires moi qui vous a ore che dit. Car moult m'esmerveil comment vous le savés *(46 d)*. » Et il dist : « Je le sai bien, mais je vous pri que vous me dites ki li preudom fu qui vous sauva de mort. Car il m'est bien avis de tant que j'en [4] ai apris que, se il ne fust, Hangus vous eust ochis. » Et Uter li dist : « Sire, par la foi que je vous doi (que) je ne sai que il fu. Mais moult me sambla preudom et sages. Et pour chou que il me sambloit, le crei jou, car il ne me dist chose dont je nel deusse bien croire. » Et (li rois) dist : « Moult fist grant (qui) hardement qui en nostre [5] ost [et] en mon [6] pavillon me vaut ochirre. » Et Pandragons dist : « Connisteriés vous jamais cel homme se vous le veiiés? » Et Uters dist : « Sire, je le connisteroie bien, che m'est il avis. » Et Pandragons dist : « Je vous faich bien a savoir que il

Pendragon va trouver Uter qui lui confirme le récit de Merlin, et il lui annonce que le prud-homme inconnu qui l'a averti du dessein de hangus viendra lui parler dans onze jours.

1. la o. — 2. moi. — 3. ne ne — 4. que ten — 5. vostre — 6. vostre

parlera a vous d'ui en onze jours. Mais tant faites pour l'amour de moi que vous ne soiés a cel jor fors que entour moi, tant que li jors soit passés, si que je voie cheus qui a vous parleront chelui jour. » Ensi l'ont pris li doi frere que il seront ensamble a cel jour. Et Merlins qui toutes ces choses savoit, (qui) por aus acointier et estre de bon acomplissement et de boine compaignie, a dit a Blaise comment li doi frere ont parlé de lui et comment li rois le veult essaiier. Et Blaises li demande(s) : « Que vaurrés *(47 a)* contre ces choses faire ? » Et Merlins respont : « Il sont jovle homme et joli, et je ne les porroie en nule maniere si bien traire a amour comme par faire et par dire une partie de leur volenté et par aus metre en joie et par bieles risees. Je sai, » dist Merlins, « une dame que Uters aimme, si verrai a lui, se li aporterai unes lettres de par li, que vous me ferés, en tele maniere que il me croie de che que je li dirai. Ensi passerai cel onsime jour que il me verront ambedui et si ne me connisteront. Et quant venra l'endemain, je m'i acointerai d'aus deus ensamble, si m'en savront gringneur gré. » Ensi que Merlins le dist, le fist Blaises. Et Merlins vint a l'onsime jour et ot prise la samblance d'un garchon a l'amie Uter. Et vint en la place la ou il le vit devant son frere, et li dist : « Sire, ma dame vous salue et vous envoie ces lettres. » Et Uters les prist qui en ot moult grant joie et cuide bien vraiement que s'amie li ait envoiié, si le[s] fait lire a un clerc. Et les lettres disoient que il le creist de canques il disoit. Et Merlins dist chou que Uters plus volentiers ooit. Ensi fu Uters cel onsime jour devant son frere. Et Uters fist moult grant joie a chelui qui les lettres avoit aportees, et fu moult liés toute jour de la boine nouviele que il avoit oie *(47 b)* de s'amie. Et quant vint vers le viespre, si s'esmiervilla moult Pandragons de Merlin qui li ot en couvent a cel jour que il verroit parler a Uter.

Au onzième jour, tous deux font grande attention, mais Merlin paraît sous la forme d'un valet qui remet à Uter une lettre d'une dame qu'il aime.

Merlin se joue d'Uter en lui apparaissant sous diverses formes.

Ensi atendirent entre Pandragon et Uter son frere tant que viespres furent passees. Et quant il fu bien avespré, Uters et Pandragons se traisent a une part et commenchierent a parler ensamble. Et Merlins se traist a une part et prist la samblance que il avoit lors quant il parla a Uter [1]. [Et s'en vint a sa herberge et demanda Uter, et l'en li dit qu'il est au roi, et il l'envoie querre par un message qui li dit veiant son frere que uns moult biaus preudom le demande a son pavillon] Et li rois [li] dist [2] : [« Je cuit ce soit] Merlins. » Et dist a Uter que il l'alast querre. Et cil si fist et dist : « Sire, veés le chi. » [Et] quant li rois [le vit, si] demanda a Uter, se li prodom venoit qui de mort l'avoit garandi, que il li desist. Et il li dist que si feroit il sans faille. Ensi vint Uters a son pavillon et trouva le preudomme qui de mort l'avoit garandi (que il li desist). Et il le vit et le connut moult bien et li fist moult grant joie et parla a lui de pluseurs choses et li dist : « Sire, vous m'avés sauvé de mort. Mais de chou m'esmierveille jou que me sires m'a tout conté canques vous me desistes et chou que je fis quant vous fustes de moi partis. Et me dist que vous deviés hui venir, et m'a prié et commandé que se vous veniés que je *(47 c)* li fesisse savoir. Et me dist ore que se vous estiés che que je l'alaisse querre ; mais moult m'esmerveil comment il sot chou que vous m'aviés dit. » Et Merlins dist : « Il ne le peust savoir se on ne li eust dit. Alés le querre, se li demandés devant moi qui [3] li dist. » Atant s'en torna Uters pour aler querre le roi et commanda a chiaus qui furent fors dou pavillon qu'il gardaissent bien que nus n'entrast laiens. Et Merlins, si tost que Uters fu fors, prist la samblance dou garchon qui avoit aporté les lettres. Et quant Uters et

1. a pandragon — 2. vit — 4. que il

Pandragon cuidierent trouver le preudomme el pavillon, si trouverent le garchon. Et quant Uters le vit, si dist : « Sire, je voi merveilles, que je laissai ore chi le preudomme que je vous avoie dit, et ore n'i truis que ce varlet. Tenés vous chi, et je demanderai ces gens se il le virent issir ne che vallet entrer çaiens. » Ensi s'en issi Uters dou pavillon. Et li rois commencha a rire moult durement. Et Uters demanda a chiaus defors : « Veistes vous nului entrer chaiens puis que je alai querre mon frere ? » Et il dient que nennil. Lors vint Uters au roi arriere, se li dist : « Sire, je ne sai que che puet estre. » Lors demanda Uters au *(47 d)* garchon : « Et tu quant venis tu chaiens ? » Et il dist : « Jou i estoie quant vous en alastes et vous parlastes au preudomme. » Et Uters se saigne et dist au roi : « Si m'ait Dieus, je sui tous enchantés, ne onques mais che n'avint a homme que avenu m'est. » Et quant li rois ot ensi parler Uters, si rist, et sot bien en son cuer que c'estoit Merlins qui tout che faisoit. Lors dist li rois : « Biau frere, je ne cuidoie pas que vous [me] mentesissiés. » Et Uters respont : « Je sui si esbahis que je ne sai que je doi dire. » Et li rois demande : « Qui est chis varlès ? » Et Uters dist : « C'est li vallès qui m'aporta les lettres devant vous. » Et li rois demande : « Connissiés le vous ? » Et il dist : « Oil bien. » Et li rois si dist : « Uters, vous est il avis que che puet estre li preudom por coi vous me venistes querre ? » Et Uters dist : « Che ne porroit pas estre. » Et li rois li dist : « Or alons entre moi et vous la fors. Et se il veult que nous le trouvons, nous le trouverons (nous le trouuerons) bien. » Atant s'en issirent [1] dou pavillon et esturent une pieche. Et puis dist li rois a un de ses chevaliers : « Alés veoir qui est laiens. » Et cil i va et trueve le preudomme qui seoit en un lit. Et revint arriere et lour dist. Et quant Uters *(48 a)* l'oi, si en ot moult grant

1. isissent

merveille et dist : « Dieus aie ! Or voi je che que je ne cuidoie mie que nus hom peust veoir. Sire, veschi le preudoume sans faille qui me garandi de mort. » Quant li rois oi chou, si ot grant joie et dist que bien fust il venus. Et li rois li dist : « Sire, volés vous que je le die mon frere qui vous estes ? » Et Merlins dist : « Je voel bien que il le sache. »

Atant dist li rois a Uter (qui connissoit bien les affaires Merlin) : « Biau frere, [moult connissiés mal les affaires de cel preudomme. Et] ou est il li garchons qui vous aporta les lettres ? » Et Uters li dist : « Sire, il estoit ore chi ; k'en volés or faire ? » Et li rois et Merlins commenchierent a rire. Et Merlins apiele le roi a conseil, se li conte chou que il avoit dit a Uter de s'amie. Et li commande que il li redie devant lui. Lors apiela li rois Uter tout en riant et li dist : « Biaus frere, ou avés perdut le varlet qui vous aporta les lettres ? » Et quant Uters l'ot, si s'en esmierveilla moult et dist au roi : « Pour coi, sire, me ramentevés vous che vallet ? » Et li rois dist : « Pour les boines novielles que il vous a aportees de la dame que vous savés. » Et se li dist : « Je vous en dirai chou que j'en sai devant che preudomme. » Et Uters respont : « Je le voel bien *(48 b)*. » Et il li otroie, pour chou que il ne cuidoit pas que nus hom le seust fors cil qui li avoit dit. Et li rois li conta tout mot a mot canques li varlès li avoit dit. Quant Uters oi chou, si s'esmiervilla moult et li dist : « Dites moi comment vous le savés. » Et li rois li respont : « Si ferai jou, se chis preudom veult qui chi est. » Et Uters dist : « Sire, k'en tient il a che preudomme ? » Et li rois dist : « Je nel puis faire se il ne le me commande. » Et quant Uters oi chou, si s'esmervilla moult et commencha a regarder le preudomme et li dist : « Sire, je vous pri que vous commandés a mon frere que il le die si comme il (il) set, et qui(l) li

dist. » Et Merlin dist a Uter que il veut bien que il le die.

Adont dist li rois : « Biau frere, vous ne savés qui chis preudom est. Mais tant voel jou bien que vous sachiés que c'est li plus sages hom et li plus preudom dou monde, et dont nous avons grignour mestier, de son conseil et de s'aide; et tant saichiés vous bien que il a tel pooir comme je vous dirai, ne nus autres garchons ne vous aporta les lettres se il non. Et se est cil qui vous a dit les privees paroles de vostre amie. » Et quant Uters oi chou, si en fu moult esbahis et dist au roi : « Sire, comment *(48 c)* porroie jou chou croire? Car ce seroit la gringnour mierveille dou monde se che pooit estre voirs. » « Biau frere, » dist li rois, « vraiement le poés croire. » Et Uters respont : « Sire, che ne porroie jou croire se je nel veoie autrement que par vostre dire. » Lors pria li rois Merlin que il l'en fache auchune demoustrance. Et Merlins dist : « Je l'en ferai assés. » Et lors dist Merlins au roi : « Sire, alés un peu la fors et je li mousterrai la samblance d'un garchon. » Et quant il l'ot prise, si apiela Uter et li dist : « Sire, je m'en voel aler, et si commandés chou que vous vaurrés. » Et Uters le commande a Dieu. Et lors vint li rois a son frere, se li dist a conseil et li demande : « Que vous est il avis de che vallet? A painnes querriés vous que che fust il qui parla ore a vous. » Et Uters dist : « Je sui si esba(ba)his que je ne sai que je doie vous dire. » Et li rois dist : « Soiés tous certains que c'est chius qui fist que Hangus ne vous ochist mie, et que c'est cil que j'alai querre en Norhomberlande, et que il a tel pooir qu'i[l] set toutes les choses faites, dites et alees, et des choses qui sont a avenir une grant partie [1]. Pour coi nous li deverions

1. se uoel — 2. gramment et partie

bien priier que il fust bien acointes de nous, et que nous fesissiens par lui tous nous affaires. » Et Uters respont : « Sire, se il li *(48 d)* plaisoit, teuls hom nous averoit boin mestier. »

Atant priierent li frere ambedoi Merlin que por Dieu et pour che que il le querroient de canques il vaurroit que il remaingne entour aus. Et Merlins respont : « Signeur, vous devés savoir ambedoi que je sai toutes les choses cele[e]s que je voel savoir. Et vous, sire, » fait Merlins au roi, « ne savés vous bien que je vous ai dit voir de toutes les choses que vous m'avés demandees ? » Et li rois respont : « Je ne te trouvai onques en nule menchoigne. » « Et vous, Uters, et ne vous ai jou voir dit de vostre amie de chou que vous cuidiés que nus hom peust savoir? » Et Uters respont: « Vous m'avés tant dit que mais a nul jour ne vous mesquerrai. Et pour chou que je sai que vous estes si preudom et si sages vaurroie jou que vous fuissiés entour nous. » Et Merlins respont : « Je i serai moult volentiers. Mais je voel que vous sachiés entre vous deus priveement mon affaire. Si sachiés que il m'en convient par force, par fies, eskiver de la gent. Mais tant sachiés vous bien que en tous les lius u je serai serai je plus ramembrés de vos oevres que d'autrui. Et ja ne savrai que vous soiiés encombrés de nule chose que je ne vous viegne aidier a mon pooir. Mais tant vous pri jou que se vous volés avoir ma compaignie que vous n'en caille quant je m'en irai. Et toutes les fois quant je revenrai, si me faites grant joie devant la gent. Si m'en ameront mieus li preudonme Et li mauvais, cil qui ne vous ameront riens, me harront. Et se vous me moustrés biele chiere, il n'en oseront ja faire samblant. Et sachiés que je ne me mouverai pas en pieche de ma samblance, se a vous non priveement ne [me] mousterrai. Et

Les deux frères, ravis de la science et du pouvoir de Merlin, lui demandent de rester avec eux; il y consent, sauf qu'il lui est parfois nécessaire de s'absenter; ils ne devront pas s'en préoccuper, et il les aidera toujours.

verrai ja devant vous a vostre ostel. Et cil qui autre fois[1] m'avront veu vous courront dire que je suis venus. Et si tost coume vous l'orrés, si faites samblant que vous en soiiés moult liés. Et il vous diront que je sui moult bons devins. Et vous demanderés tout seurement canques vostre consaus vous loera, et je vous consillerai de toutes les choses que vous me demanderés. »

Chi endroit dist li contes que *(49 b)* Merlins prist congiet a Pandragon et a Uter pour prendre samblance a quoi les gens de la terre le reconneussent. Quant Merlins s'en parti d'aus, si vint a cheus qui avoient esté dou conseil Vertigier. Et quant cil le virent, si en furent moult lié, et maintenant coururent dire au roy que Merlins estoit venus. Et quant li rois l'oi, si en fu moult liés et ala a l'encontre de li. Et cil qui amoient Merlin li disent : « Merlins, veschi le roi qui vient encontre vous. » Grans fu la joie que li rois fist de Merlin, si l'en mena a son hostel. Et si tost comme il fu laiens, les gens dou conseil le roi le traisent a une part, se li disent : « Sire, veschi Merlin qui est li mieudres devins qui soit. Mais priiés li que il vous die comment vous prenderés cel chastiel et que il vous die a quoi la guerre des Saisnes et de vous venra. Et saichiés, se il veult, il le vous dira bien. » Et li rois dist que il li demandera moult volentiers. Lors laissierent atant ester pour chou que li rois voloit Merlin moult honnerer. Et quant vint au tierch jour apriès, si fu tous li consaus le roi assamblés. Lors mist li rois Merlin a conseil de che que ses consaus li avoit dit : « Merlins, biaus dous amis, jou ai oi dire que vous estes moult sages, si vous pri et requier que vous me di-*(49 c)*-tes comment je porrai cel chastiel avoir, et de ces Saisnes qui sont en ceste terre, se je les

Sur le conseil de Merlin, le roi fait la paix avec ce qui restait des Saisnes, à condition qu'ils évacuent le pays.

1. qui autrement ne

en porrai cachier ou non. » Et Merlins dist : « Sire, or poés essaiier se je sui sages; je voel bien que vous sachiés que dès lors que il orent perdu Hangus, il ne beerent onques puis fors a guerpir la terre et a fuir. Et si le saichiés demain par vos messages, et les envoierés laiens por querre trives. Et lors vous manderont qu'il vous lairont la terre qui vostre pere fu, et les ferés conduire fors, et lour baillerés vostre[s] vaissiaus en quoi il s'en poront aler. » Et li rois dist : « Merlins, tu as bien dit. Et je lour ferai a savoir avant en autre maniere, que je lour ferai requerre trives pour oir que il diront sans plus. » Lors i envoia li rois Ursin, un sien consillier, et deus avoec li. Et lors chevaucierent tant que il vinrent au chastiel. Et quant il les virent venir, si lor vont a l'encontre et dient : « Que voelent cil chevalier ? » Et Ursins lor dist : « Signour, trives demandons de par le roi jusques a trois moys. » « Et nous nous en consillerons, » dient li Saisne. Si se traient a une part a conseil et dient communaument : « Nous sonmes tout aggrevé de Hangus *(49 d)* qui est mors. Ne nous n'avo(i)ns point de vitaille pour chaiens estre tant comme li rois trives demande. Mais mandons lui que il s'en voist et nous laist le chastiel, et nous le terrons de lui et treu l'en donrons chascun an dis chevaliers et dis damoisieles et dis faucons et dis levriers et cent palefrois. » Et a che est venus lor consaus, ensi sont il acordé. Et le [1] dient as messages ensi conme il l'orent devisé. Et li message s'en revinrent arriere au roi et li dient et a Merlin et as autres barons. Et quant li rois entendi chou, si demanda Merlin que il en feroit. Et Merlins respont que il ne s'en mesleroit ja, car grans maus en venroit encore en la terre et el pais. « Mais mandés lor orendroit sans plus attendre que il issent dou chastiel, car il n'ont que mengier, si le feront [2] volentiers, et que jamais trives n'avront se il n'issent fors. Et vous

1. se — 2. feroit

leur baillerés vaissiaus et nés en quoi il s'en poront aler. Et se il ne voelent che faire, n'en prendés ja tant d'aus que vous ne les fachiés de male mort morir. Et je vous sui pleges que quant vous les en lairés *(50 [a])* aler sauves lour vies que il n'orent onques si grant joie, car il cuident tout morir. »

Ensi comme Merlins l'ot devisé, ensi le fist li rois au matin faire. Lors envoia ses messages pour faire ceste requeste. Et quant cil ki estoient ou chastiel l'oirent, et il sorent que il s'en porront aler sauves lor vies, si ne furent onques si lié. Car il ne savoient mais por coi il deussent recouvrer dès que il avoient perdu Hangus. Ensi le firent a savoir par toute la terre, et les fist li rois conduire et mener au port, et lour donna vaissiaus en quoi il s'en alerent. En ceste maniere que vous avés oi sot Merlins le corage(s) des Saisnes, et ensi les envoia li rois par le conseil Merlin, et ensi s'en alerent li Saisne fors de la terre Pandragon, et ensi remest Merlins tous sires dou [conseil le] roi, et si i fu lonc tans, tant que il ot un jour parlé au roi d'un grant afaire, si em pesa a un de ses barons, si vint au roi et li dist : « Sire. vous faites grant merveille de cest homme que vous creés. Et bien sachiés que tout le sens qu'il a vint de par le dyable. Et s'il vous plaisoit, je l'assaieroie en tel maniere que vous [le vérriés tout en apert. » Et li rois respont : « Je vueil bien que vous l'essaiés en tel maniere que vous] nel courch(er)iés point. » Et il dist : « Sire, je ne li *(50 [b])* dirai ja chose qui anuiier lui doive ne ne ferai. » Ensi li otria li rois. Et quant il ot congiet dou roi, si en fu moult liés. Et cil estoit a la veue dou siecle moult sages et plains de felonnie et p[o]e[s]tis hom de grant riqueche et de parens. Unc jour vint a Merlin en la court, si le vit, et [li] fist moult grant joie et moult biel samblance, si [l']apiela devant le roi a conseil a une part. A che conseil

Un des barons du roi, jaloux de Merlin, prétend prendre sa science de prophète en défaut. Trois fois déguisé, il lui demande comment il mourra. Merlin lui annonce la première fois qu'il se cassera le cou en tombant de cheval,

n'ot que cinq hommes, et chis dist au roi : « Sire, veés chi un des plus sages hom[mes] dou monde. Et j'ai oi dire que il dist Vertigier sa mort et que il morroit de vostre feu, et il si fist. Et pour chou vous pri jou a tous pour Dieu, que vous savés bien que je sui malades, que vous li priiés que il vous die se il set de quel mort je morrai, car je sai bien, se il veut, il le savra bien dire. » Et li rois et li autre em prient tout Merlin. Lors respont Merlins, qui toute la parole de chelui ot entendue, et sot bien l'envie et le mauvais cuer que il portoit, se li [1] dist : « Sire, » fait il au roi, « vous m'avés priié que je vous die de sa mort. Je le vous dirai. Or sacés bien le jour que il morra il kerra de son cheval et brisera le col. Et ensi partira [2] le jour de vie. »

Quant cil l'entendi, si dist au roi : « Sire, vous oés bien *(50 c)* que il m'a dit, et Dieus m'en gart. » Lors apiela le roi [3] a conseil d'une part, se li dist : « Sire, or vous souviegne bien que Merlins a dit, et je revenrai encore a lui en autre maniere, si l'essaierai. » Ensi s'en ala cil en son pais et se mist en diviers abit. Et quant il s'i fu mis, si revint au plus tost qu'il pot et se fist malades. Et manda le roi a conseil que il amenast Merlin avoec lui en tel maniere que Merlins ne le seust pas. Et li rois li manda que il iroit volentiers, ne que ja Merlins par lui ne le savroit. Lors vint li rois a Merlin, se li dist : « Merlins, alons moi et vous veoir un malade en tele vile. » Et Merlins respont en riant : « Sire, nus rois ne doit aler si seuls qu'il n'ait avoec lui au moins vint hommes. » Lors apiela li rois chiaus qu'il vaut qui avoec lui alaissent, et alerent veoir chelui. Quant li rois et sa compaignie vinrent la, li malades ot apparillie sa feme qui se laissa cheoir as piés le roi et li dist : « Sire, por

1. il — 2. partires — 3. lapiela li rois

Dieu, faites moi dire a vostre devin de mon signeur se il garira. » Et li rois en fist moult simple chiere et regarda Merlin, se li dist : « Merlins, porriés vous savoir que ceste feme dist? Elle demande de son signour. » « Sire, » fait Merlins, « je voel bien que vous sachiés que chis malades qui chi gist ne morra mie de ceste maladie *(50 d)*. » Et li malades s'esforcha de parler par samblant et demanda Merlin : « Sire, de quel mal morrai je dont? » Et Merlins respont : « Le jour que tu morras seras tu trouvés pendus. » A ceste parole s'en torne Merlins de devant lui et fist samblant que il fust courechiés, si laissa le roi en la maison. Et che fist il pour chou que il voloit que li malades parlast au roi. Quant li malades le sot, si dist au roi : « Sire, or poés bien savoir se chis hom est faus et [se] il ment de chou qu'il m'a dit, quant il m'a donné deus mors a morir que l'une ne puet estre acordable a l'autre. Et encore l'assaierai jou autre fois devant vous. Je irai en une abbeie et me ferai la malades, et vous envoierai querre par l'abbé et li abbes dira que jou sui uns siens moynes, et il dira que il est moult [d]estrois et que il crient que il ne muire. Si vous priera l'abes que vous amenés vostre devin. Et je vous di que je ne l'assaierai que ceste fois. » Et li rois li otroie ceste chose.

la seconde fois qu'il sera pendu,

Ensi s'em parti li rois de chelui et s'en vint arriere. Et cil s'en ala en une abbeie, si le fist (on) ensi comme il l'avoi(en)t dit au roi, et envoia l'abbé pour lui querre *(51 a)*. Et li rois i ala et mena Merlin. Ensi chevaucha li rois tant que il vint a l'abbeie. Et quant il i fu venus, il ala oir messe, se vint l'abbes a lui et bien quinze moines avoec lui, si pria au roi que il venist veoir leur moyne qui estoit malades et si i amenast son devin. Et li rois demanda Merlin se il iroit avoec lui. Lors apiela Merlins le roi et Uter son frere devant un autel et lour dist a aus deus : « Signeur, quant je plus vous acoint, et je

plus vous truis faus. Cuidiés vous que je ne sache de quel mort chis faus morra qui m'assaie? Si m'ait Dieus, je le sai bien et je le vous dirai. Et encore plus mervillerés vous de chou que je vous dirai que des autres deus choses [que je li ai ja dites]. » Et li rois dist : « Merlins, puet il estre voirs que hom puist ensi morir? » Et Merlins dist : « Sire, se il ne muert si, ne me creés jamais de riens, car je sa[i] bien sa mort. Et quant vous averés la soie veue, si m'en demanderés de la vostre. Et tant di jou a Uter que je le verrai roi ains que je departe de sa compaignie. »

Atant vinrent entre le roi et Uter et Merlin la ou li abbes les vaut mener, et dist li abbes au roi : « Sire, pour Dieu, faites moi dire a vostre devin se li moynes qui la gist porra *(51 b)* garir jamais. » Et li rois li demande. Et Merlins fait samblant de courouch et dist a l'abbé : « Sire, il s'en puet bien lever, se il veut. Car il n'a mal et por nient m'en essaie. Car il le couverra morir de deus mors que je li ai dites et je li dirai la tierche plus diverse que nule des autres deus. Car après le brisier dou col et que il pendera noiera il. Toutes ces trois choses li averront, ne ne [se f]aingne il plus. Car je sai bien tout son corage et tout chou que ses mauvais cuers pense. » Et cil se lieve a son seant et dist au roi : « Sire, or poés vous bien connoistre sa folie et que il ne set que il dist. Comment porroit chou estre que il porroit voir dire? Car il dist le jour que je morrai que je briserai le col et penderai et noierai : tout chou m'averra le jour que je morrai. Ore saichiés bien que che ne porroit avenir ne de mi ne d'autrui. Ore gardés se vous estes sages qui tel homm creés et faites signour de vous et de vostre conseil. » Et li rois dist : « Je nel querrai jamais dusques adont que je sache se che iert voirs vraiement. » Ore fu cil moult irés que il sot que Merlins ne seroit pas partis

et la dernière qu'il sera noyé.

Le baron triomphe de cette contradiction,

dou conseil le roi dusques apriès sa fin. Ensi remest tous lour affaires et fut seut par tout chou que Merlins avoit dit de la mort a cel homme. Ensi *(51 c)* fu chascuns ententis a chou que Merlins avoit dit.

mais peu de temps après, la triple prédiction se réalise.

APRÈS che lonc tans avint un jour que li preudom qui ensi devoit morir chevauchoit a grant plenté de gent, et vint a une riviere. Et seur cele riviere avoit un pont de fust, et ses palefrois achoupa et chei a genous. Et cil broncha aval et chai sur sen col en tel maniere que il le brisa, et li cors torna outre et chai en l'iaue en tel maniere que uns des paus qui avoit esté du pont viés feri parmi sa roube, si que se[s] rains remesent en haut, et remest pendant la teste contreval, si que la teste et les espaulles remesent en l'iaue. Et cil si avoit avoec lui se[s] gens qui che virent. Et li cris fu grans levés si que la gent de la vile l'oirent, si acoururent par le pont et par l'iaue as nés au plus tost qu'il porent. Et quant il furent venu, si disent li preudomme a chiaus qui le traisent de l'iaue : « Signour, prendés garde se il a le col brisié. » Et cil le gardent et dient que oil sans faille. Quant cil qui estoient avoec l'oirent, si s'en esmervillierent moult et dient : « Voirement dist il voir, Merlins, qui dist que chis hom briseroit le col et penderoit et noieroit. Moult par est faus qui ne le croit et canque il dist, que il nous samble bien que il *(51 d)* dist voir. » Merlins qui ceste chose sot si vint a Uter qui l'amoit moult, se li dist la mort a cel homme si comme elle avoit estet, et li commande que il le desist au roi. Et Uters vint au roi, se li conta comment chis avoit esté mors. Et quant li rois l'oi, si s'en esmiervilla moult et dist a Uter son frere : « Qui vous a che di(s)t ? » Et il dist : « Sire, Merlins. » Et li rois commanda a Uter que il li demant quant che avint. Et Uters vint a Merlin, se li demande. Et il dist : « Il avint ier. Et cil verront qui le diront au roi en sis jours ; et je m'en vois,

Merlin se résout à ne plus dire que des choses dont on ne saura la vérité qu'après l'événement ;

car je ne voel mie chi estre quant il verront, que il m'en meteroient en mainte maniere de nouviele dont je ne lor vaurroie respondre. Ne je ne(n) parlerai plus devant le siecle se si oscurement non que il ne saveront que je dirai devant que il le voient. »

Ore dist li contes que quant Merlins ot ensi parlé, si s'en ala en *(52 a)* Norhomberlande a Blaise. Et Uters vint au roi, se li conta au roi ensi que Merlins li ot dit. Et quant li rois l'oi, si quida que Merlins fust courechiés, et demanda ou Merlins estoit alés. Et il respont : « Sire, je ne sai ou. Mais il dist que il ne voloit pas chi estre quant ces nouvieles verroient. » Ichi remaint dou roi et d'Uter et parole de Merlin qui fu en Norhomberlande a Blaise, se li conta toutes ces choses et autres assés pour baillier matiere (et) a faire son livre. Ensi demoura dusques au sisime jour, que cil vinrent qui furent a la mort a cel houme. Et quant il furent venu, si conterent au roi de cele merveille si comme il l'avoient veue. Lors dist li rois et tout cil qui l'oirent que nus n'est si sages conme Merlins est. Et disent que il ne li orront jamais dire chose qui avenir doive que il ne metent en escrit. Ensi l'ont devisé. [Ensi fu conmenciés uns livre que on apelle par nom le livre des prophecies Merlin, de] [1] chou que il dist des rois d'Engleterre et de toutes les autres choses dont il parla puis. Et pour chou ne dist pas chis livres qui Merlins est ne dont il vint [2], qu'il ne metoient en escrit fors que chou que il disoit. Et ensi demora Merlins une grant pieche la. Et en icel tans fu Merlins tous sires de Pandragon [le roi, que li Anglois apeloient par son droit nom de batesme Aurelius Ambroisius], et d'Uter son frere. Et quant Merlins sot que il avoient ensi parlé et que il devoient en escrit metre

on décide qu'on écrira toutes ses paroles,

1. et pour *au lieu des mots suppléés.* — 2. ne qui il fu

ces paroles, si le dist a Blaise. Et Blaises li demanda : « Merlins, seront leur livre autel conme je faich? » Et Merlins respont : « Nennil. Il ne meteront en escrit se che non que il porront connoistre dusques il soit avenu. » Ensi s'en vint Merlins arriere eu la court le roi. Et quant il fu venus, se li conterent les nouvieles autressi conme se il n'en seust riens. Et Merlins commencha lors a dire les oscures paroles dont ses livres fu fais des prophesies c'on ne puet connoistre dusques elles soient nouvieles avenues. Et apriès chou vint Merlins a Pandragon et a Uter son frere, si lour dist moult piteusement que il les amoit (et) moult et voloit leur grant pooir et preu et leur honneur. Et quant il l'oirent, si s'en esmiervillierent moult et disent a Merlin que il lour desist seurement canques il vaurroit et que il ne lour celast nule chose de lour affaire. Et Merlins respont : « Je ne vous celerai ja chose que je doive dire a vous. Et je vous dirai une grant merveille, che vous sera avis.

et c'est le livre des prophéties de Merlin.

Il annonce au roi que les Saisnes vont venir avec une grande armée,

« Membre vous i des Saisnes que vous gietastes fors de vo terre apriès la mort Hangus? » Et il respondent : « Oil bien. » « Icil qui s'en alerent disent la nouviele as autres Saisnes de la mort Hangus, qui moult estoit de trés (52 b) grant lignage. Quant les lignages oirent la nouviele que Hangus estoit mors et que cil estoient de la terre gieté, siont parlé ensamble et dient que il n'averont jamais joie tant que il avero(ie)nt vengié la mort Hangus, et cuident bien conquerre ceste terre. » Quant Pandragons et Uters l'oirent, si s'en esmiervillierent moult et demanderent Merlin : « Ont il dont si grant gent que il puissent guerroiier nous? » Et Merlins respont : « Pour un homme que vous avés defensable en averont il deus. Et se vous ne le faites moult sagement, il vous destruiront et conquerront vostre regne. » Et il dient : « Nous

le ferons tout a votre conseil, ne ja ne trespasserons chose que vous nous dites. » Et puis demanderent Merlin : « Quant vous est il avis que cest[e] gent verront? » Et Merlins dist : « L'onsime jour de jung[net], ne ja nus en vostre terre nel savra, se vous ne le savés. Et je vous demanc que nus de vous n'en parout, mais faites che que je vous dirai : mandés tous vos hommes et vos chevaliers povres et riches, et se lour faites le gringnour joie que vous porrés, car il i a moult sens a garder cors d'ome, et les tenés près de vous. Et *(52 d)* lour priiés que a lour pooir soient toute la daerrainne semainne de jung(net) a vous a l'entree des plains de Salesbieres. Et la assamblés tout votre pooir sour la riviere, si que vous lour puissiés desfendre. » « Comment! » fait li rois, « les lairons nous dont arriver? » « Oil, se vous m'en creés, et eslongier de la rive bien loing, si que il ne savront ja (ja) que vous aiiés vo gent assamblee. Et quant il seront eslongiet, vous lour envoierés de vo gent par devier(e s les vaissiaus pour faire samblant que vous ne volés pas qu'il s'en repairent. Et quant il verront chou, si s'en esmaieront moult. Et li uns de vous deus s'en voist avoec vo gent, et si alés si près que vous les fachiés logier maugré aus en sus de la riviere. Et quant il seront logié, si averont grant disete d'iaue, si s'en esmaieront li plus hardi d'eus. Et ensi les ferés tenir deus jours. Et au tierch jour vous combaterés vous a aus. Et se vous le faites ensi, je vous creanc que votre gent en averont la victore. » Et lors dient li doi frere : « Por Dieu, Merlins, se toi plaist, car nous di se nous morrons en ceste bataille. » Et Merlins lour dist : *(53 a)* « Signeur, il n'est nule chose qui ait commenchement qui(l) n'ait fin. Et il n'est nus hom qui se doive esmaiier de la mort se il la rechoit si conme il doit, car chascuns qui vit doit savoir que il morra. Et ensi devés vous savoir de vous que aussi ferés vous, que nule hautece ne nule riquece ne vous puet garandir que vous ne muiriés. » Et Pandragons li dist : « Merlins, tu

et lui donne le moyen de les vaincre ;

me desis une fois que tu savoies bien ma mort aussi que tu savoies la mort de chelui qui t'assaioit. Et de la mort de chelui desis tu [1] verité. Pour chou te pri jou, se il te plaist, que tu me dies la moie mort. » Et Merlins dist : « Je voel que vous faichiés aporter entre vous deus les millours saintuaires et reliques que vous avés, et que vous jurés sour sains li uns et li autres que vous ferés chou que je vous commanderai por vostre preu et pour vostre honneur. Et quant vous l'arés juré, si vous dirai plus seurement che que mestiers vous sera. »

Tout ensi conme Merlins l'ot devisé il le firent. Et quant il l'orent juré, si disent : « Merlins, nous avons fait ton comman(deman)dement. Ore te prions nous, se il te plaist, que tu nous dies pour coi tu le nous as fait faire. » Et Merlins respont au roi : « Tu me demandes une question de ta *(53 b)* mort et que il sera de ceste bataille, et je le te dirai. Savés vous que li uns a juré a l'autre ? Je le vous dirai. Vous avés juré(s) que vous serés contre ceste bataille preudomme et loial viers vous meismes et viers Dieu. Et je vous ensegnerai comment vous serés preudonme et loia[l] et boin justichier. Je vous commanch que vous vous faciés confiès. Car vous le devés ore mieus estre k'en un autre termine por chou que vous savés que vous vous devés combattre. Et se vous estes tel que je vous di, seur soiiés que vous vainterés. Car il ne croient mie en la trinité, pour coi Jesucris vint en terre, et vous desfendés vostre droit yretage qui est vostres par droit. Et cil qui anchois morra en son droit tenant et sera acordés a la loy Jesucrist par le commandement de saint[e] eglyse ne doit gaires douter la mort. Et je voel bien que vous sachiés que puis que saint[e] eglise fu establie en ceste ille n'ot mais si grant bataille ne n'avra de vo tans

1. de chelui que tu desis

comme ceste sera. Et li uns de vous a juré a l'autre que il fera son preu et s'onnour. Et je voel que vous saichiés que je nel vous dirai plus descouvertement, mais tant sachiés vous bien que l'un [1] de vous deus convient le siecle laissier. Et cil qui remanra fera *(53 c)* la ou ceste bataille sera une chimentiere le plus biele et le plus riche que il porra par mon los. Et je vous creant que jou i aiderai tant que tout le tans que crestiientés duerra i parra chou que jou i ferai. Je vous ai dit de l'un de vous deus que il convient morir : ore pensés de estre preudomme. »

Il annonce aussi que l'un des deux frères mourra dans la bataille, et que le survivant lui fera, avec l'aide de Merlin, la plus belle sépulture du monde.

Ensi passa li termes et vint li jours de la [2] semonse. Et li doi frere orent bien fait che que Merlins lour avoit commandé. Et si vinrent a Penthecouste tenir court seur la riviere, et la assambla li peuples. La ot moult avoir donné et mainte biele chiere faite. Et lors i furent tant que il oirent dire que li vaissiel furent arrivé le premiere semainne de jungnet. Et quant Uters oi chou, si sot bien que Merlins li ot voir dit, si fist commander as prelas de saint[e] eglyse qu'il n'eust honme en l'ost qui ne fust confès et qui ne pardonna[st] tout l'un viers l'autre. Et cil furent tout descendu des nés et orent terre prise et sejornerent huit jours, et au nuevisme chevauchierent. Li rois Pandragons, qui bien savoit les nouvieles d'aus et ot ses espies en l'ost (et) sot que il chevauchierent, si lou(r) dist Merlin, et Merlins li dist que voirs estoit. Lors li demanda li rois comment il le feroit. Et *(53 d)* Merlins li dist : « Vous i envoierés Uter demain atout grant plenté de gent. Et quant il sara et il verra que il seront bien eslongiet [de la riviere et] de la mer, si se mete(nt) entre deus, si se (se) tiene(nt) si priès que il les [3] fache(nt) herbegier [en mi les chans], si traie(nt) arriere sa gent et

Les Saisnes arrivent; la bataille a lieu à Salesbières, et, comme Merlin l'avait prédit, un dragon vermeil apparaît en l'air, les Bretons sont vainqueurs, et Pendragon est tué.

1. li uns — 2. sa — 3. se

[au matin quant li Saisne vaurront errer si lor core sus et] les tiegne(nt) si près que il ne puissent chevauchier. Lors n'i avra chelui qui ne vausist estre la dont il estoit venus. Et ensi le face [1] deus jours a toute vo gent, (et) si tost comme li jours sera biaus et clers [lor corés seure a cele eure que] vous verrés un dragon [vermoil] qui courra par l'air entre le ciel et la terre. Et quant vous averés veut cel signe, si te pues combatre seurement, car ch'iert signes de ton non. Et tes gens averont la victoire. » [Et ensi se departirent. Et Merlins si vint a Uter, si li dist : « Pense d'estre preudom, que tu n'as garde de mort en ceste bataille. » Et Merlins s'en ala a Blaise en Norhomberlande, si li raconta tot et dist, et Blaises le mist en escrit et par son livre le resavons nous encore. Mais or se taist atant li contes de lui et de Merlin et retorne a parler de Uter et de Pandragon coment il esploitierent en la bataille as Saisnes.

Ci endroit dit li contes que tot ensi com Merlins l'ot devisé as deus freres il le firent. Car Uters sevra une grant partie de gent a cheval de l'ost, des plus fors et des meilleurs que il i pot onques eslire, si monterent et chevauchierent tant qu'il virent l'ost des Saisnes qui s'estoient logié a la plaine terre, si se mistrent a bandon entre lor vaissiaus et lor pavillons, et les firent herbergier icelui soir en mi les chans sans iaue et loing de lor vaissiaus ou lor vivre estoient. Et Uters les tint si cors deus jours entiers que onques chevauchier ne porent ne près ne loing. Et au tiers jor fu li rois Pandragons venus a moult grant plenté de gent, si commanda sa gent apareillier et ses batailles ordoner. Et quant li Saisne virent les deus os, si furent moult esmaié. Et Uters et les soes gens lor coururent si durement sus qu'il les firent a force

1. faites

reverser jusques sur l'ost Pandragon. Si avoit tel bruit et tel noise et si grant criee de gent que l'en n'oist Dieu tonant. Et il furent tout apareillié de ferir en la bataille quant li rois commanderoit, mais il atendoit que li mostres apareust que Merlins li dist. Mais ne demora puis gaires que li mostres lor aparut en l'air; car il virent venir volant un dragon vermoil, et coroit par l'air et getoit feu et flamme par mi lou nés et par mi la boche, et s'en vint moult roidement bruissant par desus l'ost as Saisnes. Et quant li Saisne lou virent, si s'en esmaierent moult et a merveilles en orent grant paor. Et Pandragons et Uters distrent a lor gent que il sont desconfit], et il orent veut tous les signes que Merlins lour ot dit. Si lour courent sus, canques chevaus porent rendre, les gens Pandragon. Et quant Uters vit que les gens le roi furent assamblees, si lour courut sus a toutes ses gens. Et cil vinrent contre iaus aussi hardiement u plus, si se combatirent moult [r]uistement li uns a l'autre, et si fu moult la bataille fiere et dure. Et en cele bataille qui moult fu crueuse fu mors li rois Pandragons.

54 a Ensi come vous avés oi fu fait[e] la bataille de Salesbieres, et Pandragons fu mors, et Uters vainqui la bataille. Et moult i ot mort de gent. Et li Saisne i furent tout mort, que nus n'en eschapa qui i fust, car il les convint tous a noiier ou morir. Et ensi fu finee la bataille de Salesbieres. Apriès la mort Pandragon remest Uters, et fu rois. Et fist tous les cors des crestiens entierer et metre en un lieu, et chascuns i traist de ses amis l'un apriès l'autre. Et Uters fist aporter le cors de son frere avoec ses honmes, et fist escrire le non de chascun sur sa tombe et qui il estoit. Et Uters fist lever Pandragon plus haut des autres, et dist que il ne feroit ja riens sor lui escrire, que moult seroient fol cil qui la tombe verroient, se il ne la connissoient. Quant Uters ot chou fait, si vint a Londres

Uter devient roi, il fait enterrer les morts.

a tous ses gens et tout li prelat de saint[e] eglyse qui sous lui *(54 b)* estoient. Illuecques porta Uters couronne. Et quant il l'ot trove[e] et portee, au quinsime jour après vint Merlins a court.

Moult fist li rois grant joie de Merlin. Et Merlins li dist : « Uters, je voel que tu me dies a ton peuple chou que je te dis des Saisnes qui venroient en ta terre, et le couvent que tu m'eus entre toi et Pandragon et les seremens que li uns jura a l'autre. » Et Uters le reconta as ses gens tout ensi que entre lui et Pandragon avoient ouvré de toutes les choses que Merlins lour ot dites del dragon dont il ne savoient riens ne que li autre. Lor dist Merlins apriès la senefiance dou dragon. Dist Merlins que li dragons [qui] estoit venus senefioit[1] la mort de Pandragon et l'essauchement dou roi Uter. Et (que) il li fu mis[2] a seurenon[3] : pour l'ounour de lui, pour la monstrance del dragon, et la senefiance de lui fu tous jours apielés Uters Pandragons. Et ensi sorent li baron la volenté et le commandement que Merlins avoit consilliet as deus freres. Ensi remest une grant pieche et fu Merlins moult bien d'Uter Pandragon et de son conseil. Et tant que il avint après que Uter Pandragon fu en son regne. Et Merlins l'apiela et li dist : « Que feras tu de Pandragon qui gist en Salesbieres ? » Et li rois respont : « Je en ferai chou que tu vaurras. » « Tu me juras *(54 c)* que tu feroies un chimentiere, et je meismes i aideroie a mon pooir. Et je t'ai en couvent que nous ferons chose qui i parra tant com li siecles durra. Or aquite ton serement, que j'aquiterai moult bien ma parole. » Et li rois dist a Merlin : « K'en porrai je faire ? » Et il dist : « Or enpren a faire tel chose qui onques ne fu seue et si en sera tous jours mès parole[4]. » Et il respont : « Jel ferai volentiers. »

Il prend le nom d'Uter Pendragon.

Merlin, pour honorer Pendragon, fait venir d'Irlande des pierres énormes qui sont encore au cimetière de Salesbières.

1. senefiier — 2. mes — 3. a son frere — 4. tel chose que ne

« Ore envoie dont, » fait Merlins, « querre grosses pierres qui sont en Irlande, si i envoie tes vaissiaus et fai venir ces pierres. Ne il ne les saront ja si grans aporter que je ne les lieve. Et se lour irai monstrer celes que je voel que il aportent. » Lors i envoia li rois de moult grans vaissiaus a grant plenté.

Quant il i furent venut, si lour moustra Merlins moult grosses pierres et lour dist : « Veschi les pierres que vous emporterés. » Quant cil virent les pierres, si le tinrent a moult grant folie. Et disent que tous li mons n'en torneroit une, ne teus pierres ne meteront il pas en leur vaissiaus, se Dieu plaist. Et Merlins lour dist : « Dont estes vous pour nient venu. » Et cil s'en revinrent au roi, se li dient la mierveille que Merlins lour avoit commandé a faire, che que il cuidoi[en]t que nus ne peust faire el monde. Et li rois respont : *(54[d])* « Or souffrés tant que Merlins viegne. » Quant Merlins fu venus, se li dist li rois chou que ses gens li avoient dit. Et Merlins respont : « Dès que il me sont failli, je aquiterai bien mon couvent. » Lors fist Merlins par forche d'art aporter les pierres d'Irlande, qui encore sont en le chimentie[re] de Salesbieres. Et quant eles furent venues, si les ala veoir li rois, et mena avoec lui grant partie de son peule pour veoir cele mierveille des pierres. Et quant li rois et ses gens furent la, disent que il ne virent onques mais si grosses pierres, ne ne cuidoient mie que tous li mons en peust une remuer. Moult s'en esmiervillierent les gens comment Merlins les avoit fait illuec venir, que nus ne l'avoit veu ne seu. Et Merlins dist que il les fesissent drechier. Et li rois dist : « Merlins, che ne porroit nus faire fors Dieus, se tu nel faisoies. » Et Merlins dist : « Or vous en alés, [si avrai mon covent vers Pen-

soit pas seue et si orras tous jours mes paroles

dragon aquité,] car jou avrai pour lui faite tel chose qui ne porroit[1] ja estre [par nul autre home mortel] asovie[2]. » Ensi fist Merlins les pierres drecier qui encore sont el chimentiere de Salesbieres. Ensi remest cele oevre. Et Merlins ama moult le roi et le servi lonc tans, tant que il avint un jour que il le traist a conseil, se li dist : « Il converroit que je me descouvresisse a vous del plus haut conseil que je sache. Car je *(55 a)* voi que tous chis pais est vostres. Et pour chou que vous aim vous voel jou dire une chose. Dont ne vous sauvai ge de Hangus que il ne vous ochist mie ? Pour chou me deveriés moult amer. » Et li rois respont : « Il n'est nule riens que vous voelliés que je ne face a men pooir. » Et Merlins respont : « Se vous le faites, li preus en iert vostres. Car je vous ensegnerai tel chose, par coi vous avrés l'amour de Dieu. » Et li rois respont : « Merlins, di seurement chou que tu veuls. Car tu ne diras ja chose qui puist estre faite par homme que je ne le fache. » Lors dist Merlins : « Sire, che vous sera ja moult estraigne chose que je vous dirai. Et je vous pri que vous le celés. Car je voel que li preus et li honneurs en soit vostres. » Et li rois creante Merlin que il n'en parlera ja. Lors dist Merlins au roi : « Sire, je voel bien que vous saciés que je sai les choses dites, faites et alees, et que je le tieng par nature d'anemi. Et nostre sires qui est poissans sour tout m'a donné sens de savoir toutes choses qui sont a avenir en partie. Et par che m'ont anemi perdu, que je n'ouverrai ja a le leur volenté. Ore savés vous dont li pooirs me vint de chou que je faich. Et je vous dirai chou que nostre sires (le) veult que vous sachiés. Quant vous le sarés, si gardés que vous en ouvrés a sa volenté.

Merlin révèle au roi le grand secret des deux tables saintes de Jésus-Christ et de Joseph,

Sire, vous devés croire que nostre *(55 b)* sires vint

1. porra — 2. seue

en terre pour sauver le monde, et que il sist a la chainne et dist as ses apostles : « Un en i a de vous qui me tra« hira. » Et chis qui che fourfist fu partis de sa compaignie, si comme il dist. Sire, après chou avint que nostre sires souffri mort pour nous, et que uns chevaliers le demanda et l'osta dou torment ou il fu mis. Sire, apriès chou avint que nostre sires fu resuscités et que chi[s] saudoiiers fu apriès la mort Jesucrist en une deserte gastine, et il et une partie de son lignage et autre grant peule que il avoit avoec lui. Si [lor avint une mout grant famine, si] se complainsent au chevalier qui estoit leur maistres, et cil pria Dieu que il li moustrast pour coi il souffroient cele mesaise. Et nostre sires li commanda que il fesist une table el non de la table de la chainne [et tot fust carree], et un vaissiel que il avoit, [ou Jesus et li apostre mangierent a la chainne meist[1] sour cele table, (et le vaissiel) [quant il l'avroit bien coverte] de blans dras [et que il covrist le vaissiel tot] fors par deviers lui. [Et Brons, uns suens serorges, pescha un poisson qui fu mis sor la table ens el milieu encoste lou vaissel devant Joseph.] Et par cel vaissiel fu departie la compaignie des boins et des malvais. Sire, qui a cele table pooit seoir, il avoit l'acomplissement de son cuer. Sire, a cele table a[voit] tous jours un lieu vieut, qui senefie le lieu ou Judas sist a le chainne, [et] quant il oi[2] que nostre sires (li) disoit pour lui si fu partis de la compaignie Dieu. *(55 c)* Et ses lieus fu wuis, fors tant que nostre sires assist un houme en son lieu pour faire le conte des douze apostles. Ensi sont ces deus tables convegnables. Ensi acompli nostre sires cuer d'oume a cele table seconde. Et ces gens claimment cel vaissiel, dont il ont cele grasce, graal. Et se vous m'en volés croire, vous establirés la tierche table el non de la trinité. De ces trois tables senefia la trinités trois viertus. Et je vous creant que se vous le faites, il vous en sera

et lui propose d'établir la troisième.

1. un vaissiel auoit que il auoit mis — 2. sot

grans biens a l'ame et au cors. Et averront en vostre tans teus choses dont vous vous esmervillerés moult. Et se vous le volés faire, je vous aiderai moult. Et se vous le faites, je vous creanc que che sera une des choses dont il sera plus parlé au siecle. Se vous m'en creés, vous le ferés, et se vous m'en volés croire, vous en serés moult liés. » Ensi a parlé Merlins au roi. Et li rois respondi : « Je ne voel que nostre sires i perde riens por moi. Et si voel bien que tu saces que je mech tout sour ti. » Et Merlins dist : « Or esgardés, sire, la ou il vous plaira mieus a faire. » Et li rois respont : « Je voel que il soit la ou il te plaira. » Et Merlins dist : « Vous le ferés a Carduel en Gales, et la fai assambler *(55 d)* les gens de ton regne encontre toi a Penthecouste, et tu t'apareilles pour grans dons donner, et si me baille gens qui facent a mon voloir. Et quant tu vauras, je eslirai chiaus qui tel[1] seront que il (l)i doive[nt] estre assis. » Ensi le fist li rois savoir partout. Et Merlins s'en ala et fist faire la table. Et che remaint jusques a la semainne de Penthecouste que li rois vint a Carduel. Et quant il fu venus, il demanda Merlin conment il avoit esploitié. Et Merlins dist : « Sire, moult bien. »

Uter le charge de le faire.

Ensi assambla li peuples a la Penthecouste a Carduel. Assés i vint chevaliers et dames. Et lors dist li rois a Merlin : « Quels gens esliras tu pour seoir a ceste table? » Et Merlins dist : « Vous en verrés chou demain que vous n'en quidastes onques veoir. Mais je eslirai cinquante des plus preudomes de ceste terre, ne ja puis que il i averont sis ne vaurront en leur pais retourner ne de chi partir. Et lors porrés veoir la senefiance del lieu wuit et des autres deus tables en la vostre. » Et li rois si dist : « Che vaurroie je moult volentiers veoir. » Et Merlins

Merlin fait la table à Carduel en Gales et choisit cinquante prud'hommes pour y prendre place.

1. che

eslist cinquante des plus preudomes que il sot, si les fist seoir a la table et apiela le roi, si li moustra le lieu wuit, et maint autre le virent et si ne savoient que il senefioit ne *(56 a)* pour coi il estoit wuis fors li rois et Merlins. Quant Merlins ot ce fait, si dist le roi que il s'alast seoir. Et li rois dist qu'il ne serroit mie tant qu'il eust veus cheus qui estoient a la table servir, si les fist li rois servir ains qu'il s'en meust d'illuec. Quant il furent servi, si s'ala li rois seoir.

Ensi furent tous les uit jours, et li rois donna moult de biaus dons et de grans joiaus as dames et as damoisieles. Et quant vint que li baron prisent congié et que il s'en departirent, si vinrent as preudommes qui seoient a la table. Et li rois meismes lour demanda qu'il lour estoit avis. Et il respondirent : « Sire, nous n'avons (jamais) talent de mouvoir ja mais de chi, ains ferons venir nos femes et nos enfans en ceste vile, et ensi viverons au plaisir nostre signour ; car teuls est nostres corages. » Et li rois lour demanda : « Signour, avés vous tout tel corage ? » Et il respondent tout : « Oil, si nous esmiervillons moult comment che puet estre. Car il i a de teuls de nous que onques mais ne virent li uns l'autre, et peu i a de nous dont li uns fust acointes de l'autre, et ore nous entramons autant ou plus comme fieus seut amer pere. Ne nous ja mais, chu me samble, ne ferons *(56 b)* desassamblee ne departirons, se mors ne nous depart. » Et quant li rois les ot ensi parler, si le tint a moult trés grant merveille, et tout cil qui dire l'oirent en furent tout esbahi. Et li rois en fu moult liés, et commanda que il fuissent houneré en la ville aussi conme ses cors. Et quant les gens furent departi, si dist li rois a Merlin : « Voirement me disoies tu voir. Ore croi je bien que nostre sires veult que ceste table soit establie ; mais moult m'esmerveil del lieu wuit, et moult te vaurroie

Merlin annonce que le lieu vide à la table ronde ne sera rempli qu'au temps du successeur d'Uter



priier, se tu le sés, que tu me desisses qui l'emplira. » Et Merlins dist : « Tant te puis jou bien dire qu'il ne sera pas emplis en ton tans. Et cil qui l'emplira naistera de celui qui engendrer[1] le doit. Et n'a point encore de feme prise ne ne set riens qu'i[l] le doie engenrer. Et couverra que cil qui emplir le doit acomplisse chelui [lieu] avant ou li vaissiaus del graal siet, car cil qui le gardent ne le virent onques acomplir ; ne che ne sera jamais en ton[2] tans, ains averra au tans le roi qui apriès toi verra. Mais je te pri que tu faches tes assamblees et tes grans cours en ceste *(56 c)* vile, et que tu meismes i soies et tiegnes tes cours as festes anveus. » Et li rois dist : « Merlins, je le ferai moult volentiers. » Et Merlins dist : « Je m'en irai ; tu ne me verras mais devant lonc tans. » Lors li demanda li rois : « Merlins, ou iras tu ? Dont ne serras tu en toutes les festes en ceste ville que je i terrai ? » Merlins dist : « Nennil, je n'i puis pas estre, que je voel que cil qui avoec toi sont croient chou que il verront avenir. Car je ne voel pas qu'il dient que che aie je fait qui(l) averra. »

par un homme qui n'est pas encore né et qui aura d'abord accompli l'aventure du graal.

Chi endroit dist li contes que Merlins s'em parti d'Uter Pandragon et vint en Norhomberlande a Blaise, se li dist ces choses et ces establissemens de cele table et maintes autres choses que vous orrés en son livre. Et ensi demoura Merlins plus de deus ans qu'il ne vint nient a court. Et ensi fu un grant tans que li rois tint acoustumeement sa court a Carduel, tant que une fois *(56 d)* avint un jour que il prist talent le roi que il semonroit tous ses barons, et i amenaissent tout lor femes et un et autre. Ensi les fist li rois semonre al Noel. Et envoia par tout ses lettres. Ensi comme li rois l'ot commandé si le firent. Et bien sachiés que il i vint grant

Uter tient une grande cour à Carduel ;

1. emplir — 2. tous

plenté de damoisieles, de pucieles et de chevaliers. Je ne puis ne ne doi tous chiaus dire qui a cele court furent, mais vous conterai chiaus et celes dont mes contes parole. Tant voel je bien que vos [1] sach[i]és que li dus de Teintaguel i fu, et si i amena sa feme Ygerne. Et quant li rois le vit, si l'ama moult en son cuer, n'onques ne l'en f(es)ist samblant se de tant non que il le regardoit plus volentiers des autres. Et de che se prist elle meismes garde et sot bien en son corage que li rois la veoit moult volentiers. Et quant elle s'en fu apercheue, si l'eskiva au plus que elle pot et se targa a venir devant lui, car ele estoit moult preudefeme et moult biele. Et li rois, pour s'amour et pour chou que on ne s'en presist garde, envoia joiaus a toutes les dames, et a Ygerne envoia cheus que il cuida que plus li pleusissent. Et elle vit qu'il envoia a toutes les autres, si ne vaut ne n'osa refuser le sien don.

il s'éprend d'Igerne, femme du duc de Tintageul; celle-ci s'en aperçoit et essaie de l'éviter.

(57 a) Ensi departi la cours, et ains qu'elle fust departie pria li rois a tous [2] ses barons que il fuissent arriere a la Penthecouste si conme il avoient esté a cele feste, et aussi a toutes les dames. Et chascuns l'otroie moult volentiers. Et quant li dus de Tintaguel se departi de la court, li rois le convoia et hounera moult. Au departir si dist li rois a Ygerne tant seulement que il voloit bien que elle seust que elle emportoit son cuer avoec lui. Et elle n'en fist ains samblant que elle l'entendist. Ensi prisent congié [3] li uns de l'autre. Et li rois remest a Carduel et fist moult grant joie et reconforta moult les preudoumes qui a la table seoient, mais tous [4] dis fu ses cuers a Ygerne. Et ensi sousfri li rois dusques a Penthecouste. Et lors assamblerent (assamblerent) li baron et les dames.

1. tu — 2. tout — 3. consel — 4 tout

Moult fu liés li rois quant Ygerne fu venue, et moult donna a cele feste grans dons. Et quant li rois sist au mengier, si fist le duc et Igerne seoir decouste lui. Lors fist tant li rois par ses dons et par ses presens que Ygerne ne s'en pot plus desfendre [que ele ne seust bien] que li rois l'amoit. Ensi firent a cele feste grant joie, et moult hounera li rois ses barons. *(57 b)* Et quant la feste fu passee, si s'en vault chascuns raler en son pais, et prisent congiet. Et li rois lour pria et requist que il revenissent quant il les manderoit, et il li otroiierent tuit. Ensi departi la cours. Et li rois souffri le mesaise tout l'an. Quant che vint au chief de l'an, si se complainst a deus de ses privés et dist l'angoisse que il sousfroit pour Ygerne. Et il li dient : « Sire, que volés vous que nous en fachons ? Vous ne commanderés ja chose que nous ne fachons, se nous le poons faire. » Et li rois dist : « Conment porroie jou plus estre avoec Ygerne ? » Et il dient que se il aloit en sa terre qu'il en seroit blasmés et les gens s'en apercheveroient. « Et que[l] conseil, « dist li rois, « m'en donriés vous dont ? » Et il dient : « Le millour que nous savrons. Faites semonre une grant court a Carduel et faites savoir a tous chiaus qui i verront que il ne s'en muevent devant quinsainne et que chascuns viegne atournés pour sejourner [1] quinze jours, et que chascuns de vos barons i amainne sa feme. Ensi porrés avoir l'amour Ygerne. » Et li rois les fist semonre. Et il vinrent tout a Carduel. Et li rois i donna moult de biaus dons. Moult fu liés li rois cel jour que il tint court, si parla a un sien consillier *(57 c)* qui avoit non Urfins, se li demanda li rois que porroit faire, que l'amour Ygerne l'ochioit, si que il ne pooit durer quant il ne la veoit, et quant il la veoit se li aliege

A une nouvelle fête, Uter envoie son conseiller Ulfin parler de sa part à Igerne ;

1. semonre

sa dolours, et que il ne puet vivre s'il n'a autre conseil de s'amour, et que morir l'en convenra. Et respont Urfins : « Vous estes moult mauvais, qui pour le desir d'une feme cuidiés morir. Qui oi ains parler de feme qui bien fust priie et requise et (la) on peust douner a li et a cheus qui sont entour li, que elle ne fesist sa volenté? Et tu t'esmaies. » Et li rois respont : « Tu dis moult bien, et tu sés bien qu'il convient a tel chose. Je t'en pri que tu m'en aiues en toutes les manieres que tu savras, et pren canques tu vaurras dou mien, et donne a cheus et a celes qui sont entour li et parole a Ygerne en tel maniere que tu sés que mestiers m'est. » Et Urfins dist : « J'en ferai mon pooir. » Ensi ont finé lour conseil. Lors dist au roi : « Gardés que vous soiiés bien del duc, et je penserai de parler a Ygerne. » Et li rois dist qu'il le feroit moult bien. Ensi l'ont empris. Li rois fist moult grant joie le duc tous les uit jours, et a sa compaignie donna maint biel jouel. Et Urfins parla a Ygerne, se li dist les choses que *(57 d)* il cuidoit qui mieus li pleussent, et li aporta par maintes fois moult de biaus joiaus. Et elle s'en desfent et n'en veult nul prendre, et tant que il avint un jour que elle traist a conseil Urfin et li dist : « Pour coi me veuls tu douner ces jouaus et ces biaus dons? » Et il respont : « Pour vostre sens et por vostre grant biauté. Je ne vous puis riens douner, que tout li avoir le roi sont vostre, et tous ses cors a vostre plaisir et a vostre volenté faire. » Et elle respont : « Comment? » Et il dist : « Pour chou que vous avés le cuer de lui tout entirement, et est vostres et obeist a vous. » Et elle respont : « Dou quel cuer dites vous? » Et il dist : « Dou roi. » Et elle se saingne et dist : « Dieus! conme est li rois traitres, qui fait samblant del duc amer et (de) moi [veut] honnir! Urfins, » fait ele, « gardés que ja mais n'en parlés. Et je voel que vous sachiés que je le diroie mon signour, et se il le savoit, il vous en converroit morir. Et si te di que je ne le celerai que ceste fois. » Et il respont : « Dame,

mais elle s'indigne et menace de tout dire à son mari.

che sera m'ounours de morir pour mon signour. Ne onques mais dame ne se desfendi de tel chose que vous desfendés del roi a avoir a ami. Car il vous aimme plus que tout le monde. Mais espoir vous vous gabés. Mais, por Dieu, aiiés merchi dou *(58 a)* roy. Et sachiés de voir qu'il vous en venra encore grans maus, ne vous ne li dus ne se puet desfendre contre la volenté le roi. » Et elle respont et dist em plourant : « Si ferai, se a Dieu plaist, je m'en desfenderai moult bien. Car je ne serai jamais en lieu ou il soit. »

Uter fait porter publiquement à Igerne une coupe d'or où son mari lui dit de boire pour l'amour du roi.

ATANT se departirent entre Urfin et Ygerne. Et Urfins vint au roi, se li conta canques Ygerne li ot dit. Et li rois dist que ensi doit boine dame respondre : « Nel laissiés ja pour chou a proiier. » Un jour après avint que li rois fu assis au mengier et li dus seoit dalés lui. Et li rois avoit devant lui une moult biele coupe d'or. Et Urfins conseille le roi qu'il envoie cele coupe Ygerne. Et li rois dreche sa teste, si dist au duc : « Sire, mandés Ygerne que elle prenge cele coupe et ke elle i boive pour l'amour de moi. Et je li envoierai plainne de boin vin par un de vos chevaliers. » Et li dus respont comme cil ki nul mal n'i entendoit : « Sire, grans mierchis ; elle le prendera moult volentiers. » Et li dus apiela un sien chevalier et li dist : « Bretel, portés vous ceste coupe vostre dame de par le roi, et li dites que elle i boive pour l'amour de lui. » Bretiaus prist *(58 b)* la coupe et vint la ou Ygerne estoit et li dist : « Dame, li rois vous envoie ceste coupe, et mes sires vous mande que vous le prendés, et que vous i buvés pour l'amour de lui. »

QUANT Ygerne l'entent, si en ot grant honte et rougi. Et prist la coupe et si but et le vaut renvoiier arriere. Et Bretiaus li dist : « Dame, me sires vous mande que

vous le retenés. » Et elle le retint. Et Bretiaus s'en va devant le roi et le merchie de par Ygerne qui[1] onques mot ne li avoit dit. Lors ala Urfins veoir que Ygerne faisoit, si le trova moult pensive. Et quant les tables furent ostees, si apiela Urfin et li dist : « Urfins, par grant traison m'a envoiié vostre sires une coupe. Mais tant sachiés vous bien que je dirai a mon seigneur la honte que vous et il me pourcachiés. » Et Urfins respont : « Dame, vous n'estes pas si fole que vous ne sachiés bien que puis que feme di(s)t tel chose a son signour, ja puis ne le querra. Et pour che vous en garderés moult bien. » Et Ygerne respont : « Dehait qui s'en gardera ! » Atant departi Urfins d'Ygerne. Et li rois ot mengié et fu moult liés, si prist le duc par la main et li dist : « Alons veoir ces dames. » Et il dist : « Sire, volentiers (*58 c*). » Lors vont li rois et li dus en la cambre Ygerne. Mais li rois n'i ala fors que pour veoir Ygerne, et ele le sot bien. Ensi souffri chelui jour dusques a la nuit. Lors s'en ala a son ostel, et quant vint li dus, si le trouva en sa chambre plorant, et quant il le vit, si s'en esmiervilla moult et le prist entre ses bras com cil qui moult l'amoit, et li demande que ele avoit. Et ele li dist : « Je nel vous celerai ja, car il n'est riens que je tant aim comme vous. » Adont li dist tout l'afaire le roi si comme vous l'avés oi, et que toutes ces dames que il mande et ces assamblees ne fait il se pour li non. « Et vous m'avez ore fait prendre sa coupe et me mandaste[s] que je i beusse pour l'amour de lui. Et vous di bien que je ne puis plus durer [a lui], ne a Urfin un sien consillier. Et si sai bien que puis que je le vous ai dit, il ne puet mais remanoir sans grant mal faire. Et je vous pri que vous m'en menés, car je ne voel plus estre en ceste ville. » Quant li dus ot oi et entendu che que sa feme li dist, si en fu moult irés, car il l'amoit moult de grant amour ; si manda ses chevaliers en la vile a conseil. Et

Igerne révèle tout à son mari, qui part secrètement avec elle.

1. que

quant il furent venu, si conurent[1] bien que li dus estoit irés. Et li dus lor dist : « Signour, apparilliés vous por (58 d) chevauchier tout priveement que nus nel sache. Et n'en demandés ja pour coi, tant que je le vous die. » Et dient tout : « A vostre commandement. » Si dist li dus : « Laissiés vo harnas sans vos armes et vos chevaus, et il nous sivront bien demain, que je voel que li rois n'en sache mot, ne nus cui[2] je le puisse celer, que je m'en voise. » Ensi comme li dus commande, et il fu fait. Et li dus ot commandé ses chevaus a amener pour chevauchier. Et li dus et Ygerne chevaucierent au plus celeement qu'il porent. Ensi s'en ala li dus en son pais, et en mena sa feme. Au matin, quant il s'en fu alés, (fu ales) fu grans la noise par la vile des gens le duc qui estoient remés. Li rois sot au matin que li dus s'en fu alés, si en ot grant duel, et moult l'em pesa de che que il en ot mené Ygerne. Si manda tous ses barons et leur dist et lour monstra (la verite) le honte et le despit que li dus li avoit fait qui alés s'en estoit et sans le congié de court. Et il respondent que il s'en esmiervellent tout et qu'il a fait folie. Ensi parolent cil qui ne savoient pour coi li dus s'en estoit alés. Et li rois lour dist : « Signeur, consilliés moi comment je le porrai amender. » Et il dient : « Sire, ensi comme il vous (59 a) plaira. » Et li rois dist : « Je li manderai, se vous le me loés, que il viegne amender le fourfait que il m'a fait, et tout ensi comme il s'en ala reviegne arriere por faire droit. » Et tout s'i acordent.

Uter, courroucé, déclare que le duc l'a offensé en quittant sa cour sans congé,

et lui envoie dire de revenir;

En che message alerent doi preudoume de par le roi et chevaucierent tant que il vinrent a Tintageul. La trouverent le duc. Et quant il l'orent trouvé, se li disent che que li rois li mandoit. Et quant li dus oi qu'il le converroit arriere raler si comme il estoit venus, si sot bien

1. sauoient — 2. que

que il li en converroit mener Ygerne, si respondi as messages : « Or poés dire au roi que je n'ira[i] pas arriere a sa court, car il a tant fait a moi et as miens que je ne le doi croire ne aler a sa court. Ne je n'en parlerai ja autrement, mais je en trai bien Dieu a garant, qui set bien qu'il m'a tant fait que je nel doi plus croire. » Ensi repairent [1] li message arriere au roi. le duc refuse, sans s'expliquer.

Quant li message s'en furent parti, si a mandé li dus les preudoumes de son privé conseil, si lour conta et dist [por] quoi [2] il en estoit venus de Carduel, et la desloiauté que li rois li pourcachoit de sa feme. Quant cil l'oirent, si disent que che n'averra ja, se Dieu plaist, et que bien devroit mal avoir cil qui pourcache tel chose viers son homme. Lors dist li *(59 b)* dus : « Signeur, je vous pri pour Dieu et por chou que faire le devés que vous m'aidiés a desfendre ma terre, se li rois m'assaut. » Et il respondent que si(l) feront il moult volentiers, et li aideront si avant comme il porront. Ensi se consilla li dus as ses hommes. Et li message revinrent arriere au roy, se li conterent la response le duc. Et quant il l'oi, si [dist qu'il] s'esmiervilloit [3] moult de la folie que li dus avoit dite, car il le cuidoit moult a sage home. Et li rois prie as ses barons que il li aident a amender le honte de sa court que li dùs li avoit faite. Et cil respondent que chou ne li pueent il veer, mais il li prient tout ensamble pour la loiauté que il le fache desfier avant a quarante iours. Et ensi le fist li rois, et lour pria que au chief de quarante jours fuissent a Tintageul comme pour ostoiier. Et il dient que si feront il. Et li rois envoie ses messages pour desfier le duc. Et quant il l'orent desfié, li dus dist que il s'en desfenderoit se il pooit, et cil qui l'orent desfié s'en retornerent, et li dus s'apparilla de lui desfendre. Et Uter fait défier le duc,

1. ripairent — 2. que — 3. sesmieruilla

li message dient au roi que li dus s'en desfendera se on l'assaut.

et bientôt envahit sa terre,

Quant li rois ot chou oi, si en fu moult iriés, et envoia par toute sa terre pour semonre ses barons, si les fist tous assambler a l'entree de la terre le duc *(59 c)*, si destruist et villes et chastiaus. Et si oi dire que li dus estoit a une part en un de ses chastiaus et sa feme en l'autre. Lors parla li rois a son conseil et lour dist que il le consillaissent le quel il assaurroit avant. Et ses consaus li[1] loe que il voist assaillir le duc, que se il le prent il avera le pais et la terre toute. Ensi s'en sont acordé, et li rois l'otria, et quant il chevauchierent ou li dus estoit, si dist li rois a Urfin : « Urfins, quel conseil porrai je prendre d'Ygerne ? » Et Urfins respont : « Sire, de che c'on ne puet avoir se convient sousfrir. Et devés grant forche metre a prendre le duc ; car, se vous l'aviés pris, vous en verriés bien a chief de l'autre affaire. »

et assiège le duc dans un château, pendant qu'Igerne est dans Tintageul.

Uter se désole de ne pas la voir;

Chi endroit dist li contes que li rois assist le duc en son chastiel. Si i ert grant pieche que onques prendre ne le pot, si en fu moult dolans, et si estoit moult angoisseus pour Ygerne, *(59 d)* et tant que il estoit en son pavillon, si plouroit. Et quant si homme le virent plourer, si en alerent, et le laissierent tout seul. Et Urfins qui estoit fors, quant il le sot, si vint devant lui et le trouva plourant, si l'en pesa moult, et li demanda pour coi il plouroit. Et li rois li dist : « Urfins, tu dois bien savoir pour coi, que tu sés bien que je me (men) muir pour Ygerne. Et je voi bien que morir m'en convient, car j'ai perdu tout le repos que hom doit avoir ; pour chou si sai bien que je m'en muir. Car je ne voi comment je puisse

1. il

avoir garison. » Et Urfins li dist : « Sire, vous estes moult de foible cuer, que vous cuidiés morir pour une feme. Mais je vous donrai boin conseil, se vous volés. Se vous faisiés querre Merlin et mander tant qu'il venist a vous, il ne porroit estre qu'il ne vous en seust consillier. Et vous li dounissiés canques ses cuers vaurroit. » Et li rois respont : « Il n'est riens que on peust faire nule que je ne fesisse. Mais je sai bien que Merlins set bien ma destrece, si criem que je l'aie courechié de che que [li] lieus [vuis] de la table reonde fu assaiiés, qu'il i a moult grant pieche qu'il ne fu en lieu ou je fuisse ; ou espoir qu'il li[1] poise quant je aim la feme de mon houme, mais certes *(60 a)* je n'en puis mais, car mes cuers ne s'en puet partir. Et je sai bien que il me dist que je ne l'envoiaisse ja querre. » Et Urfins respont : « Sire, d'une chose sui je certains, que se il est sains et haitiés et il vous aimme tant comme il seut et il set la destrece que vous avés, et il ne demourra pas que il ne viegne a vous. » Ensi comforte Urfins le roi, et li dist, se il faisoit biele chiere et grant joie et mandast ses houmes et fust avoec aus, il alegeroit grant partie de sa doulour. Et li rois dist que il fera moult volentiers che que il li conseille, mais l'amour Ygerne ne porroit il oublier. Ensi se comforta li rois une grant pieche, et refist le chastiel assallir, mais il ne le pot prendre.

Ulfin lui conseille de recourir à Merlin ; mais celui-ci a défendu qu'on l'envoyât chercher.

Un jour avint que Urfins chevauchoit par l'ost, tant qu'il encontra un homme k'il ne connissoit mie. Et cil hom li dist : « Sire Urfins, je parleroie volentiers a vous la fors. » Et Urfins li dist : « Et je a vous. » Lors s'en alerent fors de l'ost. Et Urfins descent a pié, pour parler a lui, et li demande qui il estoit. Et il li dist : « Je sui uns hom vieus, et fui ja tenus pour sages quant je fui jovenes, mais on dist que je radote. Mais je vous

Un jour Ulfin rencontre un vieillard qui lui dit qu'il se chargerait bien de faire parler Uter à Igerne ;

1. il

di a conseil que je fui n'a gaires a Tintageul, si fu acointes d'un preudomme qui me dist que *(f. 60 b)* vostre rois amoit la feme au duc, et que pour chou li destruist li rois sa terre que li dus l'en mena de Carduel. Et se vous me volés croire et donner boin loiier, je sai tel homme qui vous feroit bien parler a Ygerne et conseillier le roi de s'amour. » Quant Urfins oi ainsi parler le viel homme, si s'esmiervilla moult ou il prendoit chou qu'il disoit, se li prie que, se il set, que il li ensegne celui qui le roi en porroit consillier. Et il respont : « Je savrai anchois quel loiier li rois en donroit. » Et Urfins dist : « Quant jou avrai parlet au roy, te trouverai jou chi ? » Et il dist : « Vous me troverés ou moi ou mon message. » Et cil le commande a Dieu, si s'en va. Et Urfins vint au roi, se li dist tout chou que il avoit trouvé. Et quant li rois l'oi, si en rist et li demande : « Urfins, connois tu cel homme ? » Et il dist : « Sire, c'est uns vieus hom. » Et li rois li demande : « Quant doit il reparler a toi ? » Et Urfins dist : « Le matin, et me dist que li sache a dire le loiier que vous li donrés. » Et li rois dist : « Jou irai le matin. » Lors ala li rois la ou Urfins l'en mena, si troverent un contrait, quant il furent issu de l'ost, et li rois passa par devant lui, et li contrais li crie : « Rois, se Dieus acomplisse ton cuer de la chose du monde que tu plus aimmes, don*(f. 60 c)*ne moi tel chose dont je te saice gré. » Et li rois rist et dist a Urfin : « Urfins, feroies tu riens pour moi ? » Et il[1] dist : « Sire, oil, canques je porroie. » « Or va dont, » dist li rois, « si te donne a cel contrait, et li di que je te ai donné et que je n'ai chose avoec moi dont je soie (si) saisis. » Et Urfins s'ala seoir dalés lui tantost. Et quant li contrais vit Urfin, se li dist : « Que venés vous querre ? » Et il dist : « Li rois veult que je soie vostres. » Et quant li contrais l'entendi, si s'en rist et li dist : « Li

Uter devine que c'est Merlin.

Il se montre sous les traits d'un infirme,

1. li

rois s'est apercheus et me connoist moult mieus que tu ne fais. Mais or t'en va au roi, se li di que il te feroit grant meskief faire pour sa volenté, et que je li manc qu'il s'est tost apercheus, et que mieus l'en sera. » Et Urfins vint au roi, se li conte. Et quant li rois oi chou, si chevaucha arriere grant aleure, et quant il vinrent la ou il l'avoient trouvé, [si n'en trouverent point,] si dist li rois a Urfin : « Sés qui li hom est qui ier parla a vous en samblance de vieil homme [1]? C'est cil meismes que tu as hui veu contrait [2]. » Et Urfins respont : « Puet il estre que hom se puet desfigurer? et qui est il qui ensi se desfigura ? » Et il respont : « Saichiés que c'est Merlins qui ensi se gabe de nous. Et quant il vaurra parler a nous, il le nous fera bien savoir. » Ensi le laissierent ester. Et Merlins vint en la ten *(f. 60 d)* te le roi en sa droite samblance et demanda ou li rois estoit. Et uns messages vint au roi, se li dist que Merlins le demandoit. Et quant li rois l'oi, si en fu moult liés et s'en vint au plus tost qu'il pot la ou Merlins estoit, et apiela Urfin : « Or verras chou que je te dis, que Merlins est venus, et le savoie bien que pour nient le quer[r]oit on. » Et Urfins dist : « Sire, or i parra se vous onques riens vausistes ne seustes faire a sa volenté, car il n'est nus hom qui mieus or vous puist aidier de l'amour d'Ygerne. » Et Merlins vint a Urfin et li dist : « Se li rois me voloit jurer sour sains que il me donroit un don tel que je li demanderoie sauve s'ounour, je li aideroie a avoir l'amour d'Ygerne. Et toi meismes le convient jurer avant que tu ne t'en iras a l'encontre. » Et Urfins respont : « Che poise moi qu'il n'est ja fait. » Et li rois otroie chou que Urfins [3] a dit [; et dit Urfins : « Mais] or pense comment il puist estre alegiés. » Et quant Merlins ot ceste parole, si s'en rist et dist que « quant li serement seront fait, je vous dirai conment che porroit estre. » Lors fist li rois aporter les sains, et illuecques jura li

Puis vient trouver le roi sous sa vraie forme et lui promet d'accomplir ses désirs s'il lui jure de lui accorder le don qu'il lui demandera.

Le roi jure.

1. contrait — 2. qui tu trouuas cel viel homme — 3. Merlins

rois et Urfins che que Merlins lour devise que li rois li donra che que Merlins li demandera. Ensi furent li serement fait et Merlins les ot pris. *(f. 61 a)* Lors dist li rois : « Or vous pri je, Merlins, que vous pensés de mon affaire comme li hom ou monde qui gringnour mestier en a. » Lors dist Merlins : « Sire, il vous converra aler en moult diverse maniere la ou Ygerne est. Car elle est moult sage dame et moult loiaus enviers Dieu et enviers son signour. Mais ore verrés quel pooir j'ai de vostre volenté accomplir. » Lors dist au roi : « Sire, je vous baillerai la samblance le duc si bien que de nului ne serés conneus. Et li dus a deus chevaliers qui sont si privé de lui que nus plus et d'Ygerne aussi : li uns a a non Bretiaus et li autres Jourdains. Je baillerai Urfin la samblance Jordain et je prenderai la samblanche Bretel, et je ferai ouvrir la porte dou chastiel ou Ygerne est, et vous ferai entrer laiens, et girrés a li. Et je et Urfins enterrons apriés vous par les samblances que nous prenderons. Mais vous en convenra moult main issir fors, quant nous serons laiens, que au matin orrons moult estranges nouvieles. Et si atornés votre ost a l'issir et vos barons. Et desfendés que nus n'aille viers le chastiel devant chou que nous soions revenu. Et gardés que vous ne le dites nului homme ou vous voler aler que a nous deus qui chi soumes. » *(f. 61 b)* Et Urfins et li rois respondent que il le feront tout ensi comme il l'a devisé. « Or vous aprestés, » fait Merlins, « car je vous baillerai ces samblances par voies. » Li rois se hasta de faire chou que Merlins li dist au plus tost que il pot. Et quant il l'ot fait, si dist a Merlin : « Avés vous apparillié? » Et il respont : « Il n'i a fors de l'aler. » Atant se metent a la voie, et tant alerent qu'il vinrent au chastiel. Lors dist Merlins au roi : « Sire, or vous remanés chi et nous en irons entre moi et Urfin. » Lors s'en vont, si donna samblance lui et Urfin. Et quant il furent dessamblé, si revinrent arriere au roi. Merlins li aporta une herbe et si li dist : « Sire, frotés

Merlin donne au roi la forme du duc, à lui et à Ulfin celle de deux de ses chevaliers;

vostre visage de ceste herbe et vos mains. » Li rois le fist, et quant il ot chou fait, si ot tout apertement le samblance le duc. Et lors dist au roi : « Sire, or vous souviegne se vous veistes onques Jourdain. » Et li rois dist : « Oil, je le connois moult bien. » Et Merlins vint a Urfin, si li remist la samblance Jourdain et lors l'amena par devant le roi. Et Urfins dist : « Je ne le connois pour nul homme se che n'est pour le duc. » Et li rois dist d'Urfin k'il li samble Jourdain. Et quant il orent un poi ensi esté, si regarderent Merlin, si lour fu avis que che fust Bretiaus. Ensi parlerent *(f. 61 c)* ensamble et attendirent jusques a la nuit. Et quant il fu a la nuit un poi annuitié, si vinrent a la porte de Tintageul. Et Merlins apiela le portier, et li portiers et cil ki gardoient la porte vi(n)rent tout apertement Bretel et le duc et Jourdain, et ouvrirent la porte et les laissierent ens entrer. Et quant il furent ens, si desfendi Bretiaus que nus ne desist que li dus fust venus. Assés fu qui ala dire a la duchoise que li dus estoit venus. Et cil chevaucent tant que il vinrent devant le palais. Lors descendirent et li rois traist Merlin a conseil, et Merlins lui, et li dist qu'il se tiegne moult liement comme li dus. Et ensi vinrent li troi jusques a la chambre Ygerne, qui estoit ja couchie, et au plus tost qu'il porent firent il lour signour couchier.

ils entrent ainsi dans Tintageul ;

Ensi jurent li rois et Ygerne cele nuit, et en cele nuit engenra il le boin roi qui fu apielés Artus. La dame fist grant joie d'Uter Pandragon comme dou duc son signour que elle amoit moult(. Ensi avint que li rois et Ygerne jurent ensamble toute nuit, et en cele nuit engenra il Artu), dusques a l'ajournee que nouvieles vinrent en la ville que li dus estoit mors et ses chastiaus *(f. 61 d)* pris. Les nouvielles vinrent moult celeement laiens. Et quant Bretiaus et Jourdains qui estoient ja

le roi partage le lit d'Ygerne et engendre Artu.

Le matin on apprend que le duc a été tué ;

levé oirent ces nouvieles, si vinrent la ou lour sires gisoit, si dirent : « Sire, levés sus, si vous hastés et alés a vostre chastiel, que vos gens cuident que vous soiiés mors. » Et il lour dist : « Che n'est pas merveille se il le cuident, car jou issi en tel maniere dou chastiel que nus n'en sot mot. » Il prist congiet a Ygerne et le baisa moult doucement au departir, voiant tous chiaus qui laiens estoient. Et puis issirent dou chastiel au plus tost qu'il porent, c'onques ne furent ravisé de nului, si fu li rois moult liés. Et Merlins li dist : « Sire, je vous ai bien tenu vos couvens. Or gardés vous que vous me tenés les miens. » Et li rois dist : « Vous m'avés fait la gringnour amour que on peust faire et le plus biel serviche que nus hom peust faire a autre. Et les vos couvens vous tenrai jou bien se Dieu plaist. » Et Merlins dist au roi : « Je le te demanc, et voel que tu saces que tu as gaaignié(e) un hoir, et que tu le m'as dounet, car tu ne le dois avoir. Et tel pooir coume tu i as tu le me donras. Et si fai mettre l'eure et la nuit en escrit que tu l'engenras, si savras se je t'ai voir *(f. 62 a)* dit. » « Et je t'ai juré, » fait li rois, « si le te ferai si comme tu l'as dit, et si le te doing. » Ensi chevauchierent jusques a une iaue : a cele iaue le[s] fist Merlins laver, et puis refurent comme devant. Lors chevaucierent dessi a l'ost au plus tost qu'il porent. Et si tost coume il (l)i furent venu, si houme s'assamblerent entour lui et li disent que li dus estoit mors. Et li rois lour demanda comment chou avoit esté. Et il li conterent que le jour que il s'em parti estoit li os moult coie et serie : « Et li dus s'aperchut que vous n'i estiés mie, si fist sa gent armer et s'en issirent tout a piet et a cheval et se ferirent en nostre ost, et il firent grant damage, ains que vo gent fuissent armé. Et li cris leva et la noise, et no gent s'armerent et lour coururent seure, et les remisent jusques devant la porte. La guenchi li dus, [et] fist moult d'armes, et illuec fu ses chevaus ochis et il abatus ; et illuec fu mors li dus entre

Uter le dément, et sort de Tintageul.

Uter, ayant repris sa figure, revient à son camp, où il apprend qu'en effet le duc a été tué cette nuit même dans une sortie.

no gent a piet qui ne le connissoient mie. Et nous hurtames a iaus parmi la porte, et cil se desfendirent moult petit, puis que il orent perdu le duc. » Li rois dist que moult li poise de la mort le duc.

Ensi fu li dus de Tintageul mors et ses chastiaus *(f. 62 b)* pris. Li rois parla as ses barons et lour moustra que moult li pesoit de la mesqueance le duc, si lor demanda conseil comment il porroit ceste chose amender, qu'il ne voloit pas que il en fust blasmés, car il ne haoit pas le duc de mort : « Si l'amenderai a men pooir. » Lors parla Urfins, qui moult estoit bien dou roi, se li dist : « Sire, dès que la chose est faite, si la convient amender au plus biel que on porra. » Lors traist Urfins grant plenté de ses barons a conseil et lor dist : « Signour, comment loés vous que li rois amende a la dame le mort de son baron et as ses amis ? Car il vous en requiert conseil, si l'en devés consillier a vo(s) pooir comme vostre signour. » Et il respondent : « Nous le consillerons volentiers, et vous nous consilliés de chou qui mieus nous vaille a requerir ; car nous savons bien que vous estes moult bien de son conseil. » Et Urfins respont : « Cuidiés vous, pour chou se je sui bien de lui, que je li loe chose par derriere que je ne li loe par devant ? Dont me terriés vous a traites. Et se li[1] los estoit seur moi de la pais as amis a la dame, je en loeroie tel chose que vous n'oseriés mie penser. » Et il respondent : « Nous vous en requerons *(f. 62 c)* bien et savons bien que vous estes (et) de boin conseil, et nous vous prions que vous en dites vostre avis, si comme vous avés oi. » Et il dist : « J'en dirai mon avis, et se vous savés mieus si le dites. Je loeroie que li rois mandast par tout (et) la ou li ami a la dame et au duc seroient et les fesist venir a Tintageul,

Le roi exprime son regret de la mort du duc et son désir de l'amender envers les siens : on entre en délibérations et en négociations.

1. il

et li rois i fust et fesist la dame et ses [1] amis venir devant li et si lour fesist li rois querre pais de la mort le duc tele que s'il le refusoient qu'il en fuissent blasmé et li rois tenus por loiaus. » Ensi vinrent devant le roi, se li ont conté lour conseil, mais il ne dient mie que Urfins lour eust dit, car il l'ot desfendu. Si respondi li rois et dist : « Signour, a che conseil m'acort je bien, et je voel que il soit ensi conme vous l'avés devisé. »

Ensi manda li rois les parens le duc par les terres et que il venissent a Tintageul par boines trives, qu'il lour voloit amender toutes les choses dont il se plaignoient de lui. Et Merlins vint a conseil et (li) dist au roi : « Sire, savés vous qui che conseil a donné que vous faites ? » Et li rois dist : « Naje, autrement que li baron le me loent. » Et Merlins dist : « Sire, il ne le vos [2] seussent pas entre iaus [tous itel loer], mais Urfins qui moult est sages et loiaus a porpensé la pais en son cuer la millour et la plus hounerable qui soit. Et si ne quide(nt) pas que nus le sace ; et non fet il, et je seulement et vous cui [3] je l'ai dit. » Et li rois (li) prie Merlin que il li die. Et Merlins le conte au roi. Et quant il l'oi, si en ot moult grant joie et dist a Merlin : « Que m'en loés vous de ceste chose? » Et Merlins dist : « Je ne sai millour conseil douner ne plus loial, et si avras acomplie toute la volenté de ton cuer dont tu iés si desirrans. Et je m'en voel aler. Mais je voel avant parler a toi par devant Urfin. Et quant je m'en serai alés, tu porras bien demander a lui coument il a pensee ceste pais. » Et li rois dist que ensi le fera il. Atant fu Urfins apielés, et quant il fu venus devant iaus, si parla Merlins et dist : « Sire, vous m'avés en couvent que vous me donrés l'oir que vous avés engenré, qu'il n'est pas raisons que vous le tiegniés a vostre fil.

Merlin réclame le don promis ; c'est l'enfant qu'Igerne a conçu ;

1. les — 2. nen s. — 3. que

Et vous avés la nuit et l'eure en escrit qu'il fu engenrés, et si savés bien que vous l'avés engenré par moi ; si seroit vostre li pechiés, se je ne li aidoie, car espoir encore porroit avoir sa mere grant honte de lui, et feme n'a point de sens cont[r]e chou qu'elle ne puet celer. Si voel que Urfins *(f. 63 a)* en face(s) ses lettres et que il le terme et le nuit que il fu engenrés i meche ; il ne vous ne me verrés mais devant le jour que il naistera, la nuit. Et je vous pri comme a mon signour que vous creés Urfin de canques il vous dira. Car il vous aimme de tout son cuer, ne il ne vous loera ja chose qui ne soit a vostre preu et a vostre hounour. Et je n'en parlerai mais a vous devant sis mois, mais je parlerai entre chi et dont a Urfin. Et che que je vous manderai par Urfin creés et faites se vous volés [estre] bien de moi et de lui et se vous volés vostre loiauté sauver d'or en avant. »

Ensi retint Urfins [le terme de] l'engendrement [1] de l'enfant, et Merlins traist le roi a conseil : « Sire, tu te prenderas garde que Ygerne ne sache que tu as a li geu. Chou est la riens que plus le fera tenir en ta merchi : que se tu li demandes de sa grossece et de qui elle est grosse, elle ne savera trouver le pere, si en avera grant honte de toi. Et chou est la chose dont tu me porras mieus aidier que je aie l'enfant.» Ensi prist Merlins congiet du roi et d'Urfin. Et li rois chevaucha tant que il vint a Tintageul. Et Merlins s'en ala en Norhomberlande a Blaise, se li conta ces choses, et il les mist en escrit et par lui le savons nous. Et quant li rois fu a Tintageul, si (de)manda ses *(f. 63 b)* hommes a conseil et lour demande qu'il fera de ceste chose. Et il li dient : « Sire, nous vous loons que vous fachiés pais a la duchoise et viers ses amis et viers les amis au duc.» Et li rois dist que il aillent parler

pour qu'elle ne s'oppose pas à sa remise, Uter ne doit pas lui révéler que c'est lui qui est son père.

1. lenseignement

a li et que il [li] dient que elle ne se puet desfendre a lui, et se ele veult la pais, il le fera tout a sa volenté. A tant s'en alerent li baron a Tintageul. Et li rois remest et traist Urfin a conseil et li dist : « Que me loes tu de ceste pais? » Et li rois li fist entandant k'il savoit bien qu'il avoit pourparlé. Et Urfins dist : « Sire, je l'ai pourparlé. Ore savés vous bien se elle vous plaist. » Et li rois respont : « Elle me plaist bien, et je vaurroie ja qu'elle fust chi. » Et Urfins dist : « Sire, ne vous entremetés ja de l'otriier, car je le querrai bien. » Ensi ont finé lour conseil. Et li message vinrent a Tintageul, si trouverent la duchoise et les amis au duc, se li conterent comment li dus avoit esté mors et par son outrage. Et dient que moult em poise le roi, et que il en feroit pais a la dame et as ses amis. Et il voient bien que il ne se pueent tenir vers le roi, et loent bien li preudomme a la dame et a tous ses amis la pais au roi. Et il respondent que il s'en consilleront, si se traisent a *(f. 63 c)* une part. Lors dient li ami a la dame et cil au duc : « Li preudomme dient voir de chou qu'il dient que nous ne nous poons viers le roi desfendre. Mais oons quel pais il vaurroit faire a vous et a nous. En tele maniere le puet li rois offrir qu'elle ne doit estre refusee. Et ensi le loons nous. » Et la dame respont : « Je ne me getai onques dou conseil mon signour, non ferai jou del vostre. » Ensi revinrent arriere de lour conseil. Et lors parla li uns des plus sages et dist as messages : « Signour, ma dame dist [que elle veut savoir] quel amende li rois vaurroit faire. » Et li message respondent et dient : « Nous ne savons pas la volenté le roi, mais tant dist il que il l'amendera tout au dit de ses barons. » Et cil respondent : « Dont l'amenderoit il bien, se c'estoit voirs. Et vous estes si preudoume que vous li loerés bien, se Dieu plait, qu'il soit a sen hounour [1]. »

1. hounoir

Ensi prisent un jour dusques a quinsainne que la dame et si ami venront[1] devant le roi pour oir qu'il vaurra dire. Ensi fu pris li jours, et li message vinrent devant le roi et li disent chou que il avoient trouvé(e) a la dame et as ses amis. Et li rois dist que conduite sera elle bien et tout cil qui avoec lui verront et que tout l'otrient vo *(f. 63 d)* lentiers. Ensi sejorna li rois cele quinsainne, et orent entre lui et Urfin parlé de mainte chose. Et quant vint li jours de la quinsainne, li rois, si comme si baron li loerent, envoia la dame querre en[2] conduit. Et quant elle fu venue a l'ost, li rois fist tous ses barons assambler a son conseil et lour demanda que il voloient requerre de par la dame pour endroit cele pais. Li consaus a la dame respont : « Sire, la dame n'est pas chi venue pour demander, mais por oir que vous li offerrés de la mort de son baron. » Et quant li rois les oi, si les tint moult a sages. Et li rois traist a une part (le sien a) son conseil, et li rois lour demande : « Signour, que me loés vous de cest affaire? » Et il respondent : « Sire, che ne puet nus savoir fors vostre cuers quel pais vous volés a iaus ne que vous lour volés offrir. » Et li rois respont : « Je le vous dirai. Vous estes tout mi homme et tout si preudomme que vous ne me mesconsillerés mie, si le mech dou tout seur vous. » Et il dient : « Sire, vous nous cargiés moult. Dont commandés Urfin que il soit a nostre conseil, car nous riens n'en feriens se il n'estoit a nostre conseil. »

Quant li rois ot oi qu'il *(f. 64 a)* demandoient Urfin pour iaus consillier, si fist samblant qu'il en fust liés[3], et dist a Urfin : « Je t'ai norri et fait riche homme, et je

1. vinrent — 2. et — 3. iries

sai bien que tu iés sages. Va, si les conseille par mon commandement. » Et Urfins dist : « Si ferai je, dès que vous le loés. Mais tant voel je bien que vous sachiés que nus sires ne puet estre trop amés de ses honmes, et se il sont preudoume, il ne se puet pas viers iaus trop humilliier pour avoir les cuers. » Ensi va Urfins au conseil as[1] barons. Et quant il furent tout a une part trait, se li demanderent : « Urfins, que loés vous de ceste chose? » Et Urfins respont : « Vous avés oi que li rois se met seur vous. Ore alons a la dame et as ses amis pour savoir se il se meteront seur vous. » Et il respondent tout qu'il a bien dit. Ensi alerent parler a la dame et a son conseil. Et quant il furent devant lui, si dirent que li rois se metoit del tout sour iaus et terroit la pais tele comme il le feroient, et il estoient venu pour demander se ses consaus s'i meteroit. Et cil respondent : « De chou se doit on bien consillier. » Si s'en consillierent, et dirent que li rois n'en pooit plus faire offre que de soi(t) metre sour ses barons. Ensi s'acorda la dame et ses consaus *(f. 64 b)* et li parent au duc qu'i[l] s'i meteroient, et cil em prisent la seurté. Adont se traisent a consel et demanderent li uns a l'autre que chascuns en looit. Et quant chascuns en ot dit son avis, il demanderent a Urfin qu'il en looit. Et Urfins dist : « Je en dirai mon avis a tous. Signeur, vous savés bien que li dus est mors par le roi, ne il n'avoit pas faite chose dont il deust morir. N'est che voirs que je di? Et sa feme est remese chargie d'enfanz[2], si savés bien que li rois li a sa terre gastee; et est la mieudre dame dou monde et la plus biele et la plus sage. Et savés que li parent le duc ont ore moult perdu en sa mort, si est bien drois que li rois lour rende partie de lour pertes, si que il peust avoir leur amour. D'autre part, vous savés que li rois est sans feme. Si di en mon dit que li rois ne li puet restorer son damage ne amender se il ne le prent,

A la conférence des barons des deux parts, Urfin propose qu'Uter épouse Igerne et que le roi Lot d'Orkanie épouse la fille du duc.

1. les — 2. denfant

si m'est avis que il le deveroit bien faire et pour lui amender et [1] pour nos amours avoir et por tous chiaus dou regne. Et quant il avera chou fait et otroiiet, que il marie le fille dou duc au roi Loth d'Orkenie qui chi est, et as autres amis fache tant que il le tiegnent a ami et a signeur et a roi loial.

(*f. 64* c) « OR avés oit, » fait Urfins, « mon conseil [; or poés dire autre,] se vous [ne] vous i acordés. » Et il respondent tout : « Vous avés le mieus dit que nus peu[s]t penser. Et se vous l'osiés le roi retraire, et nous veions que il s'i acort, nous nous i acorderons tout. » Et Urfins respont : « Signeur, vous ne dites mie assés. Mais se vous vous i acordés plenierement, je recorderai la parole au roi. Veschi le roi d'Orkenie sur coi il gist grant partie (partie) de la pais, et il die de la pais son avis. » Et il respont : « Ja pour chose que vous en aiiés seur moi dite ne vueu ge que la pais remaingne. » Et quant li autre l'oirent, se s'i acorderent tout. A tant vin[dren]t la ou li rois estoit, et la dame fu mandee et tous ses consaus. Et quant il furent tout venu, si lour dist Urfins et recorda la pais si comme il l'avoient pourparlee, et puis demanda as barons : « Loés vous ceste acorde ? » Et il respondent tout : « Oil. » Et Urfins se torne deviers le roi et li dist : « Sire, que dites vous ? Dont loés vous l'acordement de ces preudoumes ? » Et il respont : « Je le voel bien, se la dame et si ami s'i acordent et li rois Loth voelle prendre pour moi la fille au duc. » Lors respont li rois Loth : « Sire, vous ne me loe[rés] ja chose pour bien que je ne face pour vostre amour et pour (*f. 64* d) la pais. » Lors parla Urfins devant tous a chelui qui portoit les paroles a la dame, et li demande : « Loés vous ceste pais ? » Et il respont conme sages, et regarde la

1. que

dame et son conseil qui furent si morne et si piteus que l'iaue dou cuer lour montoit as ieus, si que de teuls i avoi(en)t qui plouroient de pitié et de joie. Et chis meismes qui devoit respondre plouroit et dist em plourant : « Onques mais si boine amende ne [fist] sires a houmes. » Et demanda a la dame et as parens le duc : « Loés vous ceste pais ? » La dame se teut. Et li parent a la dame et au duc parlerent et dient tout : « Il n'est nus qui ne le doive loer, et nous le loons bien. Car nous tenons le roi a si preudomme et a si loial que nous nous meterons de toutes les autres choses sour lui. » (et) Ensi fu creantee la pais d'une part et d'autre, et ensi prist Uters Pandragons Ygerne et donna sa fille au roi Loth d'Orkanie. Les nueches dou roi et d'Ygerne furent au tresime jour [après la quinzaine dou jor ou li parlement avoit esté, et trois semaines devant le parlement avoit esté ocis le dus ; ensi poez conter deux mois entiers dès le jor] que li rois avoit geut a li en sa chambre. Et de la fille que il donna le roi Loth issi Mordrès et me sires Gauvains [et Agrevains] et G[u]er[re]hès et Gahariès. Et li rois Neutres de Sorhaut ot l'autre fille bastarde qui *(f. 65 a)* ot non Morgans. Par le conseil de tous ses amis ensamble une autre fille qui ot a non Morgue fist li rois aprendre a lettre en une maison de relegion, et elle aprist tant et si bien que aprist les set ars, et si sot mierveilles d'un art que on apiele astrenomie, et elle en ouvra moult tost et tous jours, et moult sot de fisike, et par cele fisike fu elle apielee Morgue la fee. Les autres enfans adrecha li rois tous, et moult ama les parens le duc.

Les parents du duc et Igerne acceptent avec joie ; les noces se font. De cette fille mariée à Lot naquirent Mordret, Gauvain, Agrevain, Guerrehès et Gaheriet. Une autre fille, Morgan, épouse le roi de Sorhaut. Une autre, Morgue, est mise aux lettres et devient très savante.

Ensi ot li rois Ygerne et la tint tant que la grossece apparut, et tant que li rois gisoit une nuit avoec li, si mist sa main sour son ventre et demanda de qui elle estoit grosse. Car elle ne pooit mie estre grosse de lui puis que il l'ot prise, qui n'avoit onques nulle fois geut a li

Uter interroge Igerne sur sa grossesse ;

qu'il n[e l']eust en escrit, ne elle ne pooit pas estre grosse del duc, car il avoit grant pieche devant sa mort qu'il n'avoit geu a li. Et quant la dame ot chou, si ot honte et commenche a plourer, si dist em plourant : « Sire, de chou que vous savés ne vous puis jou faire menchoingne a croire. Ne autre chose ne vous dirai je mie, mais pour Dieu aiiés mierchi de moi ; car je vous dirai merveilles et voir, se vous m'asseurés que vous ne me lairés *(f. 65 d)* mie. » Et il l'en asseure que ja por chose que elle die ne le laira.

QUANT la roine oi son signour qui l'asseura, si en fu moult lie et li dist : « Sire, je vous conterai merveilles. » Et elle li conte comment uns hom avoit jeu avoec li en sa chambre [en semblance dou duc son signour] : « Et avoit amené avoec lui deus des hommes ou monde que mes sires mieus amoit. Et ensi vint a moi en ma chambre, voiant toute ma gent, et jut [1] a moi. Et je cuidai certainnement que che fust mes sires. Et chis hom engenra cel oir dont je sui grosse, et je sai bien que il fu engenrés la nuit que mes sires fu mors. Et gisoit encore avoec mi quant les nouvieles vinrent de sa mort. Lors me fist entendant que c'estoit mes sires et que ses gens ne savoient que il fust devenus, et ensi s'en ala. » Quant la roine ot sa nouviele contee, si respondi li rois et li dist : « Biele amie, gardés que nus hom ne nulle feme ne le sache a cui vous le puissiés celer, car vous en seriés honnie, se on le savoit. Et je voel bien que vous sachiés que cis enfes qui de vous naistra n'est pas ne miens ne vostres raisonnablement, ne jou ne vous ne l'arons a nostre oes, ains vous pri que vous le doingniés si tost comme il naistera a chelui que je vous com*(f. 65 c)*-manderai, si que ja mais n'orrons nouvieles de lui. »

elle lui raconte qu'elle a été la victime d'une illusion.

Uter lui dit de le tenir secret, et de donner à quelqu'un qu'il désignera l'enfant une fois né.

1. vint

Et elle respont : « Sire, de moi et de canques a moi atient poés faire a vostre volenté. » Lors vint li rois a Urfin et li conta les paroles de li et de la roine. Et quant Urfins l'ot, si respondi et dist : « Sire, or poés bien savoir qu'elle est sage et loiaus, (et) quant de si grant desconneue ne vous osa mentir. Et vous avés bien fait la besoigne Merlin, car il ne porroit en autre maniere avoir l'enfant. »

Atant demoura jusques au sisime moys, que Merlins ot convent de revenir. Si vint et parla priveement a Urfin et li demanda nouvieles de chou que il vaut, et Urfins li dist voir de chou que il sot. Et quant il orent parlé ensamble, si manda li rois Merlin par Urfin. Et quant il furent tout trois ensamble, si dist li rois a Merlin si com il avoit ouvré de la roine et comment il avoient pourparlee la pais que il le prist a feme. Et Merlins respont : « Sire, Urfins est aquitiés dou pechiet quant il ot les[1] amours faites de ti[2] et de la roine. Mais je ne m'en sui mie encore aquitiés de che que je l'aidai a dechevoir de l'engien que je fis et de l'engenrement que cele a de *(f. 65 d)* dens li, que elle ne set de qui chou est. » Et li rois respondi : « Vous estes si sages que vous vous en savrés bien aquitier. » Et Merlins dist : « Sire, il convient que vous m'i aidiés. » Et li rois dist que il l'en aidera en toutes les manieres que il savra, et l'enfant set il bien que il li fera avoir. Et Merlins dist : « Il a en ceste ville le plus preudomme de ceste terre, et si a le plus preudefeme et le plus affaitie et entechie de toutes les millors teches qui soient, et elle est acouchie d'un fil, et li sires si n'est pas trop riches hom ; si voel que vous le mandés et que vous li doingniés del vostre en tel maniere que li sires et la dame juerront sour sains que il

Merlin vient trouver le roi et lui indique dans la ville un prudhomme qui devra se charger de l'enfant.

1. tes — 2. li

noriront un enfant qui aportés lour sera et del lait meismes a la dame, et il feront leur enfant alaitier d'une autre feme, et chelui norriront comme lour fil demainne. » Et li rois dist : « Merlins, ensi comme tu le dis et je l'otroi. » Lors prist li rois congiet a Merlin et Merlins s'en ala a son maistre Bla[i]se.

Li rois fist le preudomme mander, et quant il fu venus, si en fist li rois moult grant joie. Et chis s'esmervilla moult del roi qui tele joie li faisoit, et li rois li dist : « Biaus amis chiers, il convient que je *(f. 66 a)* me descuevre a vous d'une merveille qui avenue m'est. Et vous estes mes hom liges, si vous requier par la foi que vous me devés que vous m'aidiés d'une chose que je vous dirai et celerés a vostre pooir. » Et cil dist : « Sire, vous ne me savriés ja riens commander que je ne face se je le puis faire. Et se je ne le puis faire, si le celerai jou bien. » Et li rois li dist : « Il m'est avenu une merveille en mon dormant. Car il m'estoit avis que uns preudom venoit a moi en mon dormant qui me disoit que vous estiés li plus preudom de mon regne et li plus loiaus ; et me dist que vous avés engenré un fil en vostre feme, qui est nés ; si me commanda [1] [que je vous priasse] que vous sevrissiés vostre fil et mesissiés a une autre feme, et que vostre feme pour l'amour de moi et de vous alaitast un enfant qui li seroit aportés. » Et li preudom respont : « Sire, chou est moult grant chose que vous me dites. Et je vous pri que vous me diiés quant cis enfes nous sera aportés. » Et li rois li dist : « Si m'ait Dieus, je ne sai. » Et li preudom dist qu'il fera sa volenté. Et lors li donna si biau don li rois que li preudom en fu tous esbahis, et ensi se departi li rois del preudomme. Et vint li preudom a sa feme, se

Uter le fait venir et lui demande d'élever et de faire allaiter par sa femme un enfant qu'on lui remettra.

Auctor le promet,

1. en vostre f. que mest commande

li con ta chou que li rois *(f. 66 b)* li ot dit. Et quant elle l'oi, si li sambla moult estrange chose, si dist : « Porrai je chou faire que je laisse mon fil pour un autre alaitier? » Et il li dist : « Il n'est nule riens que nous ne doions faire pour nostre signour. Et il nous a tant fait et tant nous pramet que il convient que nous faisons son plaisir. Et je voel outreement que vous le me creantés. » Et elle li dist : « Je sui vostre(s) et li enfes, si ferés de moi et de lui vostre volenté. Et je l'otroi, car je ne doi estre de riens contre vous. » Lors fu moult [liés] li preudom quant il ot la volenté de sa feme. Lors li dist qu'elle quesist qui lour enfant norresist avant c'om li aportast l'enfant. Ensi sevra li preudom son fil. Et avint chose que la roine fu preste d'acouchier, et le jour devant que elle acouchast vint Merlins a court priveement et parla a Urfin et li dist : « Urfins, moult me lo dou roi qui a si sagement parlé a Auctor de che que je li avoie priié. Ore li di qu'il aille a la roine et se li die qu'el avra demain au soir enfant apriès la mie nuit. Et si li commant que elle le face baillier au preudonme qui sera fors de la sale. » Et Urfins quant il l'ot entendu se li dist : « Merlins, dont ne parlerés vous au roi ? » Et Merlins dist : « Je n'i parlerai mie a ceste fois. » Lors vint Urfins au roi, se li dist chou que Merlins li ot commandé.

et sa femme y consent aussi ; ils donnent leur propre enfant à une nourrice.

QUANT li rois l'oi, si en fist moult grant joie et dist : « Urfins, ne parlera il a moi ains qu'il s'en voist? » Et Urfins dist : « Nennil, mais faites chou que il vous commande. » Lors vint li rois a la roine, se li dist : « Dame, je vous dirai une chose, se m'en creés et faites chou que je vous commanderai. » Et la roine dist : « Sire, je vous querrai de canqu'il vous plaira, et ferai chou que vous me commanderés. » Et li rois dist : « Dame, demain au soir apriès la mienuit averés enfant a l'aide de Dieu. Et je vous pri et commant que si tost conme il sera nés que

vous le faites baillier par une de vos privees femes au premier houme qu'elle trouvera a l'issue de la sale. Et commandés a toutes celes qui au naistre seront que nule ne die que vous aiiés eu enfant, car grant honte seroit a moi et a vous ; car pluiseurs gens diroient que il ne seroit mie de moi, ne il ne samble mie que il le doie estre. » Et la dame respont : « Sire, il est voirs che que jou vous ai autre fois conté. Et je en ferai chou que vous commanderés ; mais grant mierveille ai de chou que vous savés ma delivrance. » Et li rois li dist : « Dame, je vous pri que vous faichiés che *(f. 66 d)* que je vous commant. » Et elle respont : « Sire, je le ferai moult bien, se Dieu plaist. » Atant se depart li rois de la roine. Et tant qu'il plot a Dieu que l'endemain apriès viespres li prist ses maus, et travilla jusques a cele eure que li rois ot dit, si se delivra après la mienuit devant le jour. Et si tost coume elle fu delivree, apiela une feme en qui elle se fioit moult et li di[st] : « Biele amie, pren cel enfant et si le porte a l'uis de cele sale, et se vous trouvés nul homme qui le demant, se li bailliés. Et si vous prendés garde quels hom che sera. » Cele fist che que la roine li commanda, et mist l'enfant es plus riches dras qu'elle avoit, et puis si le porta a l'uis de la sale. Et quant elle i vint, si vit un homme ki mierveilles sambloit estre febles. Et cele li dist : « Bons hom, c'atendés vous chi ? » Et il respont : « J'atent chou que tu m'aportes. » Et elle li demande : « Quels hom estes vous ne que dirai je a ma dame qui j'ai son enfant baillié ? » Et il respont : « De canques tu demandes n'as tu que faire ; fai chou que on te commande. » Et cele li tent l'enfant, et il le prent, ne onques puis que il le tint ne sot cele que il fu devenus. Et elle vint arriere a la dame, se li dist : « Dame, j'ai baillié l'enfant *(f. 67 a)* un viel homme ; je ne sai autrement qui il est. » La roine pleure coume cele qui moult a grant duel. Et cil a qui li enfes fu bailliés s'en ala au plus tost qu'il pot a Auctor.

Ygerne accouche ; on remet l'enfant à Merlin qui l'attend, sous une forme inconnue, à un endroit convenu,

et qui le remet Auctor.

Le matin le trouva si comme il aloit a la messe[1], et Merlins l'apiele, se li dist : « Auctor, je voel a toi parler. » Et Auctor le regarde, se li samble a miervelles preudom, et il li dist : « Sire, que plaist vous? » Et li vieus hom li dist : « Auctor, je t'aport un enfant, et si te pri que tu le faces norrir plus richement que le tien meismes. Et bien saches que se tu le fais, grans biens t'en venra a ti et a tes hoirs. Et qui le te diroit tu nel querroies mie. » Et Auctor li dist : « Sire, est che li enfes dont li rois m'a tant priiet del norrir? » Et cil respont : « Oil, sans faille. Et li rois et tout li preudomme t'en doivent priier. Et saches que ma priiere ne vaut pas mains d'un bien riche homme.» Et Auctor prist l'enfant, si le vit moult biel, si li demande se il estoit baptisiés. Et cis li dist que nennil : « Mais orendroit le fai baptisier. » Et Auctor respont : « Moult volentiers.» Et lors prist l'enfant et li demanda coument il avroit non. Et il li dist qu'il averoit non Artus : « Et je m'en vois, car je n'ai chi rien que faire. Et a che t'aperchoi(s) que *(f. 67 b)* [grans biens t'en doit venir que] tu ne l'averas gaires euut quant vous ne savrés le quel vous amerés mieus ou vostre enfant ou cestui.» Et Auctor respont : « Sire, que dirai jou le roi qui le m'a baillié, ne vous qui estes? » Et cil li dist : « Tu ne saveras ore plus a ceste fois. »

Celui-ci le baptise du nom d'Artu, et l'élève.

Chi endroit dist li contes que Merlins se parti d'Auctor. Et Auctor fist baptisier l'enfant tout erraument, et ot non Artus. Et lors emporta l'enfant a sa feme et li dist : « Dame, veschi l'enfant dont je vous ai tant priie. » Et elle respont que bien fust il venus, et le prent, et demanda a son signour se il estoit baptisiés. Et il respont que il avoit a non Artus. Lors le prist la dame et l'alaita et norri et le sien mist a norriche. Et li rois tint

1. le tr. a la m. si c. il a.

puis la terre lonc tans. Et puis avint que il chai en une grant maladie de goute et des mains et des piés. Lors si revelerent en pluiseurs lieus li Saisne en sa terre, et tant li firent *(f. 67 c)* de contraire qu'il s'en clama as ses barons, et si baron li loerent que se il s'en pooit vengier qu'il s'en vengast. Et lors dist li rois que pour Dieu et pour lui que il i alaissent, si comme preudomme doivent faire pour leur signour. Et il respondent tout que il iront volontiers; si i alerent et trouverent les anemis le roi, et virent qu'il avoient grant partie de la terre traite a iaus. Si vinrent contre iaus, et les gens le roi assamblerent a iaus comme gent sans signour et furent desconfi, et pierdi li rois illuec moult de ses hommes.

Longtemps après, Uter étant malade, ses ennemis se soulèvent,

et les troupes qu'il envoie contre eux sont vaincues.

QUANT la nouviele fu aportee au roi que ses gens estoient desconfi, si en fu moult iriés. Et lors vint li remanans de chiaus qui en la bataille avoient esté [, et se plainstrent mout durement]. Et quant li Saisne orent la bataille vencue, si crurent moult lour gent et esforchierent. Et Merlins, qui toutes ces choses savoit bien, si vint au roi, qui moult estoit foibles de sa maladie, et avoit auques de son tans usé.

QUANT li rois sot que Merlins venoit, si en fu moult liés et pensa en son cuer que encore averoit il confort. Quant Merlins vint devant Uter Pandragon *(f. 67 d)*, si fist moult biele chiere. Et Merlins dist : « Sire, vous estes moult effraés. » Et li rois dist : « Merlins, je n'en puis mais. Car vous savés bien que mi homme et cil dont je me cuidoie aidier et dont je ne cuidoie avoir garde m'ont mon regne destruit et mes houmes mors et desconfis en bataille. » Et Merlins li dist : « Sire, or poés vous bien veoir que nus ne vaut riens en bataille sans signour. »

Merlin vient le trouver, lui annonce qu'il sera vainqueur s'il se fait porter en litière à la tête des siens, mais qu'il mourra après avoir gagné la bataille, et qu'il fera une bonne fin.

Et li rois li dist : « Merlins, consilliés moi pour Dieu que j'en porrai faire. » Et Merlins li dist : « Sire, je vous dirai unes briés paroles et privees que je voel que vous creés. Faites semonre vos os et vos gens, et quant il seront tout assamblé, si vous faites metre en une litiere et s'alés combatre a eus. Et saciés certainnement que il seront desconfi. Et quant vous les avrés desconfis, si saverés bien que terre sans signour ne vaut riens. Et quant vous averés che fait, si departés vostre(s) tresor(s), que je voi bien que vous ne poés gaires longement vivre. Et je voel que vous saichiés que cil qui ont les grans avoirs et muerent a tout, qu'il ne les pueent departir ne bien faire pour lor ames *(f. 68 a)*, que lour avoir ne sont pas leur, ains sont chiaus qui(l) ne lour laissent bien faire, et saichiés que che sont li dyable. Et mieus verroit au riche qu'il n'eust onques riens eut des riqueches de ceste terriiene vie. Et les hounours ne sont se nuisement non as ames, se on ne les depart si conme on doit. Et [tu qui] sés avant que a finer t'estuet, si le dois bien departir en tel maniere que tu n'en perdes la joie de (cest siecle de) l'autre siecle, que la joie de cestui siecle ne vaut riens enviers la joie de lassus, et se te dirai por coi a uns seul mot : tu sés qu'il n'a el siecle si grant joie qui(l) ne faille (et quant on a en cest mortel vie este), et ces joies que on achate en l'autre siecle ne pueent morir ne faillir. Et canques on a en ceste mortel vie sueffre nostre sires a avoir pour esprouver de l'autre recouvrer [1]. Ore convient dont ki veult estre sages que de chou que Dieus li a donné en ceste mortel vie qu'il en achat(ast) la vie pardurable. Et tu qui tant as eut de tous biens en cest siecle, quels biens as tu fais pour nostre signour? Je t'ai moult amé et moult je t'aime, et sach(i)es bien que nus ne te doit mieus amer de toi ; et je le tedi bien que tu ne pues durer apriès ceste victoire que tu *(f. 68 b)* avras en cest estour et en

1. p. espr. les autres

ceste bataille. Et saches bien que toutes les honneurs que li hom mainne en cest(e) siecle ne li pue[en]t tant valoir comme li boine fins. Et se tu avoies tous les biens du monde fais et tu eusses malvaise fin, se seroies tu en aventure de tout perdre ; et se tu avoies moult de maus fais et eusses boine fin, si averoies tu pardon. Et je voel bien que tu saces que tu n'en porteras ja riens de cest siecle que aumosnes et bien fais. Or t'ai moustré et dit ton affaire. Tu sés bien que Ygerne ta feme est morte et tu ne pues autre feme mais avoir. Ensi remanra apriès ti ta terre sans oir, pour coi tu te dois moult esforchier de bien faire. Je m'en irai, car je n'ai plus a toi affaire. Mais Urfin prie k'il me croie quant mestiers sera. » Et li rois parole a Merlin et dist : « Fiere chose m'as contee, qui m'as dit que je vainquerai mes anemis. Et commant porrai je guerredonner a nostre signour ? » Et Merlins respont : « Seulement par boine fin. Je m'en irai, et si te pri qu'il te souviegne de toi meismes apriès la bataille et de che que je t'ai dit. » Et li rois demande Merlin de [son] fil qu'il em porta. Et Merlins dist : « De che ne te tient il riens a enquerre, mais je voel bien que *(f. 68 c)* tu saches que li enfes est boins et biaus et bien norris. » Et li rois dist : « Merlins, te verrai je ja mais ? » Et Merlins dist : « Oil, une seule fois (fois) sans plus. »

Ensi s'en departirent entre le roi et Merlin. Et li rois semonst ses gens et dist qu'il iroit contre ses anemis. Lors i ala et se fist porter sour une litiere, si les trouva. Et il vinrent contre lui, si se combatirent, et les gens le roi par le confort de leur signour les desconfirent et en ochirent a grant plenté. Ensi ot li rois le victoire de la bataille et destruist ses anemis. Et lors remest la terre tout em pais. En effet, Uter est vainqueur.

et meurt après avoir fait beaucoup de bonnes œuvres.

Ensi conme(s) vous avés oi le fist li rois. Lors li souvint de chou que Merlins li avoit dit, si s'en repaira a Logres. Et lors, quant il i fu venus, si manda tous ses grans tresors et ses grans avoirs. Et fist (a) savoir a toutes manieres de boines gens ou li plus [1] mesaaisié(e) de son regne [estoient], si lour donna moult grans avoirs et grans aumosnes et bieles, et le sourplus departi par le conseil et la volenté des menistres de saint[e] eglise, et ensi ouvra li rois et departi la soie chose que onques nus avoirs n'i remest dont il fust ramembrans que il tout ne donnast pour l'amour de Diu et par *(f. 68 d)* le conseil Merlin. Moult s'umilia li rois viers Diu et viers ses menistres si doucement que il en orent pitié. Ensi le garderent ses gens malade un lonc tans, et tant que sa grans maladie li aggreva. Et ses peuples fu assamblés a Logres, qui moult avoient grant pitiet de sa mort, et veoient bien que a morir le convenoit. Tant fu malades que il affoibli et amui et qu'il ne pot parler (si mui) trois jours. Lors vint Merlins en la ville, qui toutes les choses savoit. Et quant il i fu venus, li preudoume de la terre le firent venir devant eus. Et quant il i fu venus, se li dient : « Merlins, or est mors li rois qui vous tant amiés. » Et Merlins respont : « Vous ne dites mie bien : nus ne muert qui si boine fin face que il a fait, ne il n'est mie encore mors. » Et il dient que si est, car il a trois jours qu'il ne parla ne ja mais ne parlera. Et Merlins respont : « Si fera, se Dieu plaist. Ore en venés, si le vous ferai parler. » Et il s'en vont jusques la ou li rois gisoit. Et il firent toutes les fenestres ouvrir. Et li rois esgarda Merlin et se torna deviers lui a son pooir et fist samblant que il le conneust. Et Merlins parole et dist as barons qui illuec estoient et as prelas qui illuecques estoient de sainte eglyse : « Qui

1. et a tous les

vaurra oir les paroles que li rois dira si se *(f. 69 a)* traie près.» Et il li demandent : « Merlins, comment le cuides tu faire parler? » Lors se torna Merlins de l'autre part deviers le chief le roi et li consilla moult bas en l'oreille : « Rois, tu as faite moult bonne fin, se la conscience est tele comme la samblance. Et je te di que tes fius Artus sera chiés de ton regne apriès toi par la viertu de Jesucrist. Et sera acomplissables de la table reonde que tu as fondee. » Et quant li rois oi ces miervelles que Merlins dist, si se traist viers lui et li dist : « Merlins, priiés li pour Dieu que il prit a Jhesucrist por moi. » Et Merlins parole a tous cheus qui illuec estoient et lour dist : « Signour, or avés oi chou que vous ne cuidiés pas que estre peust ; saichiés que c'est la daerrainne parole que il ja mais doie dire.» Et lors se leva Merlins et tout li autre qui grant mierveille orent eue de chou que li rois a parlé, ne il n'en i ot onques uns qui peust savoir que ja avoit dit a Merlin.

Ensi fina [1] li rois la nuit. Et li baron et li clerc et li archevesque li firent le plus biel serviche et le gringneur honneur que il porent faire. Ensi fina Uters Pandragons, et la terre remest sans hoir. L'endemain que li rois fu enterrés si s'assamblerent li baron et tout li prelat de sainte *(f. 69 b)* eglise, et prisent conseil comment li peuples seroit gouvernés, ne il ne se porent acorder a nului. Et lors disent ensamble que il se consillaissent a Merlin, qui moult estoit sages et de boin conseil ne onques ne sourconsilla. Ensi s'acorderent tout a Merlin, et lors l'envoiierent querre. Et quant il fu venus, si disent : « Merlins, nous savons bien que tu iés moult sages, et tu as moult amé les rois de cel regne. Et tu vois bien que la terre est remese sans hoir et que terre

La terre est sans roi légitime; les grands du royaume consultent Merlin,

1. fu

sans signour ne vaut gaires. Pour chou te prions nous pour Dieu et requerons que tu nous aiues a eslire tel homme qui le regne puisse gouvrener au pourfit de sainte eglise et au salut dou peuple. » Et Merlins lour dist : « Signour, je ne sui mie Dius que je doie tel affaire conseillier ne que je doie eslire roi ne gouvrenour. Mais se vous acordés a mon conseil, je le vous diroie. Et ne vous (vous) i acordés pas se je ne le vous doing boin. » Et il respondent : « Au bien et au pourfit de la terre nous doinst Dieus acorder. » Et Merlins lour dist : « J'ai moult amé cel regne et toutes les gens qui i sont. Et se je disoie que vous fesissiés de l'un de vous roi, je feroie bien a croire, et drois seroit. Mais il (*f. 69* [c]) vous est biele aventure avenue, se vous le volés connoistre. Li rois est mors dès la quinsainne de la saint Martin et d'illuec n'a ore gaires jusques au Noel ; et se vous mon conseil creés, je le vous donrai boin et loial et selonc sainte eglise et le siecle. » Et il respondent tout a un mot : « Merlins, di chou que tu vaurras, et nous te querrons de chou que tu diras. » Et il dist : « Signour, nous savons bien que la feste vi[e]nt ou li rois nasqui qui est sires de tous les rois et gouvreneres de toutes les choses qui sont et sousteneres de tous biens. Et je vous sui pleges, se vous le faites otroiier au peule, si comme chascuns a mestier de boin gouvreneur, que il par sa bonté et par sa humilité a cele feste qui est [1] apielee Noel, ou il li plot a naistre hom [2] si voirement que il nasqui rois de toutes choses, que a chelui jour nous eslise tel homme a roi, qui soit a son plaisir et a sa volenté faire. Aussi vraiement nous fache il vraie demoustrance a chelui jour de soi a son plaisir et a sa volenté en tel manie(*f. 69* [d])re que li peules connoisse que pour cele election sera rois sans election d'autrui. Et je vous creanc, se vous le faites faire au commun peuple, que

qui les engage à attendre Noël : Dieu leur montrera alors qui il faut choisir. Ils s'y accordent.

1. ert — 2. comme

vous en verrés la senefianche. » Lors respondent tout a un mot et dient : « Merlins, chou est li mieudres consaus que on peust donner. » Lors dient li un as autres : « Vous acordés vous a che conseil ? » Et il respondent tout : « Il n'est nus qui acorder ne s'i doive. » Et lors prient tout ensamble li barons as vesques et as archevesques[1] que il au commun del peuple facent faire orisons et aumosnes, et par toutes les eglises soi(en)t commandé et que chasquns [prestre] le face a savoir, [et face seurté] li uns a l'autre (et) que il en terront et nous avoec [2] les commandemens de sainte eglise et la senefianche que Dieus nous mousterra. Ensi sont tout li baron acordé au conseil Merlin. Et puis prist congiet a iaus. Et il li prient que il reviegne au Noel pour savoir se che sera voirs chou que il lour ensegne. Et Merlins respont : « Je n'i serai pas, ne ne m'i verrés devant l'election. » Atant s'en ala Merlins a Blaise et se li dist ces choses que il savoit qui a venir estoient. Et li preudomme del roiaume et li menistre de sainte eglise firent ceste cose par tout savoir et que li preu*(f. 70 a)*domme del roiaume venissent tout au Noel a Logres pour veoir l(e)'election de Jhesucrist.

Artu a grandi ; Auctor, qui vient d'armer chevalier son fils Ké, amène à Logres, à Noël, les deux jeunes gens qui se croient frères.

Ensi fu ceste chose seue et entendue par tout, et lors attendirent jusques au Noel. Et Auctor (qui) avoit l'enfant tant norri que il estoit grans escuiiers, ne n'ot alaitié d'(e) autre lait que de sa feme [, et ses fius avoit alaitié du lait d'une garce]. Et Auctor ne savoit gaires preu le quel il amoit mieus ou son fil ou lui, ne il ne l'avoit onques apielé se son fil non, et li enfes le cuidoit bien meismes. A le Toussains avint devant cel Noel que il fist chevalier son fil [Ké]. Et au Noel en vint a Logres aussi conme li autre et amena avoec lui ses deus fieus. La veille dou Noel vinrent tout ensamble et

1. ensamble et vesque et archeuesque — 2. que nous terrons

clerc et prouvoire et tout li preudomme del roiaume, et orent bien fait che que Merlins lour ot commandé. Et quant furent tout venut, si menerent moult boine vie et attendirent la venue de la feste si comme drois fu, et furent a la messe de la mienuit et firent lour priieres a nostre signour qu'il envoiast tel hom qui(l) fust pourfitables a le crestiienté maintenir. Ensi furent a cele premiere messe, et quant il l'orent oie, si s'en alerent teuls en i ot, et teuls i ot qui re(*f. 70 d*)mesent ou moustier. Ensi attendirent la messe dou jour. Si ot maint hommes qui disent que moult estoient fol qui cuidoient que nostre sires mesist entention del roi(s) eslire. Ensi comme il parloient, si avint que la messe sonna, si alerent tout au serviche. Et quant il furent tout assamblé pour oir, si fu apparilliés uns des plus preudom[mes] de la terre pour la messe chanter. Et devant chou qu'il chantast, si parla au puple et lour dist : « Signour, vous devés chi estre assamblé pour bien, et pour trois choses, si vous dirai queles : pour le sauvement de vos ames, et pour l'ounour de vos vie[s], et pour veoir le myracle que nostre sires fera hui, si li plaist, por nous douner roi pour maintenir sainte eglyse et pour desfendre le peuple et tout le roiaume.

« Nous sommes tout en contenchon d'eslire l'un de nous. Et nous ne sommes pas si sage que nous seussi[e]mes eslire le plus pourfitable. Par chou que nous nel savons, prions a Jhesucrist que il nous fache hui demoustrance d'avoir roi par son plaisir si voirement que il nasqui au jour d'ui. Et en prie chascun de vous au mieus que il savra. » Ensi le firent comme (*f. 70 c*) il lour ot commandé. Et il ala canter messe jusques a l'evangille. Et ja eurent offert de teus en i ot, si s'en alerent ensamble devant le moustier. Illuec avoit une grant place. Et quant cil qui avoient offert furent issu,

si fu ajorné, et lors vinrent devant le moustier, et virent [devant la porte del moustier, devant la galilee] un perron tout quarré [1] en quatre costes, si ne sorent onques connoistre de quel pierre il fu et dient que il estoit de marbre. Et sour cel perron avoit en mi lieu [une englume de fier] largement demi pié (de fier) haute [2]. Et parmi cel[e] englume ot une espee ferue dusc'au heut. Et quant cil le [3] virent qui premiers estoient issu dou moustier, si en orent moult grant mierveille et vinrent arriere au moustier, si le disent au peule. Et quant li preudom qui cantoit la messe qui i estoit l'oi, li archevesques de Logres l'oi, si prist l'iaue benoite et tous les saintuaires, si vint la tout avant et puis li autre après, et esgarderent moult le pierre et vi(n)rent l'espee en mi lieu et jeterent de l'iaue benoite sus. Lors esgarda li [arche]vesques et vit lettres d'or qui estoient a[u pomel de] l'espee, si les liut [4], et disoient que cil qui osteroit (*f. 70 d*) cele espee, il seroit rois de la terre par l'election Jhesucrist.

Le jour de Noël, au matin, apparaît devant l'église un bloc de pierre, sur lequel est une enclume, et dans cette enclume est fichée une épée ;

l'archevêque voit sur l'épée des lettres qui disent que Dieu désigne pour roi celui qui pourra retirer l'épée de l'enclume.

Quant li archevesques ot veut les lettres, si le dist au peule. Lors fu li perrons bailliés a garder a neuf preudommes et a cinq clers. Et lors dient que grant senefiance lour avoit Dieus moustree, si s'en vinrent arriere pour dire la messe et pour rendre grasce a nostre signour, et cantent : *Te Deum laudamus*. Et quant li preudom fu venus a l'autel, si se torna deviers le peule et lour dist : « Ore poés savoir que auchuns de nous iest bons, quant nostre sires a fait pour nous tel demoustrance. Et de la senefiance nous mousterra il a sa volenté. » Lors canta li preudom la messe. Et quant elle fu dite, si [s'a]samblerent tout au perron. Et lors demanderent li uns a l'autre qui assaiera li premiers, et lors s'acordent tout qu'il n'i assaieront ja fors si comme [le loeront li] menistre de

Après des discussions sur l'ordre dans lequel on fera l'épreuve, tous essaient,

1. une pierre toute quarree — 2. ente — 3. li — 4. lizoient

sainte eglise. A ceste parole ot grant discorde. Car li plus haut et li plus (bas) poissant, qui plus grant force avoient, voloient assaier avant. A che ot mainte parole dite qui ne doivent mie estre retraites. Et li [arche]vesques parla si que li plus d'aus l'oirent : « Signour, vous n'estes pas si sage com je vaurroie ne si pre[u]doume. Et *(f. 71 a)* tant voel je bien que vous saciés que nostre sires voit et set et en a un eslit, mais ne savons le quel. Et tant vous puis je bien dire que riqueche ne gentillece ne fiertés n'i a mestier, se la volenté non a nostre signeur. Mais je me fi tant en lui que, se cil qui doit ceste espee oster estoit encore a naistre, que elle ne seroit ja ostee devant qu'il l'osteroit. »

A che s'acordent tout li haut homme et li riche, [si] se traient a une part et dient que il s'acorderont a le volenté l'archevesque et que il ouverro(ie)nt tout par [son] conseil. Et quant li archevesques l'oi, si en ot moult grant joie et ploura de grant joie et dist : « Segneur, ceste humilité que vous avés dite est venue en vous de par Dieu. Et sach[i]és que j'en ouverrai tout a sa volenté et si que je n'en serai ja blasmés. » Chis parlemens fu pris devant la grant messe. Li archevesques lor a retrait que nostre sires a grant miracle fait pour nous et que moult a ci biele demoustrance; car nostre sires quant il commanda [1] justice en terre si le mist en espee, et l'espee fu baillie au commenchement des quatre ordres as chevaliers pour desfendre sainte eglyse et pour droite justiche tenir. Et nostre sires nous [2] fait ore (nous) par l'espee ceste election. Et sachiés bien qu'il *(f. 71 b)* est veu et esgardé a qui il veult baillier ceste justice. Et ne se hastent ja li haut homme pour essaiier, car elle ne puet (estre) ne ne veult mie par riqueche ne par orgueil estre traite; ne ne s'en

1. demanda — 2. se

courechent mie li povre se li riche l'assaient avant, car il est drois et raisons : car li plus haut homme et li gentil doivent essaiier avant. » Ensi s'acordent tout a chou que li archevesques dist, que il fache essaiier l'espee a cui que il vaurra, et que il obeiront et terront pour signeur chelui qui Dieus en donra la grasce. Lors vinrent arriere, et li archevesques en eslit deus cent et cinquante des plus preudommes que il sot a son ensiant et lor(s) fist assaiier a l'espee. Et quant il l'orent assaiié, si commanda as autres que il i alaissent. Et lors l'aissaierent (tout) li uns apriès l'autre tout cil qui assaiier le vaurrent, mais ains n'i ot chelui qui oster le peust ne remouvoir. Et puis fu commandés li perrons pour garder a neuf preudommes. Et lors fu dit [au peuple] que [1] s'i assaieroit (u) qui assaiier s'i vaurroit, et bien i preissent garde li preudomme qui cil seroit qui l'espee osteroit [2] [; mais onques ne pot estre ostee de nul qui i venist].

mais aucun ne réussit.

Ensi fu l'espee tous les huit jours jusques au jour de l'an. Et furent tout li baron a le grant messe, et li archevesques les sermonna et moustra *(f. 71 c)* dou bien che que il pot. Après lour dist : « Signour, je vous avoie bien dit que tout par loisir pooi(i)ent venir li plus lontain a l'espee oster. Ore poés savoir li quels l'ostera que Dieus l'a eslit. » Et il dient tout que il ne se mouveront tant qu'il voient a cui Dieus en donra le don. Ensi fu la messe chantee, et alerent li baron a leur osteus. Et après mengier si comme il soloient alerent li chevalier(s) behourder defors la ville as chans, si alerent li plus des gens pour veoir le behourdis. Et li neuf preudomme qui garderent l'espee i alerent. Et quant il orent behourdé une grande pieche, si baillierent lour escus a lour serjans et cil commenchierent a behourder. Et tant behourde-

Au jour de l'an, Ké, qui prend part à des jeux guerriers hors de la ville, envoie son frère Artu lui chercher son épée en ville;

1. qui — 2. prent garde se il losteroit.

rent que entre iaus leva une grande meslee, si que tout cil de la ville i acoururent. Auctor avoit fait de son fil l'aisné chevalier a la Toussains. Quant la meslee fu commenchie, si apiela cil son frere, se li dist : « Va a mon hostel querre m'espee. » Chis fu moult preus et igniaus, si dist : « Sire, volentiers. » Lors vint a l'ostel, si quist l'espee son frere ou une autre, mais n'en pot nulle trouver, si commencha a plourer et fu moult destrois. Et lors s'en vint arriere par de*(f. 71 d)*vant le moustier ou li perrons estoit, et vit l'espee, ou il n'avoit onques assaiié. Lors se pensa que se il le pooit avoir que il le porteroit son frere, et vint tout a cheval, si le prist par le heudure, si l'emporta et le couvri dou pan de sa cote. Et ses freres qui l'atendoit defors la ville le vit venir, se li ala a l'encontre et li demanda s'espee. Et cil dist qu'il ne le pooit trouver, mais il en aportoit une autre, si traist cheli de sous sa cote. Et il li demanda ou il l'a prise. Et il li dist que c'est l'espee dou perron. Et Kés li prent, si le met dessous le pan de sa cote et quist son pere tant que il le trouva. Et quant il l'ot trouvé, se li dist : « Sire, je serai rois; veschi l'espee dou perron. » Quant Auctor le vit, si s'esmervilla moult et li demanda comment il l'avoit eue. Et cil dist qu'i[l] l'avoit prise ou perron.

Artu ne la trouve pas; mais, passant devant l'enclume, il saisit l'épée, la retire sans peine et la porte à Ké.

Ké, apprenant où il l'a prise, va trouver son père et se vante de l'avoir retirée;

QUANT Auctor oi son fil ensi parler, si (le) ne l'en crei pas, ains li dist que il savoit bien que il mentoit. Lors s'en alerent viers l'eglise entr'aus deus, et li autres varlès apriès. Quant Auctor vit le perron dont l'espee estoit ostee si dist : « Kés, ne me ment pas. Comment ostastes vous ceste espee? Car se vous me mentés *(f. 72 a)*, sel savrai jou bien, et ja mais ne vous ameroie. » Et cil respont comme cil qui ot honte, et dist : « Sire, je ne vous mentirai pas. Artus mes freres le m'aporta, si ne sai comment il l'ot. » Quant Auctor l'ot, si dist : « Bailliés

mais Auctor lui fait avouer la vérité,

le moi, biaus fieus. » Et Auctor regarde derriere soi et vit Artu et li dist : « Biaus fieus, cha venés, prenés l'espee et si le remetés arriere de la ou vous le presistes. » Et Artus le prent, si le remet ens en l'englume, et elle se tint autressi bien comme devant. Et Auctor commanda a Ké son fil que il li baillast. Kés le sace, mais ne li pot baillier. Lors s'en ala Auctor ou moustier et apiela ses deus enfans. Lors prist Artu entre ses bras, si dist : « Biaus sire, chiers fieus, se je vous pooie pourcachier que vous fuissiés rois, quel mieus m'en seroit il? » Et Artus respont : « Sire, je ne(l) puis avoir ne cel bien ne autre que vous n'en soiiés [sires] comme [mes] peres. » Et Auctor li dist : « Vostre peres sui jou coume de norreture, mais certes je ne sai qui vous engenra ne qui vostre mere fu. »

et devant lui Artu remet à sa place l'épée, qui adhère de nouveau à l'enclume.

Auctor annonce à Artu qu'il sera roi, et lui apprend en même temps qu'il n'est pas son père.

QUANT Artus oi que cil qui il cuidoit qui fust ses peres le denoia a fil, si ploura et ot moult grant duel. Et dist : « Biaus sire Diex, comment averai jou bien, quant j'ai failli *(f. 72 a)* a(u) pere ? » Et Auctor li dist : « Biaus sires chiers, comment que vous pere aiiés eu, se nostre sires veult que vous aiiés ceste grasce, et je le vous aiue a pourcachier, quel mieus m'en sera il? » Et Artus li dist : « Sire, teuls comme vous plaira. » Lors li conte Auctor la bonté qu'il li avoit faite et comment il l'a norri et sevra son fil et le fist norrir a une estraingne feme, « pour coi vous deveriés moi et mon fil rendre le guerredon, que onques hom ne norri plus doucement enfant que je vous ai norri. Ore si vous pri que se vous avés ceste grasce et je le vous aiue a porcachier que vous le merissiés a mon fil. » Et Artus li dist : « Sire, je vous pri que vous ne me desavoués pas de fil. Car je ne savroie ou aler. Et se vous me poés ceste grasce pourcacier et Dieus veut que je l'aie, je n'avrai riens qui ne soit en vostre commant. » Et Auctor li dist : « Biaus fieus, je ne

Il lui fait promettre, comme prix des soins qu'il lui a donnés, de faire de Ké son sénéchal et de le garder quoi qu'il arrive;

vous demanderai pas ore vostre regne, mais tant vous prie je quant vous serés rois que vous faciés vostre frere senescal de votre terre (en) en tel maniere que pour fourfait que il face ne perde le senescauchie, que tous jours tant comme il vivra autres senescaus ne soit. Et se il est fel et faus et vilains, vous *(f. 72 b)* le devés bien sousfrir; que toutes les mauvaises choses qu'il a n'a il prises se par le norriche [1] non qui l'alaita, et pour vous norrir est il si desnaturés. Et pour chou le devés vous mieus sousfrir. Si vous pri que vous li doingniés chou que je vous demanc. » Et Artus dist : « Sire, je li doins moult volentiers. » Lors le mena Auctor a l'autel, si le jura Artus a tenir bien et a foi. Et quant il li ot juré, si vinrent devant le moustier. Et lors fu la meslee remese, si s'en vinrent li baron en l'eglise arriere pour viespres oir. Et lors apiela Auctor ses amis et son lingnage et dist l'archevesque : « Sires, veschi un mien enfant qui n'est encore mie chevaliers, si me prie que je li face assaiier a ceste espee; si vous pri que vous apielés de ces barons. » Et il si fist. Et lors s'assamblerent tout au perron, et quant il (l)i furent, Auctor commanda Artu(s) que il (le) presist l'espee et le baillast a l'archevesque, et il si fist. Et quant l'archevesques le tint, si le prist entre ses bras et commenche a chanter en haut : *Te Deum laudamus* [2].

si Ké a des défauts, c'est qu'il a été privé du lait de sa mère et a sucé celui d'une femme inférieure.

Devant tous les barons réunis, Artu retire l'épée de l'enclume,

Ensi fu portés Artus el moustier. Li baron qui chou orent veut furent moult angoisseus, et dient que che ne porroit pas estre que uns *(f. 72 d)* garchons fust sires d'aus. Et li archevesques se courecha et dist : « Biau signeur, nostre sires set mieus qui chascuns est que vous ne sachiés. » Et Auctor et ses lignages et grant partie de la gent se tenoient deviers Artu. Et li com-

1. norrechon — 2. *Ces trois mots sont en tête du paragraphe suivant.*

muns del peuple et li baron de la terre se tenoient a l'encontre. Lors dist li archevesques une hardie parole : « Signeur, se tout cil dou monde voloient aler contre ceste election et nostre sires tous seus le vausist, si seroit elle. Et je vous mousterrai quel fianche j'ai en Dieu. Alés, Artus, biau frere, remetre l'espee ou vous le presistes. » Et Artus le reporta et le remist voiant tous. Et quant il l'ot remise, si parla li archevesques et dist : » Onques mais plus biele election ne fu faite ne veue. Ore alés, signeur riche houme, et essaiiés se vous le porrés oster. » Et il si font, mais ains n'i ot nul qui avoir le peust. Et li archevesques lour dist : « Moult est faus ki contre la volenté de Dieu vait. » Et il dient : « Sire, nous n'alons pas contre sa volenté, mais il nous est moult estrange chose que uns garchons soit sires de nous. » Et li archevesques lour dist que « cil qui l'a esleuut le connoist mieus de vous. »

puis la remet ; les autres essaient en vain d'en faire autant.

(f. 73 a) Lors prient li baron l'archevesque qu'il lait l'espee el perron dessi a la Candeler, se s'i assaieront encore pluisour que onques n'i assaiierent. Et li archevesques lour otria. Ensi remest l'espee ou perron dusques a la Chandeler, et lors fu tous li peules assamblés et s'i assaia qui essaiier s'i vaut. Et quant il s'i orent tout essaiié, si dist l'archevesques : « Il seroit bien drois que nous fesissons la volenté Jesucrist.

Les barons, mécontents d'avoir un roi de si petite condition, demandent un répit jusqu'à la Chandeleur. L'épreuve est alors recommencée

« Alés, biaus fieus Artus, se nostre signour plaist que vous soiiés gouvreneres de cest peule, si me bailliés cele espee.» Et Artus va avant, se li baille. Et quant li archevesques le vit et li peuples, si plourerent de joie et de pitié et demanderent : « A il mais chelui qui contre ceste election soit? » Et li r(o)iche homme respondent : « Sire, nous vous prions encore que vous le laissiés dus-

et réussit de même.

On convient d'un nouveau répit jusqu'à Pâques.

ques a Pasques. Et se il ne vi[e]nt adonques qui le peust oster, nous obeirons par couvent a cestui. Et se vous le volés autrement faire, si fera chascuns au mieus que il porra. » Et li archevesques dist : « Obeirés [1] vous tout a lui de bon cuer, si je le lais? » Et il dien[t] tout: « Oil, et il fache tous jours de la terre et dou regne a sa volenté. » Et li archevesques dist : « Artus, frere, remet l'espee el *(f. 73 b)* perron. Et se Diu plaist, vous ne faurrés ja au bien que Dieus vous a pramis.» Et cil va avant, si rassiet l'espee en son lieu. Et quant elle fu rassise, si le fist couvrir, et elle s'i tint aussi comme elle ot onques fait. Et li archevesques qui avoit pris l'enfant en garde dist : « Artus, seurement sachiés que vous estes rois et sires de cest peuple. Et gardés que vous soiiés preudom. Et dès ore en avant gardés qui vous volés qui sache vos privees paroles et vostre conseil, et dounés et departés vos hounours et vos mestiers de vostre maison, tout autressi que se vous estiés ja rois. Car vous le serés, se Dieu plaist. » Artus respont : « Sire, jou mech canques Dieus veut metre de bien en moi en la garde de sainte eglyse et en vostre conseil. Et eslisiés vous meesmes quels gens me seroient boin a faire le volenté nostre signour et au preu de la crestiienté. Et apielés se vous plaist a vous mon signour. » Et lors apiela li archevesques Auctor (et) se li moustra les boines paroles que Artus avoit dites.

La veille de Pâques, les barons demandent que le sacre soit remis à la Pentecôte : ils veulent éprouver Artu.

Lors li eslirent teuls consilliers comme il vaurrent. Et par le conseil l'archevesque et tous ses barons fist Ké le senescal de sa terre. Et les autres choses laissa jusques a Pasques. Et *(f. 73 c)* quant Pasques furent venues, si s'assamblerent tout a Logres. Et quant il furent tout assamblé la veille de Pasques, li archevesques les manda tous en son palais pour consillier. Et quant il furent tout

1. obeissies

venu, si lour retrait chou que il veoit de la volenté Jhesucrist qui voloit par election que li enfes eust le regne. El lors retraist les boin[e]s teches qu'il a en lui veut puis que il l'acointa. Lors dient li baron : « Sire, nous ne volons pas estre contre la volenté nostre signour, mais che nous est moult grant mierveille d'oume de si bas lieu qui ensi sera sires de nous. » Et li archevesques dist : « Vous n'estes pas boin crestiien, se vous volés aler encontre. » Et il dient : « Sire, nous n'irons pas, mais faites ent d'une partie a nos grés. Vous avés veut cel enfant sage et conneu de pluiseurs choses, et nous ne l'avons ne conneu ne essaiié, ne nous ne savons se pau non de son estre; si vous volons priier que anchois qu'il soit sacrés le nous laissiés essaiier quels hom il vaurra estre. Car se nous[1] veons son estre, il i avera tel de nous qui bien le cuidera connoistre, se il veoit sa maniere. » Et il dist : « Volés vous que on meche en respit[2] son sacre? » Et il dient : « Sire, nous le volons bien, et soit *(f. 73 d)* respité(e) jusques a demain. Et se il avi[e]nt que [nous le trouvons tel] il (ne) doive estre rois, si metés le sacre en respit jusques a la Penthecouste. Ensi [vous] volons nous prier[3] que vous le fachiés[4]. » Et li archevesques respont : « Ja pour chou ne lairons. » Ensi departent lour conseil, et l'endemain apriès a la grant messe si amenerent l'enfant a l'election, si rosta Artus l'espee si comme il avoit fait devant. Et lors le prisent et leverent en haut et le tinrent pour lour signour. Et lors li prient tout que il remeche l'espee arriere et que il parlast a iaus. Et il dist que il le feroit volentiers, et lors remist l'espee ou perron arriere, et il le menerent a la maistre eglyse pour parl(er)er a lui et pour lui essaiier.

1. ou — 2. escrit — 3. faire — 4. sachies

Ils le font en effet, et, le trouvant sage

« SIRE, nous veons bien que nostre sires veult que vous soiiés rois et sires de nous, et dès que il le veult nous le volons, si vous terrons a signour et volons tenir nos yretages de vous, et vous prions que vous respités vostre sacre dusques a la Penthecouste, ne ja pour chou ne soiiés mains sires del regne et de nous. Et de chou volons nous que vous nous respondés sans conseil. » Et Artus respont : « Signeur, de chou que vous me dites que jou prenge vo(u)s houmages et que je vous *(f. 74 a)* rende vos hounours et les tiegniés de moi, che ne puis je pas faire ne ne doi [1], je ne puis vos hounours ne les autrui baillier ne gouvrener devant chou que jou aie la moie. Et de chou que vous me dites que je soie sires dou regne, che ne puet estre devant chou que jou aie eut le sacre et le couroune et l'ounour del roiaume. Mais le respit que vous me demandés d'endroit le sacre vous donrai jou moult volentiers, ne je ne puis avoir sacre se de par Dieu non et de par vous. »

et libéral,

QUANT li baron oirent chou que li enfes lour a dit, si dient que chis enfes sera moult sages, se il vit, [car] moult a bien respondu. Lors dient : « Sire, il seroit moult mieus que vous fuissiés couronnés et sacrés a le Penthecouste. » Et dedens che obeirent a Artu par le congiet l'archevesque. Lors firent aporter les chiers avoirs et les grans joiaus pour savoir s'il en covoiteroit nul. Et il demande a cheus de qui il estoit acointes de quel vallanche chascuns estoit, et selonc chou qu'il oi dire de chascun, si faisoit. Quant il avoit tout pris les avoirs, si les departoit ensi que je vous ai dit, selonc chou que

1. dou

chascun afferoit. Ensi donnoit a chascun *(f. 74 b)* chou que plus li est[ov]oit.

Ensi departoit les dons c'om li dounoit pour lui essaiier, ne onques nul n'en retenoit. Et quant il le virent ensi maintenir, si n'en i ot nul qui ne le prisast en son cuer. Et bien disoient en derriere qu'il seroit de haut affaire, que il ne veoient en lui nule convoitise ne nule mauvaisté, que si tost comme il l'avoit pris autressi tost le ravoit il emploiié ; ne ne voient que tout si don ne soient regnaule selon chou que chascuns iert. Ensi assaiierent Artu que nule mauvaise teche ne porent en lui trouver. Et attendirent jusques a le Penthecouste. Et quant vint a la Penthecouste, si s'assamblerent tout li baron a Logres, et essaiierent a l'espee tout cil qui essaiier i vaurrent, ne onques ne le porent avoir. Et li archevesques ot apparillié le couronne et le sacre a le veille de le Penthecouste le samedi au soir devant viespres. Par le commun conseil et par l'acort des plus des barons fist l'archevesques Artu chevalier. Et cele nuit si veilla Artus a la maistre eglise dusques au demain au jour que il fu ajorné. Si furent mandé tout li baron et assamblé a la maistre eglise. Et parla li archevesques a eus tous et lour *(f. 74 c)* dist : « Signeur, veschi un homme que nostre sires nous a eslit par tele election coume vous veés et avés veut dès le Noel en encha, que tout cil (qui sont) se sont essaiié a l'espee qui essaiier s'i vaurrent, ne onques nel pot nus avoir fors Artus qui chi est. Et veschi les vestemens roiaus et le couronne par le commun conseil et par vos bouches [1] mesmes. Ore voel je, se il i a nul de vous qui contre ceste election soit, qu'i[l] le die. » Et il respondent ensamble : « Sire, nous nous i acordons bien, et volons de par Dieu que il soit rois sacrés, en tel maniere que se il i avoit nul de nous

ne font plus d'objection.

La veille de la Pentecôte, l'archevêque le fait chevalier,

1. boins

viers cui il euust nule male volenté de chou qu'il ont esté contre son sacre et contre s'election dusques a hui, que il lour pardoinst a tous communaument. » Et lors s'agenoillierent et crierent tout communaument merchi. Et Artus pleure de pitié et s'agenoille viers aus. Et dist : « Signeur, je le vous pardoins, et prie a cel signour ki ceste hounour m'a consentie a avoir qu'i[l] le vous pardoinst. » Atant se leverent et prisent Artu entre lour bras et l'en menerent entre lour bras ou li roial viestement estoient et l'en viestirent. Et puis fu li archevesques apparilliés pour la messe chanter, et dist a Artu : « Sire, alés querre l'espee et *(f. 74 [d])* la justiche dont vous devés desfendre sainte eglise et la crestiienté garder. » Lors ala la porcessions au perron. Et puis commanda li archevesques et dist : « Artus, se tu iés teuls que tu voelles jurer a Dieu et a son pooir d'aidier sainte eglyse et essauchier et tenir loiauté en terre et pais a ton pooir et maintenir droiture, si va avant et pren l'espee dont nostre sires t'a fait election. » Quant Artus oi chou, si pleure de pitié et maint autre baron, et dist : « Aussi vraiement comme nostre sires est Dieus et sires deseure toutes choses qui sont, me doinst il forche et pooir de faire et de maintenir chou que vous avés [dit], si vraiement que je l'ai en talent.»

et le sacre le jour de la Pentecôte.

ORE dist li contes que Artus fu agenoilliés et prist l'espee as ses mains jointes et le leva de l'englume aussi legierement comme se elle n'i tenist riens. Et lors porta l'espee entre ses mains (et) toute droite, et le menerent a l'au-*(f. 75 [a])*-tel et il le mist sus. Et quant il il l'i ot mise, si le sacrerent et oinsent et fisent tout chou c'on doit faire a roy. Quant Artus fu sacrés et la messe chantee, s'e[n] issirent dou moustier, si esgarderent, et ne virent point del perron, et ne sorent qu'il fu devenus. Ensi fu Artus esleus a roi, et tint la terre et le regne de Logres lonc tans a pais.

[1] Ore dist que un mois[2] après le couronnement le roi Artu vint a une grant court que li rois semonst a Carduel en Gales la feme le roi Loth d'Orkanie, serour le roi (i fu). Mais quoi que elle fust sa suer, [si] n'en savoit elle riens. La dame vint moult richement a court a grant compaignie de dames et de damoisieles. Et ot avoec li grant plenté de chevaliers. Et amena avoec li quatre fieus que elle avoit eut dou roi Loth, qui estoient moult bel enfant et de tel aage que li ainsnés n'avoit que dis ans seulement, et estoit li aisnés apielés Gavains et li autres Gahariès, et li tiers Aggravains et li quars Guerrehès.

Un mois après Artu tient sa cour. La femme du roi d'Orkanie y vient avec ses fils Gauvain, Gaheriet, Agravain et Guerrehès;

Ensi vint la dame a court o tout ses enfans qu'elle avoit moult chiers. Et elle estoit de si grant biauté plainne que a paines peust on veir ne trouver sa pareille de biauté. Si l'a moult *(f. 75 b)* hounerее li rois pour chou que elle estoit roine couronnee et de haut lignage conme dou roy Uter Pandragon. Moult fist li rois Artus grant joie de[3] la dame et moult le festia et li et ses enfans. Li rois vit la dame de grant biauté plainne, si l'ama durement, et la fist demourer en sa court deus mois entiers. Et tant qu'en chelui terme il gut a li et engenra en li Mordrec, par cui tant grant mal furent puis fait en la terre de Logres et en tout le monde.

Artu, ne sachant pas qu'elle est sa sœur, l'aime et a d'elle Mordrec, qui doit plus tard le trahir.

Adont conut[4] li freres carneument sa serour et

1. *Le manuscrit ne présente pas ici d'autre division que celle d'un paragraphe ordinaire* — 2. uns rois — 3. da — 4. conchiut

porta la dame chelui qui puissedi le traist a mort et mist a destruction et a martyre la terre, dont vous porrés oir viers la fin dou livre. Qant la dame s'en fu ralee en son pais, une moult grant aventure avint au roi Artus, [que il li fu avis] en son dormant qu'il estoit assis en une kaiiere, si comme il l'avoit commandé, et deseur lui avoit si grant plenté d'oisiaus que il s'esmiervilloit dont il pooient tout estre venu. Et quant il ot veut celle samblance, se li fu avis que d'autre part revenoit avolant uns grans dragons et moult grans plenté de griffons avolant et aloient parmi le roiaume de Logres et a mont et a val *(f. 75 c)*. Et partout la ou il aloient argoient canque il encontroient, et apriès iaus ne demoroit chastiaus que tous ne fust ars et destruis, et ensi metoit a gast et a destruction trestout le roiaume de Logres. Et quant il avoit chou fait, il revenoit tantost et assailloit lui et tous chiaus qui avoec estoient, si que li serpens ochioit et metoit a mort tous chiaus qui avoec le roi estoient. Et quant il avoit chou fait, il couroit sus au roi trop vilainnement. Et lors commenchoit d'aus deus la bataille trop dure et trop felenesse, si avenoit que li rois tuoit le serpent, mais il remanoit trop durement navrés, si que a morir l'en convenoit.

Il a bientôt un songe qui l'inquiète.

Li rois ot si grant paour de cest songe qu'il s'en esvilla et fu tant a malaise qu'il ne sot quel conseil il peuust prendre de soi, que onques puis toute la nuit ne pot dormir, ains pensa tous jours a ceste chose. A l'endemain quant il fu jours, il dist as ses hommes : « Aparilliés vous et montés, car je vaurrai aler cachier.» Et quant il oirent son commandement, si le firent. Et quant il furent apparillié, li rois monta sour un cheval grant et fort *(f. 75 d)*, viestus d'une roube a cacheour, si s'en parti de Carduel a moult grant compaignie de serjans et de chevaliers. Et quant il furent entré en la foriest, il

Le lendemain il va à la chasse;

aqueillirent un cierf grant et parcreu, si laissierent les chiens aler après. Li rois qui bien estoit montés commencha a sivir le chierf devant tous ses compaignons et moult se hasta d'aler après, si que il les ot eslongiés en petit d'eure plus de deus liues englesques, si que il ne les vit ne ne (les) sot quel part il estoient.

Ensi fu li rois eslongiés de ses houmes, et keurt après son chierf tant com il puet. Et tant le cacha en tel maniere que li chevaus ne le pot plus soustenir, ains chai mors desous lui. Quant il se senti a pié, si ne sot que faire, car si houme estoient moult loing de lui et dou chierf. Et li chiers en va grant oirre, si que li rois en ot en poc d'eure pierdu la veue, si s'en vint tout a pié (a pie) apriès le cierf, car il cuide(nt) bien que sa gens i doivent venir tout a tans et que il l'aient pris tout certainnement. Et li rois est cheus et lassés et tressuans, ne ne puet en avant, ains s'assiet sour une fontainne. Aussi tost comme *(f. 76 a)* s'est assis, il commencha a penser a chou qu'il ot veut la nuit en son dormant. Et en che qu'il pensoit il escoute et ot uns grans glas de chiens qui faisoient aussi grant noise que se il fuissent trente ou quarante, et venoient viers lui, che li samble, si cuide que che soient si levrier, si lieve la teste et commenche a regarder cele part dont il les ot venir. Et ne demoura gaires que il vit venir une beste moult grant, ki estoit la plus diverse qui onques fust veue de sa figure qui tant estoit estraingne de cors et de faiture, et non mie tant defors comme dedens son cors [1].

il perd ses hommes, et son cheval tombe mort sous lui.

Il se repose près d'une fontaine,

et voit venir une bête étrange,

1. *Il manque ici quelque chose; cf. Malory, I, 17* : The noise was in the beast's belly like unto the questing of thirty couple hounds.

La beste vint grant oirre a la fontainne et moult avoit grant talent de boivre. Et quant li rois l'ot bien esgardee, si se commencha a saingnier et dist a soi meismes par soi : « Ore voi jou les gringnors merveilles que jou onques mais veisse. Car de si diverse beste coume ceste est n'oi jou onques mais parler. Et se elle est miervilleuse par defors, encore est elle plus miervilleuse par dedens. Car je puis oir et connoistre tout apertement que elle a dedens son cors brakès tout vis qui glatissent. Onques mais ou roiame de Logres ne furent trouvees ne veues teus *(f. 76 b)* mierveilles. »

dans le corps de laquelle jappent des chiens.

Ensi dist li rois de la beste. Et si tost comme elle ot commenchiet a boire, le[s] biestes qui dedens li estoient et glatissoient s'acoisent et se tinrent coiement. Quant elle ot beu et fu issue de la fontainne, si recommancierent a glatir autressi comme il faisoient devant. Et fisent autretel noise comme fesissent vint braket apriès une beste sauvage. Ensi repaire la beste de la fontainne a grant noise et a grant glatissement. Li rois la regarde toutes voies, si esbahis de la mierveille que il vit que il ne savoit se il dormoit ou se il veilloit. Et s'en [1] ala grant oirre, si que li rois en ot tost pierdue l'oie et la veue. Et quant il l'ot pierdue, il recommencha a penser plus qu'il n'avoit fait devant. Endementiers qu'il estoit en si grans pensees vint devant li uns chevaliers, et estoit tout a pié, et dist[2] : « Os tu, chevaliers, qui la penses, di moi chou que je te demanderai. » Li rois lieve la teste et ot le chevalier, si li respont : « Sire chevaliers, que demandés vous? » « Je vous demant, » fait li chevaliers, « se vous veistes par ichi passer la diverse beste, cele qui

Arrive un chevalier qui se désole d'avoir perdu son cheval, sans quoi il aurait atteint la bête, qu'il suit depuis un an.

1. Et che en — 2. uns cheualiers dist et est. t. a p.

a dedens soi les glas des brakès? » « Certes, » fait li rois, « je la vi vraiement, oren*(f. 76 c)*droit estoit elle chi. Elle ne puet pas estre eslongie deus liues. » « Ha! Dieus, » fait li chevaliers, « que tant sui mescheans! Se ore ne fust mes chevaus (ore) mors, ataint l'eusse, si fust ma queste affinee. Ha! Dieus, je l'ai sivie un an entier et plus pour savoir la verité de li. »

« Coument, sire chevaliers, » fait li rois, « si l'avés si longement sivie? » « Sire, oil. » « Et por coi, biau sire? Itant vous loeroie jou que vous le me desissiés, s'il vous plaisoit. » « Certes, » fait li chevaliers, « che vous dirai jou bien. Il est voirs et nous le savons bien que ceste beste doit morir par un houme de mon parenté, mais il convient que che soit li mieudres chevaliers qui doive issir dou regne et de nostre lignage. Ore est il ensi que on me tient au milleur chevalier de nostre terre et de toute no contree. Et pour chou que je voloie counoistre se j'estoie li meudres de nostre lignage, pour chou l'ai jou si longement sivie et [sui] alés après lui, si ne l'ai mie dit pour vantance de moi, mais pour savoir la verité de moi meesmes. » « Ciertes, » che dist li rois, « assés en avés dit, sire chevaliers. Ore vous en poés aler quant il vous plaira. » « A pié? » fait li chevaliers; « ains attenderai auchune aventure de chevalier ou de serjant qui Dieus amaint cha *(f. 76 d)*, qui son cheval me voelle douner. »

En che qu'il parloit ensi au roi venoit uns escuiiers cele part montés sour un grant cheval fort et isniel et aloit le roi querant au plus que il pooit. Quant li rois le vit venir, il li dist : « Descent et me lais monter sour cel cheval, si voel aler apriès une bieste qui de chi s'en vait. » « Ha! sire, » fait li chevaliers, « vous ne ferés pas

Un écuyer d'Artu survenant avec un cheval, le roi veut le prendre pour suivre la bête, mais le chevalier s'in-

digne, s'empare du cheval, et s'en va; Artu et lui se promettent de se combattre plus tard.

tel vilounie que vous sour ma beste vous embatés et que j'ai cachie si lonc tans, mais faites que courtois, donnés moi che cheval, si me remeterai en ma queste, car je n'ai que demorer. Et se je par le defaute de vous la perdoie, la honte en seroit vostre et li damages miens. » « Sire chevaliers, » fait li rois, « vous avés la queste tant longement menee que assés la devés laissier. Ore remanés, et je la maintenrai pour vous et tant que Dieus m'en doingne l'ounour, se lui plaist. » « Coument! » fait cil, « dans mauvais chevaliers, si vous volés embatre seur ma queste a force, qui tant m'a lassé et travillié? Certes non ferés. » Et lors traist la ou il voit l'escuiier et le jete jus dou cheval et monte sus ains que li rois i soit venus. Et lors dist au roi : « Dans mauvais chevaliers, or ne vous sai je gré se je m'en vois apriès ma beste. Ore remanés, et je m'en irai. Et sa*(f. 77 a)*c[i]és se je vieng en lieu, je vous guerredonnerai moult bien che que vous m'avés fait, que vous me voliés tollir ma queste. Et de che seulement que vous en si haute queste comme ceste estoit vous voliés entremetre, de che vous tien ge a fol et a chaitif. Car certes vous n'estes pas chevaliers qui de si haut affaire se doive entremetre. » « Chevaliers, » fait li rois, « tu me diras che que il te plaira et je t'escouterai, mais tant sach(i)es tu bien que se je te cuidoie trouver hui u demain, fust près ou loing, je iroie après toi, et te mousterrai au branc d'achier que je sui au mien espoir aussi boins chevaliers comme tu iés et aussi dignes d'une grant queste coume tu iés.» « Il ne t'en couverra ja granment chevauchier, » fait li chevaliers, « se tu me veuls trouver, car je demeure tout dis en ceste foriest pour sivre ceste beste. » « Dont te creanc je, » fait li rois, « que ja mais ne serai aise devant que je sace et que j'aie esprouvé li quels est mieudres chevaliers de nous deus. » « Quant tu me vaurras trover, » fait li chevaliers, « si vien a ceste fontainne. Et saces que se tu m'i veuls metre jour que tu m'i trouveras, car il n'est nus jours que je n'i

viegne. » « Ore t'en pues aler, » fait li rois, « car je ne quier plus savoir de ton affaire. »

(*f.* 77 [b]) Atant s'em parti li chevaliers et s'en vait grant oirre cele part ou sa beste s'en estoit alee. Et li rois vint a l'escuiier, se li dist qu'il s'en aille et li amaint uns autre cheval. Et cil[1] s'en revient grant oirre tout a piet la ou il cuida ses compaignons trouver, et li rois remaint illuec touls seus et recommanche a penser aussi comme il faisoit autre fie. Illuec demoura li rois grant piece tant pensis de ces aventures[2] qu'il avoit le jour veues que il ne [se] savoit preu consillier. Et en chou qu'il estoit si pensis si vint Merlins devant lui en samblance d'un enfant de quatre ans. Il connut bien le roi si tost comme le vit, si le salue, et ne fait mie samblant qu'il seuust qu'il fust rois. Et li rois dreche la teste, se li dist: « Valeton[s], Dieus te beneie! Qui iés tu? » Et Merlins respont: « Je sui uns vallès d'estraignes terres, mais moult m'esmerveil que vous pensés issi au chevalier, que ne me samble (*f.* 77) pas que nus hom qui riens vaille doive penser a chose dont il puet bien trouver conseil. » Li rois regarde l'enfant, si s'esmierveille de chou qu'il parole si sagement. « Enfes, je ne quit pas que nus hom fors Dieus me peust consillier de chose que je pense. » « Ciertes, » fait Merlins, « tu ne penses chose que je ne sache, ne ne fesis hui chose que je ne seusse. Sire, que vous estes esbahis pour noient! Car tu ne veis chose en dormant qui ne viegne a avenir. Ensi plaist il au createur dou monde. Et se tu as veut en dormant ta mort, tu ne t'en dois pas esbahir. » Et quant li rois oi Merlin qui ensi parla, si n'est pas mierveille s'il en fu esbahis. Et Merlins dist encore : « Pour chou que tu aies gringnour merveille te deviserai jou que tu son-

Survient Merlin sous la forme d'un enfant de quatre ans.

1. sil — 2. de cel auenture

gas a nuit. » « Par mon chief, » fait li rois, « se tu chou me pues faire, encore [le] terrai jou a plus grant merveille que je n'ai hui oies ne veues. » « Et je te dirai, » fait Merlins. « Lors s'en venras a grignour pensee que tu ne faisoies devant. »

Lors li raconte son songe tout ensi comme li rois l'ot songiet. Et quant li rois l'a bien entendu, il se sainne de la merveille qu'il en a, si respont erraument : « Tu n'iés pas hom que on d(r)oie croire, mais anemis. Car par sens d'oume ne porroies *(f. 77 d)* tu pas savoir si repostes choses que tu m'as chi devisees. » « Por chou se je te devis des choses [repostes], » fait Merlins, « ne pues tu pas dire par raison que je soie anemis. Mais je te prouveroie a droit que tu iés dyables et anemis Jhesucrist et li plus desloiaus chevaliers[1] de ceste contree. Car tu iés rois sacrés, [et] en cele houneur et en cele dignité fus tu mis seurement par la grasce Jhesucrist[2] non par autre. Artus, tu as fait si trés grant desloiauté que tu as geu carnelment a ta serour germainne que tes peres engenra et ta mere porta, si i as engenré un fil qui iert teuls conme Dieus set bien, car par lui verra moult de grant mal en terre. »

Il dit à Artu qu'il a commis un péché horrible en ayant commerce avec sa sœur,

Atant respont li rois, trop honteus de ceste parole, et dist : « Anemis drois, de chou dont tu m'acuses ne pues tu estre certains, se tu ne sés vraiement que j'aie serour; mais che ne pues tu savoir ne tu ni autres, quant jou meismes ne le sai. Ne nus, che me samble, ne puet estre certains de ceste chose plus comme moi; mais je n'en sai riens. » « Par foi, » fait Merlins, « tu ne dis pas voir. Je

1. et le plus desloial cheualier — 2. en cele dignite de la grasce jhesucrist seurement tauoit mis

sui mieus certains de ceste chose que toi, car tu meismes n'en sés riens. Car je sai bien qui fu tes peres et qui fu ta mere et [qui sont] tes serours. Et *(f. 78 a)* nonporquant il a grant tans que je ne les vi, et si sai bien que eles sont sainnes et vives. » Lors se reconforte moult li rois de ceste chose. Et nonporquant il ne cuide mie que cil li die verité, car il cuide bien que che soit anemis. Et nonporquant il li dist : « Se tu me pues certefiier de mon pere et de ma mere et de mes serours, et me faches connoistre dou quel lignage je sui issus, ja ne savras demander chose que je ne te doingne pour que je l'aie en ma baillie. » « Le me creantes tu comme rois ? » fait Merlins. « Car bien saces se tu me mentoies, grignour mal t'en porroit avenir que tu ne cuides. » « Je le te creanc, » fait li rois, « loiaument. » « Et je le te dirai, » fait Merlins, « et t'en ferai certain assés prochainement.

« Je te di, » fait Merlins, « que tu iés gentieus hom et de si haut lignage conme fieus de roi et de roine. Et fu tes peres preudom et boins chevaliers. » « Coument ! » fait li rois, « sui jou dont si gentius hom comme tu dis ? S'il estoit ensi, je ne fineroie jamais ne averoie granment de repos devant que je avroie mis en ma subjection la gregnour partie dou monde. » « Certes, » fait Merlins, « il ne demourra mie pour chou que tu n'aies assés gentillece. Ore garde que tu en feras. Car se tu iés aussi preu*(f. 78 b)*dom comme tes peres fu, tu ne perderas ja terre, ains en conquerras assés. » « Et comment, » fait li rois, « ot non mes peres ? Che me pues tu bien dire. » « Certes, » fait Merlins, « il ot a non Uters Pandragons et fu sires de toute ceste terre. » « En non Dieu, » fait li rois, « se chis dont tu m'aparoles fu mes peres, je ne puis faillir a estre preudom. Car de chelui ai jou tant oi parler que je sai bien que il fu si preudom

et lui révèle qu'il est fils d'Uter.

que il ne peust pas issir [de lui] malvais oirs, se mierveilles ne fust. Et ciertes se il estoit bien voirs, si le creroient ja moult envis li preudomme de cest pais. » « Je lour ferai a savoir si bien, » fait Merlins, « qu'il en seront tout bien certain, anchois que chis mois soit passés, si que il connisteront de voir que tu fus fieus Uter Pandragon et la roine Igerne [est] ta mere. » « Mierveilles me dis, » fait li rois, « si k'a painnes t'en querroie jou, se te dirai pour coi. Se je fuisse fieus de chelui que tu me dis, on ne m'eust pas mis en la main d'un tel vavassor comme chis est qui me norri, et si ne fuisse pas si mesconneus comme je sui. Car il ne puet pas estre que cil qui me norri ne me conneust, et il meismes me dist que il n'estoit pas mes peres, et que il ne savoit qui j'estoie. Et tu qui iés uns estranges, comment (*f. 78 c*) puet chou estre que tu en saches mieus la verité que cil entour qui j'ai esté tout mon eage? » « Se je ne t'ai dit verité, » fait Merlins, « de canques tu as chi oi, ne me ren pas chou que tu me dois. Et saches que je ne le te disoie pas pour despit de ti ne pour haine, mais pour chou que je t'aing. Et si t'ai tel parole orendroit dite que ja mais ne sera par moi descouverte, et saches (le) vraiement que je le celerai aussi bien conme tu meismes : c'est dou pechié de ta serour a qui tu as geu carneument, ensi comme je t'ai dit. Si ne (te) celerai mie autant pour l'amour de toi ceste chose conme pour l'amour de ton pere qui moult m'ama, et moult fist pour moi et je pour lui. » « Dis tu ceste chose pour voir? » « Oil, certes, » fait Merlins. « En non de Dieu, » fait li rois, « ore te di je dont que d'ore en avant ne te querrai je mais de chose que tu me dies. Car tu n'es mie de l'aage que tu peuisses onques avoir veut mon [1] pere, se che fu Uters Pandragons, pour coi il ne pot onques riens faire pour toi ne tu pour lui. Et pour chou te requier jou que tu t'en ailles de chi, que après ceste menchoinge

Artu refuse de croire cet enfant, qui dit avoir été l'ami de son père.

1. ton

si aperte que tu me veus faire acroire pour verité ne (le) quier jou plus avoir la compaignie de toi. »

(f. 78 d) QUANT Merlins entent ceste parole, il fait samblant que il soit moult courechiés et se part errau-ment dou roi et se met tantost en la foriest la ou il la vit plus empressee. Et lors canga la samblance que il avoit adont et prent la forme d'un viel home et anchiien de l'aage de quatre vins ans, si feble par samblance k'a painnes pooit il aler. Et fu viestus d'une grise roube. En tel abit vint devant le roi, si ot samblant de sage homme. Et salue le roi aussi que s'il [ne] le conneust, et li dist : « Dieus vous gart, sire chevaliers, et vous doinst vostre pensé bien mener a cief. Car il m'est avis que vous n'estes pas bien aise. » « Dieus le face, sire preudom, » fait li rois ; « car ciertes jou en aroie boin mestier. Et venés vous seoir, s'il vous plaist, avoec moi, tant que mes escuiiers viegne. » Et lors s'assiet Merlins d'encoste lui et commenchent entr'aus deus a parler de maintes choses, si trueve li rois Merlin si sage en toutes les choses qu'il enquiert qu'il s'esmierveille tous. Et lors li dist Merlins : « Quele ochoisons vous faisoit penser si durement, quant je vi(e)ng chi ? » « Sire preudom, » fait li rois, « onques hom de mon aage ne vit autant *(f. 79 a)* de mierveilles en un pau de tans ne n'oi onques que j'ai eut en dormant et en veillant puis ersoir. Et la chose que je tieng a plus grant mierveille, si est que uns enfes de petit aage vint orendroit a mi qui me dist teuls paroles que je ne cuidaisse pas que nus hom morteus seuust fors mi seulement. » « Sire, » fait li preudom, « de chou ne vous devés vous pas miervillier, que il n'est nule si celee chose que elle ne soit descouverte. Et se la chose estoit faite desous terre, si en seroit la verités seue deseure terre. » Lors dist Merlins au roi : « Sire, pour Dieu, ne soiiés a malaise ne ne pensés tant, mais dites moi que vous avés. Et je vous en consillerai en tel ma-

Merlin s'éloigne, puis reparaît sous la figure d'un vieillard,

et s'entretient avec le roi.

niere que vous vous terré[s] a assené de toutes les choses dont vous estes en doutance. »

Li rois regarda le viel houme, se li fu avis qu'il estoit moult sages hom et a la chiere de lui et as paroles qu'il entent, si pense qu'il li dira partie de son affaire et partie l'en chelera. Et lors li conmenche a conter son songe tout ensi conme li contes a devisé. Et li dist la verité de la beste et dou chevalier. Et quant il li ot conté tout chou quil li plot, Merlins li respont : « Sire, de *(f. 79 b)* cest songe vous aiderai je quant je porrai sans moi mesfaire. Sachiés que vous tornerés a dolour et a essil par un chevalier qui est engenrés, mais il n'est encore pas nés. Et tous chis roiaumes en sera destruis, et li preudomme et li boin chevalier dou roiame de Logres en seront detrenchiet et ochis. Et li pais en remanra orphenins de boins chevaliers que tu i verras a ton tans.

et lui explique son songe : un chevalier qui est conçu mais non encore né causera sa perte et celle du royaume de Logres.

« Ensi remanra ceste terre deserte par les oevres de chelui pecheo(i)r.» « Certes, » fait li rois, « s'il avi[e]nt ensi conme vous me dites, trop sera chis domages outrageus, et mieus vaurroit [1] ore, che m'est avis, et gringnour aumosne seroit que cele chaitive personne et chis chaitis cors qui doit naistre fust destruis si tost comme il naistera que tant de grans maus avenissent par lui. Et puis que vous m'en avés tant dit, il ne puet estre que vous ne saichiés bien quant il naistera et de qui, si vous pri que vous me le dites, car ja si tost ne naistera sour terre que je le ferai ardoir, s'il plaist a nostre signour que je sache la verité de sa naissance. » « Certes, » fait Merlins, « ja, se Dieu plaist, la creature nostre signour ne rechevra *(f. 79 c)* ja par moi mal. Car comment qu'il soit trechieres viers la

Merlin refuse de faire connaître l'enfant pour qu'il soit tué.

1. vaurront

fin, tant conme il sera innocent seroit il desloiaus qui l'ochiroit. Et je vous di que je me senc si cargiet de mon pechiet et si coupable(s) a nostre signour que ja, se Dieus veult, ceste desloiauté ne ferai que enfes, creature noient nuisant, reçoive [1] mort par mon conseil. Ne ne m'en requerés pas, que de che ne feroie je nient. » « Dont haés vous cest(e) regnet rop mortelment, » fait li rois, « et si vous mousterrai comment. Vous dites, et je le croi bien, que par un chevalier sera li roiames de Logres desertés et tornés a destruction. En ne vaurroit il dont mieus que cil par cui ceste grant dolour venra fust destruis seus, que tant de gent morussent par ses oevres? » « Oil voir, » fait Merlins, « mieus vaurroit sa mors que sa vie. » « Dont vous di jou, » fait li rois, « mieus vaut [2] que vous le nous dites, de qui il naistera, que vous le nous celés, car par le descouvrir porra estre la terre garandie et par le celer perdue. » « Sire, » fait Merlins, « [je cuit bien] que li descouvrirs [3] vaurroit mieus, qui vaurroit garder au preu de la terre. Mais quel chose que la terre i gaaignast, jou i perderoie trop. Car je i perderoie l'ame de moi, dont il m'est ore plus que *(f. 79 d)* de tout che pais. Et pour chou le vous celerai jou. Je voel mieus m'ame sauver que la terre. » « Itant me poés vous bien dire, » fait li rois, « quant il naistera et en que[l] lieu. » Et Merlins commenche a sorrire et li dist : « Par [4] chou le quides tu trouver. Mais non feras, car a nostre signeur ne plaist mie. » « Ciertes, » fait li rois, « si ferai. Se je sai l'eure de son naistre et le pais ou il naistera, ja ceste terre ne sera destruite par lui, car je le desavancherai. » « Et je le te dirai, » fait Merlins, « et si i faurras dou tout. Saches qu'il naistera le premier jour de may et ou roiame de Logres. » « Est che voirs? » fait li rois. « Oil, che saches tu, » fait Merlins. « Et je m'en tairai a tant, » fait li rois, « que ja plus n'en demanderai. Mais or me

1. recueure — 2. vint — 3. celers — 4. Por

redi plus : de tout chou que je te demanderai me dois tu assener.

Quant à la bête, elle a trait aux aventures du graal,

« N'A pas gramment que chi vint une beste la plus divierse dont jou oisse onques parler, divierse de fachon et estrange, et avoit dedens soi bestes qui glatissoient. Et che me samble songes, car il m'est bien avis que nule creature terriiene puisse metre sa vois fors tant que elle soit au ventre de sa mere. » « Certes, » fait Merlins, « se tu en iés esbahis, je ne m'en *(f. 80 a)* esmierveil, que sans faille c'est mierveille a oir et a veir. » « Or me di, » fait li rois, « que chou est. » « Che est, » fait Merlins, « une des aventures dou graal. Si ne t'en pu je plus dire, car a mi n'en affiert plus : plus preudom que je ne sui le te dira. » « Et qui est il ? » fait li rois. « Il n'est encore pas engenrés ne nés, » fait (li rois) Merlins, « mais il sera prochainnement engenrés. Et si l'engend[er]-« ra, fait il[1], li chevaliers que tu veis qui cachoit la beste. » Lors dist li rois a Merlins : « Sés tu que je l'aie veut ? » « Je le sai bien, » fait il, « et des convenances qui sont entre vous deus sai ge toute la verité. » « Ore me di, » fait li rois, « quels chevaliers est il ? » « Tu le savras bien, » fait Merlins, « se tu l'assaies au jouster. Ne ja plus ne te dirai de lui a ceste fie, mais tant te di ge de la beste que tu n'en savras ja la verité de l'aventure devant que cil qui de cestui istera le te fera connoistre. Et cil avra non Percheval li Galois, pour chou que de Gales sera nés, et sera uns des boins chevaliers dou monde et gracieus viers nostre signeur, qu'il gardera sa virginité si seurement et si miervilleusement qu'il istera de fame vierges et en sa mere enterra vierges. Ceste viertu avra li chevaliers qui de ceste beste te dira l'aven*(f. 80 b)*ture. Et ja n'en seras assenés devant que il le te die. »

et elle sera expliquée à Uter par Perceval le Galois, le chevalier vierge, qui sera le fils du chevalier qui chasse la bête.

1. li fait

« En non Dieu, » fait li rois, « assés me converra dont attendre, s'il est ensi comme tu me dis. » « Ensi sera il, » fait Merlins. « Et tu k'en sés? » fait li rois. « Es tu dont si certains des choses qui sont a avenir? » « Oil voir, » fait Merlins; « ceste grasce m'a Dieus otroiie la soie mierchi. » « Puis que tu des choses a avenir iés certains, » fait li rois, « moult deveroies bien savoir celes qui ont esté faites a ton tans. » « Certes, » fait Merlins, « si sa ge. Pau a on fait des choses en che pais puis que je sui nés qui a retraire fachent que je ne sace tout vraiement. » « Dont me savras tu, » fait li rois, « a dire d'une chose dont je moult desire a savoir. » « Je le te dirai, » fait Merlins, « car je sai bien que tu me veuls demander. » « Tu le sés? » fait li rois: « encore ne le t'ai je pas dit. Comment puet chou estre? » « Tu verras bien, » fait Merlins, » se je le sai. Ore te tais un peu et si escoute. » Lors li dist: « Tu me veuls demander: qui fu mes peres? Et tu ne cuides pas que nus le sace puis que tu ne le sés. Mais si font aucun. Et si te ferai connoistre que je le sai. Et a cheus de che pais ferai je connoistre qui fu tes peres, pour chou qu'il en sont en doutanche. »

Merlin dit ensuite au roi qu'il lui fera connaître, ainsi qu'à tous, de qui il est fils.

(f. 80 c) Li rois dreche sa main et se saingne de la grant mierveille qu'il a oie, si dist a Merlin: « Tu me fais merveillier de teus paroles, que tu me dis chou que je pense, ne je ne cuidaisse pas que nus hom fors Dieus peust che faire. Pour chou, se il te plaist, sueffre que je te connoisse, et me di comment tu as non. Et se il [te] plaist remanoir en ma compaignie, il n'est riens que tu me requieres que je ne face pour le grant sens dont tu iés garnis. » « Rois, » fait Merlins, « je sui chius qui ne me

Il lui apprend d'abord qu'il est Merlin,

celerai jamais viers toi. Saches que je sui Merlins li boins devins dont tu as tantes fois oi parler. »

Ore dist li contes que quant li rois ot ceste parole, il est tant liés que nus hom plus, si tent les bras a Merlin et li di(s)t : « Ha ! Merlins, puis que tu iés cil dont tout li sage dou siecle parolent, je ne te mesquerrai ja mais de parole que tu me dies. Pour Dieu, se tu me veuls metre [a] aise, certe*(f. 80 d)*fie moi de chou dont je sui en si grant doutance. » « Volentiers, » fait il ; « je te di de voir que li rois Uters Pandragons fu tes peres et t'engenra en Ygerne, mais elle n'estoit mie encore roine.» Adont li cont(r)e par quel decevanche il jut[1] a li premierement. « Et quant je soi que tu devoies naistre, je te demandai a ton pere en don. Et il dist que volentiers te donroit a moi, por chou qu'il savoit bien que je l'amoie de grant amour. » Apriès li conte la vie de lui et l'afaire et comment il le fist norrir dou lait dont Ké[s] devoit estre norris, et tout li conte canques il estoit avenu d'Uter Pandragon et d'Ygerne, tout ensi conme li contes l'a ja devisé. Ne mes sires Robiers de Borron ne veult mie raconter chou qu'il a autre fois dit, car il ne veult mie croistre son livre de tais paroles, ains ti[e]nt la droite voie et dist :

puis lui révèle sa naissance d'Uter Pendragon et d'Igerne,

comme monseigneur Robert de Borron l'a déjà raconté.

Quant li rois ot oi toute sa naissance et son estre, il dist a Merlin : « Merlins, tu amas moult mon pere et moult li fus loiaus, et il ne t'amoit mie petit. Tu sés de mon afaire plus que tout cil dou monde. Pour Dieu, consilliés moi comment je porroie celer mon pechié de la feme le roi Loth que jou ai carnelment conneue. Che ne te puis je celer, car je sai bien que tu le sés, ne je ne

Artu voudrait cacher à tous le péché qu'il a commis avec sa sœur; mais il n'y a pas moyen.

1. jug

vaurroie *(f. 81 a)* pour riens que li mondes le seust ensi comme il m'est avenu. » « Se je t'ensegnoie a celer cel pechié, » fait Merlins, « si pecheroie mortelment. Car tel troi le sevent, cil qui mieus sont de ta chambre, qu'il converroit primes a morir, ne tresque la ne te consilleroie pas. Mais de che que tu saces et li peuples sace que tu iés fieus Uter Pandragon(s) m'entremeterai je tant que je lour face apertement connoistre. » « Je ne demant plus a toi, » fait li rois, « car adont m'averoies tu trop servi. »

Les hommes du roi le rejoignent, et on retourne à Carduel. Sur l'avis de Merlin, Artu convoque tous les barons à sa cour.

ENDEMENTIERS qu'il parloient ensi de ceste chose, vinrent cele part li homme le roi qui l'aloient querant par mi la foriest. Et quant il troverent lor signour, il en furent moult joiant et li disent que il l'avoient trop quis et a mont et a val. Li rois monte maintenant sour un sien cheval, et fist monter Merlin sour un autre, si s'en tornerent erraument a Carduel. Et Merlins ala toutes voies consillant au roi, et li ensegnoit comment il fera que li homme dou roiaume savront vraiement qu'il fu fieus Uter Pandragon. « Et je voel, » fait il, « que vous mandés entour ceste jusques a trois jornees a tous vos barons qu'il soient de diemenche en uit jours a vostre court, et amaint chascuns avoec soi sa moillier. Et autressi ferés sa*(81 b)*voir a la roine Ygerne, et li mandés que elle amaint avoec soi Morgain sa fille. Et lors quant elle sera venue et li haut baron seront assamblé en vostre sale, je ferai itant a l'aiue de Dieu que je li ferai connoistre que vous estes ses fieus. » Et li rois dist qu'il ne quiert plus. « Si me dites, » fait Merlins : « que cuidiés vous qui che fust qui parloit ier a vous a la fontainne en samblance de jovenchiel ? » « Je n'en savoie que cuidier, » fait li rois, « mais or pense jou bien que che fustes vous, car j'ai maintes fois oi dire que vous mués vostre samblance en tel couleur que vous volés, vostre forme en tel samblance

qu'il vous plaist. Et pour chou ne croi je mie que che fust autres que vous meismes. » « Certes, » fait Merlins, « che fui je vraiement. Et tout ensi que vous en avés esté decheus fu vostre mere decheue par samblance le nuit que vous fustes engenrés. Car elle quidoit dou roi Uter Pandragon que che fust ses sires qui a li geust. »

TANT ont parlé en tel maniere qu'il vinrent en la chité, et descendi li rois en sa court et fist Merlin descendre et l'en mena avoecques lui en son palais, si li fist moult grant joie et moult grant feste. Et maintenant transmist ses briés a tous ses barons qu'i[l] fuissent au jour determiné a sa court a Carduel *(81 c)*. Ne n'oublia pas qu'il n'envoiast son propre message a la roine Ygerne, que elle ses propres cors i fust, ne n'i envoiast autrui por li, et amenast avoecques li Morgain sa fille.

ENSI furent mandé li un et li autre a la court a Carduel. Et il s'esmervillierent moult pour coi li rois les mandoit; si i vinrent li un [et li autre] por chou qu'il voloient oir qu'il diroit. Quant la roine Ygerne oi que li rois le mandoit a court, elle ot paour k'il ne li vausist tolir sa terre et dou tout desireter, si manda le roi Loth et sa fille et tout son autre parenté a venir a court a li, et que se li rois li voloit faire tort par auchune aventure, il li aideroient a tout lour poir. Merlins manda Urfin qu'il venist a court, et chil i vint si tost que il sot que Merlins i estoit, si en fu moult liés et moult li fist grant joie quant il le vit. Li rois fist venir Auctor a court. Et quant il i fu venus, Merlins prist Auctor et Urfin ensamble et dist a Urfin : « Tu sés bien que Uters Pandragons me donna sen premier oir a faire ma volenté. » « Voirs est, » fait Urfins : « je sai bien le jour que il fu nés et qu'il vous fu bailliés. » « Et vous, » fait il a Auctor, « savés qui vous

Igerne s'y rend avec son gendre le roi Loth et ses parents. Ulfin et Auctor y sont aussi.

Merlin s'entend avec eux.

bailla Artu(s)? » Et Auctors regarde *(81 d)* Merlin, se li respont : « Vous le me baillastes et a chelui jour. » Se li nomme le jour. Et lors sont ambedui ramembrant par le jour et par l'eure. Et pour chou que Merlins lour fait entendant que Artus fu fieus Uter Pandragon, si dient que onques mais si grant joie n'avint ou roiaume de Logres que li baron feront quant il orront ceste chose. Car il le contrehaoient et despisoient por chou que il ne savoient nule chose de son parenté.

GRANT fu la joie que li rois fist a Urfin. Car Merlins li avoit fait entendant que si haut baron querroient moult Urfin de ceste chose, meesmement pour chou que Urfins avoit esté moult privés de Uter Pandragon le roi. Merlins dist a Auctor : « Auctor, garde chelui jour que tu aies en ta compaignie tes voisins qui sevent bien le tans que Artus te fu bailliés. » Et cil dist qu'il avra teuls tiesmoins de ceste chose qui bien en feront a croire. Ensi demoura Merlins avoec le roi dusques au jour qu'il vinrent a court ensi comme il estoit commandé.

A chelui jour ot grant gent a court et grant peuple. Et la roine Ygerne i vint moult richement et a grant compaignie de chevaliers *(82 a)*. Et toutes voies avoit elle moult grant paour que li rois ne li vausist tolir sa terre et que elle ne tenist pas si grant pais en sa main comme elle tenoit, pour chou que feme estoit. Quant elle fu venue a court, li rois li fist moult biele chiere et moult la rechiut bien entre li et sa compaignie, et commanda as ses serjans qu'il l'ouneraissent et tenissent chiere sur tous chiaus de laiens. Et cil en firent bien son commandement, mais moult s'esmervillierent pour coi c'estoit. Si i ot auchun qui bien savoit l'afaire de lui et de

la feme le roi Loth, si qu'il cuidoient vraiement que il fesist a la mere ceste feste pour l'amour de la fille.

En chelui jour que je vous di peussiés veoir ou palais le roi maint boin chevalier viestu et apparilliet biel et richement et mainte biele damoisiele et mainte biele dame prisie de biauté ; mais sor toutes celes qui le jour i furent emporta le pris et l'ounour de biauté Morgue la fille Igerne. Et sans faille elle fu bele damoisiele jusques a celui terme que elle commencha aprendre des enchantemens et des charroies; mais puis que li *(f. 82 b)* anemis fu dedens li mis, et elle fu aspiree et de luxure et de dyable, elle pierdi si otreement sa biauté que trop devint laide, ne puis ne fu nus qui a bele le tenist, s'il ne fu enchantés.

La plus belle dame est Morgue, la sœur d'Artu ; mais elle devint laide plus tard quand elle se fut donnée au diable.

Quant les tables furent mises et il furent assis par laiens, Ulfins vint par devant le roi et dist si haut que tout le porent bien oir : « Rois Artus, moult m'esmerveil de chou que tu sueffres que dame desloiaus et tele que elle ne deveroit pas tenir terre mengue a [ta] table. Et qui vaurroit la chose mener si haut comme la verités mousterroit, il trouveroit tout apertement qu'il a en li murdre et traison. Et puis que on te tient a si vaillant (a si vaillant) homme, [et tu] sueffres que si desloial mengue a ta table, certes, on ne te doit pas tenir pour roi, mais pour le plus desloial houme dou siecle. » Li rois fait samblant qu'il soit trop courechiés de ceste parole, si respont erraument : « Ulfins, garde te bien au commenchier que tu ne dies parole que tu ne puisses prouver a vraie. Car tu en seroies tenus pour fol et si t'en poroit mal avenir. » « Sire, je sai bien que a vostre table mengue tele qui mengier n'i doit ne ne doit tenir terre, si tient ele de biele *(f. 82 c)* et de riche grant partie. Car elle fist,

Le soir de la cour Ulfin se lève et accuse Igerne d'avoir supprimé le fils qu'elle avait eu d'Uter.

a mon tans et au vostre, murdre et desloiauté si grant que elle ne pot faire grigneur. Et se elle estoit tele que elle le vausist noiier, je seroie près dou[1] prouver encontre le milleur chevalier de la[2] court, s'il en i avoit nul si hardi qui pour li ceste chose desfendre vausist et entrer en camp encontre moi. » « Par foi, » fait li rois, « assés en avés dit. Or convient que vous dites, voiant tous ces barons, le non de cheli que vous accusés si malement. » « Certes, » fait il, « che vous dirai bien. C'est la roine Ygerne qui la siet. Ne elle ne sera ja si hardie que elle l'ost noiier. »

Lors fait li rois moult grant samblant qu'il soit tous esbahis de ceste merveille, si dist a la dame : « Dame, vous oés bien que chis chevaliers dist seur vous. Ore gardés que vous en ferés, que se il pooit prouver devant la court chou que il dist, vous estes cele qui ja mais ne terroit plain pié de terre en ma poesté. Et se je meismes le voloie souffrir, si feroie jou ma honte. Car ciertes tel dame com il dist ne deveroit pas a mon regart remanoir ou siecle, mais estre condampnee pardurablement ou estre mise dedens terre toute vive. » La roine est toute esba*(f. 82 d)*hie de chou que Ulfins li met sus, pour chou que elle set bien qu'il connoist grant partie de ses affaires. Et neporquant ele respont tout sans conseil d'autrui : « Sire, s'il avoit tendu son gage de prouver sour moi murdre et desloiauté, je cuic bien que auchuns m'en desfenderoit a l'aieue de Dieu. Car certes onques de tel felounie ne m'entremis, che set bien Dieus. » Et Ulfins saut maintenant avant et tent son gage en la main le roi et dist si haut que tout le pueent oir : « Signour baron dou roiaume de Logres, sachiés que ceste querrele vous touce autant comme moi. Car veés ichi la roine

1. de — 2. sa

Ygerne qui conchut dou roi Uter Pandragon dou commenchement qu'i[l] se fu de li acointiés un hoir, et quant il fu nés, on sot bien que il fu malles; mais elle qui plus baoit au destruisement de cest regne que au preu ne vaut pas que li malles i remansist, ains l'envoia ne sai ou morir u faire autre fin, a tele eure qu'il ne fu puis a mon ensient nus qui verité seust de cele creature. Rois Artus, en ne fist ceste dame desloiauté de chelui mesmes qui de li estoit issus? Si passa ses cuers desloiaus et felons toutes manieres d'autres meres, car toute[s] meres aimment lour enfans natureu*(f. 83 a)*ment. Et se elle voloit noiier que elle ceste desloiauté n'euust faite, je seroie près dou prouver. Mais je ne cuic mie qu'il m'en conviegne a vestir hauberc, car ele set bien que je di verité. »

Li rois fait samblant que il tiegne la chose a moult grant miervelle, si se seigne et regarde la roine et dist : « Ha! dame, es che voirs que chis hom dist? Certes, malement avés esploitié, s'il est ensi que il dist. » Et ele est si honteuse que elle ne set que respondre. Car elle set maintenant que chis dist verité. Et lors lieve une grant noise et une grant friente en la court. Car li povre et li riche qui de ceste chose orent oi la parole en commencierent tout a parler, et dient que Ulfins pooit bien voir dire et que la roine estoit bien digne de le mort rechevoir, quant elle avoit ensi ouvré. Et li rois les fait acoisier et taire. Et quant la cours est acoisie, li rois dist a la roine : « Dame, respondés a che que cis chevaliers vous met sus. » Et elle est si espoentee, pour chou que elle se sent coupable de che que il dist, que elle tramble toute de paour. Et lors dist une parole en guise de feme qui ait grant doutance : « Ha! Merlins, maudis soies tu! En ceste dolour m'a[s] tu mise, car tu euus l'enfant et en fesis ta volenté *(f. 83 b)*. » Et lors parole

Igerne éperdue maudit Merlin, cause de son malheur,

Merlins et dist a la roine : « Dame, pour coi maudistes Merlin ? Il vous valut et aida mainte fie et a vous et au roy Uter, ne ja ne fust li rois au point ou il fu, se Merlins ne fust.» Et elle le regarde, si respont : « S'il nous fist bien au commenchement, il le nous vendi bien au daerrain. Car le premier enfant que Dieus nous ot envoiiet emporta il, si ne sai qu'il en fist, si moustra bien qu'il estoit estrait (dou dyable) d'anemi, quant il ne vaut mie tant attendre que li enfes fust crestiiens, ains l'emporta anchois qu'il eust rechut baptesme, pour chou que il ne voloit mie que Dieus euust part en la creature.» « Dame,» fait Merlins, « je diroie mieus verité de ceste chose que vous ne feriés, se je voloie. » « Che ne porroit estre, » fait elle, « car vous ne le porriés mieus savoir que je fach. » « Sire, » fait Merlins au roi, « vous plairoit il a oir pour coi Merlins enporta [l'enfant ? » « L'emporta il dont ? » fait li rois. « Oil, » fait Merlins, « vraiement le saciés vous. Et si vous conterai, si vous plaist, comment che fu, mais que vous faciés jurer a la roine seur sains que elle ne mentira de verité que je li die. » Lors fait maintenant aporter les sains en mi le palais la ou il mengoient. Et la roine se lieve de la table et dist a Merlin : « Je ferai cest serement, mais que *(f. 83 c)* vous me dites qui vous estes. » Et elle jure erraument sour sains qu'elle ne [le] desdira de verité qu'il die, si baise les sains et se relieve. Et li rois le fait asseoir la ou elle estoit devant. Et lors dist a Merlin : « Dites chou que vous avés promis. » « Sire, si ferai jou volentiers. » Et lors saut la roine avant et dist a Merlin : « Je voel que vous diiés vostre non anchois que vous diiés autre chose. » Et il se met erraument en sa[1] samblance vraie, en autele comme elle l'avoit autre fois veu, si respont Merlins : « Dame, se vous ne savés mon non, je le vous dirai, mais je quidai que vous me conneussiés, et

qui a emporté cet enfant.

Merlin reprend alors sa vraie forme,

1. la

vous le deussiés bien faire, car autre fois me veistes vous ja. » Et elle le regarde et si l'en connoist maintenant. Et lors respont a Merlin : « Ore sa ge bien que vous m'avés occoisonnee de ceste chose, si avés fait desloiauté, che m'est avis, car che que je fis de mon enfant fis jou par le commandement mon signour le roi, si convient que vous l'enfant rendés ou vous i morrés ; car, par mon chief, on le vous bailla, che sai ge tout vraiement. Et se vous le volés noiier que bailliés ne vous eust esté, je vous en feroie honnir dou cors, *(f. 83 d)* que ja pour tous vos enchantemens ne remanroit. »

Lors commenche Merlins a sorrire, et dist au roi : « Sire, la dame dist chou qu'elle veult, et je li consent [1] pour chou que haute dame est ; mais encore di je bien, se il vous plaisoit, je diroie chou que jou commenchai a dire pour [quoi] Merlins en porta l'enfant. » Et li rois respont : « Je voel avant savoir de vostre bouce se vous estes Merlins, si que mi baron l'oent apertement. » Et il respont : « Je sui vraiement Merlins. » Et tout li autre baron qui autre fois l'avoient veut et qui adont le reconnurent escrient a une vois : « Sire, chou est Merlins, vraiement le saciés vous. » Ne il ne cuidoient point que li rois le conneust. Lors les fait taire li rois, et quant il sont acoisié, si dist a Merlin : « Merlins, il convient que vous respondés a chou que la dame vous demande. » « Sire, de quoi ? » « De l'enfant, » fait il, « qui vous fu bailliés. » « Pour Dieu, » fait la dame, « faites, sire, m'ent droit, s'il vous plaist, voiant les barons de vostre regne. » Et li rois dist a Merlin : « Merlins, respondés, qu'il le vous convient faire. » « Sire, » fait il, « volentiers vous responderai. Et sachiés que je ne vous mentirai de chose *(f. 84 a)* que je chi vous die.

1. conterai

« Voirs fu que li enfes dont nous parlons ichi me fu dounés dès lors que il estoit au ventre sa mere. Et le m'otria ses peres que je l'averoie, ou fust u marle u femele. Et quant il fu a naissance, si comme Dieu plot, il m'en tinrent si bien convenent qu'il m'en saisirent. Je avoie le pere moult amé, si en devoit estre mieus au fil, et si fu il ; car, si tost comme j'en fui saisis, je le mis en sauve main et en boine garde [a teus] qui le norrirent aussi doucement et plus qu'il ne firent lor enfant meismes. Et se chius a qui je le baillai voloit noiier que je ne li eusse baillié, je li feroie connoistre par mi la bouce, ou il vausist ou non.» Lors se torne cele part ou Auctor seoit et li dist : « Auctor, je vous demande chou que je vous baillai, celui enfant dont Uters vous proia tant dou norrir. Et sach[i]és que che est cil que on me demande.» Et Auctor respont : « Merlins, sach[i]és pour voir que je en ai fait tant que tout cil dou roiame m'en deveroient savoir boin gré.» « Rendés le moi, » fait Merlins, « aussi comme je le vous baillai. » « Aussi fait, » dist Auctor, « ne le puis je rendre, car n'est pas a moi, ains sui je a lui ; mais je le vous mousterrai grant et *(f. 84 b)* parcreu, mais vous le me baillastes petite creature et povre chose. »

et raconte qu'il a confié l'enfant à Auctor, qu'il somme de le faire connaître.

Lors se drece en estant et vint au roi et li dist : « Sire, ne vous poise se je touche a vous. » Et li rois dist que non fait il. Et il le prent maintenant par le puing et dist a Merlin : « Merlins, veschi chou que vous me baillastes : en ai ge fait bonne garde? » « Se che est il, » fait Merlins, « tu n'en dois pas estre blasmés, mais encore ne t'en querrai je mie devant chou que tu[1] le

Auctor désigne le roi,

1. te

et prouve par témoins qu'Artu est bien l'enfant qu'on lui a confié.

m'aies maintenant mieus fait connoistre. » Et Auctor respont : « Je le prouverai par le tiesmoing de tous mes voisins, qui bien sevent le jour qu'i[l] me fu bailliés, et ont puis tout dis esté avoec l'enfant. » Et li voisin que Auctor avoit fait venir a court sallent avant et dient que de che que il dist tiesmoignent il. Et Merlins respont : « Vous ne dites riens entre vous tout, mais tant me dites se vous savés le tans que il fu baillés. » Et il rescrient tout a une vois : « Nous le savons bien. » « Et combien puet avoir, » fait Merlins, « que il li fu bailliés ? » « Il avra prochainnement quinze ans, » font il. Et il[1] dient le jour ou li quinze[2] an devoient estre acompli. Et li chapelains qui baptesme li avoit donné dist a Merlin : « Merlins *(f. 84 c)*, il rechiut baptesme de ma main a chelui jour meisme qu'i[l] te vont disant, et il porte mon non, non mie pour moi, mais pour chou que il fu commandé ensi a Auctor, che me dist Auctor meismes. »

Lors dist Merlins as barons qui laiens estoient : « Segneur baron de Logres, me puis je tenir a paiié de che que cil vont tiesmoignant ? » Et il dient : « Merlins, nous vous en tenons bien a paiiet, car on les tient a(s) loiaus gens. » « Par foi, » fait il, « dont ne serai je hui mais encoupés a mon ensiant de chou dont je sui accusés en ceste court. » Lors dist a la roine : « Dame, vous m'avés demandé vostre premier enfant qui donnés me fu de l'acort le roi, et je le vous rent moult autre qu'il [me] fu bailliés. » Lors prent Artu par le brach et li dist : « Artu[s], tes peres te douna a moi en guerredon de tout mon service. De chou que tu fus miens (te) cui ge k'encore te porrai je aparler et a droit, mais tant di jou sour ma vie et sour canques je tieng de Dieu que je voel que tout sachent que la roine Ygerne est ta mere et que tu iés

1. li — 2. .xvij.

ses fieus, et li rois Uters Pandragons t'engenra le premiere nuit qu'il vint a ta mere ; si convient que tu ailles a li et le requier[e]s comme ta mere et elle ti coume son fil. Et vous, segneur baron *(f. 84 d)* dou roiame de Logres, di que plus ne desprisiés vostre signour pour chou que vous ne connissiés son lignage. Je sui Merlins qui sai les obscures choses et les repostes, che savés vous bien, et pour chou me devés vous croire de chou que je vous dirai. Sachiés que vous devés amer et prisier vostre signour, pour chou premierement que vous l'eustes par la grasce nostre signour, ne mie par autre ; apriés pour chou qu'il est de son aage li plus sages princes qui soit ou roiame de Logres ; après pour chou qu'il est si gentieus hom comme cil qui est engenrés dou roi Uter Pandragon. Et pour chou que vous l'avés tenu pour vil dusques chi en vos cuers, pour chou que vous ne connissiés dont il estoit estrais, vous requier jou que vous dès ore mais ne l'aiiés contre cuer, mais com droiturier segnour le tenés et par l'esgart de nostre signour et par lingnage. »

Cette révélation produit une joie générale. Artu et sa mère s'embrassent en pleurant.

A che mot commenche la joie par laiens trop grant et trop miervilleuse. Car li rois se lieve de la table et keurt a la roine sa mere la ou il la voit, et l'acole et baise, et elle autressi lui, et pleurent ambedui de joie et de pitié. Et quant li baron voient ceste chose, se il (le) eussent Dieu ne fuissent il pas plus liet. Et dient que Merlins ne mist onques *(f. 85 a)* si grant joie ou roiame de Logres com il a orendroit, « et beneois soit Dieus qui a ceste fois l'a ceste part amené ! car de la connissance et de la gentillece vaurra mieus a tout nostre vivant li roiaumes de Logres. » Grant fu la joie de ceste connissanche ou roiame de la grant Bretaigne en tous les lieus ou li rois Artus estoit sires. Et dura cele feste quinze jours tous pleniers.

Un jour un écuyer arrive à la cour, escortant un chevalier mortellement blessé ;

Un jour que la feste estoit grant et pleniere et li rois fu assis au disner et il ot eut le premier mès, avint que uns escuiiers vint tout a cheval en mi le palais, qui estoit par terre, et aportoit devant soi un chevalier navré morteument, et estoit ferus tout de nouviel d'une lanche par mi le cors, et estoit encore garnis de son hauberc et de ses cauches de fier, mais son hiaume il n'avoit pas en son chief.

Li escuiiers portoit devant soi le chevalier. Et quant *(f. 85 b)* il vint a l'entree de la sale, il ne trouva qui li contredesist, et pour chou vint il tout a cheval devant cheus qui mengeoient. Et il descendi maintenant et mist son signour a la terre, qui estoit jonchie d'erbe verde, et lors dist si haut que tout cil de laiens le porent oir : « Rois Artus, a toi me fait venir li grans besoins que jou ai de t'aide et de ton secours, et se te dirai pour coi. Voirs est que tu iés roi[s] et sires de ceste terre par la grasce de nostre signour, et quant tu fus saisis dou roiaume tu creantas le peuple que tu amenderoies a ton pooir tous les mesfais que on feroit en ta terre, fust chevaliers ou autres. Et il est ore ensi avenu c'uns chevaliers, ne sai qui il est, a par son orgueil mon signeur orendroit ochis en cele foriest chi dalés. Ore i parra comme vous vengerés la mort de mon segnour. »

Li rois est moult courechiés de ceste nouviele, si en devint tous pensis, ne n'entent pas a chose que li escuiiers die. Et Merlins le commenche a regarder et dist : « Rois, és tu esbahis de ceste nouviele ? Onques n'i pense, car trop averoies a faire se tu te voloies courechier toutes les fois que tu verras a court tés nouvieles avenir. Che

est la premiere aventure qui *(f. 85 c)* est a ta court avenue, si me poise moult que li commenchemens en est teuls, car li signes en est malvais et anieus. Fai ceste metre en escrit et les autres après ensi conme elles avenront ou roiaume de Logres. Et saces que anchois que tu trespasses de cest siecle en seront tantes avenues que li escris qui en sera fais porra faire un grant livre. Ceste parole t'ai jou dite pour chou que je ne voel pas que tu t'esbahisses de teus aventures, ains voel que tu te mantiengnes vighereusement quant tu les verras avenir. » Et li rois respont qu'il ne vit onques teuls choses avenir en sa terre, et pour chou en a il esté un poi esbahis plus qu'il n'eust se elles fuissent avenues souvent. Lors demande a l'escuiier ou est li chevaliers qui cestui ochist : « Par foit, » fait li escuiiers, « qui a lui vaurroit aler, il le porroit trouver dedens la foriest a l'entree, en une praerie qui est enclose de brokes et a un paveillon tendu d'encoste une fontainne. Et est li paveillons li plus riches et li plus cointes que je onques veisse. Et demeure illuec de nuit et de jour a le compaignie de deus escuiiers seulement. Et a fait a un arbre qui est devant son paveillon *(f. 85 d)* drechier glaives et escus, et convient a chascun chevalier qui par illuec trespasse jouster a lui. » « Par Dieu, » fait li rois, « de grant mierveille s'est entremis chis chevaliers et de grant cuer li vint, quant il veult assaiier tous les trespassans. Ore convient que on ait conseil sour ceste chose, car il a commenchié chou dont nus ne s'osa entremetre. Et vous, Merlins, qui savés que on doit faire, je vous pri que vous m'en consilliés. » « Ciertes, » fait Merlins, « si ferai je. Et ceste maniere je vous ensegnerai ore si que elle sera tenue tout vostre vivant, mais apriès ne verra nus si preudom en ceste terre qui maintenir la puisse, car il ne varront mie tant. Ore escoutés, je vous dirai. Et vous, signour chevalier qui ci estes, s'il vous samble que je die bien, si le dites.

il se plaint que son maître ait été victime d'un chevalier qui a dressé un pavillon dans la forêt et force tous les chevaliers à joûter contre lui.

« VOIRS est que chis chevaliers a commenchié ces aventures chevaliers encontre autre, et puis qu'il a commenchiet en tel maniere, il convient que chou qu'il a mesfait soit amendé par un chevalier. » « Dont convient il, » fait li rois, « que uns chevaliers de ceste cort i voit? » « Voirs est, » fait Merlins.

Un jeune homme de l'âge d'Artu, Gifflet, fils de Do, demande au roi de le faire chevalier, pour qu'il puisse aller combattre le chevalier de la forêt.

A ces paroles sailli avant uns escuiiers qui servoit devant le roi, et avoit non Gifflès li fieus Dou, et l'amoit li [rois] *(f. 86 a)* de moult grant amour, car Gifflès estoit biaus et gens et vistes et estoit de l'aage le roi Artu, en tel maniere qu'il n'avoit que trois mois plus que li rois. Il vint devant le roi moult apiers et dist : « Sire, je vous ai servi dusques chi au mieus que je peuch. Et si vous pri qu'en guerredon de mon serviche me doingniés armes et me faites chevalier. Car ciertes je ne quic pas que de la main a plus preudomme de vous peusse a che tans d'orendroit armes porter. Pour chou vous pri jou que vous me faichiés chevalier, biau sire, si irai veoir maintenant qui chis chevaliers est qui ensi a par son orgueil encommenchiet a ochirre les chevaliers trespassans. Et se vostre cours en est vengie par mon cors, je n'en deverai estre blasmés. » « Gifflet, biaus amis, » fait li rois, « vous estes trop jovene a emprendre si grant chose conme ceste est vraiement encontre un chevalier esleu. Et certes je sai bien que s'il ne fust boins chevaliers et de haut affaire il n'eust ja encommenchiet si grant chose. Pour chou vous loe jou que vous souffrés de cest affaire, car jou i envoierai auchun autre de chaiens ki plus est durs de cest mestier que vous n'estes. » « Sire, » fait Gifflès, « chou *(f. 86 b)* est li premiers dons que je vous aie requis puis que vous premiers portastes couronne : se je onques fis chose qui vous pleust, ne m'en escondi-

siés. » Et lors se met a genous devant li et li prie tout em plourant. Et li rois li dist : « Je te donrai chou que tu requiers, mais che poise moi, se Dieus m'ait, car je t'aing moult, si ne porra estre que je n'en soie dolans s'il t'en meskiet. Ore atten jusques a le matin que je t'adouberai et te donrai armes. Et lors t'en poras aler au chevalier, se li cuers le te loe. » Et cil dist qu'il attendera dont dusques a demain puis que li rois le veult, et moult l'en merchie de chou qu'il li a ottroiié.

Artu, malgré lui, est obligé d'y consentir.

Ensi remest cele chose. Li rois fist metre en une chambre de laiens le chevalier au plus aise qu'il pot, mais il ne vesqui que trois jours aprés, car trop mortelment l'avoit l'autres chevaliers feru. Au soir vint Merlins au roi et li dist : « Vous amés moult Gifflet et vous avés droit, car il vous aimme de tout son cuer et a esté norris avoec vous ; se vous di que se vous ne metés conseil, il ne revenra ja vis de la ou il ira demains ; car trop est li chevaliers de la foriest boins chevaliers et de grant proeche. *(f. 86 c)* Et savés vous qui il est ? » « Nennil, » fait li rois. « Ore saciés dont, » fait Merlins, « que che est li chevaliers a qui vous parlastes avant ier, et cil qui avoit si longement maintenue la cache de la miervilleuse beste ; dont il averra que se Gifflès[1] qui est (boins) jovenes hom et tenres vait a lui, chis qui est fors chevaliers et durs et anchiiens l'avra maintenant ochis, se la bataille dure longement. Et se Gifflès[1] ore moroit en che point d'orendroit, che seroit domages trop grans[2] ; car se il vit par aage, il sera aussi boins chevaliers u mieudres que chis n'est (se il vit longement par aage). Et se vous di une chose que vous verrés encore avenir : il[3] sera li chevaliers dou monde qui plus longement vous tenra compaignie, et apriès chou qu'il vous avera laissiet, ne mie par sa vo-

Merlin dit le soir au roi que Gifflet ne pourra résister à ce chevalier, qui n'est autre que celui qui chassait la bête jappante ;

il faut qu'Artu sauve Gifflet, qui doit plus tard le bien servir et être le dernier homme qui le verra vivant ;

1. gifflet — 2. grant — 3. et

lenté mais par le vostre, ne sera nus chevaliers qui compaignie vous tiegne puis ne qui vous voie [1] si ce n'est en songe. Et che sera li gregnours dolours que a vo tans aviegne el roiame de Logres. »

A cest mot commencha li rois a penser durement, que il aperchoit maintenant que c'estoit de sa mort dont Merlins parloit, si en fu tous escommeus a cele fois. Et Merlins *(f. 86 d)* li dist : « Rois, que penses tu? Ensi estuet que les choses aviegnent comme nostre sires [les] a ordenees. Ne t'esmaie mie, que che que je t'en ai dit n'averra pas en mon vivant. Et se tu muers, aussi fera chascuns. Et certes se tu savoies comme de honnerable mort tu morras, tu t'en esgoiroi[e]s moult, et [par droit] si feroies tu. Et poes bien dire que nos mors sont moult divierses, la moie et la toie. » « Pour coi? » fait li rois; « iche me dites. » « Pour chou », fait il, « que tu morras a hounour et jou a honte. Et seras richement ensevelis et je serai tous vis mis en terre. Et c'est bien honteuse mort. » Li rois se saingne de la parole qu'il entent, si dist : « Conment! Merlins, si morras si deshonnereement comme vous me dites? » « Ne je ne voi chose [, » fait Merlins, «] qui destorner m'en puisse fors Dieus seulement. » « Che est merveille, » fait li rois, « quant par ton grant sens ne te pues destorner de si grant mesaventure comme tu contes a moi. » « Ore laissons a parler de ceste chose », fait Merlins; « car je n'ai(t) dit chose qui n'aviegne tout ensi conme je l'ai devisé. Mais de Gifflet parlons, qui est em peril de mort se nous n'i metons conseil. Voirs est qu'il ne lairoit pour homme nul que il n'alast jouster au chevalier si tost conme il sera adoubés, *(f. 87 a)* si averra que li chevaliers qui est de si grant force le portera a terre de la premiere jouste; et

Artu mourra d'ailleurs honorablement, tandis que lui, Merlin, il sera honteusement mis tout vivant en terre.

1. voist

puis si vi[e]nt a la mellée des brans, illuec avera Gifflès del tout perdu : car chis est li mieudres fereres d'espee qui soit en tout che pais. Ore gardons que on en porra faire. » « Certes, je ne sai, » fait li rois. « Et je le vous dirai, » fait Merlins. « Il est voirs que vous le ferés chevalier. Et quant il avera recheu de vostre main l'ordre de chevalerie, il ne vous osera par droit escondire le premier don que vous li demanderés. Et savés vous que vous li querrés ? Que si tost qu'il avera jousté au chevalier qu'il s'en revenra, ou s'il [1] li avi[e]nt bien de la jouste, ou s'il l'en mesavient. Et par ceste requeste porra il estre garandis de mort. » Et li rois dist que cis consaus est boins et loiaus.

Pour sauver Gifflet, Artu lui demandera comme don de revenir après la première joûte.

A l'endemain fist Gifflet li rois Artus chevalier, et il estoit grans et biaus d'aage et legiers durement. Et si tost comme li rois li ot donné l'ordre de chevalerie, se li dist, voiant tous chiaus de la place : « Gifflès [2], je vous ai fait chevalier, vous ne me poés escondire le premier don que je vous demanderai.» « Sire, che est voirs ; demandés, car je sui près dou donner a vous a mon pooir. » Et li rois li dist : « Je voel que si tost que vous averés jousté au chevalier, ou *(f. 87 b)* bien vous en kiece ou mal, que vous en repairiés sans plus faire, soit a pié ou a cheval. » Et cil dist : « Sire, puis qu'il vous plaist, si ferai jou a men pooir. » Lors fait venir ses armes et dist qu'il ne demorra plus qu'il n'aille veoir le chevalier. Et quant il est tous armés, il monte seur sen cheval et prent un escu et a son col le met, et on li aporte une moult boine glaive et fort, et il se part maintenant de court en tel maniere qu'il ne veult avoec soi mener serjant ne escuiier. Et li rois remest en son palais moult pensis, car il amoit Gifflet de grant amour. Les tables furent mises, et s'assirent tout

Le lendemain Artu arme Gifflet chevalier et lui demande ce don.

Gifflet part.

1. ensi — 2. gifflet

par laiens. Et en che que li rois mengoit, es vous par laiens entrer douze hommes qui tout estoient vestu de blanc samit. Et estoient tout li honme viel et anchiien et tout blanc de kenissure(s), et portoit chascuns en sa main un rain d'olive par senefiance. Quant il vinrent devant le roi, il s'arresturent et le saluerent tout, et il lour rendi lour salut comme cil qui assés savoit. Et l'un d'eus prist la parole sour lui et dist :

Entrent dans le palais douze vieillards vêtus de blanc et portant des branches d'olivier.

« Rois Artus, che te mande li empereres de Roume a qui tout li signeur teriien doivent obeir que tu envoies a Roume tés treus que tes roiames doit. *(f. 87 c)* Ne li tau [1] mie sa rente longement plus que elle li a esté tolue, car grant mal en venroit a toi premierement et puis a tes honmes, et la terre en seroit destruite. Or garde bien que tu oevres sagement a ceste fois, car tu ne poes ore garir de mort se tu nel fais. » Quant il ont dite lour parole en tel maniere, li rois respont : « Signeur[s], je ne ti(e)ng onques de Roume nul[e] chose, ne ja ne quier que j'en tiegne. Et chou que je(n) tieng je le tieng de Dieu seulement, qui en ceste poesté et en ceste grasce me mist, au destruisement de m'ame se je n'i faich chou que je doi, et au sauvement se je i tieng le peule comme peres le doit tenir. A chelui dont, signour[s], qui en ceste hautece me mist sui je tenus que je li rende treu de toutes les hounours qui en sa baillie m'avenront, mais a nul autre je ne sui tenus, car nus autres ne me mist en possession. Pour coi je voel bien que vous dites a vostre empereour qu'il ne fu mie sages quant il tel parole me manda, que je sui chius qui riens ne li renderoie, ne riens ne terroie de lui. Ains vous di bien que s'il estoit demain entrés en ma terre pour occoison de gerroiier, il ne verroit ja mais a Roume, se Dieus ne me nuisoit trop dure*(f. 87 d)*ment. Et gardés que

Ils réclament à Artu de la part de l'empereur de Rome le tribut qu'il lui doit.

Artu dit qu'il ne tient son royaume que de Dieu.

1. tant

vous ne soiiés ja mais si hardi que vous en ma terre entrés pour teuls paroles anonchier, que mal vous en porroit venir de vos cors. Et saichiés que se vous ne fuissiés message(s), je vous fesisse honnir, ne ja n'en eussiés autre chose, » fait li rois. « Ore vous desfions nous dont de par le pooir de Roume et de par toutes les terres qui sougites sont a lui, si vous disons bien que vous ne fesistes onques chose dont si grant mal vous doive avenir. » « Alés vous ent, » fait li rois, « car bien avés fait vos messages. »

Les messagers le défient et s'en vont.

Atant se departent cil de devant le roi, et vinrent en la court, si montent. Et li rois remest entre ses gens et commencha a parler de l'emper[e]our et dist qu'il n'estoit bien sages quant il li avoit mandé qu'il li envoiast treuu, car che ne feroit il a nul homme terriien. Mais or laisse li contes a parler dou roi et de sa compaignie et retorne a Gifflet.

(f. 88 a) Ore di(s)t li contes que quant Gifflès se fu partis de la court il chevaucha, tout ensi armés comme il estoit, grant oirre, et tant qu'il vint a la forest, si se torna cele part ou il cuida le chevalier trouver plus legierement. Tant a alé en tel maniere qu'il vint en la praerie ou li chevaliers s'estoit logiés, et vint a la fontainne, et le paveillon si biel et si cointe vit comme s'on l'eust devisé. Et a l'entree dou paveilon estoit atachiés uns chevaus grans et fors plus noirs que meure, et devant a un petit arbrissiel pendoit uns escus a(u) chevalier. Quant il voit chou, il point son cheval cele part et s'adrece viers l'escu et le porte a terre. Et li chevaliers saut maintenant fors dou pavillon et dist a Gifflet la ou il le voit : « Ha ! sire chevaliers, vous n'avés mie fait que courtois qui mon escu avés abatu. A moi vous deussiés

Gifflet arrive au pavillon du chevalier de la forêt, et le provoque ;

prendre, se je vous eusse mesfait, et non pas a l'escu ki riens ne vous demandoit. » Et Gifflès[1] respont qu'il l'a fait ou despit de lui : « Or l'amende, se tu as le pooir.» « Or me dites par cortoisie, » fait li chevaliers, « a qui vous estes. » Et Gifflès[1] dist qu'il est au roi Artu. « Voire, » fait il, « or *(f. 88 b)* me dites, par la foi que vous li devés, chou que je vous demanderai. Combien a que vous fustes chevaliers ? » « Certes, » fait Gifflès, « vous m'avés tant conjuré que je ne vous mentiroie pas. Je vous di loiaument que je rechui(t) au jour d'ui l'ordre de chevalerie de la main le roi Artu(s) meismes. » « Voire, » fait cil, « si estes si nouviaus chevaliers, et avés si grant chose entrepris comme de combatre encontre moi, qui sui uns des plus rennomés chevaliers de ma terre ? Or vous en ralés arriere : que nostre sires vous face preudomme. Et ciertes si serés vous, se Dieu plaist, que hautement avés encommenchié de cevalerie. » « Comment dont ! chevaliers, » fait Gifflès[1], « si volés que je m'en aille sans jouster a vous ? Che ne porroit estre. » « Si ferés, » fait li chevaliers ; « car je ne jousteroie a vous ore, que se je vous blechoie, je ne seroie jamais liés. Car j'ai esperance que vous serés encore preudom et boins chevaliers a l'aide de Dieu. » « Tout che ne vous vaut riens, » fait Gifflès[1]. « Il convient que vous montés et prendés vostre escu et vo glave, si jousterons ensamble. Et se vous chou me refusés, vous me ferés faire une chose qui a honte me sera tornee : car je sui a cheval, si vous fer[r]ai la u vous estes a pié. »

celui-ci, sachant qu'il est chevalier du jour même, l'engage à renoncer à un combat inégal ;

(f. 88 c) QUANT li chevaliers ot ceste parole, il respont tout en sourriant : « Certes, sire chevaliers, se Dieu plaist, vous ne commencherés ja a faire vilounie pour defaute de moi. » Lors vint a son cheval, si monte et prent

mais Gifflet le menaçant,

1. gifflet

son escu et sa glave, et lors dist a Gifflet : « Sire chevaliers, encore vous loeroie jou ceste chose anchois que pis vous en venist.» Et Gifflès dist que ja Dieus ne li ait se il ensi le laisse. Et li chevaliers respont qu'il ne l'en priera hui mais, si broche le ceval des esperons et s'adrece a Gifflet, et il refait tout autretel, si s'entrevinrent tant comme il porent des destriers traire, et s'entrefierent et si[1] [s'entredounent] les gringneurs cols qu'i[l] se porent entredouner. Gifflès fait sa glave voler en escars. Et li chevaliers, qui a droit le[2] prist comme cil qui bien en estoit acoustumés, le fiert si durement qu'il li perche l'escu et l'aubierc, se li met par mi le costé senestre le fer de la glave a tout grant partie del fust, si que li fers parut de l'autre part. Et de tant li avint il bien que la plaie ne fu mie morteus. Il l'enpaint bien conme cil qui estoit de grant forche, si le porta tout enviers a la terre, et au parcheoir[3] brisa la glaive, si que chis remest a la terre tous enferrés. Et li chevaliers fait outre son poindre et revint arriere. Et quant il vit *(f. 88 d)* chelui qui a terre gisoit qui n'avoit pooir de soi relever, il descent erraument et cuide bien qu'il l'ait mort, si en est trop courechiés et le plaint trop durement, et dist que c'est damages, que se il vesquist longuement il ne peuust faillir a estre boins chevaliers, car il estoit trop hardis. Lors li deslace le hiaume et li oste et li abat la ventaille pour le vent recueillir. Et quant cil a esté grant pieche en tel maniere, il revint en son pooir, si se dreche aussi vighereusement que se il fust tous sains, et vint a son cheval, que li chevaliers avoit retenu, si monte assés bien comme de chevalier qui moult estoit navrés durement. Et prent son escu, et il ot remis son hiaume, et lors dist au chevalier : « Certes, sire chevaliers, je ne puis dire que vous ne soiiés preudom et boins chevaliers ; assés savés mieus ferir de la lanche que je ne cuidoie; mais se Dieus me con-

il joûte contre lui et le renverse assez durement blessé ;

Gifflet se relève, et, fidèle à sa promesse,

1. si et — 2. adoroit li. — 3. percheoir

saut, se je eusse plus congiet de faire enviers vous [que] de lanche, ja pour chou que je sui navrés ne remansist que je ne vous essaaisse a l'espée. » Et cil respont : « Certes, sire jovenes chevaliers, vous avés assés cuer pour commenchier une grant chose. Nostre sires vous doinst le pooir de vous eslever, car ensi ser(i)és vous uns des boins che*(f. 89 a)*valiers dou monde. » Il ne respont a riens que li chevaliers li die. Ensi en vait grant oirre, si navrés que uns autres hom, s'il ne fust de trop grant cuer, ne se peust tenir en sele pour riens dou monde.

revient à la cour, où on panse ses plaies.

Ensi chevauce tant que a la court vint a eure de vespres, et il estoit encore tous enferrés. Et il en vint en la sale tout a cheval, et quant li rois le vit venir sanglent si coume il estoit, il li dist trop courechiés : « Ha! Gifflès[1], or vous vausist mieus que vous fuissiés remés. Je vous disoie bien que vous n'av[r]iés duree au chevalier. Que vous en samble il? » « Sire, se Dieu[s] m'ait, c'est li mieudres chevaliers que je veisse piecha et li plus courtois que je onques trouvaisse. Car il jousta moult a envis a moi pour chou qu'il me veoit si jovene houme, et au daerrain il m'euust ochis si li pleust, mais il ne vaut, ains me rendi mon cheval et me dist que trop li pesoit de chou que il m'ot navré. » « Par Diu, » fait li rois, « vaillans est li chevaliers, et bien est gratieus et de chevalerie et de cortoisie. Pleust ore a Dieu que je le resamblaisse! » Lors sont mandé li mire, si font desa[r]mer Gifflet et le desfererent, et dient au roi qu'il n'a garde de morir, car il le cuident bien garir assés prochainne*(f. 89 b)*ment. Mais (c)or en laisse li contes a parler de lui, et dist que li rois Artus pensa moult au chevalier la nuit. Et se il peust aler a lui si couvertement que si homme ne le seussent, volontiers le fesist; et tant fu li

Artu se lève la nuit, s'arme en secret,

1 gifflet

rois pensis cele nuit, si dormi peu et pensa moult. Et un peu devant chou qu'il deuust ajorner, il apiela un sien cambrelent qui moult estoit ses privés, se li dist : « Va, si me porcache orendroit mes armes a cheval et canqu'il affiert a chevalier, et fai ceste chose si couvertement que nus ne le sace ne mais tu seulement. » « Ha! sire, » fait il, « k'en volé[s] vous faire? » « Ne te caille, » fait li rois : « ne t'esmaie, car je revenrai, se Dieu plaist, a eure de prime. »

Chis n'ose refuser le conmandement de son signour, si keurt et appareille vistement canques ses sires li ot commandé. Et quant il vint en la cambre, si trueve que li rois estoit vestus et [1] cauchiés. « Sire, » fait il, « tout che que vous me commandastes est apparillié. » « Che me plaist moult, » fait li rois, si prent ses armes maintenant. Et quant il est tous armés, si fait son cheval mener fors de la chité par un jardin qui d'encoste sa chambre estoit. Quant li rois fu hors des murs, il monte en son cheval et prent son escu *(f. 89 c)* et sa glaive. Et lors dist a son cambrelent : « Je voel que tu remaingne[s] sous [2] cest arbre, et m'aten tant que je reviegne. Car se tu aloies laiens, mi houme t'acoisonneroient pour moi quant il ne me trouveroient. » Et cil dist : « Sire, vous dites voir. Et pour chou remanra je et vous attenderai tant que Dieus vous ramaint. »

et sort de la ville pour aller combattre le chevalier de la forêt.

Atant se part li rois de son cambrelent tout ensi armés com il estoit, et cevauche le petit pas del cheval tant comme a la foriest vint, et lors fu li jours grans et biaus et clers. En che qu'il fu mis en la foriest, il encontre Merlin qui s'en afuioit canques il pooit pour trois vi-

Au jour, il rencontre dans la forêt Merlin, poursuivi par trois bûcherons qui veulent le tuer ; Artu les met en fuite.

1. a — 2. seur

lains, leur cuingnies a leurs cols dont (dont) il li voloient coper la teste. Et quant li rois voit Merlin et il le connoist, si en fu moult esbahis, si vint au vilain qui de plus près le venoit ataignant et dist : « Fui, vilains, ne le touce pas, car je te tuerai maintenant.» Et quant cil voit le chevalier armé qui le manace, il tour[ne] en fuies et se fiert en la forest la ou il se cuide plus tost garandir, et aussi font li autre, qui n'avoient pas petit de paour dou chevalier armé. Et li rois vint a Merlin et li dist : « Merlins, vous estiés près de mort se Dieus ne m'eust a che point amené seur vous. » « Ne vous esmai*(f. 89 d)*iés dont, rois, » fait Merlins, « car vous estes plus près de la mort que je n'estoie se on ne met conseil en votre affaire. » « Et vous que savés? » fait li rois. « Je le sai bien, » fait Merlins. « Dont n'estes vous cha venus pour combatre au chevalier dou paveillon? » « Oil voir, » fait li rois. « Ore sac[i]és de voir, » fait Merlins, « que vous n'i averés ja duree, et si vous dirai pour coi. Il est durs chevaliers et fors et ausés del mestier et preus et hardis, et vos estes jovenes et tenres, ne n'estes pas en si grant force de la moitiet que vous serés encore tresqu'a cinc ans, ne ne l'avés ausé, si n'avés armeure qui riens vaille, ne espee tele comme elle vous afferroit, et il a les millours armeures, en mon ensient, qui soient en che pais. Et avoec chou il a une espee qui bien affiert a roi tele, car ele est par convent la meillour que chevaliers qui soit en che pais ait en sa baillie. Ore esgardés que vous estes bien garnis encontre lui. Je ne voi chose qui vous doive orendroit valoir fors boin cuer et le hardement dont vous estes plains. Dont je vous pri que vous retornés, car trop seroit grans duels et damages [que vous], qui devés venir a trés grant honnour et a trop [1] g[r]eignour chose que vous ne sariés *(f. 90 a)* cuidier [2], perissiés en tele maniere. » « Merlins, vous ne me poriés dire chou

Merlin lui dit qu'il va courir un grand danger, car il n'a encore ni la force qu'il aura plus tard ni une épée comparable à celle de son adversaire.

1. tres — 2. cuidies

por coi je retornaisse devant che que j'aie le chevalier essaiié a l'espee et a la lanche. » « Et puis que mon conseil ne volés croire, » fait Merlins, « ore vous en conviegne bien, car je ne m'en entremeterai hui mai(n)s. »

Mais Artu veut absolument ce combat.

Lors dist li rois a Merlin : « Merlins, pour coi vous cachoient ore li vilain ? » Et Merlins commenche a sorrire et puis si dist : « Il me cachoient pour une parole que je leur dis et si estoit verités. » Et li rois demande quels ele fu. « Che vous dirai je bien, » fait Merlins.

« Voirs est que quant j'aloie ore par ceste forest ainsi seul comme vous veés, aventure me mena sour ces vilains qui caupoient deus kaisnes et se hastoient moult durement de(l) les mettre par terre. Et je lor dis : « Pour coi vous hastés vous si de ceste besoigne ? » « Pour chou qu'il nous est besoing, » respondent il. « Voire, a maleure, » fis jou, « si vous est grant besoing que vous venés « a votre honte. Certes c'est grant folie, car bien sach[i]és « que vous de tant les verrés plus tost abatus, de tant « recheverés vous plus tost mort. Car li dui de vous seront « pendu a ces kaisnes meismes, et li tiers sera ochis d'une « de *(f. 90 b)* vos cuingnies. » Quant il oirent chou que je disoie, si en furent moult tormenté [de] la parole et me coururent sus, les cuingnies en leur mains, pour moi occhirre. Il m'eussent mal fait, s'il eussent loisir eut. » « Ore me dites, Merlins, est il voirs qu'il leur avenra ensi conme vous l'avés dit ? » « Certes oil, » fait Merlins, « que si tost comme il seront la[1] venu il s'entremelleront ja ensamble pour un cheval qu'il achateront entre voies; car chascuns le vaurra avoir a sa part pour chou que li marchiés lour samble boins. Et pour chou montera en-

Merlin lui raconte que les bûcherons lui en voulaient parce qu'il leur avait prédit leur mort prochaine, qui va en effet arriver.

1. ia

tr'aus trois la mellee, si ochirront li dui qui frere sont le tierc, qui est lour cousins germains. Et maintenant verra sur le fait meismes la justice de la ville, qui les fera saisir et pendre as chaisnes meismes que il averont aporté dou bos, pour chou que si près seront trouv(i)et li fust.» Et li rois commenche a sorrire de ceste chose et dist que ceste aventure que Merlins set ne set il mie de par Dieu, mais de par le mal esprit. « Or ne parlés plus, » fait Merlins, « de mon savoir ; je cuic qu'il vous vaurra encore mieus que toute vostre poesté. »

Ils arrivent au pavillon ; Merlin disparaît.

TANT ont alé parlant en tel maniere qu'il vinrent en la praerie ou li chevaliers *(f. 90 c)* s'estoit logiés. Et quant li rois se regarda, il ne vit Merlin ne loing ne près, si prist a sorrire et dist que moult a afaire qui le dyable veult garder : il cuidoit bien que Merlins fust encore d'encoste lui, et ore l'a si dou tout perdu qu'il n'en (nen) set ne vent ne voie. Quant li rois vint dalés la fontainne, si trouva le chevalier tout armé fors d'escu et de glave qui se seoit en une kaiiere a l'entree dou paveillon. Li rois li dist sans saluer : « Sire chevaliers, qui vous commanda a garder le trespas de ceste forest en tel maniere qu'il n'est chevaliers estraingnes ne privés qui(l) trespasse par mi la foriest le chemin qu'il ne conviegne jouster a vous? » « Sire chevaliers, » fait il, « jou meesmes em pris le congié sur moi sans auctorité et sans grasce d'autrui. » « Vous estes trop mesfait, » fait li rois, « en tant quant vous a tout le mains n'en prisistes congiet au signeur de la terre. Et je vous commanc de par lui que vous ostés votre paveillon de chi, et ne soiiés jamais si hardis que vous vous entremetés de tel chose faire. » Et il respont qu'il n'en laira riens pour lui ne pour autrui devant chou que aventure ait amené chevalier qui par armes le puisse conquerre. « Par mon chief, » fait li rois, « ore est cil venus *(f. 90 d)* qui par armes

Artu provoque le chevalier ;

vous conquerra, ou je serai en ceste place honnis et recreans. Et pour chou voel jou que vous vous gardés de moi, car je vous desfi, et montés isnielement sour vostre cheval, u autrement vous feroie jou toute vilounie la ou vous en estes ensi tout a piet. »

Li chevaliers respont qu'il a oi maint orgilleus parler dont il prisoit moult petit l'orgueil, et si fait il de cestui, et bien le cuide metre en mesure en peu de terme. Lors vint a son cheval, si monte, et prent son escu, sa glaive, et demande au roi Artu(s) s'il veult jouster. Et il respont qu'il n'est venus ceste part pour autre chose. Si s'entreslongent erraument plus que uns arpens ne dure, et s'entrevienent grant oirre les glaives abaissies, si s'entrefierent si durement que les glaives volent en pieces, et s'entrehurtent des cors et des visages si que il en sont estourdi et estonné, mais ne chei ne li uns ne li autres a cele fie, ains s'em passent outre ambedui mal arreé et tout desconreé. Et quant il furent mis ou repairier, li rois met la main a l'espee et vaut courre sus au chevalier. Mais li chevaliers dist : « Ha! sire chevaliers, s'il vous plaist, *(f. 91 a)* si ne commenchons mie encore la mellee des brans, mais je vous dirai que nous ferons, et si sera grant cortoisie. Nous avons lanches a grant plenté, fortes et boin[e]s, [si en prenons] et recommenchons entre moi et vous a jouster tant que li uns de nous d'eus chiece. Après quant li uns de nous sera cheus, lors porrons nous, s'il vous bien plaist, commenchier le caple. » Et li rois dist que che veult il bien. Et maintenant aporte li chevaliers deus glaives, si en baille l'une au roi et l'autre retient, et lors rencommenche a jouster a lui, et laisse courre li uns a l'autre, et refont voler leur glaives en escars, mais nus d'eus ne versa a terre. Et lors dist li chevaliers al roi : « Si m'ait Dieus, sire chevaliers, je ne sai qui vous iestes ; car vous estes li

ils joûtent

une première

et une deuxième fois sans résultat;

mieudres jousteres que je onques trouvaisse. Si n'en soiiés mie orgilleus, que je ne le di mie pour amour que j'aie a vous, mais pour le bien que jou i voi. »

Li rois ne respont a riens que li chevaliers li die. Et cil li redist : « Je vous pri que vous joustés encore la tierce lanche. » Et li rois li dist que il ne l'en faudra ja tant com il puist son cors tenir en sele. Et cil li reporte erraument une autre lanche, et il la prent ; nonporquant si se doloit il moult de[s] deus joustes qu'il avoit *(f. 91 b)* faites, car trop estoit li chevaliers de grant force. Lors laissent courre moult aireement li uns viers l'autre, et si poise moult chascun de chou qu'il n'a son compaignon abatu ; si s'entrevienent si angoisseusement qu'il samble bien a la friente des chevaus que la terre doive fondre devant eus, et quant il s'entraprochent si s'entrefierent si durement qu'il metent les fers des glaives par mi les escus ; mais li hauberc sont si fort ambedui qu'il ne se pueent entamer. Il vinrent de grant force, si font les glaives voler [1] em pieces, et par [le] hurter qu'il firent des cors et des escus vole a terre li chevaus le roi sour sen cors. Et li autres chevaliers fait outre son poindre et revient assés tost. Et li rois fu ja relevés de terre, mais de son cheval il n'ot point, car il se fu ferus en la forest. Et quant li chevaliers voit le roi a piet, il li dist : « Sire chevaliers, vous savés bien comment il est et connissiés bien que jou ai(e) le meillour de la bataille, car vous estes a piet et je sui a cheval. Mais par mi chou que vous estes li mieudres jousterés que je onques trouvaisse vous quiterai je de ceste bataille, s'il vous plaisoit ; car je en nulle maniere ne vaurroie qu'il vous avenist honte en lieu u je fuisse.» *(f. 91 c)* Et li rois dist que ja, se Dieu plaist, pour chou se il li est ore mesavenu au jouster ne laira il

à la troisième,

le cheval d'Artu est renversé, et s'enfuit dans la forêt.

1. volees

ja sa bataille, ains le siurra dusques a la fin, et qui Dieus en donra l'ounour, si la prengne. Quant li chevaliers oi ceste parole, si respont : « Comment! (se) vous [vous] volés combatre a moi qui sui a cheval et vous estes a pié? si veés vous bien que j'en ai le milleur. » « Comment que vous en soiiés au desus, » fait li rois, « ma bataille ne laira je mie, car je n'averoie ja mais hounour, en chou que je sui encore sains et haitiés. »

Le chevalier descend alors du sien, et ils combattent à pied à l'épée.

Quant li chevaliers voit que autrement ne puet estre, il se pourpensa lors d'une proueche ki adonques n'avoit esté faite ou roiame de Logres, et puis la firent ensi maint preudomme. Li rois tint l'escu en cantel et l'espee en la main, et s'adrece viers celui qui a cheval estoit. Et quant cil le voit venir, il se traist un poi arriere et dist au roi : « Sire chevaliers, souffrés vous; ja se Diu plaist ne me combaterai a vous tant comme je soie a cheval et vous a pié. Car certes se je vous conqueroie en tel maniere n'i avroie ja hounour. » Lors descent erraument et atache son cheval a l'entree de son paveillon, et lors embrace l'escu et trait l'espee et *(f. 91 d)* dist au roi : « Sire chevaliers, ore averai jou gringnour honnour de combatre a vous que je n'eusse a cheval. Mais encore vous loeroie jou en droit de bien que vous laissiés ceste bataille ester. » Et li rois dist que che ne feroit il en nule maniere. Et lors laisse li chevaliers courre, et li donne grant cop sour sen escu, si qu'il en abat un cantel. Et li rois n'est mie lens, ains li donne par mi le hiaume si grant cop que il puet amener de haut, si que li chevaliers est tous cargiés dou cop soustenir. Mais il estoit fors et hardis et ausés de tel mestier et savoit de l'escremie, si tient le roi si court a l'espee trenchant que anchois que chis premiers assaus remansist ot li rois deus plaies ou cors dont uns autres hom se tenist a mort ferus de la menour, si ot ja moult pierdu son sanc, car l'espee

au chevalier estoit de moult grant bonté. Et li rois (toutes) voies, qui de grant cuer et de grant hardement estoit garnis, s'esforce toutes voies et endure que cil giete seur lui menu et souvent, mais il n'ot pas esté si lens[1] qu'il n'ait au chevalier trait assés par pluiseurs parties, car il li ot fait plaies assés, petites et grans.

Le combat est long, et monseigneur Robert de Borron dit que le roi aurait bien pu être vainqueur ;

TANT dure en tel maniere que li uns et li autres est *(f. 92 a)* assés travilliés. Et che avoit au roi moult aidié que il estoit moult plus legiers et plus vistes que li autres chevaliers n'estoit, qui encore n'avoit barbe ne grennon, ains iert jovenes enfes. Et se il fust aussi bien armés et d'espee et de toutes choses comme li autres chevaliers estoit, me sires Robiers de Borron[2] qui cest conte mist en escrit di(s)t tout apertement que li rois peust bien avoir au loing le plus biel de la bataille, a chou qu'il n'eust mie tant perdu de sanc comme il avoit. Et chou estoit une chose qui auques l'avoit alenti et tolut grant partie de sa force et de son pooir.

APRÈS le premier assaut, quant il se furent un poi reposé, rapiela li chevaliers le roi a la bataille. Et cil l'assaut vighereusement, mais moult le fesist encore plus tost se pour le sanc ne fust dont il avoit perdu foison. Si avint a chelui cop que li rois haucha l'espee pour ferir le chevalier, et li chevaliers refist tout autretel pour ferir au roi, se il peust, et ensi que les espees vinrent l'une contre l'autre et li achier s'entrecontrerent, convint que li piour brissast et faussast. Et pour chou que l'espee au chevalier estoit la millour et la plus dure, en copa il l'espee le roi(t) tout outre par mi par devant le heut[3], *(f. 92 b)*

mais son épée se brise contre celle du chevalier.

1. lent — 2. birron — 3. heus

si que li brans l'en chei a terre, et le heudure en remest le roi en sa main.

Quant li rois voit qu'il a s'espee perdue, il n'est pas bien asseur, a chou que il se sent navret et travillié et connoist son anemi a trés boin chevalier, si ne set que faire, car ore se voit il em peril de perdre la vie et toute l'ounour terriiene, ne si n'ot onques mais si grant doutance comme il a orendroit. Et quant li chevaliers le vit sans espee, il se[1] pensa qu'il le metera jusques a paour de mort pour savoir s'il en porroit traire parole de couardise, car de tant set il bien qu'il est drois hardis. Lors commencha a gieter sor lui plus et plus; et li depecha son hiaume et son escu et son hauberc. Et li rois se cuevre toutes voies de tant d'escu comme il avoit, et endure et sueffre le force dou chevalier; et il avoit tant apris de l'escremie que peu avient que li chevaliers le fiere se sour son escu non. Si s'esmierveille moult li chevaliers comment li rois puet tant soustenir, car che set il bien qu'il a trop perdu de sanc, se li pesera trop si le mainne a mort, car moult l'a trouvé boin chevalier et preu, et le prise sour tous chiaus qu'il encontrast onques. Lors dist au roi pour essaiier qu'il dira : « Sire chevaliers, vous savés bien comment il est. Vous estes alés, se vous *(f. 92 c)* ne vous tenés a outré et a vaincu de ceste bataille. Et bien sachiés, se vous ne vous metés del tout en ma merchi, vous n'averés ja raenchon que je ne vous caupe le chief. » « Certes, dans chevaliers, » fait li rois, « vous estes fols de ce requerre. Ja se Dieu plaist pour paour de mort ne dirai parole qui a honte me peust torner, car certes je douc plus honte que je ne faich le mort. » « Che n'a mestier, » fait li chevaliers : « a dire vous comvient autre chose, ou vous estes a la mort ve-

Celui-ci engage Artu à s'avouer vaincu ;

1. ne

nus. » « Quant la mort verra, » fait li rois, « a rechevoir le me converra. Mais je ne cuich mie que la mors me soit encore si prochainne comme vous le dites.» Et lors jete l'escu a terre et tant comme il tenoit de l'espee en sa main, et court au chevalier et l'embrace par mi les flans et le lieve haut de terre un pié ou plus et puis le rue a fine force desous lui, si qu'il le tient entre lui et la terre. Et cil chei si durement qu'il en fu tous estounés. Et li rois ahert son hiaume si fort qu'il en derront les las, et li esrache dou chief, ou cil voelle u non, et le gete en voiies. Et se il euust adont euut de quoi le chevalier damagier, finee fust la bataille ; mais il avoit les mains toutes vuides, se ne li pot mesfaire rien se petit non.

mais il refuse, et, saisissant le chevalier, le jette à terre, sans pouvoir le tuer faute d'arme.

(f. 92 a) QUANT li chevaliers voit qu'il est ensi au desous que chi[l] l'a mis desous lui et li a tolut son hiaume, il n'est pas bien asseur ; car se li rois puet tant faire que il tiegne as ses mains l'espee, qui assés estoit près de lui et qui estoit cheue des mains au chevalier au cheoir qu'il fist a terre, il connoist bien qu'il a l'estour perdu. Et pour chou s'esforce pour paour de mort, et prent le roi de toute sa force as deus bras, si l'estraint encontre son pis si durement qu'il li fu avis qu'il doive d'angoisse morir ; si pert le pooir et la force, tant l'estraint chis durement. Et quant li chevaliers voit le roi laskier, il vient desus et met le roi desous. Et se traist viers l'espee et tant fait qu'i[l] la prent ; et si tost qu'il la ti[e]nt, il est si dolans de la painne et dou travail qu'il a souffert et de la paour qu'il ot euue que il en oublie toute deboinaireté, et s'appareille dou roi cauper la teste. En çou qu'il li voloit cauper les las dou hiaume, Merlins, qui près d'illuec estoit et avoit tout dis regardé la bataille, quant il voit le roi em peril de mort, il li est avis que il porroit bien trop attendre, car s'il demeure un peu il n'i verra ja mais a tans.

Celui-ci serre Artu si fort qu'il lui fait lâcher prise, le renverse sous lui, et va lui couper la tête,

Lors vint cele part si grant comme il puet *(f. 93 a)* oirre, et trueve que li chevaliers avoit ja au roi osté le [1] hiaume fors de la teste. Et quant il voit cele chose, il a paour et trait au chevalier : « Chevaliers, ne le touchiés ne plus ne li faites de mal ; car tu feroies le roiame de Logres orfenin de boin signour. » « Comment ! » fait li chevaliers, « es che dont li rois Artus ? » « Oil, certes, » fait Merlins. Et cil fu courechiés, si dist que ja pour chou ne laira qu'il ne l'ochie, si dreche l'espee pour ferir. Et quant Merlins voit chou, si gete son enchantement si qu'il fait endormir le chevalier desus le cors Artu(s). Et Merlins dreche sus le roi et li dist : « Ore pues tu veoir que mieus te vaut mes sens que ta proueche. Et che te di[s] je hui matin qu'il averroit.» Li rois se dreche erraument et trueve le chevalier qui dormoit et qui(l) ne se remuoit de riens, si quide bien qu'il soit mors et que Merlins l'ait ochis par son enchantement; si dist erraument a Merlin : « Ha ! Merlins, mal as fait qui cest chevalier as mort : ja mais chis damages n'iert recouvrés ; car chou estoit a mon ensient li mieudres chevaliers dou monde. Si vausisse mieus, se Dieus me consaut, avoir pierdu le milleur chastiel que j'aie que tu l'eusses ensi ochis. » « Comment ! » fait Merlins, « quides tu dont qu'il *(f. 93 b)* soit mors? » « Il le me samble, » fait li rois. « Ore saches, » fait Merlins, « qu'il est tout vis, et qu'il ne s'esveillera ja devant che qu'il me plaira. » « A poi, » fait li rois, « que je n'ai esté hounis par m'espee qui me failli. » « Ne le vous disoie je bien, » fait Merlins, « qu'elle ne vous averoit ja duree? Et saces que je ne sai en che pais c'une boine espee, et cele est en un lach ou fees habitent. Se celle poés avoir, elle vous durroit tresqu'a la fin. » « Ha ! biaus amis Merlins, » fait li rois,

quand Merlin l'arrête et lui dit que son adversaire est le roi Artu. L'autre n'écoutant rien, Merlin l'endort d'un sommeil magique.

Artu voit combien une bonne épée lui est nécessaire ; Merlin lui dit qu'il n'y en a dans le pays qu'une bonne, mais elle est merveilleuse; elle est dans un lac,

1. li

où habitent les fées; il faudra essayer de l'avoir, mais Merlin ne peut la procurer.

« porriés vous faire que je l'eusse ? » « Je vous merrai bien, » fait Merlins, « de chi la ou elle est; mais pour moi ne la porriés vous avoir, car je n'i ai pooir. Et neporquant je sai bien que vous l'averés et en tel maniere que vous vous en esmervillerés trop.

« ORE en alons entre moi et vous chiés un hermite, si vous i reposerés a nuit mais. Et demain, quant on se sera pris garde de vos plaies et elles seront affaities, lors nous em partirons ensamble et irons cele part ou je t'ai dit que l'espee est, s'il est ensi que adont puissons chevauchier, mais je me douc que vous ne soiiés navrés si durement qu'il vous nuise a errer. » Et li rois respont qu'il n'a plaie qui le[1] chevauchier li[2] toille. Lors monte li rois seur le cheval au chevalier a qui *(f. 93 c)* il s'estoit combatus, si s'en vait avoec Merlin. Et il le mainne en un hermitage en une montaigne, et estoit li hermites moult preudom et de sainte vie, et avoit esté mierveilles boins chevaliers au siecle, et savoit assés de plaies garir.

Ils vont se loger chez un ermite,

QUANT li rois fu laiens descendus, on le desarme, et li preudom prist garde de ses plaies, si dist au roi qu'il n'euust doutance, car il gariroit assés legierement, a chou qu'il n'avoit nule plaie qui moult fust perilleuse. Chelui jour demoura laiens li rois, Merlins avoec lui, et l'endemain, que onques ne s'en murent. Lors s'em partirent et alerent tant qu'il vinrent a la mer auques près. Merlins torna a diestre viers une montaigne, et tant ala qu'il vint a un lach, et il dist au roi : « Rois, que te samble de ceste eaue ? » « Merlins, » fait li rois, « elle me samble parfonde durement, et si est en tel maniere que nus hom ne s'i meteroit qui ne fust peris. » « Certes, »

qui panse les plaies du roi. Le surlendemain

ils viennent à un lac près de la mer ;

1. a — 2. le

fait Merlins, « vous dites voir. Nus n'i enterroit sans le congiet as fees qui ne fust mors erramment. Et bien sachiés que en cest lach est la boine espee que je vous di[s]. » « En cest lach? » fait li rois. « Et comment le porra on avoir? » « Che verrés vous, » fait Merlins, « assés prochain*(f. 93 d)*nement, se Dieu plaist. » Endementiers qu'il parloient en tel maniere, il regarderent en mi le lach et voient une espee apparoir par desus l'iaue en une main et en un brac qui apparoit tresque au keute, et estoit viestus li bras d'un samit blanc, et tenoit la mains l'espee hors de l'iaue. « Or poés veoir, » fait Merlins, « l'espee dont je vous ai conté, cele que vous en porterés. » « Ha! Dieus, » fait li rois, « comment la porriens nous avoir? Car en cel lach ne se porroit nus hom mettre qui peris ne fust. » « Dieus vous envoiera auchun conseil, » fait Merlins. « Or attendons encore, » fait Merlins, « un poi. » Ensi qu'il tenoient parole de l'espee, atant voient une damoisele qui venoit par de viers la mer. Et estoit si escaufee qu'il sambloit bien que elle fust venue moult grant oirre, et chevauchoit un palefroi noir petit ne mie grant.

Du milieu du lac ils voient sortir un bras tenant une épée; il n'y a aucun moyen de l'approcher.

Arrive une demoiselle,

QUANT elle vint priès du lac, si salue le roi, et Merlins li rent son salut, et elle lour dist: « Je sai bien que vous attendés tant que vous aiiés cele espee en aucune maniere. Mais c'est folie de beer a l'avoir, car ja sans faille ne l'averés si par moi n'est. » « Ciertes, damoisele, » fait Merlins[1], « je le sai bien *(f. 94 a)* que on ne le puet avoir se par vous n'est; car se nus fors vous le deust avoir, je le seusse bien. Mais vous avés si cest lac enchanté que après chou ne vaurroit nus enchantemens. Et pour chou vous vaurroie jou priier en guerredon que vous l'alissiés querre et le bailliés a mon signour le

qui les salue. Merlin lui demande

de donner l'épée à Artu.

1. li rois

roi. Car che savons nous bien qu'il n'est pas orendroit ou monde en qui ele fust mieus emploiie comme en lui.» « Che sai ge bien, » fait elle. « Et pour chou me sui jou hastee de chevauchier que je fuisse a tans a vostre venue; si vous di que s'il me creantoit que il me donroit le premier don que je li requerroie, je iroie querre l'espee et li donroie.» Et li rois li creante qu'il li donra, se che est dons que il puisse donner. « Ge ne vous demant, » fait elle, « plus. » Si se met erranment en l'iaue et passe par desus tout a piet sec, en tel maniere que ses piés ne autre chose de li ne fu mouillet, si vint a l'espee et le prent. Et la main qui la soustenoit se reboute en l'iaue, que plus ne parut a cele fie. Et la damoisiele revint au roi et li dist : « Sire, veschi l'espee. Et sachiés vraiement que je ne cuic pas qu'il ait deus aussi bonnes en tout le monde. Et certes se je cuidaisse que elle ne fust bien *(f. 94 b)* emploiie en vous, vous ne l'eussiés pas, car il i a plus rice tresor que vous ne cuidiés. »

Elle y consent s'il promet de lui accorder le premier don qu'elle lui demandera. Artu le promet.

Elle marche alors sur l'eau, prend l'épée et la donne au roi. Le bras rentre dans l'eau.

Li rois prent l'espee et moult en merchie la damoisiele. Et elle li dist : « Sire, je m'en vois de chi, car moult ai a faire aillors. Or vous souviengne bien que vous me devés un guerredon ; car je le vous demanderai par aventure plus tost que vous ne cuidiés. » Et il li respont que il li doit voirement : demander le viegne quant il li plaira, car il s'en aquitera a son pooir. Et elle s'em part maintenant, et Merlins le commande moult a Dieu et moult le merchie de ceste bonté. Et li rois regarde l'espee et voit que li fuerres estoit a merveilles riches, si le prise moult. Puis traist fors l'espee, si la regarde et la voit si boine et si biele a son avis qu'il ne cuide mie qu'il ait si boine ne si biele en tout le monde. Et Merlins dist au roi : « Sire, que vous samble de ceste espee ? » « Je la prise tant,» fait li rois, « k'il n'a el monde chastiel pour coi je la donnasse, ne je ne cuit

Elle s'en va.

Le roi admire l'épée ;

pas que nule armeure puisse contre li durer, par coi preudom le tenist en sa main. » « Or me dites : le quel prisiés vous mieus, ou le fuerre ou l'espee ? » « Je prise mieus, » fait li rois, « l'espee que le fuerre, s'il en i avoit teuls cent *(f. 94 c)*. Et nonpourquant chis est li plus biaus et li plus riches que je onques veisse, ne je ne cuit pas que el monde ait nul si biel. » « Certes, sire, » fait Merlins, « or sai ge bien que vous estes povrement connissans de la bonté que la damoisiele vous a faite. Saichiés vraiement que li fuerres vaut mieus que teuls dis espees ne font ; car il est d'un cuir qui a tel viertu que ja hom qui sour lui le porte ne perdera sanc ne ne rechevra ja plaie mortel, pour qu'il soit armés a raison. »

Merlin lui dit que le fourreau vaut mieux que la lame, car celui qui le porte ne peut recevoir de blessures mortelles.

Ensi dist Merlins dou fuerre de l'espee, et il disoit voir, mais comment che peuust estre ne le devise pas li contes orendroit, ains atent ceste chose a conter dusques a cele eure que l'istoire le devise, comment Morgue sa seur li embla pour baillier a son ami qui au roi Artu se devoit combatre. Et pour chou que cele li embla eust li rois esté ochis, se ne fust la porveance de Merlin. Et tresqu'a chelui point atent li contes a deviser conment che pooit estre que li fuerres fust teuls.

Plus tard Morgue déroba ce fourreau pour le donner à son ami qui combattait Artu ; c'est ce qui sera raconté par la suite.

Quant li rois entendi que Merlins looit tant le fuerre, il li dist : « Merlins, es che verité que tu me dis ? » « Tu nel savras ja apertement, » fait Merlins, « devant que tu l'averas perdu ; mais adont le connisteras tu quant tu l'averas perdu. » « Conment ! Merlins, le perderai je dont ? » « Il te sera emblés, » *(f. 94 d)* fait Merlins. « Atant m'en lai le demander, que je n'en diroie plus. » Atant s'em partirent ambedui dou lac, si em porta li rois l'espe[e], et la chainst entour lui, si fu moult

Merlin prédit que le fourreau sera dérobé au roi, qui alors en appréciera la valeur.

liés de chou que aventure li avoit envoiie si riche chose. Tant ala en tel maniere entre lui et Merlin qu'il vinrent la ou il s'estoit devant combatus au chevalier, si troverent le paveillon aussi biel et aussi riche comme il l'avoient autre fois veu, mais dou chevalier ne trouverent il point.

Li rois demande a Merlin : « Savés vous que chis chevaliers est devenus ? » « Oil, » fait Merlins, « je le vous dirai. Il avint orendroit que aventure amena ceste part un chevalier de vostre court que on apiele Heglan, et est de la chité de Camaloth. Quant il s'entrevirent, il s'entrecoururent sus, et tant dura la mellee que Heglan torna en fuies comme cil qui plus ne puet durer, et avoit paour de morir. Et ensi commencha la cache viers Carduel, et que elle ait [1] tant duree je vous di que nous l'enconterrons la ou il le sieut vers la chité. » « Je vous di dont, » fait li rois, « qu'il ne puet faillir a la melle[e] de la moie part. Car s'il ne trouvoit auchun qui le mesist au desous, ja mais chevaliers ne passe-*(f. 95 a)*roit par devant son paveillon qui s'en alast quites de la bataile. » « Ciertes, » fait Merlins, « ja par mon conseil ne l'asaurrés a ceste fois, que vous n'i averiés nule hounour, a chou que vous estes frès et auques reposés, et il est lassés et travilliés. » Et li rois dist dont laira il la bataille a ceste fois. Lors demande il Merlin : « Dites moi comment che puet estre que la damoisiele aloit par deseure l'eaue a pié sec. » Et Merlins commencha a rire et dist : « Sire, il n'estoit pas ensi comme vous veistes [2], mais je vous dirai comment il est dou lac, car je le sai bien.

1. ot — 2. vees

« Voirs est qu'il i a un lac grant et miervilleusement profont. Et en mi lieu de cel lac a une roche ou il a maisons bieles et riches et palais grans (grans) et miervilleus ; mais il sont si tout entour clos d'encantement que nus qui par dehors soit nel puet veoir, s'il n'est de laiens. Et la ou vous veistes que la damoisiele se mist n'avoit il point d'iaue, ains est uns pons de fust que chascuns ne puet pas aperchevoir. Et par illuec endroit passent cil qui laiens vont, car *(f. 95 b)* il voient le pont, che que autre gent ne voit mie. « En non Dieu, » fait li rois, « ensi quide jou bien qu'il soit, car autrement ne fust elle mie passee si tost. »

Merlin explique au roi que sur le lac il y a un pont invisible, par où a passé la demoiselle.

Ensi vont parlant tant que il aprochierent la chité. Et lors encontrerent li rois et Merlins le chevalier del paveillon. Il ne li disent riens ne autressi ne fist a eus, ains passent outre, si s'en entra li rois en la chité ; mais onques ne veistes si grant joi[e] coume cil de la chité li firent quant il le virent, car il avoient euut trop grant paour de lui. Chelui soir que li rois fu revenus, li requist li rois Uriiens Morgain sa serour a feme. Et il li douna moult volentiers, car il ne le peust mie mieus marier en houme de sa terre ; et avuec chou li douna il grant partie de son regne, et li douna un chastiel que on apieloit Taruc, et seoit chis chastiaus sour mer, mais tant estoit fors que nus plus.

Artu revient à la ville. Il marie sa sœur Morgain au roi Urien,

Li rois Uriiens de Garlot fist nueces grans et miervilleuses, et moult fu liés de chou qu'il estoit si hautement mariés. Et la premiere nuit qu'il gieut avoec Mor-

qui en eut Yvain.

Artu étant à Carlion reçoit un message du roi Rion de Norgales, qui lui réclame son hommage et sa barbe, pour la joindre à celles de onze rois déjà vaincus, dont il a bordé un manteau.

gain engenra il Yvain le fil[1] au roi Uriien. Li rois s'em parti des noches et vint a Carlion. Et la u il se seoit un jour a sa table, vint uns chevaliers devant lui (et) moult cointement vestus et moult richement acesmés, et dist *(f. 95 c)* au roi la ou il le vit entre ses houmes : « Rois Artus, che te mande li rois Rions, li sires de Norgales, qu'il a conquis tresqu'a onze rois qui tout sont en son service. Et en ramembrance de ceste victoire a il pris de chascun des rois la barbe et en a fait orler un sien mantiel. Mais pour chou qu'il te prise plus que nul qu'il ait conquis te mande il que, se tu ne veuls perdre ta terre, vien a lui et se li fai houmage et la rechoif de li. Et a cest commandement li envoie ta barbe : il le fera metre es ataches de son mantiel. Et ensi le fais qu'i[l] le te mande, u autrement tu ne pues faillir qu'il ne te toille ta terre, car encontre son pooir ne poroies tu durer. »

Artu rit et refuse.

Li rois Artus se rist dou commandement. Et quant li messages ot parlé, si dist li rois : « Biaus [amis], il ne me samble mie que je soie chis a qui li rois Rions t'envoia ; car je n'euch onques barbe, trop sui encore jovenes, et se je encore bien l'avoie ne l'aroit il pas : mieus ameroie avoir perdu le cief. Et de tant comme il m'en a mandé le tien ge au plus fol dont jou oisse onques parler. Se li di que se il entre en ma terre por moi forfaire d'auchune chose, il n'avera pooir dou revenir s'avera eut chose qui li anuiera. Itant li di de par moi. » Et cil dist que cest message *(f. 95 d)* li fera il bien, si s'en torne devant le roi et s'en revait sa voie. Et quant il s'en est partis, li rois en parole assés et dist qu'il n'oi onques mais parler de si fol mandement ne de si orgilleus come chis li mande. Et apriès demande a cheus qui entour lui estoient : « A il nul de vous qui counoisse le roi Rion? »

1. li fieus

« Sire, » fait uns chevaliers qui avoit non Narran, « piech'a que je le counuch. Sachiés qu'il est uns des biaus chevaliers dou monde, et de toutes les guerres qu'il emprent il ne commenche nule dont il ne viegne bien a chief a s'ounour. Et pour chou me douc je moult qu'il ne vous meche au desous ains la fin de la guerre. » Et li rois dist, quoi qu'il l'en doie (a) avenir, il vaurroit ja que il fust venus pour guerroiier.

Assés parlerent de ces choses. Et li rois dist un jour a Merlins : « Merlin, par tans aprochera li termes que vous desistes que chis naisteroit par cui oevres chis resnes torneroit a destruction. Or sachiés que ja enfant ne naistera el roiame en chelui mois que jou ne face prendre et metre en une tour ou en deus ou en trois, se tant en convient. Et illuec les ferai norrir tant que j'aie eu conseil de chou que vous m'avés dit. » « Rois, » fait Merlins, « pour nient vous *(f. 96 a)* en travilliés. Et saciés que vous ne le trouverés pas, ains averra ensi comme je vous ai dit, car ensi le convient estre. » Et li rois dist que tout ensi le terra il que il l'a beé a faire.

Ensi attendi li rois desque près del terme que dis avoit esté. Et lors fait ci[e]rkier par tout le roiame de Logres que tout li enfant dou roiame de Logres li fuissent aporté. Cil del pais ne cuidaissent mie legierement que li rois en vausist faire tel mierveille comme il fist, se li envoia chascuns son enfant. Et tant l'en aporterent, ains que li jours venist que li enfes Mordrès fust nés, qu'il en fist bien metre en une tour plus de cinc cent et cinquante, et li ainsnés n'avoit pas d'aage plus de trois semainnes.

Le terme approchant où doit naître l'enfant fatal, le roi fait conduire dans des tours tous les enfants qui naissent.

Ensi fisent li povre et li rice, que si tost que leur enfant estoient né, maintenant qu'il avoient crestiienté, qu'il les faisoient aporter au roi, et il conmandoit tantost que on les estoiast en ses tours. Li rois Loth, qui connissoit que sa feme estoit grosse et toute preste de [a]couchier, demanda maintes fois au roi qu'il par voloit faire de tous ces enfans qu'il faisoit ensi assambler, et il li celoit toutes voies, que riens ne li voloit dire. Quant il sot que sa feme estoit delivree et vit que li enfes estoit nés, il le fist bap- *(f. 97 [b])* tisier et ot non en baptesme Mordrec. Il dist (dist) a la roine sa feme : « Dame, je voel envoiier vostre fil au roi vostre frere ; car ensi i envoient tout. » « Je le voel bien, » fait la dame, « puis qu'il vous plaist. »

La femme du roi Loth accouche d'un fils qu'on appelle Mordrec.

Loth l'envoie au roi Artu d'après ses ordres ;

Lors fist li rois metre l'enfant en un berchuel qui molt estoit biaus et riches. Et en che que la mere metoit l'enfant dedens le berchuel, il avint que il se hurta el chief desus, si qu'il ot une grant plaie en mi le front qui puis i parut tous les jours de sa vie. Li rois fu moult courechiés de la plaie et aussi furent tout li autre. Et pour chou ne remest il pas que il ne le mesissent u berchuel. Apriès le misent en une nef a grant compaignie de dames et de chevaliers, et dist li rois qu'il s'en iront ensi par mer et conduiront l'enfant jusques au roi son oncle. « Et quant vous serés la, se li dites que je li envoie son neveu. » Et cil dient que cel message feront il bien, se Dieus les laissoit venir a droit part.

En tel maniere se partirent de la chité d'Orkanie li homme le roi Loth. Et li vens se feri ou voile de leur nef, si les eut en poi d'eure si eslongiés dou port que il ne virent terre de nule part. Ensi coururent chelui jour

et la nuit autressi, car uns orés commenche si grans en la mer que tout cil de *(f. 96 c)* la nef commenchierent a crier : « Ha! Jhesucris, ne nous laissiés chi perir. Aiiés pitié de nous et de ceste petite creature fil de roi. » Ensi crioient li un(s) et li autre et reclamoient sains et saintes et faisoient veus et afflictions. Et la mers fu si esmeue et li vens engroissiés que la nef vint hurtant a une roche, si fu erramment esquasse en plus de dis pieces. Et furent tout cil de la nef peri, fors seulement l'enfant qui el berchuel se gisoit. Si avint que li berchues aloit flotant sour la rive, après chou que li autre estoient tout noiié. Et lors vint cele part uns peschieres qui aloit querans poissons et estoit en un petit vaissiel. Et quant il trouva le bierchuel et l'enfant en rive, il en fu a merveillies liés et si prist et l'un et l'autre et mist tout dedens son vaissiel. Mais quant il vit que li enfes estoit si richement atornés, comme chis qui tous estoit mis en dras de soie et en autres vesteures, il pensa bien errant qu'il estoit estrais de haute gent, si en fu plus liés que devant. Il se mist erramment arriere et prist le bierchuel a tout l'enfant et le mist a son col et s'en retorna grant oirre viers la ville, et ala par une destornee a son ostel, en tel maniere que il n'i parut, si monstra a sa feme qui laiens *(f. 96 d)* estoit chou que Dieus lour avoit envoiié. « Certes, » fait la dame, « moult a chi biele aventure, et Dieus l'a fait pour nostre garison. Car de la riquece de cest bierchuel nous porrons vivre bien et cortoisement vint ans, si quide que ceste chose nous ait Dieus faite pour nous envoiier secours. »

le vaisseau qui le porte fait naufrage ; l'enfant seul survit, il est recueilli par un pêcheur,

« Dame, » fait li preudom, « chis enfes est de haut lignage, che poons nous bien connoistre. Il converra qu'il soit norris au mieus que on porra. Car se Dieus donnoit que cil dont il est estrais le peussent reconnoistre, il nous en seroit de mieus, et bien nous en feroient. Et

il ne puet estre que il ne soit reconnneus ains lonc terme. Et encore loeroie je mieus que nous le portissons ensi comme nous l'avons trouvé au segneur de ceste terre que nous le tenissons. Car se il pooit savoir par nule aventure que nous l'eussons trouvé et ne li eussiens porté tout maintenant, il nous feroit destruire nous et nostre lignage.» Et la dame[1] dist que chou est li mieudres consaus et li plussains que il[2] a donné. «Ore en alons dont,» fait il, «entre moi et vous, si ferons au segneur le present de cest enfant.» Et elle s'i acorde bien.

qui le porte au seigneur du pays, Nabur le Desreé; celui-ci le fait élever avec son fils Sagremor,

Ensi prisent Mordrec et s'en partirent de l'ostel et s'en ale*(f. 97 a)*rent droit au chastiel qui tout le pais justichoit, et troverent laiens le signour, qui estoit apielés Nabur li Derr[e]és et avoit un petit fil de l'eage de cinc semainnes qui estoit apielés Sagremor : puis fu il compains de la table reonde, et fu chevaliers miervelles bons, et ot non en son droit non Sagremor li Derr[e]és, si comme li contes le devisera cha avant apertement. Moult fu Nabur liés de l'enfant que cil li aporterent ; car bien pensoit qu'il estoit estrais de boine gent et de haute et de poissant ou biel apparillement qu'il avoit entour lui. Il douna au peskiere de son present tel guerredon que cil s'en ti(e)nt bien a paiiet. Et li sires fist retenir l'enfant et metre avoc Sagremor son fil ; si les fist ensi norrir ensamble, et dist que se Dieus les amendoit tant qu'il venissent en l'aage de estre chevalier, il les feroit faire chevaliers ensamble.

et le fait guérir d'une plaie qu'il avait au front.

Ensi eschapa Mordrec de peril, et tout li autre furent noiié, car ensi aloit l'aventure. Li dus Nabur le fist garir de la plaie qu'il avoit en mi le front. Et trouva [en] un

1. li sires — 2. elle

escrit qui el bierchuel estoit que on l'apieloit Mordrec, mais il ne trouva plus en l'escrit de sa naissance et de son lignage. Ensi trouva Mordrec secours et aide apriès le peril de la *(f. 97 b)* mer. Mais or laisse li contes a parler atant et retourne au roi Artu(s).

Artu pense à faire tuer tous les enfants qu'il a réunis ; mais il a un songe dans lequel il reçoit le conseil de les embarquer plutôt dans un vaisseau sans pilote.

Li rois Artus, che dist li contes, ot fait assambler en ces tours les enfans qui en son pais naissoient, si comme je vous ai devisé. Et quant li termes dont Merlins avoit parlé fu passés, li rois pensa qu'il feroit tous les enfans occhirre; car il cuidoit vraiement que chis i fust dont si grant mal devoient venir, et qu'il fust en cele compaignie. Un soir qu'il se(n) dormoit en son lit li fu avis que devant lui venoit uns hom si grans que onques n'avoit veu plus grant, et le portoient quatre bestes, mais li rois ne pot onques connoistre quelles elles estoient.

Li hom disoit au roi : « Rois, pour coi appareilles tu si grant mal a faire, qui volés destruire teuls creatures saintes et innocentes qui sont encore pur[e]s et ne[te]s de la porreture [1] dou monde? Encore venist mieus au creatour dou chiel et de la terre qu'il ne t'eust pas douné la grasce qu'il ra toi otroiie. Il t'avoit establi a estre pastour de ces gens, et tu iés devenus desloiaus et anemis. Quel chose te pueent ore avoir mesfait ces creatures que tu veus metre a destruction? Ciertes, se tu le fais, li haus maistres qui te *(f.. 97 c)* mist en cest[e] poesté ou tu iés pendera si grant vengeance de toi qu'il en sera a tous jour mais parlet. »

1. purte

Li rois regardoit le [1] preudomme, si estoit tous esbahis de che qu'il li disoit, si commencha a penser en ceste chose. Et li preudom li redist : « Je te dirai que tu feras, si t'en deveras bien tenir a vengié. Fai les tous metre en une nef en la mer, et soit la nef sans maistre, et soit [li] voiles tendus. Et puis fai [2] la nef espoindre en la mer, et puis aille de quel part que li vens le merra. Et adont se il pue[en]t eschaper de tel peril, bien mousterra Jhesucris qu'il les aimme et qu'il ne veult pas la destruction des enfans. Et ceste chose te doit bien souffire se tu [3] n'iés li plus desloiaus rois qui onques fust en terre. » Li rois disoit au preudomme : « Ciertes, miervilleuse venjanche m'avés ensegnie. Ja autrement ne l'esploiterai fors ensi comme vous l'avés dit. » « Che n'est pas venjance que tu feras, car il ne mesfirent onques riens ne a toi ne a autrui(i), mais chou est pour ta volenté acomplir, et pour chou que tu cuides par ceste chose destorner la destruction del roiame de Logres ; mais non feras, car elle averra tout ensi comme li fieus a l'anemi le t'a devisé. »

Il se décide à agir ainsi,

Atant s'esveilla li rois, et li fu bien avis que *(f. 97 d)* encore estoit devant lui li preudom qui a lui avoit parlé. Et quant il vit que che est songes, il se commande a nostre signeur et fait signe de la crois en son vis. Et dist que tout ensi comme il a songié des enfans le fera il. Cel jour fist apparillier une nef assés grant; mais onques ne le sorent a cele fie cil meismes qui l'apparilloient por quoi il le faisoit faire. Au soir, si tost comme il fu anuitié, si fist li rois prendre tous les enfans, qui estoient par conte set cent [4] et douze, et les fist metre dedens la nef.

et embarque les enfants au nombre de 712

1. li — 2. fu — 3. ti — 4. *Le manuscrit porte* viint; *cf. ci-dessus, p. 203*

Et quant il furent dedens mis, li rois fist tendre le voile de la nef, et li vens qui estoit levés se feri maintenant dedens le voile, si que la nef fu en peu d'eure empainte en la haute mer.

Ensi furent li enfant mis en aventure de morir. Mais a nostre signour ne plot mie qu'il fuissent ensi perillié, qu'il veoit les creatures qui n'avoient pas deservi a perir en tel maniere. Et mist tel conseil par sa misericorde[1] que la nef arriva a un chastiel que on apieloit Amalvi. Et estoit li chastiaus (et) biaus et bien seans, et en estoit sires uns rois qui avoit esté paiiens lonc tans, mais il estoit de nouviel crestiiens, et moult amoit nostre signeur et doutoit, et avoit eut de fame siue un fil tout de *(f. 98 a)* nouviel, si apieloit l'enfant Acanor, mais puis fu ses nons cangiés[2] en la court le roi Artus, et pour chou qu'il n'estoit mie biaus chevaliers, mais noirs et harlés a la samblance de son pere, et estoit si preus et si hardis que nus plus, ore l'apielerent il par tout le Lait Hardi. Et de lui parole li contes moult de fies la ou (o)il se traist de la queste dou graal et devant.

Le vaisseau est poussé près d'Amalvi, où règne le roi Oriant, père d'Acanor, qui fut plus tard surnommé le Laid Hardi.

Quant la nef fu venue de la rive dou chastiel que je vous di, il avint que li rois Orians fu issis fors de laiens, et avoit avoec soi grant compaignie de chevaliers, et fu venus par aventure juer seur le port; et quant il vit la nef qui fu arrivee, il dist a cheus qui avoec lui estoient : « Alons veoir cele nef por savoir qu'il a dedens, car il me samble qu'elle viegne de loing.» Lors vont cele part grant aleure pour chou que il voient que au roi plaist. Et quant il sont venu a la nef et entré dedens et il truevent si grant plenté d'enfans comme il (l)i avoit, si se

Oriant trouve les enfants et s'émerveille.

1. misirecorde — 2. cargies

saingnent de la merveille qu'il en ont. Et li rois dist as ses compaignons : « Dieu merchi, dont puet estre que cil enfant pueent venir, ne qui en puet tant assambler ne metre ensamble ? Car je ne cuidaisse pas qu'il en eust autant en tout le monde. » « Par mon chief, *(f. 98 b)* sire, » fait uns vieus chevaliers au roi, « je vous dirai que c'est, que ja ne vous en mentirai. Voirs est que aventure me mena aventurer ou roiaume de Logres, et tant que je vi(e)ng en la court le roi Artu(s). Illuec sans faille ains que je m'en parte(se)sisse vi ge que li rois Artus faisoit assambler tous les enfans dou roiaume de Logres, ensi comme il naissoient, et les metoit on es tours le roi, mais nus ne pooit savoir pour coi li rois le faisoit. Ore cuide jou bien et croi qu'il soit verités que li baron dou roiame les aient mis ensi en mer pour auchun mal par aventure qui lour en devoit avenir, [et] il ne porent pas souffrir qu'il en morussent devant eus. Et pour chou les firent metre en mer el conduit de nostre signour et en[1] l'esgardement de fortune. Et che puet chascuns veoir que se li baron amaissent autant lour vie[2] comme lour mort, il n'eussent mie laissiet aler le vaissiel sans gouvreneur. »

Un chevalier qui revient de Logres lui dit que c'est sans doute Artu qui les a ainsi fait abandonner ;

A che mot respondi li rois : « Je croi que vous me dites voir de canques vous me dites, et bien me samble verité. Or gardons que nous en porrons faire des enfans. Car puis que Dieus le[s] nous a envoiié[s], je vaurroie qu'il fuissent mi(eu)s en lieu ou peu de gent les i seussent. Car *(f. 98 c)* puis que li rois les fist metre en aventure de mort, je sai bien que se li rois pooit savoir que je les eusse, il ne m'en savroit ja gré, ains m'en harroi(en)t par aventure, ne se haine je ne vaurroie en nule maniere, car maus em porroit venir a moi et a ma terre. »

1. el — 2. vis

« Sire, » fait li vieus chevaliers, « je vous dirai que vous en porrés faire. Metés en ceste nef gent qui sacent de mer, et puis envoiiés ces enfans en auchun(s) de ces repaires en auchune isle de mer. Et certes on (ne) les porra (ja) si coiement tenir que li rois Artus n'en orra ja parler. » Ensi comme il le devisa le fist li rois faire, si les fist metre en un sien repaire et mist norriches avoec iaus tant comme il lour convint. Apriès il fist faire un chastiel boin et fort, et quant il fu fais, li rois l'apiela pour l'amour d'eus le chastiel as Gen[v]res. Mais or laisse li contes d'aus et retorne au roi Artu(s).

on les expédie dans un château qu'on appelle le châtel aux Genvres.

Ore dist li contes que quant li ba*(f. 98 d)*ron dou roiame de Logres sorent chou que li rois avoit fait de leur enfans, il en furent tant dolant que nus plus. Il vinrent a Merlin por chou qu'il savoient qu'il estoit si bien dou roi, et li disent : « Merlins, que porrons nous faire de ceste desloiauté que chis rois a faite? Onques nus rois ne fist si grant. » « Ha! biau signeur, pour Dieu, » fait Merlins, « ne vous airés si durement. Car ceste chose a il fait pour le commun pourfit dou roiame de Logres. Car bien sachiés vraiement k'en che mois ou nous sommes maintenant est nés en che pais uns enfes par quels oevres et par quel pourcach li roiames de Logres doit estre si essiliés c'apriès lui ne remenra preudomme qui ne rechoive mort en une bataille campel. Et ensi doit chis pais remanoir orfenins et desnués et de boin roi et de bons chevaliers. Et sachiés que ceste chose n'est mie fable, ains est aussi verités comme vous veés que je parole a vous. Et pour chou que li rois vausist volentiers que ceste dolours fust destourbee ne que elle n'avenist ja a son tans ne de lui ne de vous a il fait des enfans chou qu'il en a fait. »

Les barons de Logres s'indignent du traitement de leurs enfants ; Merlin les apaise en leur en expliquant la raison.

QUANT li baron oirent ceste parole, il dient a Merlin : « Nous dites vous voir qu'il l'a fait pour cele entencion? » « Oil, se *(f. 99 a)* Dieus m'ait, » fait Merlins. « Et encore vous di jou plus de vos enfans. Saichiés vraiement qu'il sont tout sain et tout haitiet et eschapé de peril de mort, car a nostre signeur ne plaisoit mie qu'il morussent. Et anchois que viegne dis ans, en verrés vous les plus sains et haitiés. » Quant il entendent que Merlins lour dist ensi, il en sont moult plus aise qu'il n'estoient devant, si se restrainsent de leur ire(s) et de leur maltalent, car il creoient outreement Merlin de canques il lour disoit, si clamerent le(i) roi quite de canques il en ot fait, et disent que jamais ne l'en savront mal gré. Ensi acorda Merlins le roi as ses barons, si em peust grant mal estre avenu ou pais, si Merlins n'i eust mise cest[e] acorde.

Artu reçoit l'annonce que Rion est entré dans ses terres

UN jour seoit li rois a son disner, et ot ja eut tous ses [mès]. Et en chou qu'il parloient laiens par le palais, atant voient un chevalier entrer en la sale, et fu tous armés a cheval, mais il estoit teuls atornés que li sans li saloit par les costés en plus de trois lieus, et ses chevaus estoit teuls atornés du[1] courre qu'il avoit fait qu'il chai desous lui en mi le palais si tost comme il fu entrés. Et li chevaliers qui estoit assés vistes et legiers sailli sus et dist au roi : « Sire, *(f. 99 b)* nouvieles vous aporc assés anieuses et mauvaises. Li rois Rions est entrés en vostre terre a si grant gent que ainc grignour ne veistes, si vait vostre terre ardant et devastant et ochiant vos hommes la ou il les puet trouver. Et a ja pris de vos chastiaus ne sai

1. de

quans. Se vous n'i metés autre conseil, vous arés toute vostre terre perdue dedens brief terme. »

Li rois qui escoute ceste nouviele respont au chevaliers : « U laissas tu le roi Rion? Garde que tu me dies voir. » « Sire, je le laissai a un vostre chastiel que on apiele Tarabel, ou il avoit le chastiel assis a si grant plenté de gent que [c'ert] une fine merveille. » « Ore assiece, » fait li rois, « que je le ferai lever(e) a sa honte, se Dieu(s) plaist, assés prochainnement. » Lors commande a chiaus de laiens qu'il desarment le chevalier et le mainnent es chambres, et se prengent garde [de] lui. Et cil le font ensi comme on leur ot commandé. Et li rois commande erraument a faire les briés et les envoie a mont et a val as ses barons et lour commande qu'il viegnent erramment a Camaloth sans nul autre delay. Et quant li baron [s]orent que li rois les mandoit a si grant besoing, il s'appareillent au plus tost qu'il porent et hastent de *(f. 99 c)* venir a la chité, si em peussiés[1] veoir assambler dedens trois mois plus de quatre mil chevaliers, dont li plus couart quident estre preu et hardi.

et assiège le château de Tarabel; il mande ses hommes pour le combattre.

Ensi ot li rois mandé ses houmes, et il furent venu assés esforchiement. Et le jour qu'il doit monter vint laiens une damoisiele riche et de grant biauté plainne, et est[oit a] la dame apielee la dame de l'isle d'Avalon. Si dist au roi : « A toi m'envoie, rois, ma dame de l'isle d'Avalon pour chou que je soie aidie et secourue en ta court d'une chose qui moult me grieve et dont je ne cuic jamais estre delivree, se en ta court je ne sui delivree. » Lors oste de son col un mantiel dont elle estoit affublee et lors dit au roi : « Rois, veschi une espee que jou ai

Le jour où il va partir, une demoiselle, envoyée par la dame de l'île d'Avalon, se présente à sa cour, et lui demande son aide. Elle est ceinte d'une épée dont nul ne pourra dénouer les *renges*, si ce n'est le meilleur chevalier du pays.

1. peussier

chainte entour moi, si comme tu pues veoir; mais saches que je n'en puis mie faire si ma volenté que je la puisse traire del fuerre ne desçaindre [1] d'entour moi, car che n'est mie chose qui soit a feme otriee, ne a chevalier s'i[l] n'est li mieudres chevaliers de cest pais et li plus loiaus sans trecherie et sans boisdie et sans traison. Mais qui teus sera, si porra desnoer le[s] renges [2] de l'espee et aporter avoec soi l'espee et delivrer mo[i] de che *(f. 99 d)* dont je sui malement encombree; car tant que je l'eusse tout dis ensi avoec moi ne porroie jou jamais avoir ne bien ne repos. »

Quant li rois entent chou que la damoisiele disoit, il respont : « Certes, damoisiele, vous me faites moult esmiervillier. Car il ne me samble mie que chascuns ne peust bien oster d'entour vous cele espee que vous avés chainte. » « Or sachiés, » fait elle, « sire, qu'il n'est pas ensi conme vous cuidiés ; car nus ne la porroit deschaindre s'il n'est teus comme je vous ai devisé. » « Par foi, » fait li rois, « dont s'i doit bien chascuns essaiier, cil qui sont chevalier. Car grant honnour i conquerra chis qui la porra deschaindre [3]. Car par chou mener a chief monsterra il qu'i[l] soit li mieudres chevaliers de son pais et qu'il soit si bien entechiés comme vous avés dit. Et pour chou que je sui sires de ceste terre et de tous chiaus qui chaiens sont l'essaierai je tout premiers, non mie por chou que je cuic estre le millour chevalier de cest pais, mais pour donner essample as autres qu'i[l] l'assaient.» Lors se lieve li rois Artus de la ou il se seoit, et vait a la damoisiele *(f. 100 a)*, [et] prent les renges [4] de l'espee, si les cuide desnoer, mais de che ne puet estre : qu'il cuidoit que che fuissent unes renges comme as autres espees. La damoisiele li dist : « Ha! rois, n'i metés mie si

1. descainbre — 2. regnes — 3. deschainbre — 4. regnes

grantforche, car force n'i vaut riens. Cil qui merra ceste aventure a fin n'i metra mie si grant painne.» Lors s'en va li rois aseoir et dist a cheus qui avoec lui estoient : « Ceste aventure n'est pas moie. Ore l'essaiiés entre vous, et qui Dieus en donra l'ounour, si la prengne. » Et lors i assaient tout li baron li un apriès les autres, mais onques n'i ot nul qui les renges[1] en peust desnoer. Ensi i assaiierent tout cil de laiens, ne mais uns povres chevaliers qui estoit nés de Norhomberlande. Chis avoit esté desiretés de par le roi de Norhomberlande pour un parent le roi qu'il avoit ochis, et l'avoit[on] mis em[2] prison plus de demi an, si en iert de nouviel issus. Et pour chou estoit il si povres qu'il n'avoit si petit non. Mais s'il estoit povres d'avoir, il estoit riche[s] de cuer et de hardement et de (pro) proueche, qu'en tout le roiame de Logres n'avoit pas a chelui tans millour chevalier. Et pour chou que povres sambloit, l'en faisoit [on] honte (ou) entre les gens (autres), ne nule parole n'estoit *(f. 100 b)* de lui ne nus ne s'en prendoit garde; car on ne tient mie bien grant conte de povre gent entre riches.

Artu, puis tous les autres, l'essaient en vain, sauf un pauvre chevalier, exilé de Norhomberlande pour un meurtre, et dont on ne faisait nul cas à cause de sa pauvreté.

QUANT tout cil dou palais, povre et riche, orent assaiié l'espee fors que cil seulement, li rois, qui bien cuidoit que tout i fuissent venu, si dist a la damoisiele : « Dame, il vous convient aillours aler, se vous volés estre delivree. Car chaiens, che m'est avis, ne trouverés vous nul qui vous en delivre. Che me poise chierement; car se cil de mon ostel peussent ceste chose mener a fin, je i eusse hounour grant. » « Ha ! Dieus, » fait elle, « si m'en irai je donques si desconsillie de ceste court ou il a tant de preudommes et de boins chevaliers? Ciertes, or ne sa ge mais ou aler, quant j'ai chi failli. Car j'avoie ja esté en la court le roi Rion, ou je ne poc trouver

La demoiselle veut s'en aller,

1. regnes — 2. om

autre conseil que je faich ichi orendroit. » « Damoisiele, » fait li rois, « nous ne vous poons douner autre conseil orendroit, puis qu'a nostre signeur ne plaist. » « Ha! Dieus, » fait elle, « si m'est ore avis qu'i[l] me converra dès ore mais souffrir ceste painne, cest martyre et ceste dolour, et si ne l'avoie je pas deservi. »

Lors commencha la damoisielle a plorer moult du- *(f. 100 c)*rement, si dist qu'elle s'en ira. Et commanda le roi a Dieu et toute sa compaigne. Et quant li povres chevaliers voit qu'elle ne demourra plus et qu'elle s'en vait dou tout, si saut outre li chevaliers. Et estoit moult dolans de chou que nus ne li avoit commandé qu'il s'assaiast a l'espee si comme on avoit fait as autres, si huce la damoisiele et li dist oiant tous chiaus de laiens : « Ha! damoisiele, par courtoisie attendés tant que je aie eu l'espee assaiie aussi comme li autre ont fait.» Et elle le voit de si povre affaire par samblance qu'elle ne se puet celer qu'elle ne die : « Certes, sires chevaliers, je croi que vous l'assaierés pour noient ; car je ne querroie pas a essient que vous fuissiés li mieudres chevaliers de ceste sale, ou il en a orendroit tant de boins. » Et il est tous honteus, si respont par courouch : « Damoisiele, ne m'aiiés en despit pour ma povreté : je fui ja plus riches. Encore n'a il nul chaiens a qui je veaisse mon escu. » Lors prent les renges[1] de l'espee et met les mains as neus et les desnoue erraument et tire l'espee a lui. Et lors dist a la damoisiele : « Or vous en poés aler toute delivree quant il vous plaira, mais l'espee me remanra, car il m'est avis que je l'ai gaaignie.» Lors la trait dou fuerre, si la commence *(f. 100 d)* a regarder et la voit si biele et si boine par samblant qu'il n'en vit onques nule qu'il prisast autretant. Et lors le remet ou fuerre, et la damoi-

mais le chevalier exilé demande à essayer aussi.

Il réussit, et garde l'épée pour lui, bien que la demoiselle lui annonce

1. regnes

siele li dist erramment : « Sire chevaliers, vous m'avés delivree et si i avés moult grant hounour conquis; car il est prouvee chose et aperte par ceste oevre que vous estes li mieudres chevaliers de chaiens. Mais pour chou se vous m'avés delivree ne fu il pas el convenant que l'espee vous remansist ; si vous pri que vous le me rendés, ensi comme il avoir doit courtoisie en vous selonc la prouece qui i est.» Et li chevaliers dist que l'espee ne li rendera il pas, s'il en devoit estre tenus a vilains de tous chiaus de la court. « Et je vous di, » fait elle, « que se vous l'em portés qu'il vous en mal averra. Car bien sachiés que li hom qne vous primes en ochirrés sera li hom ou monde que vous plus amés.» Et il dist que l'espee em portera il, se il meismes en devoit estre ochis. « Voire, » fait elle, « ore ensi soit, puis qu'il vous plaist. Et bien sachiés que vous ne l'averés mie deus mois eue que vous vous en repentirés. Mais je vous dirai encore une autre mierveille, et saciés que elle averra tout ensi comme je le vous conte orendroit : anchois que chis ans soit passés vous *(f. 101 a)* combaterés vous a un chevalier qui vous occirra de l'espee et vous lui. Et pour chou que je ne voloie pas que ceste mesaventure avenist a si boin chevalier comme vous estes l'en voloie jou porter ; car se Dieus me consaut, tant comme elle fust ensi que chevaliers ne la portast, n'en eussiés garde que vous morussiés d'armes. Ore le portés, se il vous plaist, que bien sachiés que vous em portés vostre mort avoecques vous. » Et cil li dist que se la mors i devoit estre, si l'em porteroit il, car trop li samble l'espee boine et biele. Lors dist a un sien escuiier qui devant lui estoit : « Va, si m'aporte mes armes et amainne mon cheval, que je sui cil qui plus ne demourra a ceste court; car il m'ont bien monstré a cest ostel que povretés fait tenir mains preudoumes vil. »

qu'il en tuera l'homme qu'il aime le mieux

et qu'avant un an il sera lui-même tué par cette épée.

Li escuiiers se part de laiens pour faire le commandement de son signour. Et li rois qui ot veu ceste chose trop estoit honteus de la parole qu'il ot oi dire au chevalier, si vient a lui et li dist : « Ha ! sire chevaliers, pour Dieu ne vous poist de chou que j'ai esté vilains viers vous. Je sui tous près que je le vous amenc a vostre volenté et a vostre esgart. Mais certes je ne vous connissoie, si n'en doi pas estre blasmés ; car il a tant de preudommes chaiens que je ne sai au quel je doive courre. Or remanés chaiens, sire chevaliers, je vous *(f. 101 b)* em prie. Et je vous creanc que ja mais tant comme je vive ne vous faurrai a compaignie. Car ja chose ne me sarés demander que je ne le vous dongne a mon pooir pour chou que vous remaingniés de ma maisnie. » Et li chevaliers respont k'il ne remanroit a ceste fois en nule maniere pour priere c'on l'en fesist ne pour don que on li seust donner. Et li rois dist [que] de ceste chose est il moult dolans, car il ne vit piech'a mais chevaliers en sa court dont il amast autant la compaignie coume il fesist de lui.

Moult parloient tout cil de laiens del chevalier qui a (a)mené a fin l'aventure ou tout li autre avoient failli, si dient li auquant qu'il savoit d'enchantement et qu'il l'a plus fait [par enchantement] que par la prouece de lui. Endementiers qu'il parloient par laiens d[e c]es choses, atant es vous une damoisiele tout a cheval qui laiens entra, et tout ensi comme elle estoit montee vint devant le roi et li dist : « Rois, tu me dois un guerredon ; acuite t'ent voiant tous ces preudommes de chaiens. » Et li rois regarde la damoisiele et connoist que che est cele qui l'espee li douna, si respont : « Certes, damoisiele, un don vous doi jou voirement, si m'en aquiterai a mon pooir. Mais se il vous

Arrive la demoiselle qui avait donné à Artu l'épée du lac ;

plaisoit, dites moi une chose que je vous obliai a deman-(*f. 101 c*)der. » « Et que es che ? » fait elle. « C'est li nons de l'espee que vous me dounastes. » « Or saiciés, » fait elle, « que l'espee est apielee par son droit non Escalibor. » « Ore demandés, » fait il, « chou qu'il vous plaira, car je le vous donrai, se je le puis faire. » « Je vous demanc, » fait elle, « la teste [de] la demoisiele qui cele espee aporta chaiens ou dou chevalier qui l'a. Et savés vous, » fait elle, « pour coi je demanc si miervilleus don ? Sachiés que chis chevaliers ochist un mien frere preudomme et boin chevalier, et ceste damoisiele fist mon pere occhire. Pour chou si vaurroie volentiers estre vengie ou de l'un u de l'autre. »

elle lui en apprend le nom, Escalibor, et lui réclame le don qu'il lui a promis : c'est la tête ou de la demoiselle qui a apporté l'épée ou du chevalier qui l'a détachée, qu'elle hait comme meurtriers, l'une de son père, l'autre de son frère.

Quant li rois entent ceste demande, il se traist arriere tous esbahis et dist : « Damoisiele, pour Dieu vous pri que vous me demandés une autre chose. Car certes de cel don m'aquiteroie jou moult mauvaisement viers vous : car certes il n'est nus qui a mauvaisté ne a felenie ne le me peuust atorner, se je faisoie ochirre auchun de ces deus qui riens ne m'ont mesfait. » Et quant li chevaliers entent que la damoisiele demande son chief, il vient viers la damoisiele et li dist : « Ha ! damoisiele, moult vous ai longement qui[se] ; plus a de trois ans que je ne vous finai de (*f. 101 d*) querre. Vous estes cele qui arsistes de venin mon frere. Et pour chou que je vous haoie si mortelment ne ne vous pooie trouver ochis jou vostre frere. Mais puis qu'il est ensi avenu que je vous ai chi trouvee, ja mais ailleurs ne vous querrai. »

Artu est stupéfait de cette requête ;

mais le chevalier exilé reproche à la demoiselle d'avoir empoisonné son frère (à lui),

Lors traist l'espee du fuerre. Quant la damoisiele le voit venir, elle s'en vaut aler fors de la sale pour eschaper des mains de chelui. Et il li dist : « Cestui mestier vous ren ge : ou lieu que vous demandastes ma teste au

et tirant l'épée lui coupe la tête.

roi, li donrai jou la vostre. » Lors fait un saut tresqu'a la damoisiele et la fiert de l'espee si durement qu'il li fait la teste voler a terre. Et lors prent l'espee et le chief et vient au roi et li dist : « Sire, or saichiés que veeschi le chief de la plus desloial demoisiele qui onques entrast en votre court. Et encore vous en avenist mains maus, se elle repairast longement en vostre court, et maint mal vous en avenissent ; si vous di bien que onques si grant joie n'avint en nule terre que on fera en la terre de Norhomberlande, si tost c'om savra la mort de li. »

Artu entre dans une grande colère,

QUANT li rois voit ceste aventure, si est trop courechiés, si respont au chevalier : « Certes, dans chevaliers, vous avés *(f. 102 a)* fait la gringnour vilounie que je onques veisse faire a tel chevalier que je cuidoie que vous fuissiés. Ne je ne cuidaisse pas que nus chevaliers, fust estranges u privés, fust si hardis qu'il me fesist si grant honte comme vous avés fait. Car certes gringnour honte ne me peust nus faire que d'ochirre damoisiele devant moi qui estoit en mon conduit, que je devoie garandir ; car puis que elle estoit en mon ostel, ne deust elle avoir garde ne doute de nului tant l[i] euust mesfait, ains le deuust mes osteus garandir encontre tous tant comme elle fust dedens. Tés estoit la maniere et la coustume de mon ostel, que vous avés enfrainte et depechie premierement par vostre orgueil ; si vous di bien que se vous estiés mes freres, si vous repentirés vous de che fait. Ore wuidiés ma court vistement et alés fors. Et bien sachiés que je n'en serai gramment liés devant (vous) que chis grans orguels soit vengiés. »

QUANT li chevaliers entent que li rois est si courrechiés de ceste chose, il s'aperchoit adont qu'il ot fait trop grant mesprison et trop grant fourfait de la damoisiele

ochirre voiant le roi meismes. Lors s'agenoulle devant le roi et li dist : « Ha! *(f· 102 b)* sire, pour Dieu merchi. Je reconnois bien que je sui trop durement mesfais. Pour Dieu pardounés le moi, s'il vous plaist. » Et li rois dist qu'il n'a talent qu'il li pardoinst. « Non, sire? Ore faites tant de courtoisie a tout le mains, pour chou que a vostre court sui venus, que je aie trives de vous et de vos hommes. » « Ciertes, » fait li rois, « non averés, ains leur pri et requier qu'il facent tant que ceste honte soit vengie ; car aussi perdent il comme jou faich. Car quant vous ne pour moi ne pour eus n'en laissastes riens, si poons bien dire que petit nous prisastes, quant pour l'onnour de nous ne pour doutance n'en laissastes vous vostre felounie a faire. Et alés de chi, que vous n'en troverés en moi autre chose a ceste fie. »

et malgré les excuses du chevalier, il lui ordonne de sortir de sa cour.

QUANT li chevaliers entent qu'il n'i prendra plus ne [ne] porra mierchi trouver de son mesfait, il se lieve de devant le roi et se part de sa court et s'en vient a son ostel. Et toutes voies s'em porte avoec lui le cief de la damoisiele. Et quant il est a son ostel venus, il trueve son escuiier et li dist : « Veschi le cief de la damoisiele que j'avoie si longement quise. » « Et ou le trouvaste[s] vous? » fait cil. Et il li conte erramment comment elle s'estoit venue devant le roi et comment *(f. 102 c)* elle avoit demandé son chief, et il dist outreement tout chou qui estoit avenu et le response le roi et le departement de la court. Lors commencha li varlès a plourer trop durement et dist a son signour : « Ha! sire, mal avés esploitié, quant vous avés par vostre fourfait le compaignie de la court et l'acointance del roi perdue pour ceste damoisiele. Mal fust elle onques nee! » « Ore ne t'esmaie, » fait il, « que se j'ai par mon forfait [tant] fait que j'ai perdu la compaignie dou roi, je ferai prochainnement, se Dieu plaist, qu'il sera (prochainnement) apaisiés a moi, se nus

Le chevalier, rentré chez lui, dit à son écuyer qu'il compte apaiser Artu en lui rendant mort ou vif son ennemi le roi Rion.

frans chevaliers se puet apaisier pour prouece qui en honme peust estre. » « Et qu'en baés vous a faire ? » fait li escuiiers. « Je bee, » fait li chevaliers, « que li aporte la teste dou plus mortel anemi et de chelui que il redoute plus orendroit, ou que je li envoie tout vif en sa prison. » « Et qui est cil ? » fait li escuiiers. « Che est, » fait il, « li rois Rions, li plus poissans hom que je saiche orendroit el monde fors seulement le roi Artu(s). Et tout soit il ore moult poissans, si le cuic je amener a l'aide de Dieu a la merchi le roi Artu(s). Et che sera une chose pour coi je deveroie bien trouver pais enviers le roi *(f. 102 d)* Artu(s), se ja mais la devoie trover. » « Ore vous en doinst Dieus pooir, » fait li varlès ; « car certes je desir moult que il aviegne si conme vous l'avés dit. » « Je te dirai voirement, » fait li chevaliers, « que tu feras. Tu te partiras de moi et t'en iras ou roiame de Norhomberlande et em porteras avoec toi la teste de la damoisiele, et la le presenteras a mes amis la ou tu sés qu'il sont. Et lor(s) porras dire que ensi m'en sui vengiés de cele qui mon frere ochist et en tel lieu ou il avoit plenté des millours chevaliers del monde. » Chil dist que tout cel message fera il bien, mais il demande comment il le porra trouver au revenir. « Je cuic, » fait il, « que tu me troveras en la court le roi Artu(s). Car ains que tu reviegnes avrai jou, se Diu plaist, faite ma pais viers le roi. »

Il l'envoie en Norhomberlande annoncer la vengeance qu'il a tiré de celle qui avait tué son frère,

Lors prent ses armes, si monte en son cheval et chaint l'espee qu'il ot de la damoisiele dejouste cele k'il portoit devant, si qu'il en ot deus a son costé. Et prent un escu et une glaive gros[se] et fort et se part de la ville et s'adrece cele part ou il cuidoit que li rois Rions fust a tout son ost, et li escuiiers s'en revait d'autre part en son commandement.

et il part, ayant à sa ceinture deux épées, la sienne et celle qu'il vient de conquérir.

....

....

(f. 104 a)[1] « Et si te mousterrai comment il est. Voirs est que elle a un frere moult boin chevalier, preu et hardi, assés plus jovene que elle n'est. Et ceste damoisiele, si comme je le sai bien, a amé un chevalier le plus desloial et le plus felon qui soit ou roiaume de Logres. Ore avint puis que li chevaliers qui freres estoit a cele damoisiele encontra par aventure chelui que elle amoit. Il s'entrecoururent sus et tant se combatirent ensamble que li freres ochist l'ami a la damoisiele. Dont elle ot si grant duel que (jamais) elle dist que ja mais ne seroit aise devant que elle avroit pourcachiet la mort de son frere. Elle estoit moult bien de la dame de l'isle d'Avalon, se li pria tant qu'elle le vengeast de son frere qui son ami li avoit ochis, et elle dist que elle l'en feroit aide ; et maintenant le chainst de l'espee que elle aporta en ceste court et dist a li : « Il convient que chis qui « ceste espee deschaindra soit li mieudres chevaliers de sa « contree et li plus loiaus et sans toute trecherie. Or le « quier tant que tu le truises. Et saches que chius qui t'en « deliverra metera ton frere a mort par force de chevale- « rie ; et ensi t'en vengera il de chou dont tu iés plus « courechie. »

Merlin raconte à Artu que la demoiselle qui a apporté l'épée à sa ceinture avait un amant que son frère (à elle) a tué. Pour s'en venger, elle s'est adressée à la dame de l'île d'Avallon ; celle-ci lui a attaché l'épée, en lui disant que celui qui la détacherait la vengerait de son frère ;

Ensi rechiut ceste desloiaus demisiele l'es-*(f. 104 b)*

1. *Le fol. 103 manque dans le manuscrit. Voici en bref, d'après Malory (l. II, c. 4), ce qui y était raconté : Un chevalier d'Irlande, appelé Lanceor, demande et obtient d'Artu la permission de suivre le chevalier exilé pour le punir de l'affront qu'il a fait au roi. Merlin arrive, et explique ce qui vient de se passer : la demoiselle qui a apporté l'épée attachée à sa ceinture (et qui est encore devant le roi) est la plus perfide qui ait jamais existé. Le discours de Merlin continue par les premiers mots du fol. 104, qui commencent cet alinéa*

pee pour chou que ses freres en recheust mort, et si fera il, car il en sera ochis assés prochainnement. Et si n'averra de ceste espee mie seul mal a son frere, ains en morront cil dui que je connois vraiement qui sont li millor chevalier dou roiaume de Logres. Ore esgardés com grant dolour averra par l'esmeute de li. Certes il me samble et si est voirs que elle euust mieus deservi mort que cele qui orendroit morut ichi.» « En non Diu, Merlins, » fait li rois, « vous dites voir. Car il me samble qu'elle morut par trop grant desraison. » Et quant la damoisiele entent que li rois s'acorde a Merlin, elle ne demeure plus en la court, ains s'en vait grant oirre fors de laiens. Et li rois dist a Merlin :

et c'est ce qui arrivera en effet; mais de cette épée périront les deux meilleurs chevaliers du royaume.

La demoiselle s'en va.

« Merlins, que porra on faire del chevalier qui tant a ma court desprisie que pour moi (et) ne pour tous chiaus qui i estoient ne laissa qu'il n'ocheist la damoisiele voiant nous tous ? » « Ha ! sire, » fait Merlin, « ne parlés ja de sa mort. Certes c'est damages qu'il ne doit durer longuement, car a merveilles est preudom et boins chevaliers. Et saichiés que ces dis ans ne morra nus chevaliers en votre court de cui vous plaingniés autant sa mort comme de cestui quant vous savrés qu'i[l] sera deviés. Pour chou vous pri jou pour *(f. 104 c)* Dieu, sire, que vous cestui mesfait li pardoingniés. Que bien saiciés qu'il est teuls hom a cui on (le) doit bien pardonner un grant mesfait. Et certes se vous le connissiés aussi bien com je le connois, vous vous en repentiriés seulement de chou que vous li avés dit. Et a vous, signeur baron, qui li savés mal gré de che mesfait, je vous pri que vous n'aiiés plus enviers lui male volenté. Car bien saichiés que il (l)amendera hautement cestui mesfait a la court ains brief terme. Et bien mousterra qu'il deveroit mieus avoir l'espee que nus qui ore soit en vie. » « Ha ! Merlins, » fait li rois, « il me samble que vous le connissiés

bien. Pour Dieu dites moi qui il est? » « Je vous [di], » fait Merlins, « (di) qu'il a a nonBalaain[s] li sauvages, et est, che sai ge bien, li millours chevaliers dou monde, par coi je le plaing. Car sa mors verra anchois qu'il ne fust mestiers au roiaume de Logres. »

Merlin apprend au roi que le chevalier qui a ceint l'épée s'appelle Balaain le Sauvage : sa mort prochaine sera un grand dommage pour le royaume.

QUANT li baron entendent che que Merlins dist, il se refraingnent tout de[l] maltalent qu'il avoient devant au chevalier, et prient chascuns pour lui et dient que nostre sire le conduie en quel lieu qu'il voise. Et li rois meismes n'en est mie si maltalentis come il estoit devant, car il creoit Merlin de canques il *(f. 104 d)* disoit; si [1] vaurroit ore qu'il n'eust mie parlet au chevalier si felenessement comme il parla. « Ha! rois, » fait Merlins, « chou est a tart que tu soies de li percheus. Sachiés qu'il ne te fera ja mais courtoisie ne compaignie se petit non : che est damages. » Et ensi parole li uns et li autres del chevalier. Et li rois dist a Merlin : « Merlins, que me dites vous dou roi Rion? Me porra il nuire de noient? » « Chevauche, roi, asseur, » fait Merlins, « que nostre sires te fera assés gringnour honnour que tu ne cuides, ne il ne t'a pas mis en la hauteche ou tu iés pour si tost faire tresbuchier. Pour chou ne t'esmaiier, car il te secourra en tous lieus, se che n'est par vo defaute [2]. » Ensi parole Merlins au roi et le chastie del chevalier. Et li rois li respont qu'il se repent moult de chou qu'il li a dit. Mais a tant laisse ore li contes a parler [d'aus] et retorne au chevalier d'Irlande ensi comme il est partis de son ostel.

Merlin annonce à Artu qu'il n'a rien à craindre de Rion.

ORE dist li contes que quant li *(f. 105 a)* chevaliers se fu partis de son hostiel ensi armés comme il estoit, il chevaucha et issi fors de la ville et trouva les esclos dou

Cependant le chevalier d'Irlande atteint Balaain et le défie.

1. qui — 2. defaite

chevalier qui devant lui s'en aloit. Et neporquant il ne le connissoit mie trés bien. Mais aventure le mist en chelui meisme chemin ou il aloit. Tant chevaucha en tel maniere le grant aleure qu'il ataint au pié d'une montaigne le chevalier qu'il aloit querant. Il li crie de si loins com il cuide qu'il le puist oir : « Dans chevaliers, tornés cha cestui escu, u je vous ferrai par derriere, si arois gringnour honte. »

Balaain le combat à regret et le tue.

A ches paroles se regard e Balaain[s] et connoist que jouster le convient erramment, se li a dit si haut que chis le puet bien entendre : « Chevaliers, anchois que tu joustes a moi, di moi a cui tu iés. » Et cil respont : « Je sui au roi Artu(s) qui cha m'envoia pour ton damage. Je te desfi, et te garde de moi, car a jouster te convient. » Et cil respont : « Certes, che poise moi que tu iés a lui. Car se je t'ochi, or serai je plus coupables a lui que je n'estoie devant, et si meterai en tel maniere mesfait seur mesfait. » Lors li adrece le cheval et joint l'escu encontre son pis, [et] baisse la glaive. Et cil li vint de si grant oirre comme il pooit de cheval traire, se li perce l'escu et brise li la glaive en mié le pis, mais de la sele ne le remue. Et li chevaliers le fiert si durement qu'il li perce *(f. 105 b)* l'escu et li ront les mailles dou hauberc et li met parmi le cors la glave si que li fers a tout grant partie del fust apparut de l'autre part. Il vint de grant forche, si l'empaint a terre par desus la crupe dou cheval. Et au retraire qu'il fait de la glaive se taist cil qui sent la destrece de la mort. Et cil fait outre son poindre, et retorne maintenant, et traist l'espee ; car il ne cuidoit pas encore que li chevaliers fust mors. Et quant il est venus seur lui et il a un peu demouré, il voit tout entour lui la terre qui estoit toute couverte de son sanc. Et lors s'aperchiut il bien qu'il est mors, si l'em poise trés durement pour chou que de la maison le roi Artu(s) estoit. Il

commenche a penser que il porra faire ; car volentiers li fesist auchune hounour, se il peust. Et en chou qu'il pensoit en tel maniere, a tant es vous une damoisiele qui venoit cele part si grant oirre conme elle puet chevaucier. Et quant elle fu venue tresque la ou li chevaliers gisoit, elle descent erramment ; car elle ne cuidoit encore mie qu'il fust mors. Mais quant elle le connoist et aperçoit, *(f. 105 c)* elle commenche a faire un duel si grant que cil qui la regarde dist bien qu'il ne vit onques autre tel. Cele se pasme et repasme. Et quant elle est a chief de pieche revenue de pasmison et elle a pooir de parler, elle dist a Balaain : « Ha ! sire, deus cuers avés ochis en un et deus cors en un, et deus ames ferés perdre pour une. » Lors prent l'espee au chevalier et le traist dou fuerre et dist : « Amis, après vous me convient aler. Car il me samble bien que j'aie trop demouré de la mort ; se elle fust aussi douce conme ceste me samble, onques gens ne morussent si a aise conme nous fesissons. » Lors se fiert de l'espee par mi le pis si durement qu'elle se met la pointe par mi le cuer. Et lors se tient près dou chevalier, ne onques Balaains, qui l'espee li voloit oster des mains quant il vit que elle se voloit occhirre, ne se puet si haster que elle ne s'en fust ferue [1] anchois.

L'amie du chevalier d'Irlande survient et le voyant mort se tue sur son corps.

QUANT il voit ceste aventure, il ne set que dire ; car il est si durement esbahis qu'il ne set s'il dort ou s'il veille. Car il ne vit onques ou siecle chose dont il s'esmervillast autant conme il fait de ceste, si dist que loiaument amoit la damoisiele et que il ne cui *(f. 105 d)* doit pas que en cuer de feme peust entrer amour (de femme) si vraie. Endementiers qu'il regardoit a ceste chose, que il pensoit que il porroit faire de l'un et de l'autre, car illuec ne les baoit il pas a laissier, il regarde viers la foriest

1. furue

et en voit issir Balaa(i)n son frere armé de toutes armeures, ne n'amenoit avoec soi en sa compaignie fors que un seul escuiier. Quant il le voit venir, il li vait a l'encontre et li crie que bien soit il venus. Cil qui l'entent le connissoit par les armes qu'il avoit autre fois veues. Si tost comme il le reconnoist, il gieta son hyaume fors de sa teste, et lors le veissiés plourer de joie et de pitié, et li dist : « Ha! frere, je ne vous cuidai ja mais veoir. Par quel aventure estes vous delivrés de la dolereuse prison ou vous estiés? » Et il respont que la fille le roi meismes l'en delivra, et se elle ne fust, encore i demourast il. « Mais quel aventure, » fait il, « vous amenoit cha? » « Certes, Balaains[1], on me dist au chastiel de[s] quatre perrieres que vous estiés delivrés, et que on vous avoit veut a la cour le roi Artus. Et pour chou venoie je cha si grant oirre que je vous i cuidoie trouver. Or me dites se vous i avés esté. » Il dist *(f. 106 a)* que il en vint tout orendroit. « Et pour coi vous em partistes vous? » Et il li conte tout[2] maintenant tout chou qu'il a veu et de le court et de l'espee et de la damoisiele qu'il ochist, pour coi il s'est si tost partis de court; car autrement il demourast gramment avoec la compaignie des autres preudommes; et puis encore que il s'en departi li est il si mescheut qu'il a cest chevalier ochis : che poise li moult durement. « Et de ceste damoisiele, » fait il, « comment est elle morte? » Et il li conte erraument. Lors li respont Balaa(i)ns que loialment amoit la damoisiele, et pour la loiauté qui estoit en li ne faudra il jamais damoisiele qui d'aide le requiere. « Et de ces cors, frere Balaain, qu'en porrons nous faire? » Et il li dist que il n'i set metre conseil, se Dieus li ait.

Balaain voit arriver son frère Balaan, qu'il croyait en prison.

Il lui raconte ses aventures.

1. balaam — 2. tant

Ensi comme il estoient en ceste parole, atant es vous un nain qui de la chité estoit issus et venoit si grant oirre comme il pooit del cheval traire. Et quant il est venus dessus [1] les cors et il les reconnoist, il commenche a faire trop grant duel et detirer ses cheviaus et debatre ses paumes ensamble. Et quant il a cel duel assés mené, il demande as deus chevaliers : « Dites moi li quels de vous deus occhist cest homme.» Et Balaains [2] respont : « Por *(f. 106 b)* coi le demandes tu? » « Pour che, » fait, « que je le voel savoir. » « Et je te di, » fait il, « que je l'ochis, mais che fu sour moi desfendant, ne onques ne m'en fu biel, se Dieus m'ait, ains m'en pesa et poise encore. » « Et de ceste damoisiele, » fait li nains, « me redites la verité, puis que vous del chevalier le m'avés dite. » Et il li conte erramment tout chou que il en avoit veu, et comment la damoisiele meismes s'ochist pour l'amour del chevalier. « Certes, » fait li nains, « se elle le fist, che n'est mie grant merveille; car li chevaliers estoit uns des vaillans chevaliers del monde; et estoit fieus de roi. Et bien saichiés que en chou que vous l'avés ochis avés vostre mort pourcachie. Car il est de si boine gent et estrais de si vaillant chevalier que nus fors Dieus ne vous porroit garandir que vous n'en morussiés si tost comme la verités en sera ja contee de sa mort a son parenté; car il vous querront anchois par tout le monde qu'il ne vous trouvaissent. » « Or ne sai, » fait li chevaliers, « qu'il en averra, mais il m'en poise, non mie pour doutance que j'aie de ses parens, mais pour l'amour le roi Artu(s) qui chevaliers il estoit. »

Arrive un nain

qui prédit à Balaain que le meurtre du chevalier d'Irlande lui coûtera la vie.

1. dessus venus — 2. balaams

Arrive le roi Marc, qui épousa depuis Iseut : il se rend chez son suzerain Artu;

Endementiers que li dui chevalier parloient ensi au nain issi fors de la forest li rois Mars, *(f. 106 c)* qui puis ot a feme Yseut la blonde, si comme chis contes meismes devisera apertement pour chou que conter i convient pour une aventure dont li Graa[u]s parole. Li rois Mars avoit adont esté courounés nouvielement, ne n'avoit pas d'aage plus de dis et set ans, et aloit au roi Artu(s) pour lui aidier de sa guerre, car toute sa terre estoit sougite au roiame de Logres. Quant il fu venus la ou li dui cors gisoient a la terre et il en sot la verité ensi comme li dui frere li conterent, il dist qu'il n'avoit onques mais oi parler de damoisiele qui si loiaument amast : pour l'amour et pour la loiauté de li fera (fera) il hounour a l'un et a l'autre.

apprenant l'aventure du chevalier d'Irlande et de son amie,

Lors commanda que toute sa maisnie descendist, et il le firent erramment. Et il dist : « Je voel querre par cest(e) pais une tombe la plus biele et la plus riche que on porroit trover, et le fach'on cha aporter au plus tost que on porra, car bien saciés que je sui cil qui ja mais ne me remuerai de ceste place devant qu'il soient enterré ensamble en tel lieu meisme ou il rechurent mort. » Quant cil oirent ceste parole, il commenchierent a querre par le pais et jus et sus, et tant qu'il trouverent *(f. 160 d)* en une eglise une tele comme li rois demandoit. Il la firent aporter la ou li rois estoit, qui avoit ja fait tendre son pavillon en la place, comme cil qui ne se voloit pas remuer devant chou qu'il euust fait chou qu'il baoit a faire.

il leur fait faire une tombe, avec une inscription qui dit que là gît Lancer, fils du roi d'Irlande. Mer-

Quant il vit que la tombe fu aportee, il fist metre les cors en terre assés richement et la tombe dessus. Et fist entaillier au pié de la tombe desus lettres qui disoient : *Chi gist Lancer, fius au roi d'Irlande, et dalés li gist Lione s'amie, qui pour le duel de li s'ochist si tost comme*

elle le vit mort. Li rois fist metre au gros chief de la tombe une crois de fust biele et riche, car assés i avoit or et argent et pierre de deverses manieres. Et en chou qu'il se voloit partir, il avint que Merlins vint cele part en samblance d'un fort vilain, et commencha a escrire au cief de la tombe lettres d'or qui disoient : *En ceste place assambleront a bataille li dui plus loial amant que a lour tans soient. Et sera cele bataille la plus miervilleuse qui devant eus ait esté ne qui après cele soit sans mort d'oume.* Et quant il a che fait et il a bien regardé le brief, il commencha a escrire en mi lieu de la tombe et escrit *(f. 107 a)* deus nons, et estoit li uns des nons *Lanscelot dou lac* et li autres *Tristrans.* Et quant il a che fait, li rois qui regarde l'euvre s'esmerveille trop de chou que uns vilains si rudes puet che faire, si li demande qui il est. « Rois, » fait Merlins, « che ne te dirai je pas, mais tu le savras encore a icel jour que Tristrans li loiaus sera pris avoec s'amie, et dont te dira on teuls nouvielles de moi qui te desplairont. »

lin, en figure de vilain, écrit sur la tombe qu'en ce lieu combattront les deux plus loyaux amants du monde, Lancelot du Lac et Tristran.

Lors dist a Balaain[1] : « Sire chevaliers, occoisons de grant dolour, pour coi souffris que ceste damoisiele s'ochist? » « Je ne me poc, » fait cil, « si haster que ele ne se fust ochise ains que je li peusse oster l'espee de la main. » « Tu ne seras mie si lens, » fait Merlins, « comme tu fus chi, quant tu ferras le dolereus cop par coi troi roiame en seront a povreté et en essil vint et deus ans. Et saces que onques si dolereus ne si lais ne fu fais par un homme ne n'iert comme chis cops sera, car toutes dolours et toutes miseres en averront; si m'est avis que nous avons recouvré en toi Evain notre mere : car tout aussi conme par ses oevres avint la grant dolour et la grant misere que nous tout comparons et es painnes

Merlin prédit à Balaain qu'il frappera le douloureux coup qui causera pendant 22 ans la détresse de trois royaumes et blessera le plus saint homme qui soit au monde.

1. balaam

sommes de jour en jour, aussi seront [c]il de trois roiames en povreté et *(f. 107 b)* en escil par le cop que tu ferras. Et tout aussi comme il avoit desfens del [1] dolereus fruit a mengier, et ensi a il desfens [2] del haut maistre meismes de che faire que tu feras. Si n'averra mie ceste dolour pour chou que tu ne soies li mieudres chevaliers qui orendroit soit el monde, mais por chou que tu trespasseras le commandement que nus ne doit (ne doit) trespasser, et mehaingneras [3] le plus preudomme viers nostre Signeur qui orendroit soit el monde. Et se tu savoies comme cest[e] dolours sera grans et comme elle sera chierement comparee, tu diroies que uns seuls hom ne fist onques si grant dolour en terre comme tu i meteras, si sera encore tele eure que tu vaurroies mieus estre mors que tu eusses cel cop feru. » Lors demande li chevaliers qui il est qui ensi devise de lui les choses qui sont a avenir. Et Merlins respont : « Tu nel savras pas ore a ceste fois ; mais qui que je soie, il t'averra. » Et Balaains respont : « Ja Dieus ne le voelle que tu dies voir de ceste chose. Et se je cuidoie que si dolereuse chose avenist par moi comme tu devises, je m'ochiroie anchois que ne t'en fesisse menteour, et j'aroie droit de che faire ; car mieus vaurroit ma mors que ma vie. »

(f. 107 c) Apriès chou qu'il ot parlet ne demoura plus Merlins, ains s'en ala d'autre part si soutilment [4] que li rois Mars ne li autre qui la estoient ne sorent que il fu devenus. N'il n'ot mie granment alé quant il encontra Blaise. Il li vient a l'encontre et li fait joie grant et miervilleuse et il li dist : « Blaises, bien soiiés vous venus. Ore m'aquiterai jou de chou que je vous ai pramis en Norhomberlande ; car j'ai assés pensé comment vous peussiés mener vo livre a fin. Alés vous ent en Cama-

Merlin s'éloigne ; il rencontre Blaise et lui dit d'aller l'attendre à Camalaot.

1. desfendu les — 2. desfendu — 3. menchongneras — 4 seulement

lahot et illuec m'atendés. Et quant je revenrai de la honte le roi Rion et de [1] veoir le mescheant chevalier comment il se provera en ceste grant bataille [2]...» Lors li demande Blaises quant il cuide revenir. « Dedens un mois, » fait il, « m'avras tu. Et sés tu ou tu me trouveras? Dedens Camalaoth meismes. » Et Blaises se part maintenant de Merlin, si que li uns s'en va d'une part et li autres d'autre. Mais ore laisse li contes a parler de Merlin et de Blaise et retorne a Balaa[i]n et a son frere.

(f. 107 d) Ore dist li contes que quant che vint au departir, que li dui frere tornerent d'une part pour aler a l'ost le roi Rion, et li rois Mars torna viers la chité. Li rois demande au chevalier son non. Et Balaa(i)ns, qui ne voult pas que ses freres soit conneus, dist au roi : « Sire, bien le poés savoir. Les deus espees qu'il porte sont senefience de son non. Si saichiés que quant vous orrés parler du chevalier as deus espees, che ert de lui. » Et li rois respont que bien doit avoir cestui non, puis que il porte les deus espees.

Marc se sépare des deux frères; ils disent que Balaain s'appelle le chevalier aux deux épées.

Atant se partirent li un des autres. Et li dui chevalier s'en alerent droit vers l'ost le roi Rion. Si n'orent pas gramment alé quant il aconsivirent Merlin qui s'en aloit le chemin a pié, mais en autre samblance estoit qu'il n'estoit adont quant il parla a eus a l'autre fois. Il s'arresta a eus et lour dist : « Ou alés vous ? » « A toi qu'en affiert ? » fait Bal[a]ain[s]. « Que nous porroit il valoir, se nous le te disons ? » « Il vous porroit bien, » fait Merlins, « tant valoir que se vous voliés et osiés entreprendre chou que je vous diroie, onques a deus chevaliers [n']avint autant d'ou *(f. 108 a)* nour conme il vous

Les deux frères marchant contre Rion rencontrent Merlin sous une nouvelle forme. Il leur donne le moyen de surprendre à la nuit le roi Rion peu accompagné.

1. ve — 2. *Lacune*

aver[r]oit ains demain le jour, que vous porriés en ceste nuit venir a chief de chou que vous alés querant, et conquerre si grant hounour qu'il en seroit parlet a tous jours mais. » Et Balaain[s] li demanda pour lui essaiier : « Et que sés tu que nous alons querant? » « Je sai, » fait il, « que vous alés querant le damage au roi Rion de tous vos pooirs. Mais canques vous pensés a faire ne vous vaurra autant comme chou que je vous ensegnerai, se vous avés hardement dou faire. Et saichiés que vous le porrés legierement mener a chief par la proueche de vous deus, se cuers ne vous faut. »

QUANT il oirent (fait) ceste parole, il s'en esbahissent tout, se li respondent : « Ore nous ensegne comment nous porrons conquerre si grant hounour comme tu nous dis. Et se nous voions qu'il puist avenir, nous le ferons tout ensi comme tu le nous ensegneras. » « Et je vous ferai, » fait il, « entendre chou que je vous di.

« ORE saiciés que li rois Rions, qui chi près est herbegiés a tout son ost, a pris un parlement de venir a nuit gesir avoec la feme le duc *(f. 108 b)* des Vaus ; si saichiés qu'il s'en partira de son ost pour venir au chastiel ou la dame demeure. Si tost comme il sera anuitié verra, en sa compaignie quarante chevaliers, dont li un seront armé et li autre desarmé. Et par mi celle terre verra il armés d'unes armes vermeilles et montés seur le gringneur cheval de toute sa compaignie : a ches ensegnes le porrés vous connoistre. Ceste chose vous ai je descouverte pour chou que se vous avés cuer et hardement d'entreprendre a desconfire le roi, je vous connois ambedeus a si preudommes que je sai bien que vous en averés le pooir, se cuer ne vous faillent. Ne onques mais n'avint si grant hounour deus chevaliers conme il vous averra ;

car bien sachiés que vous retenrés le roi tout pris en tel maniere que vous l'em porrés enmener en la prison le roi Artu(s) ou en autre lieu s'il vous plaist. »

Quant il entendent ceste parole, il en sont assés plus liet que devant, si dient a Merlin : « Comment te querrons nous de ceste chose ? Car se nous savons que che puet estre verités, nous ne lairiesmes por tout che roiame que nous ne li (fuis) *(f. 108 c)* fuissiemes a l'encontre. » « Je vous dirai, » fait Merlins, « que je vous ferai. Je m'en irai avoec vous dusques a tant que je vous avrai mis en la voie par ou li rois verra. Por chou que vous soiiés plus asseur de moi que de ma parole, je demourrai avoec vous tant que je vous aie moustré le roi et sa compaignie. » Et il dient que en tel maniere iront il avoec lui ; car se il les voloit dechevoir ne metre en nul peril, che seroit cil qui tout au commencement s'en repentiroit, car il en morroit tous premiers. « N'aiiés doutance, » fait Merlins, « car se Dieus me consaut, ja par moi ne vous verra maus ne a chevalier qui au roi Artu(s) voelle aidier ; car sans faille che est li hom el monde que je vaurroie orendroit plus son essaucement. »

Quant il entendent che que Merlins lour ot dit, il respondent : « Puis que chou veuls faire que tu avoecques nous verras, et nous ferons a no pooir chou que tu nous amonnestes. Mais s'il ensi est que li rois n'i viegne et que tu nous dies menchoigne de ta parole, saces que nous t'ochirrons. » « Je voel, » fait il, « que vous m'ochiés se li rois n'i vient. Mais se vous perdés par vos mauvaistés a lui prendre, je ne voel mie que *(f. 108 d)* mal m'en aviegne. Ore alons dont ensamble, » fait Merlins ; si acueillent maintenant leur chemin, tant que il vinrent en une montaigne, li dui a cheval et li tiers a pié. Et se il li pleust,

li uns des deus freres l'euust mis sour son cheval, mais il ne vaut, ains dist que il iroit a piet a cele fie.

Il les cache sous des arbres et leur dit d'attendre.

Ensi acueillirent lor chemin tant qu'il vinrent en une grant montaigne et la ou il avoit grant plenté d'arbres. Et Merlins les mainne desous les arbres et lor dist : « Ichi remanrés et demourrés tant que li rois viegne ceste voie. Et aaisiés ces chevaus et vous meismes, se vous le poés faire. » Et il descendent erraument, si ostent a lour chevaus lour frains et les laissent paistre, si s'aaisent de tant conme il pueent, mais che fu poi, car il n'orent la nuit ne a boire ne a mengier.

Ensi attendirent desous les arbres tant que la nuis fu venue. Et Merlins estoit avoec iaus toutes voies et parloit a eus de mainte chose pour iaus reconforter. Et maintes fois li demanderent qui il estoit. Et Merlins leur disoit : « Uns hom sui teuls comme vous poés veoir. A vous *(f. 109 a)* k'en apartient del demander, mais que je vous face veoir chou que je vous ai pramis? » Et il li dient que il ne li demandent plus. Et Balaains dist toutes voies a Merlin : « Il ne me samble pas que vous soiiés preudom, quant vous ne vous osés nonmer. » « Quels que je soie, » fait Merlins, « je vous di qu'il sera plus parlé de mon sens apriès ma mort qu'il ne sera de vostre prouece. Et si estes vous uns des boins chevaliers dou monde et des hardis. »

Ensi parloient entre eus trois ensamble de moult de choses. Et quant la lune [1] fu levee biele et (et) clere, Merlins dist as deus freres : « Apparilliés vous, car

1. la biele

li rois aproce. » En chou qu'il disoit cele parole, il voient par devant eus passer seur un grand destrier un escuiier tout seul qui s'en aloit si grant oirre comme il pooit dou cheval traire. Et li chevaliers as deus espees demande a Merlin : « Sés tu qui chis est qui chi s'en va si grant oirre? » « Oil, » fait Merlins, « c'est li messages le roi qui s'en vait devant pour dire a la feme le duc que li rois i vient. Ore vous apparilliés, car il ne demourra mie granment ; et pour Dieu, se vous onques fustes boins chevaliers, si le moustrés a ceste fie ; car certes vous poés ichi conquerre hounour qui ja mais *(f. 109 b)* ne vous faurra. Et se cuers vous faut [1] que couardise se puisse embatre en vous, saichiés que nule riens ne vous porroit garandir que vous ne fuissiés ochis et detrenchié(s). Car cil qui avoec le roi vienent ne sont mie si niche que il n'aient tost aconneu se vous estes preudomme u non.

« A ceste fois vous di jou, biau signour, pour chou que vous poés a che point d'ore metre pais ou roiame de Logres et vengier le roi Artu(s) del homme dou siecle qui plus le puet nuire. Et je vous di que se ore failliés que le roi ne retingniés, jamais ne verrés en si boin point. » « Ore ne vous esmaiiés, » font il ; « car, se Dieu plaist, nous en verrons bien a cief. » Lors montent en leur chevaus et prendent lour escus et lour glaives, et il estoient en l'ombre des arbres, si que cil ki par le chemin trespassoient nes peussent pas veoir a l'ensient.

QUANT il orent un poi esté en tel maniere qu'il estoient remonté et garni de lour escus et de lour armes et de lour glaives, si oient friente de chevaus venir qui ja avoient monté le tertre et paroient el plain de la mon-

1. fait

A la nuit arrive en effet Rion, allant à un rendez-vous d'amour ;

taigne, et li plains duroit [1] bien uit liues englesques de lé et tant de lonc, et avoit en cel plain une forest *(f. 109 c)* et biele et grant qui pourprendoit le plus de la montaigne. Ensi attendent un petit après chou qu'il orent veut venir les premiers qui au roi tenoient compaignie ; et il venoient petit et petit, car li chemins par les tertres estoit estrois pour aler a la montaigne, que il n'i pooit aler fors que uns seus chevaliers. Quant il apparut en la montaigne jusques a dis compaignons le roi, si se voloient laissier courre, car moult estoient desirant d'assambler a eus, et Merlins lour dist : « Attendés encore un peu tant que li rois soit venus en la montaigne, et lors le porrons sousprendre a essient ; car cil qui avoec lui verront seront si esbahi de legier. » Et il dient : « Pour Dieu, ne nous faites mie trop atendre longuement. » « Ne vous entremetés ja, » fait Merlins, « car je vous en dirai moult mieus le point que vous meesmes nel connisterés. » Et cil se tinrent tout coi après ceste parole.

il est accompagné de 40 chevaliers ; mais les deux frères l'attaquent à l'improviste,

A cief de pieces, quant il porent bien estre en la montaigne tresqu'a vint et deus chevaliers, si dist Merlins as deus freres : « Vous souvient il de chou que je vous dis hui matin et comment vous porriés le roi connoistre ? Ore le poés connoistre apertement. Ore i parra que vous ferés ; car *(f. 109 d)* huimais l'avés [2] vous contre vous. » A cest mot n'i atent plus li chevaliers a deus espees, et laisse courre cele part ou il voit le roi si grant oirre comme il puet del cheval traire, et li crie de loing : « Garde toi, roi ! » Et le fiert si durement qu'il li perche le hauberc, car escu n'avoit il point, et li met par mi le costé destre le fer de la glaive, qu'il apert de l'autre part ; mais il ne la prist mie si parfont que la plaie fust morteuls. Il l'empaint bien, de chou qu'il vint si roidement

1. diroit — 2. les aues

a si grant oirre, si le porte si durement a terre que li rois est tous esquassés au cheoir et se pasme de la grant angoisse qu'il sent et cuide morir en la plache. Et Balaans, qui voit son frere em peril, relaisse courre as autres la u il voit la gringnour presse, et avint qu'il encontra premierement le neveu le roi; il le fiert si durement de toute sa force qu'il li met par mi le cors le fier de sa glaive, si l'empaint a terre qu'il n'a pooir de soi relever; car la mors l'avoit ja souspris. Et quant chascuns des freres ot fait son cop, il metent les mains as espees et commenchent a departir grand caus et d'une part et d'autre, et abatent chevaliers et font tre *(f. 110 [a])* buchier des chevaus. Et tout li autre sont si esbahi des mierveilles qu'il voient que cil font qu'il cuident bien qu'il soient plus de cent; si lour est avis qu'il ne porront durer, a chou qu'il voient lour compaignons cheoir des chevaus menut et souvent. Et quant li autre, qui apriès le roi venoient et montoient encor la montaigne, voient la meslee commenchie et de lor compaignons les uns fuir et les autres agesirs mors et navrés, il cuident bien qu'il soient agaitiet de toute l'ost le roi Artu, si torn(e)rent erramment en fuies, et ne voient comment il se puissent eschaper, si se laissent cheoir a val la montagne, car ensi cuident il bien fuir et eschaper; mais la valee estoit si roste et si haute qu'il laissent la doutouse mort et emprendent la certainne; car nus qui a val se laisse cheoir ne la puet eskiver qu'il ne muire erraument.

Ensi furent torné a desconfiture la maisnie le roi Rion, si en ot tant ochis des quarante chevaliers que il n'en remest en vie que douze et li [1] rois seulement, et cil estoient tel atorné et des plaies et des blecheures que on lour avoit fait que il n'i ot chelui qui eust pooir de soi

en tuent 28, et font les 12 autres et le roi prisonniers.

1. le

relever, et gisoient aussi comme mort. Et *(f. 110 b)* quant li dui frere virent qu'il avoient si outreement desconfi lour anemis, il vienent au roi pour veoir s'il estoit (encore) mors, si li deslacent le hiaume et li ostent de son chief et li abatent sa coife de fer pour recueillir le vent et pour reprendre s'alainne. Quant il ot esté une pieche en tel maniere et il fu auques reposés, il giete un souspir aussi comme uns hom qui vi[e]nt de pasmisons et oevre les ieus, et il dient : « Tu iés mors sans merchi trouver, se tu ne fianches prison. » Et il lievent les espees et font samblant qu'il li voellent le chief trenchier. Et quant il voit les espees nues que cil traient sour lui, il a doutance de morir, si lour dist errament : « Ha! franc chevalier, ne m'ochiés mie; vous poés plus gaaignier en ma vie que en ma mort; car de ma mort ne vous puet il nul preu venir, mais de ma vie si fait, ne il n'est riens que je ne faiche pour ma vie sauver. » « Dont nous fianchiés, » font il, « que vous ferés chou que nous vous commanderons. » Et il lour fiance. Et il l'asseurent adont, et dient que il n'a garde d'eus, car plus ne li feront mal; si revienent as autres qui n'estoient pas encore mie moult navré, si dient qu'il estoient mort, s'il ne leur *(f. 110 c)* fianchent a tenir prison la ou il commanderont. Et cil qui orent paour de mort le fianchent, et lors les asseurent lui dui frere, et dient que ja plus ne les adeseront.

Merlin leur dit de mener leurs prisonniers à Artu, qui leur saura un gré extrême d'un tel service; ils le trouveront le soir même au château de Tarabel.

ENDEMENTIERS qu'il parloient de ceste chose, si vint a eus Merlins et dist as deus freres : « Je voel un poi parler a vous; tornés cha, » et il i vont. Et il lour dist : « Il vous est moult bien avenu de ceste aventure. Nostre sires vous a fait moult grand hounour, quant vous si haut houme comme li rois est avés pris par vostre vasselage. Ore vous dirai que vous ferés, se volés acquerre l'amour et l'acordance dou roi Artu(s); si mouvés orendroit de chi et conduisiés avoec vous jusques au chastiel

de Tarabel ces prisons. Et li chastiaus n'est mie loing, si vous est si bien avenu que vous trouverés le roi Artu, et je vous di que il vient anuit gesir a tout grant plenté de son ost ; et je vous di qu'il atent a demain la bataille dou roi Rion a moult trés grant doutance, car on li a bien dit qu'il i a trop gringnour gent par deviers l'ost le roi Rion que il n'ait par deviers son ost ; et pour chou n'est il pas orendroit asseur, ains atent la bataille *(f. 110 d)* a moult grant doutanche, ne il n'a en sa compaignie homme si hardi qu'il n'ait doute pour les nouvieles c'on lour a aportees del grant peuple. Et pour chou que li os est ore en si grant esmai vous di je bien que vous ne porriés faire chose pour le roi Artu(s) ne li aporter nouvieles que autant li plaisent comme cestes feront, meismement en cestui point d'orendroit. » « Ore nous dites, » font il, « se nous i trouverons tout pour voir le roi Artu(s) la ou vous le nous ensegniés. » « Oil, » fait il ; « et se vous vous hastés bien, vous trouverés qu'il ne sera pas encore couchiés quant vous verrés la. « Ha ! Deus, » font il, « et tant nous seroit bien avenut, se nous le poons trouver et parler a lui, ains qu'il fust ajornés ! » « Se vous i estes aussi tost comme je serai, vous i verrés anchois que je le vous aie devisé(e). » Et cil dient que bien verront il dont a tans, car il i cuide[nt] estre aussi tost comme il i sera. « Or venés dont tost, car je i serai prochainement, » fait Merlins, si se part d'eus. Et cil viennent au roi et a ses compaignons et lour dient : « Nous vous coumandons sour fianches que vous vous partés orendroit de chi, et alons au chastiel de *(f. 111 a)* Tarabel sans repos nul ; et illuec vous renderons au roi Artu(s) de par nous deus. » Et lors respont Balaan : « Je ne voel mie de par nous deus, mais de par le chevalier as deus espees. » Et li [1] rois Rions dist : « Je vous di sour ma fiance que je ne porroie en nule maniere chevaucier que

1. il

je ne fuisse mors d'angousse anchois que je venisse tresqu'au chastiel. Or metés conseil sour ceste chose. » Et il font errament une biere chevaucherece et metent le roi dedens, puis descendent de la montaigne. Et quant il sont venut au plain, si se hastent de tost aler assés plus qu'il ne lour fust mestiers, car moult estoient tuit navré. Ne onques ne se targierent d'aler pour le roi; car li dui frere les hastoient, si errerent en tel maniere a grant dolour tant que il sont au chastiel venu. Et quant il vinrent a l'entree, li doi frere remesent dehors et disent a chelui qui la porte gardoit : « Biaus amis, vois tu che[s] prisonnier[s] que nous amenons au roi Artu(s)? Mainne les devant le roi et garde que tu n'en perdes nul. Et nous te disons certainement que li rois n'ot piecha mais si grant joie comme il avra de ceste aventure si tost comme il connistera qui sont *(f. 111 b)* li prisonnier. » Il dist qu'il soient tout asseur, que il rendera les prisons au roi. Et Merlins, qui s'estoit ja avanchiés, fu venus au roi, et trouva qu'il n'estoient pas encore endormi, ains parloit en sa cambre au roi Marc et a quatre autres barons, et prendoit conseil de sa guerre, ne il ne l'en savoient preu consillier, car trop redoutoient a assambler au roi Rion pour les nouvieles qu'il avoient oies de son peuple. Et lors vient avant Merlins et dist au roi : « Rois, nouvieles t'aport et bieles et boines a toi et a tous chiaus de cest(e) regne, et les plus riches nouvieles qui piecha mais avenissent en tout cest roiame. Saches que li plus poissans anemis que tu aies est pris et vient a ta mierchi a estre prisons par la plus biele aventure dont tu oisses onques parler. »

Ils y arrivent, remettent les captifs au portier qui leur ouvre, en le priant de les remettre au roi.

Merlin annonce à Artu la prise de Rion,

Li rois lieve la teste et voit que c'est Merlins qui ceste nouvele li raconte. Il demande : « Di moi, Merlins, qui chis anemis est. » « Che est, » fait il, « li rois Rions, qui est pris et vient cha, si que tu le verras ja en ta sale. » Et

li rois en est tous esbahis de ceste nouviele, car il ne puet mie croire que che soit voirs, si dist : « Puet che dont estre voirs, Merlins, que che soit avenu ensi comme tu le m'as contet? » *(f.111 c)* « Oil voir, » fait Merlins, « et le verras apertement anchois que on peuust avoir chevaucié une liue englesque. Ore vien ors en cele sale entre toi et tes barons, si te contien si biele et si hautement et a si grant hounour, et tout cil qui avoec toi seront se tiennent bien cointement, si que li rois Rions en soit tous esbahis, quant il verra en ta presence. » Et quant li rois entent que ceste chose est avenue si a cierte comme Merlins li conte, il en devient tous esbahis et dist : « Ha ! Dieus, beneois soiiés vous, quant vous (a) si grant hounour me faites sans ma deserte ! »

Lors est moult liés et moult joious, et mande par mi les osteus dou chastiel a tous ses hommes que il viegnent a lui. Et il vienent erramment si grant plenté que toute la sale en fu raemplie. Et lors ne demoura gaires après ceste chose que laiens entrerent li douze chevalier le roi Rion qui le roi aportoient en la biere chevauceresse. Et quant il entrerent laiens, il commenchierent a faire le grignour duel, et misent la biere en mi la sale tout en plorant. Et quant li rois Rions se vit entre ses barons et sot que devant lui estoit li rois Artus, il se drecha en son estant ensi cou*(f. 111 d)*me il pooit, car moult estoit navrés durement, et demande li quels estoit li rois Artus. Et cil de laiens li enseignierent. Et il en vait erramment cele part, et s'agenoulle devant lui, et li dist : « Rois Artus, a toi m'envoie(i) en ta prison li chevaliers a deus espees, qui [m'a conquis] par le grignour mierveille que je onques veisse, a l'aide d'un seul homme, et si avoie avoec moi chevaliers quarante armés : si a tous mes hommes mors entre li et son compagnon, fors ces que vous ichi veés. Et moi meismes euust il ochis sans repos querre,

qui est introduit, se déclare vaincu,

se je ne li eusse acreanté come rois que je me meteroie outreement en vostre prison. Or m'en aquite de chou que li creantai, car je me met del tout en vostre manaide, si porrés ore faire de moi canques il vous plaira, ou de l'ocirre ou de laissier vivre. » Li rois respont que tel prison ne refuse il mie. Et lors vienent li autre avant et font autretel comme li rois avoit fait, et il les rechoit, moult joious de ceste aventure que Dieus li avoit envoiie. Et li rois li dist : « Sire, pour Dieu, se vous ne baés a ma mort, faites moi metre en tel lieu ou je puisse reposer, la ou on prendera garde de moi. Et je vous di que il le convient, *(f. 112 a)* car je sui si durement navrés que autrement ne porroie jou durer gramment sans morir, a chou que jou ai gramment de mon sanc perdu puis que je fui primes navrés. » Et li rois commande erramment que on prenge lui et ses compaignons et les meche es chambres de laiens, et leur amaint on les mirres qui de lour plaies se prengent garde. Tout ensi comme li rois le commande le firent cil de son ostel ; car il en menerent le roi et ses compaignons es chambres de laiens. Et lors dist li rois a Merlin : « Sés tu qui li chevaliers est qui tant de bonté m'a faite qu'il a envoié en ma prison si riche homme comme li rois estoit? » « Sire, » fait Merlins, « je le connois bien, et s'il vous plaist je le vous dirai. » « Et moult[1] me targe, » fait li rois, « que je le sache, et moult le desir.» « Or saichiés, » fait Merlin, « que che est li chevaliers qui, en vostre court et voiant vous meismes, fist si grant outrage coume d'ochirre la damoisiele, dont vous vous courchastes si a lui que vous le congiastes de vostre court.» « Che me poise, » fait li rois, « que je le congiai ; or m'en repent, car bien a il amendé le mesfait de la damoisiele. Ore vauroie, se il li plaisoit, que il revenist a court. Et se je li avoie dit cho*(f. 112 b)*se qui despleust, je li amenderoie tout a sa

et est remis aux mains des médecins.

Le roi, apprenant le nom de celui qui lui envoie ce prisonnier, lui pardonne et voudrait le voir, mais il est loin. Merlin annonce au roi qu'il va avoir à lutter contre deux ennemis redoutables, le frère de

1. comment

volenté. Car certes il a plus fait pour moi que chevaliers morteus peust faire, ensi que je cuidoie. » « Rois, » fait Merlins, « or laissiés ceste parole a tant; assés l'avés dit. Vous ne l'averés em piece mais en vostre compaignie, non par aventure ja mais. Mais pensés a une chose dont il vous est orendroit mestiers. » « Ore dites, » fait li rois, « car je n'en ferai nient se par vo conseil non. » « Je vous demant, » fait Merlins, « se vous vous devés assambler as hommes le roi Rion. » « Comment dont ? » fait li rois, « ne se deveront il dont tenir en pais, puis qu'il savront lour signour en ma prison ? » « Rois, » fait Merlins, « che saichiés vous de voir que il ne porroient en nulle maniere croire que che fust verités que vous l'eussiés ensi en vostre prison. Et d'autre part s'il le savoient bien, si a li rois un frere, riche roi et poissant, que on apiele Nero ; et si [1] vous di que chis les fera assembler a vous et a vo gent, comment qu'il leur en doive avenir. Et pour che vous devés metre conseil en vo(u)s affaires et garnir vous si bien encontre vos enemis qu'il ne vous puissent sousprendre mauvaisement. » Et li *(f. 112 c)* rois respont : « Merlins, je ne ferai nule riens faire se par vostre conseil non. Ore nous dites chose qui nous puisse valoir, car nous volons user dou tout a vostre conseil. »

Rion, Nero, et le beau-frère d'Artu, le roi Loth d'Orkanie, furieux parce qu'il croit son fils Mordrec noyé avec les autres enfants.

« Ici vous voel acointier, » fait Merlins, « d'une chose dont [2] vous cuideriés bien venir a chief se je ne le vous disoie, et chou est chou qui vous puet tollir vos terres. » Et il dist : « Nous volons user dou tout a vostre conseil. » « Je vous di que vous avés a faire demain a tel gent qui moult font a redouter. Premierement [3] a la compaignie le roi Rion, qui ne sont mie si poi de gent qu'il ne soient plus que ne soient vostre homme.

1. *Le ms. commence ici un paragraphe et lit* Ensi — 2. que — 3. *Le ms. fait ici un paragraphe*

En cheus sans faille n'a mie trop grant peril a eus atendre, car il avront assés petit hardement, si tost comme il savront comment il lour est avenu del roi Rion, et pour chou qu'il seront si durement descomforté de lui porront il legierement estre desconfi, et si seront il sans faille. Mais encore soit il ensi que vous en viegniés au deseure a vostre volenté, vous di je que vous avés a faire a chelui qui ne porra gaires mains nuire dou roi Rion. Et savés vous qui c'est? C'est li rois Loth d'Orkanie vostre serorges, qui est li mieudres chevaliers que vous sachiés en votre roiame *(f. 112 d)* de cheus meesmement qui portent couronne. Et il est mal de vous et vous het moult (moult) mortelment. Et savés vous pour coi ? Vous savés bien que[l] felonnie vous fesistes des enfans que vous mandastes par vostre terre que on vous aportast. Et che fu ou tans que vous faisiés les enfans prendre que vostre serour la feme le roi Loth ot un enfant. Il le misent en mer pour vous envoiier. Et quelque chose qu'il avenist de l'enfant, fust mors ou vis, il cuide vraiement que on le vous ait aporté et que vous l'aiiés mis en mer aussi comme les autres. Dont il ont enviers vous acueilli si trés grant haine, et tout aussi vostre serours comme li rois, (et) que il ont fait assambler tous les preudommes et les boins chevaliers dou roiame d'Orkanie et les ont fait venir jusques a Camalahot, aussi comme che fust pour vostre aide ; mais che n'est mie voirs, ains est del tout pour vostre nuisement ; dont nous verrons avenir demain, quant nous verrons a bataille encontre le frere le roi Rion, qu'i[l] vous verra entre lui et sa compaignie, quant li autre vous seront au devant : che sera tout(e) a une eure. Ore gardés que vous porrés faire de ceste aventure. Car je ne *(f. 113 a)* ai dit chose qui ne vous aviegne tout ensi comme je le vous ai dit, se Dieus me consent. »

Quant li roi entent ceste aventure, il n'est mie peu esbahis, car li rois Loth estoit li hom de sa terre que il redoutoit plus, si dist a Merlin : « Je ne sai que dire, puis que li rois Loth me veult mal. Car che est cil de ma terre en qui je me fiaisse plus au grant besoing, et pour cui je fesisse plus. Et je le devoie faire, che m'estoit avis. » « Il est tout ensi, » fait Merlins, » que vous en savrés demain la verité. » « Ore me dites, » fait li rois, « que on porra faire : que se il me vienent au derrier et mi anemi me sont au devant, ensi porra estre li roiames de Logres en aventure de perdre toute hounour. » « Je vous dirai, » fait Merlins, « que vous ferés. Vous averés conseil de ceste chose tel comme je vous dirai. Li rois Loth est moult preudom et boins chevaliers; moult le doit on redouter pour trop de choses. Mandés li premierement amistié, et li faites a savoir que il ne laisse en nule maniere que il ne sekeure le roiame de Logres si comme il le doit faire, et que il li prenge pitié de la couroune, que li hounours del roiame ne dechiee par le defaute de lui. Et li faites savoir que vous volés que il seconduie vostre premiere bataille et que il face porter vostre confanon, et qu'il ait a mainte*(f. 113 b)*nir l'ounour dou regne ensi comme loiaus homme se doit aler et aidier a maintenir l'ounour de son signour ; et se vous li avés mesfait en riens dou siecle, vous li amanderés a sa semonse si hautement comme li baron dou roiame de Logres le savront deviser. Et tout chou li mandés orendroit, et puis s'orrons chou, que il nous remandera, si avrons conseil. » « Et ou cuidiés, » fait li rois, « qu'il soit trouvés? » « Il est, » fait Merlins, « près de chi a deus lieues englesques a tout son ost, ne n'atent tant seulement fors tant que vous soiiés assamblés as hommes le roi Rion, et lors vous cuide il legierement desconfire. Ore vous hastés de lui mander chou que je vous ai dit.

Il engage Artu à envoyer des messagers à Loth, déjà tout près avec son armée, en lui demandant son secours et promettant de lui amender toute injure.

Car vous n'avés que demourer, a chou que li roi aprochera tost. »

Lors apiele li rois deus de ses chevaliers et lour dist qu'il aillent au roi Loth a ferir des esperons, et lour carge son message au mieus qu'il le set faire. Et cil se partent erramment de court et tant font qu'a l'ost le roi Loth vienent, et vont droit a son mestre[1] tref et le saluent de par le roi Artu(s). Et puis li content le message tout ensi comme il lour avoit este cargié, et que il ne le laissaissent mie a lour ensient. Quant li rois Loth che entent que li rois Artus mande, *(f. 113 c)* il ne se refresne point de son mal talent, ains respont as messages : « Dites vostre signour que a m'aide a il failli et a tous les biens que je li porroie faire, se li mousterrai au plus tost que je porrai (et) que je ne li doi pas aidier, mais nuire a men pooir de tant comme je li porrai. » « Comment? sire, » font li message, « sera il dont ensi? » « Oil, » fait il, « en tel maniere que je ferai mon pooir de lui tollir terre et d'oster le couronne del chief, car il l'a bien deservi, ne homme si desloiel comme il est ne deust porter couronne au mien esgart, puis qu'il fist si trés grant desloiauté comme d'ochirre les enfans de son regne. Et se li baron dou roiame fuissent si preudomme comme il deussent estre, il ne l'eussent ja puis tenu a signour, ains l'eussent ochis et destruit, si comme on doit faire roi desloial et mauvais. Et alés vous ent de chi ; bien li dites qu'il ne trouvera ja pais en moi devant que jou aie vengiet men fil, la petite creature que il deust amer tant comme sa char meisme, et il le destruist et mist a mort sans deserte, par coi je le destruirai, se Dieus le me veult souffrir. Et itant li dites que je li manc.» Et cil dient ke cest message feront il, mais moult

Loth reçoit fort mal le message et déclare qu'il ne fera jamais la paix avec Artu.

1. destre

lor [1] poise qu'il n'ont en *(f. 113 d)* lui trouvé millour conseil.

A tant se partent li message, et montent, et vont tant que au roi Artu(s) vienent, se li content tout chou que il orent trouvé ou roi Loth. Et li rois en est moult dolans et moult en est plus esmaiiés qu'il ne seut. Et Merlins li dist : « Rois, ne te desconforte, car nostre sires te secourra. Et bien sachiés qu'il ne te mist pas en si haute segnourie pour oster t'en si delivrement, se tu trop ne li mesfais. Ore chevauce tout asseur et ordene tes gens au mieus que tu savras. Et je te di que nostre sires te fera hui le grignour hounour qui piecha mais avenist a roi pecheour. Et je (vous) voel que tu te rendes confès de toutes les choses (que) dont tu te sens coupables vers nostre signour. Et je te di que che est une chose qui moult te pourfitera et moult te porra aidier. »

Artu se prépare à combattre.

Tout ensi comme Merlins le consilla au roi, tout ensi le *(f. 114 a)* fist il. Et si tost comme il fu ajorné, il ordena ses hommes et vit qu'il avoit bien mil chevaliers, sans les serjans a piet et a cheval. Et establi errant dis batailles, et demanda as ses honmes s'il iroit avant ou il atenderoit en cele place ses anemis. Et il li loent que il les attende illuec, si ne seront pas lour cheval lasset ne travilliet de courre parmi la plainne. Ensi ot li rois Artus ses batailles ordenees, et se fu arrestés en mi liu d'une plainne pour attendre ses enemis ensi comme il verroient, si ot moult amonnesté ses hommes de bien faire, si que l'onnour dou roiame de Logres ne fust le jour perie par defaute d'eus. Et cil li respondirent qu'il volloient tout mieus morir en la place meismes qu'il

1. li

n'eussent l'ounour de la bataille. Mais or laisse li contes a parler de lui et de sa compaignie, et retorne a conter des deus freres qui le roi Rion avoient amené au roi Artu(s).

Balaain et Balaan apprennent chez un ermite qu'il va y avoir une grande bataille entre Artu et Nero.

(f. 114 b) ORE dist li contes que quant li dui frere orent baillié lour prisons en la main dou portier, il se partirent de Tarabel. Et chevaucent viers un(e) hermitage qui près d'illuec estoit a une liue englesque. Li chevaliers a deus espees estoit moult acointes de l'ermite, si l'apiela tant que il le connut, et ouvri erramment son huis, et le rechuit en son ostel entre lui et son frere a moult tres biele chiere, et les aaisa de canques il pot et lour douna a mengier pain et eve, car autre chose n'avoit il en sa maison. La nuit jurent laiens li dui frere et aaisierent lour cors et lour chevaus de chou qu'il trouverent en l'ostel, si dormirent jusques a l'endemain. Au matin, quant solaus fu levés, il se leverent et se firent armer a lour escuiiers. Et lors (dist et) vi(e)nt laiens uns vallès qui estoit parens a l'ermite, qui lour dist : « Nouvielles vous sai a dire mervilleuses. En che jour d'ui sera chi près la gringnour bataille qui onques fust ou roiaume de Logres. Car li rois Artus et li honme le roi Rion assambleront orendroit en bataille campel en une plainne cha devant. » « Sés le tu bien? » fait li *(f. 114 c)* chevaliers. « Oil, » fait il, « car j'ai veut les banieres drechier au vent. Ore en soit (il) nostre sires en l'aide dou roi Artu(s), car certes che seroit damages trop dolereus s'il en estoit mis au desous. » Lors se traient a une part et prendent conseil entr'aus deus qu'ils porroient faire, et Balaans dist : « Sire, comment vous plaist il que nous alons a ceste bataille? » « Je voel » [, fait Balaains,] » que nous alons (ceste bataille et) cele part [ou la bataille doit estre]. Et quant nous verrons que li freres au roi Rion sera meus en ceste bataille, lors nous adrecerons

a lui ; et s'il nous avenoit si bien, ou par le volenté de nostre signour ou par autre chose, que nous le peussons sousprendre entre ses honmes, je ne cuic pas qu'il escapast legierement dusques [a tant] qu'il averoit fait envers nous auchun plait a nostre volenté. Et se Dieus nous faisoit si boins eureus que nous le peussons prendre et metre es mains le roi Artu(s), je cuic que encore troveroie je bien ma pais envers lui et avroie s'acointance et s'amour aussi que jou avoie avant que je ochesisse la damoisiele. » Et il s'acordent bien a ceste chose, si viennent a l'ermite et prendent congiet a lui et s'em partent erramment, et s'en vont cele part ou il sevent que la bataille devoit estre, si n'orent gaires alé quant il voient *(f. 114 d)* toute la campagne couverte de chevaliers armés, et voient d'une part et d'autre les ensegnes drechies au vent et les banieres bieles et riches de diverses coulours. Et Nero li freres au roi Rion savoit ja bien nouvielles de son frere qui estoit pris, mais il l'avoit si bien celé de ciaus de l'ost que il n'en i avoit encore nul qui en seust la verité, ne mais uns siens cousins germains qui li avoit conté. Et au matin quant li haut baron de l'ost demanderent ou li rois estoit, lour respondi il : « Chevauciés asseur, car entre moi et lui conduirons la premiere bataille, ou la daeirrenne. Or ne vous esmaiiés, car ja caup ne ferrés sans sa compaignie. » Ils s'y rendent.

En tel maniere ot Nero ses batailles ordenees, et en fist dis aussi comme li rois Artus avoit fait; mais moult avoit plus de gent par deviers lui que par deviers le roi Artu(s). Et quant il les ot ordenees au mieus qu'il pot, il envoia avant les trois premieres, si peussiés veoir, [a l']assambler des deus os, lanches brisier et chevaliers cheoir, et chevaus courre tous estraiiers et loing et près, qu'il n'estoit nus qui les retenist, car trop avoit chascuns a entendre [a] autre chose. Mais *(f. 115 a)* cil qui par deviers le Après divers succès,

roi Artu(s) estoient n'avoient pas tant de gent, si souffrirent moult et endurerent au commenchement, et s'il ne fuissent si preudomme et si boin chevalier comme il estoient, legierement peussent estre desconfi. Mais il estoient viste et legier et de boin aage et jovene houme tout li plus et abandonné de mort rechevoir ains qu'il perdissent honneur en la bataille, et cest[e] chose lour fist tant endurer chelui jour que assés en i avoit de mors et de mehaigniés. Quant les lanches furent brisies, il misent d'une part et d'autre les mains as espees, si commenchierent les meslees si morteus et si perilleuses que en peu d'eure peust on veoir la place toute couverte de chevaliers mors et de mehaigniés. Mais toutes voies par esfors gaaignierent li houme le roi Artu(s) la place, si que la desconfiture torna sour les hommes le roi Rion, si k'a force convi(e)nt les dos torner as trois premieres batailles, et se ferirent sour les autres compaignons qui les venoient secourre de tout lour pooir. Et avoit en cele compaignie trois batailles toutes ordenees, fervestues et bien armees.

(f. 115 b) A cel encontre ot porté a terre grant plenté des houmes le roi Artu(s) et assés en i ot de navrés et de malmenés, car trop estoient peu de gent encontre cheus qui sour eus estoient venu, si i peussent tost rechevoir mort en tel maniere que ja n'en eschapast piés que tuit ne fuissent detrenchié. Mais li rois Artus lour envoia trois batailles pour eus secourre, bien ordenees et appareillies. Lors se tinrent auques bien. Et nonpourquant trop avoit plus de gent par deviers le roi Rion que par deviers le roi Artu(s). En tel maniere assamblerent d'ambesdeus pars toutes les batailles : car quant li un avoient le pis, si estoient errant secourut de leur compaignons. Et quant li rois Artus vit que.........[1] [Et] li doi frere

1. *Il y a ici une lacune*

se furent mis en la bataille, et dient que trop ont attendu a lour anemis grever, et que trop longuement les ont laissiet ester. Lors s'adrechent viers la daerrainne bataille, cele meismes ou Nero estoit, et se tornent la ou il voient la gringnour presse, si encontrerent en lour venir deus chevaliers que on tenoit a moult preudommes. Il lor metent les glaives parmi les cors, car li escu ne li hauberc ne les *(f. 115 c)* porent garandir contre les fers, si les portent des chevaus teuls atornés qu'il n'ont de mire mestier, car il estoient ambedui navré a mort, et au (per)cheoir qu'il font brisent ambedeus les glaives. Il metent les mains as espees et commenchent a departir as uns et as autres grans caus, si abatent chevaliers et ochient, et esrachent hyaumes de testes et escus de cols, et font ambedui grant mierveilles d'armes, voiant leur anemis, que nus nes voit qui n'en soit esbahis. Et se auchuns me demandoit de la quele espee c'estoit que li chevaliers a deus espees [1] se combatoit, je responderoie que che estoit de la soie et ne mie de l'espee qui fu a la damoisiele ; car de cele espee ne se combati il onques devant le jour que il fu mis ou camp contre Balaan son frere, si qu'ill ocist par mesconnissance son frere de cele espee, et ses freres le rochist de cele meismes, si comme Robers de Borron le contera ja avant a la seconde partie de son livre.

voyant les gens d'Artu, moins nombreux, plier, ils entrent dans la bataille, et font des prodiges.

Balaain se sert de son ancienne épée, et non de celle de la demoiselle, dont il devait plus tard tuer son frère et être tué par lui, comme le racontera Robert de Borron.

GRANT fu chelui jour la bataille en la plainne de Tharabel, si le fist moult bien li rois Artus ichelui jour, et moult en ochist et mehaigna, et bien moustra as ses a*(f. 115 d)*nemis la bonté de s'espee Escalibor ; si acha-terent chierement chou que elle trenchoit si bien, car il en ochist de sa main de la propre espee, ains que la bataille fust finee, plus de vint chevaliers et en mehaigna

Artu, Ké, Hernil de Rivel, font de grandes prouesses ; mais nul n'approche du chevalier aux deux épées, dont Artu dit que ce n'est pas un chevalier comme un autre, mais un être surnaturel.

1. que il se c.

plus de quarante. Et Kés li seneschaus le refist moult bien endroit soi, et tant fist icelle jornee qu'il acueilli los et pris qui li dura lonc tans après. Et autressi le refist bien Hernil de Rivel, qui a chelui tans estoit assés jovenes chevaliers. Mais nul bien fait que il fesist chelui jour ne il ne autre ne fu tant loés comme che fu que fist li chevaliers a deus espees. Car cil faisoit une chevaleries si apertes, en quel lieu que il venoit, que tuit le regardoient a merveilles, ne il ne disoient pas que il fust chevaliers morteus, mais auchuns monstres, ou auchuns anemis que mesaventure avoit la amené. Et li rois Artus meismes, quant il l'ot bien esgardé, et il vit les merveilles que il faisoit, il dist que che n'estoit pas chevaliers conme autres, mais hom nés sour terre pour destruction de gent. Et ceste parole dist il a Gifflet, qui puis fu en maint lieu retraite.

Merlin va trouver Loth et essaie de le ramener en lui disant que Mordrec n'est pas mort;

(f. 116 a) Ensi fu la bataille mellee et commenchie d'une part et d'autre. Et Merlins s'en fu alés au roi Loth, et trouva qu'il apparilloit ses hommes tant comme il pooit pour aler seur le roi Artu(s). Et lors li dist Merlins : « Hé ! rois Loth, tu as esté dusques chi moult loiaus hom viers ton signour naturel. Ore iés ensi comme cil qui se recroit de boines oevres faire viers sa fin. Tu as esté dusques chi loiaus ; ore quant tu t'aproces de ta mort si veuls devenir desloiaus et monstrer tout apertement ta desloiauté au peuple. Ore regarde : comment peusses tu faire si grant desloiauté conme de lui faillir au besoing quant il se combat pour toi et pour son peuple, et met son cors en aventure por toi et pour tous les autres oster de la subjection as estranges princes ? Et tu sour cest peril li appareilles encore un autre ! Car la ou il met son cors por toi desfendre et de tes anemis, tu t'apareilles de lui occhirre a ton pooir. Ore garde se chou est desloiautés et felonnie. » « Merlins, » fait li rois,

« se je le haç, che n'est pas mierveille. Car il a fait tout de nouviel la gringnor desloiauté que rois fesist onques, si en a adamagié tous les *(f. 116 b)* haus hommes de cest regne. Et moi meismes en a il apovroiié d'un hoir meismes que Dieus m'avoit envoiié; si ne regarda onques a chou qu'il estoit mes fieus, qui estoie li plus haus hom de son regne, et je estoie si ses amis que je avoie sa serour a feme, et a chou que mes enfes estoit ses niés. Or regarde que sa felonnie fu par se desloiauté. »

« Or me dites, » fait Merlins, « quides tu dont qu'il ait ton enfant ochis? » « Oil, » fait li rois : « je le sai tout certainnement : il le mist en la mer avoec les autres, par coi je ne l'amerai ja mais ne ne quier qu'il ait amour ne concorde nule entre moi et lui, mais guerre a tous les jours de ma vie. » « Rois, » fait Merlins, « tu as tort; tu ne deusses mie dire chose ou il n'eust verité. Saches que Mordrec est vis. Et se tu voloies laissier [l']emprise que tu as orendroit faite, je te creanc que je le te mousterroie tout sain et tout vif[1] dedens deus mois. » « Je n'en querroie nullui, » fait li rois, « pour parole que on m'en seust dire devant que je le veisse. » « Et k'en veuls tu faire? » fait Merlins. » « Je ne m'en partirai ja, » fait li rois, « se par bataille non. Et illuec m'en vengerai, se la mors *(f. 116 c)* ne m'en destorne. » « Et je te di, » fait Merlins, « se tu en aventure de la bataille te mès, je te di que tu en seras honnis. Car tu en remanras recreans et i seras pris et ti homme li pluiseur ochis; et si me deusses bien croire de chou que te di, car tu n'ois onques dire que je fuisse menchoigniers de parole que je affremaisse pour verité; si t'en repentiras se tu ne fais chou que je te lo. » Et cil dist qu'il ne lairoit pour homme qu'il ne s'en mesist en aventure de querre ven-

1. vis

janche. » « Ore t'en conviegne bien, » fait Merlins, « car certes tu t'en repentiras tele eure que ne le porras amender. Et chis repentirs verra trop a tart, si sera damages grans. »

mais Loth ne veut rien entendre ; du moins Merlin le retient par enchantement,

ENDEMENTIERS que Merlins parloit ensi au roi, il avoit pluseurs barons en la place, dont chascuns disoit au roi : « Ha ! sire, pour Dieu, faites chou que Merlins vous loe. Ja ciertes de son conseil ne verra maus a vous ne a autre. » Et li rois dist toutes voies que ja n'en fera riens. Et Merlins, qui bien savoit que a cele eure se combatoit li rois Artus, et s'il avenist que li rois Loth li couru[s]t sus a cele fois que damages em peust avenir grans, et toutes voies Merlins tenoit le roi tout dis en sa parole, et le faisoit a lui entendre, et le destourboit d'aler avant au plus que il pooit. Ne il nequer(r)oit *(f. 116 d)* que li rois euust plus de respit fors tant seulement que il eust vaincu les hommes au roi Rion. Et pour chou fist Merlins demourer le roi Loth dusques a eure de tierce. Et le tient en tel maniere qu'il ne chevaucha pas de lonc [1] plus de quatre arpens de terre. Et tout chou fist il par enchantement, tant que il peust veoir que la bataille devoit avenir. Il secourut tant le roi Artu(s) toutes voies, qu'il aimme mieus et voloit mieus que li rois Artus fust sains et haitiés et li rois Loth fust ochis. Et il savoit bien que li uns d'aus deus i morroit, se la bataille feroit ensamble.

tant qu'arrive la nouvelle qu'Artu a complètement défait l'armée de Rion.

APRIÈS eure de tierce tout droit avint que uns messages vint devant le roi Loth, et li dist : « Sire, nouvieles vous aporch assés mervilleuses. Li rois Artus a vaincu les hommes le roi Rion. Mais onques ne veistes si grant

1. loing

bataille ne si pesant conme ceste a esté, car trop en i a de mors et d'une part et d'autre. Mais en fait avant li rois amener tant de prisons qu'il sont plus de cinc cens, tous rices hommes a mon ensient. » Quant li rois entent ceste aventure, il en devint tous esbahis et regarde tout entour lui pour savoir se il veist Merlin ; car il li voloit coper la teste, pour chou *(f. 117 a)* qu'il estoit ore bien apercheus que Merlins l'avoit enchanté et fait atargier tout de gré. Et lors dist as ses hommes : « Merlins m'a mort : se je eusse dès hui matin chevauchié a esfors, je eusse le roi desconfit et gaaignié ma querele. Or en sui plus loing que je ne fui [1] onques mais, ne ja mais tant comme je vive n'avrai le roi en aussi boin point comme jou avoie hui matin. Or ne sai jou que faire. Car se je m'en vois a lui, il me fera prendre com son anemi pour chou que je ne vauc faire chou que il me requist ; et se je m'en vois en ma terre, il assamblera ses houmes et venra a ost sour mi, et ensi destruira moi et ma terre, que ja n'en avra merchi autrement que je eusse de lui, se je en venisse au dessus. Ensi ne sai je prendre conseil. Je ne voi ma sauveté de nule part. » Et lors li respont uns siens chevaliers qui estoit ses cousins germains : « Sire, vous ne troverés ja merchi viers le roi, se vous ne la desraisniés au branc d'achier. Assamblés seurement a lui, car nostre sires vous donra l'ounour de la bataille. » « Allons dont, » fait li rois : « ja mais ne m'en quier aler se par la bataille non. » Lors demanda li rois au message : « A bien grant gent li rois Artus avoec lui ? » « Certes, nenil, » fait *(f. 117 b)* li vallès, « et sont presque tuit navré et alassé li plus frès, de ceste bataille qu'il ont hui vaincue. »

Loth se désole de son retard, mais il se résout à livrer néanmoins bataille aux gens d'Artu, las de leur premier combat.

« Or alons dont, » fait li rois, « et gardés que vous

1. sui

le faites si miervilleusement k'en vostre venir n'en remaingne nus en sele. » Et cil dient qu'il en sont prest (puis) puis que au roi plaist vraiement. Lors n'i ot plus demouré, ains ordenerent maintenant lour batailles, et s'en vont tout lour chemin tout droit viers l'ost le roi Artu(s). Et Merlins fu ja revenus au roi, et le trouva navré en plus de huit lieus de plaies petites et grans, et vit que si houme le desarmoient pour chou qu'il alast plus aise, car il ne cuident pas que il le convenist combatre ichelui jour. Et lors dist Merlins au roi : « Ha! rois, pren ton hauberc [ne] ne te desarme pas, car tu as plus a faire que tu ne cuides. Veschi le roi Loth d'Orkanie entre lui et tous ses barons qui vienent a ost sour toi, si en poes ja veoir les ensaignes lassus en cele montaigne, [et] les confanons drechiés [1] qui cha vienent grant aleure encontre toi.» « Ha! Dieus,» fait li rois, « tant a chi grant pestilence! Ceste painne m'envoiiés vous pour mon pechié. Ore cuide que li preudomme comparront chou que je me sui mesfais viers vous. » Et quant li baron entendent cele parole, il n'i a cel *(f. 117 c)* qui toute pitié n'en ait en son cuer, si respondent : « Rois, ne t'esmaie mie, mais chevauce tout asseur, que nostre Sires te conduira et te metera au dessus de tes anemis en tel maniere que tu averas victoire la ou il avront toute deshounour. »

Merlin annonce l'approche de Loth au roi, qui se désarmait.

Les barons d'Artu l'encouragent,

LORS parla uns chevaliers de la compaignie le roi, et che estoit cil qui tant longement ot cachié la diverse beste, chis qui puis meismes engenra Parcheval, si comme chis contes le devisera apertement. Et il l'avoit si bien fait en la bataille ichelui jour que nus n'estoit prisiés a bien faire fors que il et li chevaliers a deus espees seulement et ses freres. « Sire, » fait il au roi, « on-

notamment l'un d'eux, qui avait fait des merveilles pendant le combat, et qui n'était autre que le chevalier qui avait longtemps chassé la bête diverse, et qui devait être le père de Perceval.

1. drechier

ques de chou ne vous esmaiiés, que bien sachiés que vous vainterés. » Et li rois respont : « Sire chevaliers, la vostre merchi de chou que vous m'avés si durement aidié. Ore sachiés bien que toute ma fiance est en Dieu et en vous et es autres preudommes. Et certes s'il estoient par devise tout autel chevalier conme vous estes, je sai de voir qu'il avero[ie]nt courte duree. Et je vous pri que vous me dites qui vous estes, car je ne vous connois pas as armeures que vous portés. » « Je nel vous celerai mie, » fait il : « je sui li chevaliers a qui vous veistes siure la diver *(f. 117 d)* se beste. Et par la bonté que je savoie en vous vous sui ge venus aidier, ne mie por chou que je regne tiegne de vous, che savés vous bien. » « Certes, » fait li rois, « vous en terrés quant il vous plaira, que vous en estes bien dignes. » Quant il orent lour batailles ordenees, il s'en vont droit viers les hommes le roi Loth. Si peussés veoir a l'encontrer des deus batailles assés gringnour abateis [1] de chevaliers et plus grant mortalité de gent que il n'avoient huimais eues, car il estoient boin chevalier et d'une part et d'autre, et s'entrecontrerent si morteument que vous en peussiés veoir au premier abateis [1] teuls cent jesir a terre dont les armes estoient parties des cors.

Les deux armées se choquent avec la plus grande violence.

CELE bataille sans faille (qui) tant fu crueus et felenesse que elle commencha a eure de tierce et dura dusques a eure de viespres. Et se li rois Loth ne fust si trés bons chevaliers comme il estoit, si houme eussent esté plus tost desconfi que il ne furent. Mais il tous seus soustenoit si le fais de la bataille par deviers soi, que tout cil qui l'esgardoient se sainnoient a mierveilles que il puet endurer la moitié de chou que il souffroit. Il enpren- *(f. 118 a)* doit si toutes les proueches et tous les caus a

1. abatie

faire, voiant tous cheus qui atendre l'osoient, qu'il n'i avoit si hardi par devers le roi, pour qu'il l'eust bien regardé, qui devant ses cous n'eust toute paour. Et quant li rois vit ceste merveille et ill ot bien reconneu le roi Loth, il dist : « Ha ! Dieus, quel damage (que) quant si preudom conme cis est se mesfait si durement ! Car par la proueche que je voi en li m'est il bien avis qu'il soit bien dignes d'avoir tout le mont en sa baillie. » Li rois l'ot, qui ne baoit a autre chose fors qu'il peust le roi Artu(s) ochirre. Il laisse courre toute l'espee traite, comme cil qui ne baoit fors a sa mort. Et quant li rois Artus le voit venir, il ne fu pas si bien apparilliés de lui rechevoir, si traist son frain arriere et jete encontre le cop son escu. Et cil, qui ot son cop entesé, failli a ataindre le roi, si aconsiut le cheval droit parmi l'archon par devant, et l'espee fu boine et trenchans, li cous vint de haut et li rois fu de vertu plains, si fiert le cheval si durement qu'il le trenche tout par mi les espaules, si que li chevaus chiet mors a la terre et li rois si tresbuce par dessus le col. Et lors *(f. 118 b)* cuide bien li chevaliers a la diverse beste que li rois fust mors, si en est moult dolans et dist que chis damages est trop grans, car cil dou roiame de Logres ne recouverront a roi si preudomme comme chis estoit : « Se le vengerai, se je onques puis. »

Loth, après des prouesses merveilleuses, renverse Artu,

Lors laisse courre au roi Loth l'espee traite. Et quant cil le voit venir il ne le refuse pas, ains l'atent tout outreement et sans escu, car li siens li estoit cheus erraument en la place. Et cil le fiert si durement que li hyaumes ne la coife de fer nel garandist qu'il nel pourfende tout jusques ens espaulles. Il estort son cop, si fait voler le roi Loth a terre. Et quant cil d'Orkanie voient chelui caup, il devienent si esbahi qu'il ne sevent quel conseil il doivent prendre, quant cil est mors en qui il avoient tant de fiance de vaintre la bataille, se ja mais fust

mais est tué par le roi Pellinor, le chevalier à la bête ; les hommes d'Orcanie sont mis en déroute.

vaincue. Et quant li homme le roi Artu(s) voient celui mort, qui tout le jour les avoit plus damagiés et empiriés que la moitiet de ses compaignons n'avoient, si se rasseurent moult plus que il ne firent huimais, si courrent sus tous eus sour chiaus d'Orka *(f. 118 c)* nie, et il les ochient et abatent et mehaignent le plus qu'il porent. Et cil sont si espoentet qu'il ne pueent longuement souffrir, ains tornerent les dos et v(u)ident vistement la place et s'en fui(r)ent si grant oirre comme il pueent des chevaus traire, conme cil qui ne beent fors qu'a lour cors garandir, car il voient bien que la desconfiture est dou tout tornee sour eus. Et cil les encauchent ki morteument les heent, si les detrenchent et ochient si espessement que li chemin en remainnent couvert par la ou il trespassent. Ensi furent desconfit cil d'Orkanie, si rechiurent chelui jour tel honte que lor fu reprochié longuement, et tout dis lour fu mise la traisons devant qu'il avoient fait en camp pour desloial et pour traitour et mauvais de lour lige signour. Et il furent descomfi, et ocist [1] Pellinor le roi Loth d'Orkanie. Et tout si fil quant il vinrent a chevalerie [voudrent vengier la] honte [de leur pere] et de tout lour parenté, dont Gavains [2] ochist puis [Pellinor et] Melodiam aisné fil, et Agloval ochist il en la queste del saint graal, si comme mes sire [3] Robiers de Borron le devisera apertement en son livre. Mais se Percheval li gentius chevaliers, qui *(f. 118 d)* freres estoit Agloval, seuust la mort Agloval a chelui point que elle avint, il eust Agloval vengiet sans faille, a che qu'il amoit Agloval plus que nus freres amast autre.

A cause de cela Gavain, fils de Loth, tua plus tard Pellinor et ses deux fils, frères de Perceval, comme le racontera Robert de Borron.

QUANT la bataille fu vaincue si outreement que de

1. li uns — 2. il; *tout ce passage est gravement altéré* — 3. meismes

tous chiaus d'Orkanie n'i ot un remés qui ne fust u mors ou pris, li rois fist prendre ces chevaliers qui mort estoient et fist metre les cors tous ensamble en une roche qui moult estoit profonde, et dessus fist faire une eglyze, ou on priast pour les ames de chiaus qui laiens estoient enterré. Des autres cors ne fist on mie si grant feste, fors k'en terre furent mis et par bos et par plaingnes. En la bataille le roi Rion fu si avenu que tuit chil [1] douze roi furent occhis. Li rois fist prendre les cors et les fist metre ensamble en l'eglise saint Estevene de Camalaoth, et fist escrire chascun dessus son non. Mais dou roi Loth, pour chou que moult l'avoit amé, fist il assés gringnour feste, car il (il) le fist metre en une tombe moult biele et moult riche. Et fist pour hounour de lui en cel lieu meismes une eglise estorer qui puis fu de haut *(f. 119 [a])* pris et sera tant comme li siecles duerra. Et fu cele eglise apielee l'iglise de saint Jehan.

Le roi Artu fait enterrer les morts.

La roine sa feme et tout si quatre fil, qui moult estoient biel enfant, vinrent a l'enterrer, si i ot moult grant duel et des uns et des autres, car moult amoient le roi Loth. Li rois Uriiens i vint et Morgue sa feme, si enchainte que elle estoit toute preste d'avoir enfant. Elle estoit moult malicieuse durement et moult savoit de tintin et de male pensee. Et quant li rois fu enterrés, Gavains ses aisnés fieus, qui moult estoit biaus enfes durement et n'avoit encore d'aage que onze ans, en fist duel si mervilleus que tout cil qui le veoient en avoient pitiet grant. Et quant il ot faite la plainte de son pere tele que nus hom de son aage ne pot faire plus biel, il dist une parole qui bien fu entendue et ne fu pas oubliee, et fu la parole tele : « Ha ! sire, tant m'a endamagiet dolereusement li rois Pellinor qui vous a occhis, et tant a nostre

A l'enterrement de Loth, Gavain, âgé de onze ans seulement, jure de le venger.

1. tous chi

lignage abaissiet et apovri par la vostre mort! Et li roiames de Logres meismes certes en sera plus apovris qu'il ne fust a set millours rois qui i soient. Ja Dieus ne place, sire, que je face chevalerie *(f. 119 b)* qui soit loee dusques que j'en aie prise tele venjance que on en doit prendre, c'est ochirre roi pour roi. » Et Gavains l'avoit ja si bien apris que li rois Pellinor li avoit son pere ochis. De ceste parole s'esmervillierent moult cil qui l'oirent, car moult estoit haute, meesmement de tel enfant comme Gavains estoit a cel terme. Si disent li auquant qui l'entendirent : « Haute parole a chis enfes dite. Encore vengera il son pere. » Et il le fist tout ensi comme il le dist, car puissedi occhist il le roi Pellinor et deus de ses enfans.

Vainqueur de treize rois, Artu fait placer au haut d'une tour leurs statues qui s'inclinent devant la sienne,

Li rois Artus, qui moult estoit liés de si biele aventure que nostre sires li avoit envoiie, dist que as octaves feroit il faire la feste de ceste victoire. Lors fist faire douze rois de metal seurargentés et dorés richement, et avoit chascun en son chief une couronne d'or, et avoit chascuns escrit son non en son pis devant. Et avoec chou fist faire un roi en samblance dou roi Loth, au plus samblant que on le pot faire. Apriès ces rois fist faire un autre roi plus dis tans riche que tuit li autre n'estoient, et fu fais en samblance dou roi Artu(s). Et quant toutes ces ymages furent parfaites, li treize furent *(f. 119 c)* fait en tel maniere que chascuns tenoit en sa main un candeler, mais li autres, cil qui estoit fais en la samblance dou roi Artu(s), tenoit en sa main une espee toute nue en samblance qu'il manechast les gens. Quant toute cele oevre fu acomplie, li rois fist metre les ymages en la maistre forterece de la tour en haut dessus les creniaus, si que tout cil de la chité le v[e]oient apertement, et tint chascuns des rois un gros chierge alumé. Et en mi liu des douze estoit l'image le roi Artu(s), assés plus haut qu'il

n'estoient tuit, et tenoit s'espee en sa main et faisoit samblant qu'il manechast cheus qui entour lui estoient. Et cil toutes voies li estoient enclin aussi conme il li criaissent merchi d'auchun mesfait.

et donne une grande fête.

QUANT ceste chose fu ensi faite conme je vous devise, lors commencha la feste dedens Camalaoth, ki dura huit jours tous pleniers. Et le premier jour que elle fu commenchie, quant li rois Artus regardoit, il dist a Merlin qui dejouste lui estoit : « Merlins, il me samble que chi eust trop biele chose se cist chierge peussent tout dis durer en tel maniere que il n'estainsissent point de (*f. 119 d*) nuit et de jour ne par vent ne pour plueve que il feist [1]. » « Certes, » fait Merlins, « je le vous ferai assés plus durer que vous n'oseriés cuidier. » Lors fait maintenant son enchantement, et puis dist au roi : « Rois, saciés que cist chierge n'esteinderont devant que l'ame [me] departira du cors. En chelui jour qu'il estainderont averront deus merveilles en ceste terre : car je serai livrés a mort par engin de feme, et si fera li chevaliers as deus espees le dolereus caup encontre le desfence nostre signour, pour coi les aventures dou saint graal averront, especiaument ou roiaume de Logres. Et lors commencheront les dolours et les tempestes par toute la grant Bretaigne, et averront si souvent que tout cil qui les verront avenir en seront tout esbahi, et duerront sans doutance vint et deus ans. »

Merlin fait par enchantement que les cierges tenus par les statues des rois brûlent toujours; ils s'éteindront cependant le jour où Merlin mourra par ruse de femme, et où le chevalier aux deux épées frappera le douloureux coup qui fera commencer en Grande Bretagne les merveilles du saint graal.

« MERLINS, » fait li rois, « par ceste parole que vous m'avés devisee porroie je bien connoistre le jour que trespasserés soit près ou loing. » « Voirs est que ensi porrés vous savoir, » fait Merlins, « le jour que les aven-

1, feust

tures commencheront. Car adont estainderont cist chierge et sera espandue une grant obscurtés ens en mi lieu dou jour tout par mi ceste terre, si qu'il ne verront goute *(f. 120 a)* entour eure de miedi. Et a cele eure meismes averra que vous chacerés, et serés descendus dalés une fontainne pour la beste ochirre, et lors vous sourvendra l'oscurtés, si que vous ne sarés que vo beste sera devenue ; si vous di que a chelui terme ne serés vous sans grant doute et sans grant paour. » Li rois s'esmiervilla de cest afaire, si dist a Merlin : « Merlins, vous me poés bien dire quant ch'averra. » « Ja nel savrés par moi, » fait Merlins, « ne vous ne autres. » Et li rois l'en laisse a tant ester, mais il li demande d'autre part : « Dites moi que li rois Pellinor est devenus et li dui frere qui si bien se prouverent en la bataille. Ge les fis querre et loing et près, ne ne porent estre trouvé. Et il ont tant fait pour moi que je ne serai ja mais aise devant que je lour aie guerredonné a mon pooir. » « Je vous di, » fait Merlins, « que les deus freres ne verrés vous mie si tost conme vous cuidiés. Et quant vous les verrés, ne vous en sera il point bel, car il vous feront tout anui par mesconnissanche. »

Artu demande ce que sont devenus Balaain et Balaan ;

Merlin dit qu'il ne les reverra que pour en avoir du déplaisir.

Assés parlerent celui jour de maintes choses, et tant que Merlins dist au roi : « Rois Artus, je ne serai mie gramment avoec vous, mais une chose vous dirai jou dont vous me querrés *(f. 120 b)* se vous estes sages. Le fuerre de votre espee gardés bien, que je vous di bien que vous ne trouverés ja mais si mervilleuse se vous la perdés. Ne en nule main ne le metés se vous ne vous i fiés trop durement, car se li fuerres estoit reconneus, vous nel bailleriés jamais. Et bien peuustes avant ier veoir que li fuerres vous valut : car vous eustes en la bataille pluiseurs plaies, ne pour chou ne perdistes vous gaires de sanc. » « Je le garderai, » fait li rois, « a men pooir. »

Merlin recommande à Artu de bien veiller sur le fourreau de son épée.

Chelui jour fist li rois Rions houmage au roi Artus et rechuit sa terre de lui. Et li rois Artus establi (li) rois par trestous les roiames qui estoient desous lui. Assés parlerent li un et li autre des chierges qui ensi ardoient. Et quant Morgain sot que Merlins avoit che fait par enchantement, elle s'apensa que elle s'acointeroit de lui et aprenderoit tant de son sens que elle porroit faire par tout ou elle vaurroit partie de sa volenté.

Morgue, sœur d'Artu, inspire de l'amour à Merlin, qui lui apprend beaucoup de secrets.

Lors s'acointa de Merlin et li pria que il li apresist de che qu'il savoit, par couvent que elle feroit pour lui canques il li oseroit requerre. Et quant il le voit de si grant biauté, il l'enama moult durement et li dist : « Dame, pour coi le vous celeroie je? Vous ne me vaurrés chose requer *(f. 120 c)* re que je ne fesisse a mon pooir. » « Sire, grans merchis, » fait elle : « che verrai je bien, que ore vous requier jou que vous m'aprendés tant d'enchantement qu'il n'ait feme en ceste terre qui plus en sache de moi. » Et il dist que che li aprenderoit il bien. Se li aprist tant en poi de terme, a chou que elle estoit soutive et engingnouse et curiouse d'aprendre, que elle sot grant partie de chou que elle desirroit, et moult li plot la scienche d'ingromanchie et l'art. Quant vint au terme de l'enfanter, elle ot un enfant marle que on apiela en baptesme Yvain. Et ce fu puis chevaliers renoumés de grant proueche et de grant force. Quant elle ot tant apris d'art d'ingromanchie comme il li plot, elle cacha d'entour lui Merlin, pour chou que elle s'aperchut bien que il l'amoit de fole amour, et li dist que elle le feroit honnir se repairoit plus entour li. Il en ot duel moult grant, mais mal ne voult faire pour chou que moult amoit le roi Artu(s), si s'en fui d'entour li au plus tost qu'il pot.

Elle met au monde un fils appelé Yvain.

Elle chasse Merlin, qui s'éloigne de la cour.

El roiame i avoit un chevalier moult biel homme et preu de son cors durement, que elle amoit de fine amour et il li autressi. Tant ala l'uns entour l'autre qu'il la connut *(f. 120 d)* carnelment, si plot tant a la dame son affaire que elle l'ama sour tous hommes. Et elle repairoit dou tout en l'ostel le roi, et li rois se creoit plus en li que en riens dou siecle, et pour la fiance qu'il avoit en li li bailloit il a garder l'espee et li disoit toutes voies : « Pour Dieu, gardés le moi, et le fuerre tenés encore plus chier que autre chose, car che est li garnemens ou siecle que je mieus aim et que je doi plus chier tenir. » Quant elle oi ceste chose, elle s'en esmervilla moult que che pooit estre, si le dist au chevalier que elle amoit. Et quant il l'oi, il li respondi : « Ore vous pri jou, se vous onques m'amastes, que vous saichiés pour coi il a le fuerre si chier, car sans raison n'est che mie. » « Je le vous savrai, » fait elle, « prochainnement a dire, se je puis. »

Artu confie le fourreau à sa sœur Morgue. Celle-ci a un amant,

Un jour le demanda au roi. Et il se cr[e]oit moult en li, se li conta erramment pour coi il avoit si chier le fuerre. « Par foi, » fait elle, « ore m'en avés tant dit que ja mais hom ne l'avra entre mains, se vous seulement n'estes. Ore le garderai moult plus chierement que je ne fesisse devant. » Au soir revient ses amis et elle li conta erramment tout chou que li *(f. 121 a)* li rois li avoit dit. « Par foi, » fait cil, « puis qu'il a si grant vertu, je le voel avoir. » « Je le voel bien, » fait elle, « mais vous attenderés tant que j'aie fait contrefaire un fuerre qui samblables soit a cestui et de fachon et de samblance. Car se je le vous dounoie ore et li rois le demandoit après et je ne li peusse moustrer ou chelui ou autretel, il me destruiroit erramment. » « Ore vous en hastés dont, »

et ayant appris d'Artu la vertu merveilleuse du fourreau, elle en fait faire un pareil pour donner le vrai à son amant.

fait il, « car ja mais ne serai aise devant chou que je l'aie. »

Lors manda Morgain un honme a venir devant lui qui s'entremet(er)oit de teuls oevres, [si li conmanda] que un autretel lui en fesist. Et cil le regarda, si dist que si feroit il bien, mais qu'il eust toutes eures devant lui l'essanplaire. Morgain le mist dedens une des chambres de laiens, pour chou que li fuerres ne fust perdus. Et cil ouvra la dedens tant que un autretel en ot fait, et furent ambedui si semblable qu'il n'avoit mie trois hommes el monde qui connussent l'un de l'autre. Quant li ouvriers ot che fait et Morgue vit que tout estoit fait trés bien a point, elle ot paour que cil ne la descouvrist en auchun lieu [et] que li rois ne l'ochesist, s'il en pooit savoir la verité, si fist tantost *(f. 121 b)* coper la teste a chelui et le cors fist gieter en mer. Lors manda a son ami qu'il venist parler a lui, et il si fist. Et en che qu'il estoit en sa chambre, [et] il regarderent les fuerres l'un et l'autre, il avint que li rois Artus entra en la sale, qui venoit de cachier. Il furent esbahi et orent doute que se li rois les trouvast ensi seus qu'il le[1] tornast a mal, si s'en fuirent l'uns d'une part et l'autres d'autre es chambres de laiens, et laissierent les fuerres en un lit, l'un dessus l'autre, et l'espee dessus un tapic. Li huis de la chambre fu(st) clos, si que nus n'entra laiens. Et li rois entra en sa cambre et trouva Morgain qui a lui fu venue devant. Quant elle ot grant piece demouré avoec lui, elle revint la dont elle estoit partie devant. Et lors regarde les fuerres, si ne connut l'un de l'autre, car trop estoient sanlable, si en fu toute esbahie. Lors li avint, ensi conme a Diu plot, que elle prist le boin fuerre et mist dedens l'espee, mais elle le cuide faire autrement. Lors bailla a son ami meismes tout en cel jour

Mais elle confond le vrai et le faux, et lui donne le faux.

1. li

l'autre fuerre et li dist : « Ore avés chou la cui [1] bontés ne porroit pas estre eligie legierement. Je vous en ravest. » Et chis prent le fuerre, qui bien *(f. 121 c)* cuida estre paiiés, si l'emporte avoec lui. Cele semainne meismes il avint que il se combati a un chevalier qui ses anemis estoit et l'encontra en une forest. Et fu ensi que cele chose ou il se fioit plus ne li aida riens ne riens ne li valut, ains fu si navrés en cele bataille et tant i perdi del sanc k'il en deut estre mors. Mais toutes voi[e]s s'en eschapa ensi comme il pot, et vint a son ostel si navrés et si malmenés que a painnes se (il) pooit il tenir en sele. Il fu moult dolans de ceste aventure, car il cuidoit bien que elle l'eust decheu tout de son gré, si pensa qu'il s'en vengeroit, se il onques pooit. Mais il ne veoit pas comment il le peust faire, s'il ne le disoit le roi Artu(s). Lors s'apensa conment il le porroit descouvrir en tel maniere qu'il n'en savroit ja mal gré a nului fors a Morgain.

L'amant, ayant été grièvement blessé dans un combat maigré le fourreau, croit que Morgue l'a trompé exprès, et veut se venger en racontant au roi la trahison de sa sœur.

Un jour ala li rois chacier en une forest grande et parfonde. Et avint que li chevaliers le sivoit plus près que nus des autres. Et fu chose que li rois perdi toute sa compaignie fors cel chevalier. Et quant il out tant cachié comme li plot, il s'en tourna *(f. 121 d)* entre lui et le chevalier, et lors commenchierent il a parler de moult de choses, et tant que li chevaliers li dist : « Sire, je vous diroie une chose se je cuidoie que mal ne m'en avenist. Et sachiés que je le vous dirai pour vostre preu et pour vostre pourfit. » « Dites, » fait li rois, « que ja mal ne vous en averra, mais tout bien, se je voi que mes preus i soit. » « Sire, » fait li chevaliers, « je vous pri merchi d'une chose que je avoie apparillie a faire a vostre nuisement, et si vous dirai que c'est. Voirs est que Morgue vostre serour vous het, et si ne sai por coi c'est ; mais

Le chevalier révèle au roi la trahison de sa sœur ;

1. chou que

cele haine par est si grans que elle pourcache vostre mort toutes voies en toutes les manieres que elle puet. Pour coi elle me manda avant ier a venir devant li, et me fist jurer sour sains que je feroie outreement che que elle me requerroit. Et quant je och fait che serement, elle me dist : « Je voel que tu me venges en tel maniere « que tu l'ochies sans delai. » Et je li respondi : « Dame, « che ne porroie je faire que je ne morusse.» « De che, » fait elle, « n'as tu garde. Car je te baillerai tel garne- « ment que tant comme tu le porteras sour toi tu ne per- « deras goute de sanc ne ne recheveras plaies morteus. » Lors me bailla le fuerre d'u*(f. 122 a)*ne espee et dist : « Je le te doing : chis te vaurra tant comme je t'ai de- « visé. Et saches que se tu me venges de mon frere ensi « comme je le t'ai conté, trop[1] te ferai (faire) riche homme « a tous les jours de ta vie. » Sire, ensi me dist vostre se- rour. Mais pour chou que jou sui vostre hom liges, ne ne doi vostre mal pourcachier por chose qu'il aviegne, che vous reconnois jou, et vous pri que vous vous gardés de li. Que bien saichiés que elle ne het autant riens comme vous. »

Quant li rois entent ceste parole, si [se] saingne de la mierveille que il en a, et demande le fuerre au chevalier : « Ore me bailliés le fuerre. Et sachés que je me vengerai moult bien de ceste desloiauté. » Et cil li baille erramment, qui bien cuide avoir fait sa besoigne. Et li rois s'en retorne droitement au chastiel ou il avoit laissiet Morgain. Mais Merlins, qui par ses agais et par son enchantement savoit canques li rois avoit dit au chevalier, quant il vit que li rois venoit si airés au chastiel, il sot de voir qu'il ochirroit erramment Morgain, se elle ne s'estoit errammeut destornee. Il amoit moult Morgain,

mais Morgue, prévenue par Merlin, s'enfuit en faisant dire au roi que le fourreau lui a été volé,

1. tant

tout fust il ensi que elle l'en eust cachié d'entour li; si vint a *(f. 122 b)* (a) li grant oirre et li dist : « Vous estes morte et hounie. » Et lors li conte tout erramment del roi et del chevalier. Et quant elle entent que la chose va ensi, elle a trop grant paour que li rois ne la fache destruire, si crie merchi a Merlin et s'agenoulle devant li et li dist : « Ha! Merlins, aiiés merchi de moi. Aidiés moi a cest besoing, car autrement seroie jou hounie. Et certes tu sés bien que je onques ne di au chevalier che dont il m'a au roi accuset. » « Comment vous en porroie jou aidier? » fait Merlins. « Je le te dirai bien, » fait elle. « Vous remanrés ichi, et je monterai seur men palefroi et m'en isterai de cest chastiel et ferai samblant que je m'en voelle dou tout aler. Et quant li rois verra et il demandera de moi, vous li ferés entendant que on m'enbla l'espee a tout le fuerre, et pour la doute oi [1] je si grant paour que je n'osai demourer chaiens, pour la doutance que je avoie de mon frere. Et li chevaliers iert honnis. » Et Merlins dist que tout chou fera il bien pour l'amour de li. Et elle fait erramment enseler un sien palefroi, et repont laiens le fuerre que elle gardoit, pour chou que li rois ne le trouvast, et maintenant se parti dou chastiel toute seule sans compaignie.

(f. 122 c) Apriès chou ne demoura gaires que li rois revint del bois, et ot trouvé sa compaignie. Et quant il i fu venus, et [2] il demanda errammment ou Morgue sa serour estoit. Et Merlins saut avant et dist au roi : « Sire, malement vait; elle s'en est fuie de vostre ostel et s'en vait en son roiame. » « Et pour coi s'en vait elle? » fait li rois. « Sire, pour chou que on li embla par ne sai quel mesaventure le fuerre d'une espee que vous li aviés baillie a garder, et li aviés dit que elle le vous gardast chie-

1. ai — 2. se

rement sour toutes choses. Or l'a perdu par auchun desloial chevalier qui estoit entour lui, si redoute tant vostre corouch que elle ne vous osa attendre, ains s'en est alee. »

sur quoi le roi tranche la tête du chevalier, fait revenir Morgue, et lui rend le fourreau.

QUANT li rois entent ceste nouviele, si chiet erramment en un nouviel penser, et cuide bien adont que li chevaliers ait emblé le fuerre et qu'il li ait dites paroles pour auchune haine de Morgain. Lors est moult courecíés et regarda trop ireement le chevalier et li dist : « Ha ! sire chevaliers, a poi que vous ne m'avés fait faire la gregnour desmesure que (li) rois fesist piecha. Car se jou eusse a che point d'orendroit ma serour trouvee, je l'eusse ochise par vos paroles. Mais je connois ore bien que vous estes menchoingniers de tout chou que *(f. 122 d)* vous me fesistes entendant. » Lors traist l'espee et li dist : « Veschi vostre loiier de vostre faus message. » Et le fiert si grant coup qu'il li fait le chief voler plus d'une lanche loing del bu. Et lors dist a Merlin : « Quel part cuidiés vous que ma serour soit trouvee? » Et il li ensegne. Et li rois envoie après li au ferir des esperons; si la trouverent cil qui l'aler(en)ent querre en une abbeie de nonnains, et l'amenerent au roi. Et quant il la vit, il li rendi le fuerre, et li dist : « Ore la gardés mieus une autre fois. Car aventure le m'a rendu. Et se je vous euusse chi trouvee, vous l'eussies chier comparee. » Et encore cuidoit li rois que celui fuerre que il tenoit fust cil qui avoec l'espee li ot esté [1] donnés. Ensi fist Morgue par son engien pais vers son frere, qui mort elle pourcachoit a son pooir. Li rois ne s'en aperchuit pas qu'elle baast a nul mal, et pour chou la tint il entour soi.

1. qui auoec li estoit

Li rois Uriiens repaira moult *(f. 123 a)* a la court le roi Artu(s) pour l'amour de sa feme, qui toutdis i estoit et de jour et de nuit. Et pour chou que elle estoit si soutive en moult de choses l'amoit moult li rois Artus; mais puis le hai il trop mortelment, si comme chis contes le devise, et a droit, que elle le dut faire occhirre. Li rois Uriiens avoit un sien cousin qui moult estoit biaus enfes et fiers, et estoit si sages de son eage que tuit s'en esmervilloient, ne nul enfant qui fu a chelui tans ou roiame de Logres ne tenoit on a si gracieus, car il estoit et biaus et preus et gracieus. Li enfes estoit de l'eage de dis et set ans, tout près de rechevoir l'ounour de chevalerie. Et li rois Uriiens n'amoit riens ou siecle autant comme il faisoit lui, et l'apieloient tout communaument Baudemagus. Il repairoit trop volentiers avoec le fil le roi Loth, c'on apieloit Gavain, et avoec Gahariet son frere, ne il n'amoit nule conpaignie autant comme il amoit la compaignie d'aus deus; ne il n'estoit aisnés de Gavain que sis ans.

Merlin prédit que Baudemagus, jeune cousin du roi Urien, sera tué par Gavain, qui est son meilleur ami.

Un jour orent li enfant laiens servi par mi le palais, et avoit ja li rois mengiet, et il s'aloient par laiens esbanoiant tout troi. Et estoit Baudem*(f. 123 b)*agus en mi lieu, et tenoit son brach destre sour Gavain et son seniestre sour Gaharie[t], et trespaserent en tel maniere tout troi par devant Merlin. Et il les prist a regarder et commencha a airer de mal talent et de courouch, si dist maintenant si haut que li pluiseur de laiens le porent bien oir: « Ha! Baudemagus, a ta destre est par cui tu periras, si est damages, car en cest pais ne morra en ton vivant ne a ton tans plus sages prinches de toi. » Ceste parole oirent li pluiseur, et si ne l'entendirent pas trés bien; car des choses qui estoient a avenir ne savoient il

riens. Et li rois Artus li demanda qu'il li desist encore que che est qu'il a dit; mais il ne li veult dire. Et cil qui l'avoient oi(e) le disent au roi tout ensi comme il l'avoient oi dire. Li rois le fist erramment metre en escrit, et si ne savoit il pas que chou estoit a dire ; mais puis entendi il bien ceste prophesie, car il le sot vraiement, que me sires Gavains ochist puis Baudemagus.

Assés parlerent par laiens de Baudemagus li un et li autre a cele fois, et tant que li peres Saigremor, qui dalés le roi Uriien estoit et estoit venus a court a chelui jour, cil meismes qui faisoit Mordrec norrir avoec son fil, dist au roi Uriien : « Sire, moult vous devés esgoir de si bon*(f. 123 c)*ne norreture comme vous avés fait en Baudemagus. Car certes je ne sai ore en tout cest pais nul damoisiel qui tant fache a prisier comme il fait. Et pleust ore a Dieu que je eusse un autretel hoir comme il est, car certes je le tenroie moult chier. » « En non Diu, » fait li rois Uriiens, « je l'ainc tant que je ne cuic mie que se che estoit mes fieus que je l'amaisse plus ; si l'aim plus pour le bien que je voi en lui que je ne faich pour chou qu'il m'apartiegne.» A ces paroles sailli avant Merlins et dist au pere Sagremor : « Li rois Uriiens se puet plus esgoir de sa norreture que vous ne faites de la vostre, et esgoira ; car il verra sa norreture venir a bien, et vous verrés que la vostre vous fera morir ains vo(u)s jours d'une glaive ague trenchant. Et li uns de ces deus qui ore sont assamblé occhirra l'autre ; si poés bien dire que vous avés mis le leu avoec l'aigniel. Tout ensi s'esjoira li uns en la mort de l'autre. Et chelui jour averra que la bataille morteus sera faite en la plaingne de Salesbieres, quant li haute chevalerie del roiame de Logres sera tournee a mort et a destruction. »

et que l'enfant élevé par le père de Sagremor (Mordrec) le fera mourir.

A ceste parole s'esmervillierent li un et li autre, si la disent erramment au roi. Et li rois res*(f. 123 d)*pondi : « Che sont des prophesies Merlin. Mettés ceste en escrit avoec les autres. » Et cil si firent a cui il l'ot commandé. Lors dist li rois a Merlin : « Merlins, tant me dites se ches choses que vous dites oiant moi averront a mon tans. » « Oil, voir, » fait Merlins; « je ne di obscure parole dont vous n'en connissiés bien la verité ains que vous trespassés de cest siecle. » Et li rois dist que che veult il moult bien.

A l'endemain entour eure de miedi que li rois ot fait tendre ses pavillons dehors le chastiel en une praerie, et fu ses trés desus ens ou chemin entre petis arbrissiaus, li rois se sentoit un poi pesant, si se coucha en son pavillon, et ot commandé [1] que tout se partissent d'illuec entour fors que ses cambrelens. Il commencha a penser a une chose qui moult li desplaisoit, et en cel penser estoit tant dolans que nus plus, et pour chou ne pooit il cheoir en repos. Endementiers qu'il estoit en cel penser, il escoute et ot venir tout le chemin le friente d'un cheval qui assés venoit grant oirre, et hennissoit li chevaus et faisoit la plus fort friente del monde. Li rois saut sus de son lit pour veoir quel chose c'estoit, et saut fors de son pavillon, et trueve que tuit si cambrelenc se dormoient *(f. 124 a)*. Et il voit que deviers le chastiel de Meliot venoit uns chevaliers armés de toutes armes, et faisoit le gringneur duel del monde, et disoit en son langage : « Ha ! Dieus, ou deservi jou qu'il me couvenist a faire si grant mal ne si grant dolour ? Ne je ne voi que le puisse acomplir. Ja n'estoie jou pas acoustu-

Un jour, le roi voit passer un chevalier qui mène grand deuil et refuse de lui dire pourquoi.

1. commanda

més de faire si grans desloiautés. » Et quant il a ceste parole dite, il recommence son duel aussi grant ou gringnour comme il faisoit devant. Et quant il vint devant le roi, li rois li dist : « Ha! sire chevaliers, je vous pri par courtoisie que vous me dites pour coi vous faites cel duel si grant. » Et li chevaliers respont : « Sire, je ne vous dirai nule chose, car vous n'estes mie poissans de l'amender. » Si s'en vait outre sans plus dire. Et quant li rois voit qu'il n'en savra plus, il est trop dolans, si dist a soi meismes : « Ha ! sire Dieus, tant m'en poise que je ne sai pour coi chis chevaliers est si a mal aise ! » Et li chevaliers s'en vait toutes voies son droit chemin viers une montaigne, et li rois le regarde tant comme il puet et dist : « Ha ! Dieus, tant me poise que je ne sai le secré de cel chevalier ! » Et en che qu'i[l] le regardoit ne demeure mie gramment qu'il voit venir au travers del chemin le chevalier a deus espees, le chevalier ou *(f. 124 b)* monde que il looit plus a chelui tans de pris d'armes, et venoit droit a lui. Et quant il voit le roi, il li vait a l'encontre et li dist : « Sire, je sui apparilliés por vous faire canques je porroie en cest siecle. » « Vous le m'avés bien moustré, » fait li rois, « n'a pas lonc tans. Mais encore vous prie jou que vous fachiés pour moi une chose qui ne vous grevera pas gramment au mien cuidier. » Et cil dist que se elle li devoit bien grever, si l'essaiera il puis [1] qu'il l'en requiert. « Je vous pri, » fait li rois, « que vous ailliés apriès un chevalier qui par chi s'en vait. » Se li moustre la voie par ou li chevaliers s'en aloit: « Et faites tant par amours ou par autre chose que il viegne tresqu'a moi. Et saichiés que je ne le voel pas por son mal, mais je vaudroie ore savoir, se il li plaisoit, pour coi il en aloit ore par chi si grant duel faisant. » « Sire, » fait li chevaliers a deus espees, « grant mierchis, quant il vous plaist. Puis que vous le me com-

Il envoie après lui le chevalier aux deux épées,

1. plus

mandés, jou irai volentiers et le vous amer[r]ai, se Dieu plaist. »

Lors monte sour son cheval et s'en part dou roi et s'en vait moult grant oirre apriès le chevalier, si n'a pas gramment chevauchié qu'il le vit devant lui aler, et avoit unes *(f. 124 c)* blanches couvertures et a lui et a son cheval. Et li chevaliers a deus espees se haste tant de chevauchier qu'il l'ataint au piet d'une montaigne. Et dejouste lui avoit une damoisiele qui li disoit : « Pour coi faites vous duel? Se vous nel fesissiés, si le fesist uns autres. » Et il respondoit : « Je vausisse mieus estre mors passé a dis ans qu'il me convenist a suivre ceste aventure. » Et toutes voies menoit son duel, et lors vint a lui li chevaliers a deus espees et li dist : « Sire, Dieus vous conduie! » Et li autres li respont que Dieus le beneie. « Biaus sire dous, » fait cil a deus espees, « je vous vaurroie priier pour Dieu et pour chevalerie que vous retornissiés un poi tant que vous eussiés parlé au roi Artu(s) qui vous demande.» Et il li respont : « Sire, ne vous poist : je vous di que je ne porroie retorner a ceste fois en nule maniere. Et pour Dieu nel tenés a orguel; car certes se je le peusse faire, je le fesisse volentiers. » « Ha! » fait cil a deus espees, « sire, pour Dieu nel dites pas a certes : se vous ne tournés arriere, vous m'avrés mort et malbailli, car j'ai creanté au roi que je vous amerrai en auchune maniere. » Et cil dist qu'il n'en retornera pas; car il ne porroit. « Et bien saichiés, » fait il, « que se je re*(f. 124 d)*tornoie qu'il m'en meskerroit. » « Se vous ne retornés, » fait li autres, « vous me ferés faire une vilonnie, car je m'en prenderai a vous a bataille pleniere; si m'en poise, se Dieus or m'ait, pour chou que preudomme me resamblés.» « Coument! » fait li autres chevaliers : « si me couverra combatre a vous se je ne retorne? Par foi, je n'oi onques parler de si

grant desraison. » « En non Dieu, » fait cil as deus espees, « il vous en convient venir; si m'en poise, se Dieus m'ait; mais a faire le me convient, car je creantai au roi que je feroie mon pooir de vous ramener. » « Par foi, » fait li autres, « je sai bien, se je m'en vois avoec vous, qu'il me meskerra en auchune maniere [et] qu'il me converra a laissier ceste queste ou je sui entrés. Et quant je l'avrai laissie, qui sera cil qui le prendera? » « Je le prendrai, » fait cil as deus espees, « ne ja mais ne la laira[i] dusques a la mort tant que je l'aie achievee. » « Se vous le me vol[i]és fiancier, » fait li chevaliers, « je m'en retorneroie. » Et il li fianche. « Ore m'en retornerai je, » fait li chevaliers; « mais bien saichiés que je voel que vous me prendés en vostre conduit, si que li blasmes en soit seur vous meismes; car creanté vous le m'avés. » Et cil respont que che veult il bien.

qui le ramène, mais après avoir juré, s'il lui arrive malheur, de poursuivre la quête que l'inconnu a commencée.

A TANT retorne li chevaliers *(f. 125 a)* et dist a chelui a deus espees : « Alés devant, car je vous siurrai. » Et cil se metent el chemin, si oirrent tant en tel maniere qu'il aprochent le paveillon. Et quant il sont près k'a une archie, li chevaliers qui derriere venoit s'escrie : « Ha! sire chevaliers qui les deus espees portés, mors sui! Mal m'a fait chou que je me fiai trop en vostre conduit. Se je sui ochis avoec vous, si en iert la honte vostre et li damages miens. » A che mot se regarde li chevaliers as deus espees et voit que chis estoit cheus del cheval a la terre. Et il retorne maintenant et descent, et quant il est venus a lui, il treuve qu'il est ferus par mi le cors d'une glaive si durement que li fiers li passe tout outre par mi le cors. Lors est tant dolans que nus plus, si dist : « Ha! Dieus, honnis sui quant chis preudom est ensi mors en men conduit! » Et li chevaliers li dist a moult grant painne : « Sire chevaliers, mors sui. Li blasmes en doit estre vostre. Ore vous convient entrer

Arrivé non loin du roi, l'inconnu meurt, frappé par une lance que tient une main invisible.

en la queste que j'avoie encommenchie et mener a fin selonc vostre pooir. Montés seur mon cheval, qui mieus vaut que li vostre, et alés apriès la damoisiele que vous veistes en ma compaignie. Cele vous merra la ou vous devés aler, et vous mou*(f. 125 b)*sterra en brief terme chelui qui m'a ochis. Ore i parra comment vous me vengerés. » Et si tost comme il a cest[e] parole dite, il s'estent [1] maintenant, et lors li part l'ame dou cors.

Li rois Artus fu la venus anchois que li chevaliers fust mors, et oi grant partie des paroles qu'il avoit dites. Et chil a deus espees li dist : « Sire, je sui honnis, quant si preudom comme chis estoit est mors en mon conduit. » « Certes, » fait li rois, « je ne vi onques si grant merveille comme ceste est. Car je le vi ferir, et si ne vi mie chelui qui le feri. » Lors prent li chevaliers la glaive dont il estoit ferus et li traist fors del cors. Puis dist au roi : « Sire, je m'en vois de chi, si vous commanc a Dieu, que je sui cil qui ja mais n'enterra en vostre court devant que j'aie cest chevalier vengié et mené a fin la (que) queste que il avoit encommenchie. » Et lors vint au cheval le chevalier et monte, et prent son escu et s'en part des pavillons, si s'en vait apriès la damoisiele. Et li rois remest au chevalier encoste lui, et estoit si esbahis qu'il ne set qu'il doie dire. Entrues que il se regardoit vinrent illuec si canbrelent et li disent : « Sire, qui a cest chevalier occhis ? » « Ne sai, » fait il, « se Dieus m'ait. » A ces paroles qu'il disoient vint Merlins entr'eus, qui dist : *(f. 125 c)* « Rois, ne vous esbahissiés pas de ceste aventure, car encore en verras tu de plus mervilleuses, mais fai faire une tombe biele et riche, et metés dedens le cors del chevalier, et faites dessus la tombe escrire : *Chi gist li chevaliers mesconneus.* Et saches

Le chevalier aux deux épées va trouver la demoiselle qui doit lui indiquer la quête à poursuivre.

1. sestut

que a che jour que tu savras le non de lui avra si grant joie en ta court que devant ni après n'i orras autre qui soit aussi grans. Et devant l'eure nel savras. » Li rois le fist ensi conme Merlins li ot dit.

Ici finit la première partie du livre de monseigneur de Borron, qui en a trois, de même grandeur; la seconde finit au commencement du graal, et la troisième à la mort de Lancelot et du roi Marc.

Or laisse li contes a parler dou roi et de Merlin et parole del chevalier as deus espees, et pour conter comment il vi(e)nt de la queste a chief, et comment il fist le cop par coi les aventures avinrent el roiame de Logres qui durerent vint et deus ans, et comment il ochist son frere par mesaventure et ses freres lui. Et sacent tuit (que tout) cil qui l'estoire mon signeur de Borron vau-*(f. 125 d)*ront oir comme il devise son livre en trois parties, l'une partie aussi (aussi) grant comme l'autre, la premiere aussi grande comme la seconde, et la seconde aussi grant conme la tierche. Et la premiere partie fenist il au commenchement de ceste queste, et la seconde el commenchement dou graal, et la tierche fenist il (il) apriès la mort de Lanscelot, a chelui point meisme qu'il devise de la mort le roi March. Et cest[e] chose amentoit en la fin dou premier livre pour chou que [se] l'estoire dou graal estoit corrompue par auchuns translatours qui après lui venissent, tout li sage houme qui meteroient lour entente a oir et a escouter porroient par ceste parole savoir se elle lour seroit baillie entiere ou corrompue, et connisteroient bien combien il i faurroit. Puis qu'il a ore ensi devisé l'assenement de son livre, il retorne a sa matiere en tel maniere.

FIN DU TOME I

Le Puy. — Imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

